

LETTRES INÉDITES

RELATIVES A

GIACOMO LEOPARDI

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

N. SERBANESCO

ÉLÈVE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

LICENCIÉ ÈS LETTRES



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1913

TOUS DROITS RÉSERVÉS

LETTRES INÉDITES

RELATIVES A

GIACOMO LEOPARDI



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LETTRES INÉDITES

RELATIVES A

GIACOMO LEOPARDI

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

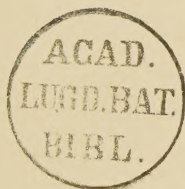
Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

N. SERBANESCO

ÉLÈVE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

LICENCIÉ ÈS LETTRES



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1913

TOUS DROITS RÉSERVÉS

A MES AMIS

NESTOR URÉCHIA

MGR BARTHOLOMÉ STANESCO

INTRODUCTION

Autour des grands écrivains comme Leopardi, on ne saurait accumuler trop de petits faits propres à éclairer leur histoire ou celle de leurs œuvres.

(Lettre de M. A. Jeanroy à l'auteur).

Nous prenons pour épigraphe ces quelques lignes de notre maître, car elles expriment très clairement le motif qui nous a poussé à faire cette publication.

Il n'est pas, dans la vie des artistes, dans celle des poètes surtout, de détail indigne d'être connu. C'est en examinant de près tous les petits faits qui constituent le tragique quotidien qu'on peut se représenter le mieux les périodes de crise des grands hommes. Mais, pour utiles que soient ces documents, ils n'en effrayent pas moins les délicats, très nombreux parmi les leopardisants. Et ceux-ci de crier au sacrilège, à l'apparition de toute nouvelle publication de documents sur le poète. L'impression successive de l'*Epistolario*, des *Studi filologici*, du *Saggio sopra gli errori popolari*, des *Pensieri di bella letteratura e varia filosofia*, a soulevé des tempêtes de protestations.

Et, pourtant, ces écrits ont permis de détruire beaucoup de légendes, servi à éclaircir beaucoup de doutes ; permis, en somme, de reconstituer la vraie physionomie du grand pessimiste italien. Nous prévoyons que ce livre sera accueilli par les mêmes protestations, désormais traditionnelles, mais nous espérons que son utilité ne sera pas méconnue. Et, maintenant, qu'il nous soit permis de donner sur le

contenu de cette publication quelques explications préliminaires.

Les lettres inédites que nous portons aujourd'hui à la connaissance du public sont tirées de trois cartons de la Bibliothèque Nationale de Florence : le carton J.-P. Vieusseux, le carton De Sinner et le carton Le Monnier. Le carton J.-P. Vieusseux contient plus de 25.000 lettres, qui furent adressées par les écrivains ou les artistes du temps au directeur du Cabinet scientifique et littéraire de Florence. Citons parmi ces correspondants : Leopardi, Colletta, Tommaseo, De Reumont, Gino Capponi, Giordani, Gioberti, etc., qui tous venaient chercher chez le patriarche de la vie littéraire florentine un appui pour leurs entreprises gigantesques, une consolation contre les persécutions auxquelles ils étaient en butte, une protection, enfin, dont ils connaissaient le complet désintéressement. Dans cet amas de lettres, des chercheurs patients pourront découvrir de nombreuses données psychologiques pour l'étude des personnages que nous venons de nommer ; ils y trouveront surtout de précieux documents historiques. Naples, Milan, Rome, Venise, — toute l'Italie du *Risorgimento*, — revit dans ces feuillets. Ils sont comme des témoins des convulsions qui remuèrent à ce moment l'Italie en mal de liberté et des efforts que faisaient, pour se maintenir, les régimes sur le point de crouler. Dans cette correspondance, on peut suivre au jour le jour tous les événements qui ont marqué la lutte acharnée et le choc terrible des vieux états péninsulaires et de la nouvelle Italie.

Nous y avons trouvé autre chose. En examinant avec soin le carton Vieusseux, nous découvrîmes les réponses qu'avait faites ce même Vieusseux à des lettres qui lui avaient été adressées par De Sinner. Cela nous conduisit à faire des recherches dans le carton de Louis de Sinner, qu'un heureux hasard a placé également dans la Bibliothèque Nationale de Florence.

Bien nous en prit, car le carton De Sinner, beaucoup moins

volumineux que celui de Vieusseux, et moins important aussi au point de vue de l'histoire générale, renferme, cependant, des documents de grand intérêt. C'est ainsi qu'on trouve de nombreuses lettres échangées entre De Sinner et des savants français et surtout allemands, lettres qui expliquent de quelle façon les œuvres de Leopardi pénétrèrent et furent appréciées à l'étranger. Tous les lettrés qui s'intéressent au grand poète reanatais savent, en effet, que les œuvres philologiques de Leopardi durent à De Sinner leur fortune dans les pays voisins. L'idée d'autres recherches nous fut inspirée par certaines lettres de Ranieri à Vieusseux ; de celles-ci il ressortait assez clairement que ce même Ranieri avait échangé une correspondance leopardisante avec l'éditeur florentin Felice Le Monnier. Les papiers de ce dernier se trouvant également déposés à la Bibliothèque Nationale de Florence, nous en avons extrait de nombreuses pages où Ranieri discute avec Le Monnier au sujet de l'édition des œuvres de Leopardi parue à Florence en 1845. Leur publication nous a semblé indispensable à l'histoire des péripéties de cette édition.

Enfin, le souci de présenter un tout complet et compréhensible nous a poussé à réimprimer dans ce volume quelques lettres déjà publiées ; cela pour remédier à l'état par trop fragmentaire des publications leopardiennes, dont nous-même avons eu à souffrir. Nous conseillons, cependant, à ceux qui désireraient des détails complémentaires, de se reporter aux lettres de Leopardi à Vieusseux ¹ et à De Sinner, et à celles de Ranieri à De Sinner ², que les dimensions de cette thèse ne nous permettaient pas de réimprimer. Enfin nous donnons en appendice la liste des ouvrages de Leopardi et sur Leopardi, possédés par Louis de Sinner et les *Avvertenze* dont la censure accompagna l'édition de Ranieri en 1845. Ces

1. *Epistolario di G. Leopardi*. Firenze, Le Monnier, 1907, 3 vol, in-12.

2. G. PIERGILI : *Nuovi documenti intorno agli scritti e alla vita di G. L.* Firenze, Le Monnier, 1892.

dernières notes sont nécessaires à l'intelligence de la correspondance échangée entre Ranieri et Le Monnier. Elles nous renseignent aussi sur l'état d'esprit qui animait la censure en Toscane sous Léopold II.

Des 50.000 lettres que nous avons eu entre les mains, nous avons donc choisi celles se rapportant à Giacomo Leopardi, laissant de côté toutes les autres, dont beaucoup, pourtant, provenaient d'auteurs célèbres. Le poète est resté continuellement le centre de nos recherches. Les coupures même, assez nombreuses, que nous nous sommes astreint à faire, ont été inspirées par ce souci constant.

Trois figures distinctes apparaissent nettement à travers ces lettres : celles de Vieusseux, de Louis de Sinner et de Ranieri.

Vieusseux est la providence des littérateurs. Toujours prêt à aider ses amis, il leur sacrifie une grande partie de son temps, fait leurs besognes, les aide à traiter avec les libraires, donnant des garanties et répondant pour eux. L'un des premiers, il s'intéresse à Leopardi et, d'accord avec Colletta, facilite sa venue à Florence. Plus tard, il donne des nouvelles du poète à ceux qui en demandent. Plus tard encore, après la mort de Giacomo, il soigne en vrai père le pauvre De Sinner. Et il est touchant de voir ce vieillard de quatre-vingts ans s'occuper des détails les plus intimes de la vie de son protégé. N'alla-t-il pas jusqu'à batailler avec les tuteurs et la famille de celui-ci ? Ses lettres, qui ne brillent par aucun éclat de style, témoignent de la bonté, de l'honnêteté, de la grandeur d'âme de ce brave homme, une des figures les plus sympathiques du *Risorgimento* en Toscane.

De Sinner apparaît sous un jour moins favorable. Mais il ne faut pas le juger d'après les dernières années de sa vie. A ce moment, comme le dit Vieusseux, « ce n'est plus le jeune philologue qui donnait de si belles promesses », c'est un homme vieux avant l'âge, usé, perclus, hanté de préoccupations mystiques qui trahissent l'affaiblissement continu de ses facultés. Gardons-nous de donner une trop grande importance à la conversion religieuse de ses derniers jours,

peu de temps avant qu'une attaque de paralysie l'emportât « vers son nouveau paradis ». Cette dernière partie de l'existence du savant suisse est trop banalement tragique pour que l'on y insiste. Elle ne peut nous intéresser que pour l'histoire des manuscrits leopardiens, mais ne saurait nous fournir les éléments nécessaires à un jugement impartial et définitif sur De Sinner. Si nous voulons faire revivre celui-ci en tant qu'ami de Leopardi, nous ne devons pas aller au delà de 1840 ou, tout au plus, jusqu'en 1844. Durant cette période, le désir de voir la gloire de Leopardi triompher est évident dans ses lettres.

Il essaie de tenir la promesse qu'il avait faite à Leopardi de lui procurer, non seulement de la gloire, mais aussi de l'argent. Ainsi, il envoie les manuscrits philologiques de celui-ci à des savants français et allemands, les priant de les examiner et de les publier. S'il n'y réussit pas, c'est bien moins par sa faute qu'à cause du caractère trop fragmentaire de ces travaux. Lorsqu'il voit que ces manuscrits sont impuissants à susciter chez les autres l'enthousiasme qu'ils avaient provoqué en lui, il leur communique les *Canti* et les *Operette Morali*. Il voudrait montrer que celui dont il sert la cause mérite l'admiration de tous. En un mot son amitié pour Giacomo vivant demeura intacte après la mort de ce dernier. Son désir le plus vif est de contribuer à la gloire du grand recanatais en collaborant avec Ranieri à la publication des œuvres complètes de Leopardi. Lorsque le libraire parisien Baudry renonce à cette entreprise, qui d'abord lui avait souri, De Sinner va trouver Sainte-Beuve, lui confie les manuscrits, lui donne tous les détails qu'il connaît et fait « lancer » son ami en France; par cela même, il faut le dire, il le signale à l'admiration des Italiens.

Mais, après 1844, il semble qu'il garde un peu plus jalousement les manuscrits. Lorsque son existence matérielle devient précaire, il pense à en tirer quelque profit. Cependant, il faut reconnaître à son honneur que, bientôt, se sentant incapable de conserver plus longtemps les manuscrits de son

glorieux ami, il les offre spontanément à Vieusseux sans demander la moindre compensation. La joie qu'on lui devine à entretenir avec ce dernier une correspondance leopardi-sante est le dernier rayon de lumière qui traverse le sombre déclin du malheureux érudit.

Après De Sinner, Ranieri est le personnage principal que ces lettres mettent en lumière.

On connaît le dévouement dont celui-ci a entouré Leopardi vivant. Il lui avait voué un véritable culte, dont la ferveur n'a fait que s'accroître après la mort du poète. Mais, en 1880, froissé par le contenu de certaines lettres de Leopardi publiées dans l'*Epistolario*, il se croit obligé de se disculper et publie une brochure sous plusieurs rapports irrévérencieuse pour son illustre ami ¹. Ce livre souleva de nombreuses protestations.

Ranieri fut tour à tour accusé ou excusé par les critiques et le parti-pris qu'on apporta dans cette campagne ne fit qu'envenimer les esprits et gâter les choses. Oui ou non, Ranieri s'est-il rendu coupable de trahison envers Leopardi? Telle est la question qui se pose.

1. Ranieri et ses relations avec le poète recanatais ont beaucoup préoccupé les critiques. Outre les passages où chaque biographe de Leopardi touche cette question, on peut consulter les publications suivantes :

A. RANIERI. — *Sette anni di Sodalizio con Giacomo Leopardi*. Napoli, Giannini, 1880.

FRANCESCO MONTEFREDINI. — *Orribili fantasie di Antonio Ranieri*, 1880.

Alessandro D'ANCONA. — *Giacomo Leopardi e A. Ranieri*, dans le *Fanfulla della Domenica*. 18 avril 1880.

FRANCESCO D'OVIDIO. — *Il Leopardi in casa Ranieri*, dans la *Rassegna settimanale*, vol. V, n° 125 (23 mai 1880).

Giovanni ROMANI. — *La famiglia Leopardi e i fratelli Ranieri*. Castelmaggiore. Tip. Aroldi, 1880.

FRANCESCO GUARDIONE. — *Del libro di A. Ranieri intorno a Giacomo Leopardi*. Napoli, Morano, 1881.

F. RIDELLA. — *Una sventura postuma di Giacomo Leopardi*. Torino, Clausen, 1889.

FRANCESCO D'OVIDIO. — *Leopardi e Ranieri*, dans la *Nuova Antologia*, 1^{er} mars 1897.

G. VALBERT. — *Leopardi et son ami A. Ranieri*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mai 1897.

L. A. VILLARI. — *A proposito d'un opuscolo leopoldiano*. Pitigliano, Paggi, 1898.

G. TAORMINA. — *Ranieri e Leopardi*. Palermo, Sandron, 1899.

Nous ne trouvons pas dans les lettres contenues dans ce volume les éléments de solution de cette énigme. Néanmoins, nous en pouvons éclaircir un côté. Pour nous, le problème s'énonce ainsi : oui ou non, la conduite de Ranieri à l'occasion de la première édition posthume des œuvres de Leopardi a-t-elle été conforme aux sentiments d'amitié qu'il disait nourrir pour le grand poète italien ?

Nous savons que Ranieri a essayé, peu de temps après la mort de Giacomo, de publier les œuvres de Leopardi à Paris, chez Baudry, et nous savons aussi que cette tentative a été rendue vaine par l'intervention de Tommaseo. Au lieu d'une édition des œuvres complètes, Baudry ne publia que les *Paralipomeni della Batracomiomachia*.

Mais Ranieri ne renonça pas pour autant à son idée. La mauvaise volonté de l'éditeur parisien le décida à entamer des pourparlers avec des imprimeurs suisses. A ce moment, il reçut une lettre de Felice Le Monnier, l'éditeur florentin très connu, qui s'offrait à publier les œuvres de Leopardi.

Ranieri se montre enchanté de cette proposition. Il répond en indiquant sommairement le contenu des manuscrits en sa possession, mais il attire l'attention de Le Monnier sur les difficultés qu'il rencontrera de la part de la censure florentine. Ces difficultés lui paraissaient d'autant plus à redouter qu'une année auparavant, il avait eu lui-même à soumettre les manuscrits de Leopardi à cette même censure. A cette occasion, les gardiens de la morale dans la république des lettres avaient exigé la suppression de certains « *nei* », à quoi Ranieri se refusa catégoriquement.

« *Io, écrit-il à Le Monnier, gli dissi che togliere i « nei » delle opere d'un defunto era sacrilegio ; e così non se ne fece altro.* » (22 octobre 1843).

Mais Le Monnier croit pouvoir s'entendre avec les censeurs et il rassure Ranieri. Celui-ci, cependant, se montre méfiant. Il ne comprend pas pourquoi la censure, qui avait été si sévère envers lui, deviendrait subitement accommodante avec l'éditeur florentin. Aussi croit-il devoir mettre une sourdine

à l'empressement de Le Monnier en lui répétant qu'il ne tolérera pas qu'on ôte au texte une seule virgule. « De même, en effet, ajoute-t-il, que vous tenez justement pour sacrée votre convenance de libraire, vous trouverez juste que je ne tienne pas pour moins sacrée ma convenance de lettré ». Voilà qui s'appelle parler clair.

Là-dessus, sans trancher la question pécuniaire et avec un empressement que nous avons de la peine à nous expliquer, Le Monnier écrit à Ranieri qu'il a l'intention de lancer une circulaire pour annoncer l'édition des œuvres de Leopardi. Mais l'avocat napolitain ne veut pas donner de la publicité à une affaire où rien n'est encore entendu, et il répond à l'éditeur florentin, le priant avec « beaucoup d'insistance » de ne rien annoncer avant qu'un accord complet soit intervenu entre eux.

Pour toute réponse, Le Monnier envoie à Ranieri une épreuve du communiqué qu'il veut répandre.

Par malheur, il en envoie une autre copie à Giordani. Celui-ci informe Ranieri qu'il vient de recevoir de Le Monnier un avis annonçant une édition des œuvres publiées et inédites de Leopardi. Ranieri, qui était à cent lieues de se douter que Le Monnier avait des raisons spéciales de tenir Giordani au courant de leurs pourparlers, s'imagine que l'éditeur de Florence le met en face d'un fait accompli et il s'indigne d'un pareil procédé. Il écrit à Vieusseux pour se plaindre de l'incorrection de Le Monnier, qui, sans avoir tranché les difficultés soulevées par la « censure » ni réglé aucune des conditions pécuniaires, sans même l'avoir consulté, lance carrément un appel au public. Et, recourant à une expression française, il qualifie l'acte de l'éditeur florentin de véritable « tour d'escamoteur » (23 novembre 1843).

Ranieri était méfiant de sa nature et très enclin à supposer le mal ¹. Dans l'espèce, il n'avait pas tout à fait raison et

1. Il serait intéressant d'établir quelle a été l'influence de Ranieri sur le caractère de Giacomo. Il n'est pas improbable que sept longues années de vie en commun avec un homme méfiant au possible, et qui

le malentendu finit par s'expliquer : Le Monnier avait envoyé à Giordani une épreuve pareille à celle qu'avait reçue Ranieri, mais il n'avait pas encore rendu l'avis public.

Le lecteur se demandera peut-être ce que viennent faire dans ces pourparlers, — dans cette galère, allions-nous dire, — Vieusseux et Giordani. Vieusseux y est embarqué à son corps défendant. Ranieri avait la mauvaise habitude de se décharger sur ses amis de ses ennuis personnels. Pour une fois, nous ne saurions l'en blâmer, car ainsi, par les lettres qu'il a adressées à Vieusseux, nous allons connaître ce qu'il ne peut ou ne veut pas dire à Le Monnier. Mais on devine que l'immixtion de Vieusseux et bientôt celle du marquis Niccolini, et d'autres encore, n'est pas faite pour simplifier les négociations.

D'autre part, Le Monnier n'échappe pas à tout reproche. Tant s'en faut ! Sa duplicité se manifeste dès le commencement, et elle ne fera que devenir plus évidente dans la suite.

L'éditeur florentin avait moins en vue la gloire de Leopardi que la réussite de ses affaires. Il n'a pas une confiance infinie dans la capacité de Ranieri. Aussi prend-il la précaution de tenir au courant Giordani et quelques autres amis de Leopardi de toutes les conventions qu'il passe avec Ranieri. Cette marque de défiance était d'autant plus désagréable au Napolitain que celui-ci était très jaloux de l'amitié et de tout ce qui concernait la mémoire de Leopardi. Il entendait garder pour lui seul l'honneur d'une édition complète des œuvres de son illustre ami et s'opposait à toute autre collaboration. Mais n'anticipons point.

Ce premier malentendu fut dissipé ; mais il restait, dans l'âme de Ranieri, une défiance que les explications de Le Monnier ne purent faire tomber complètement.

Cependant, la conversation continue.

En ce qui concerne le côté financier de l'affaire, Ranieri

voyait ses semblables sous des couleurs plutôt sombres, n'a pas été sans modifier les dispositions naturelles de Leopardi ; mais le contraire est aussi plausible.

se montre très modeste dans ses prétentions : il ne demande que le strict nécessaire pour un voyage de Naples, où il réside, à Florence, où il croit sa présence indispensable. En outre, il exige que Le Monnier prenne à sa charge les dépenses qu'il restait à engager pour l'érection d'un monument de Leopardi à Naples.

Le Monnier accepte ces conditions, et Ranieri, toujours méfiant, envoie en janvier 1844 les manuscrits à Florence, au marquis Niccolini, qui consent à en être le dépositaire. Quant à la notice sur la vie et les œuvres de Leopardi, que Ranieri dit avoir déjà écrite, il fait savoir à Le Monnier qu'il ne la lui fera tenir que plus tard (21 janvier 1844).

Mais, le 1^{er} avril, l'impression n'a toujours pas commencé, et Ranieri s'impatiente. « Nous voici en avril, écrit-il, et on n'a encore rien conclu ».

Le retard est dû aux obstacles mis par la censure. En mai, ceux-ci n'étaient pas encore aplanis et Ranieri renouvelle ses récriminations. Il est irrité surtout de ce que, depuis l'envoi des manuscrits, les réponses de Le Monnier se sont faites plus rares et incomplètes (13 mai 1844). Dix jours plus tard, il fait sentir à Le Monnier que ses lettres ne sont pas toujours conçues en des termes d'une extrême urbanité et lui rappelle qu'il attend toujours sa réponse aux propositions financières dont il l'a saisi.

Enfin, Le Monnier offre 100 zecchini, et Ranieri se montre satisfait. Cette question réglée, la correspondance reprend de plus belle. Le Monnier réclame à Ranieri la notice contenant la vie de Leopardi. Ranieri lui répond (24 juin 1844) qu'il la lui enverra le plus tôt qu'il pourra, et, à ce propos, il explique (Le Monnier lui en avait-il parlé ¹ ?) que Giordani aurait grand plaisir à écrire la vie de Leopardi, mais que, comme il n'est pas très renseigné, il voudrait avoir les documents en sa possession à lui, Ranieri.

1. Nous ne possédons pas les lettres de Le Monnier. Aussi sommes-nous obligé de deviner leur contenu d'après les réponses de Ranieri.

Moi, dit-il en substance, j'ai amassé ces matériaux avec beaucoup de peine. Cependant, je les aurais cédés à Giordani si quelques-uns de mes illustres amis ne m'en avaient dissuadé. Certes, d'une part, je regrette de mécontenter Giordani, et priver Leopardi d'un éloge de plus ; mais, d'autre part, je me sens l'obligation envers moi et envers le monde de parler moi-même. Que dirait-on si je laissais Giordani écrire un éloge avec les matériaux que moi, j'ai amassés avec tant de peine ? Tout ce qu'il écrirait ne serait qu'une copie de ce que je pourrais écrire moi-même. Enfin, pour tout dire, Giordani, malgré sa grandeur, ne pourrait décrire aussi bien que moi les différentes phases du développement de l'esprit de Leopardi.

Tout bien pesé, Ranieri s'arrête à un moyen terme, qu'il veut soumettre à l'approbation de « l'impareggiabile Niccolini ». Il va prier Giordani d'écrire la biographie de Leopardi, tandis que lui-même se réservera la description de la vie intellectuelle du poète. A la fin de cette lettre, il recommande pour la seconde fois à Le Monnier de ne souffler mot de tout cela à personne, et surtout pas à Giordani.

Nous ne savons pas quelle réponse Le Monnier fait à Ranieri ; mais celui-ci réplique, le 21 juillet, qu'il écrira lui-même la vie de Leopardi, puisqu'il voit que cela arrange mieux l'éditeur florentin. Quant à Giordani, on trouvera bien un moyen de l'apaiser. A cela il n'y a qu'un malheur : Ranieri avait fait croire à Le Monnier qu'il tenait toute prête la biographie de Leopardi. Quand il s'agit de livrer le manuscrit, que Le Monnier lui réclame dans chacune de ses lettres, Ranieri invente toutes sortes de prétextes pour justifier son retard et obtenir un nouveau délai, qui devait toujours être le dernier. A la fin, Le Monnier se fait plus pressant et il arrache à Ranieri la promesse qu'il lui enverra son travail avant le 1^{er} octobre 1844.

Entre temps, Le Monnier commence l'impression des œuvres de Leopardi et, le 15 septembre, Ranieri reçoit les épreuves des premières pages. Le censeur, — l'abbé Bini, —

exigeait, semble-t-il, que les notes qui devaient accompagner le texte de Leopardi fussent mises au bas des pages. Il semble aussi que Le Monnier avait modifié l'ordre des notes de Leopardi, car Ranieri le prie de ne rien changer au texte qu'il lui a confié ; il insiste, en outre, pour que les notes de Leopardi soient bien mises à la fin (conformément au désir du poète, affirme-t-il), et surtout pour qu'on indique clairement quelles sont les notes du censeur. Sur ce point, Ranieri se déclare irréductible (24 septembre 1844).

Deux jours plus tard, nouvelle lettre, dans laquelle Ranieri reproche à Le Monnier de vouloir mélanger les notes du censeur et celles de Leopardi, et surtout de l'avoir trompé sur l'étendue de ces notes.

« Enfin, mon cher Monsieur Le Monnier, écrit-il, maintenant *on n'est plus en règle*. Vous m'aviez parlé de petites notes *imperceptibles* et non pas d'une étendue de plus en plus grande. Nous devons donner Leopardi et non pas Leopardi réfuté. Il m'est impossible de mettre mon nom en bas d'une capucinade qui me vaudrait le blâme de tous mes amis, de tous les admirateurs de Leopardi et de Leopardi lui-même, si jamais, d'après l'orthodoxie, les morts voient et sentent. » (26 septembre 1844.)

Deux jours plus tard, Ranieri se demande comment Le Monnier a pu croire qu'il permettrait, lui, l'ami de Leopardi, que les notes du censeur se confondent avec celles du poète ! Mais une lettre de Le Monnier l'a sans doute rassuré, car, le 13 octobre, il écrit : « Ce que vous me dites d'une seule note finale me convient ».

La correction des épreuves se poursuit sans incident, jusqu'au commencement de novembre, lorsque Le Monnier annonce à Ranieri que les notes de la censure vont être rédigées par une autre personne : l'abbé Amerigo Barsi.

Pour le coup, Ranieri se fâche tout de bon : il accuse Le Monnier de vouloir le mystifier. « Vous m'envoyez, lui écrit-il, les notes de Leopardi pour les corriger, mais vous retenez celles de la censure. Comment voulez-vous que je sache ce

« que le censeur va débiter sur le compte de Giacomo ? Vous
« m'écrivez que *franchement* les œuvres de Leopardi ne
« peuvent pas être imprimées sans notes. Moi aussi, franche-
« ment, je vous réponds que c'est précisément pour cela que
« je voulais les imprimer à l'étranger. Vous m'avez laissé
« croire, les premiers temps, que la censure permettrait cette
« publication sans y toucher, et maintenant il arrive tout le
« contraire. » (8 novembre 1844.)

Le 4 décembre, Ranieri ne connaît pas encore le contenu des notes du censeur et il continue à se plaindre de la « mystification » dont il est victime. Ce n'est que le 12 décembre qu'il les reçoit enfin, et il les renvoie à Le Monnier, non sans exiger quelques suppressions.

La correction reprend sans autres incidents jusqu'en mars 1845, lorsque des difficultés d'ordre différent surgissent.

Ranieri avait instamment prié Le Monnier de garder le secret sur leurs négociations et sur leur correspondance ; il lui défendait surtout d'en rien dire à Giordani.

Non seulement Le Monnier ne tient aucun compte de ces recommandations, mais, à l'insu de Ranieri, il entre en pourparlers avec Giordani et avec Pietro Pellegrini en vue d'une édition des œuvres philologiques de Leopardi. Ayant appris par les lettres de Ranieri, ainsi que par une note à la vie de Leopardi, que De Sinner possède la plupart des manuscrits philologiques du poète, Le Monnier écrit au savant suisse pour lui demander communication des manuscrits en question (Voir la lettre de P. Pellegrini à De Sinner du 26 novembre 1844, et la lettre de Le Monnier au même du 2 décembre 1844).

De Sinner se garde bien de lui répondre, mais il n'a rien de plus pressé que de mettre Ranieri au courant de cette démarche. Ranieri crie à la trahison. Sa fureur ne connaît plus de bornes et il se répand en invectives contre Le Monnier ¹.

1. Voir la lettre de Ranieri à De Sinner du 31 janvier 1845 dans les *Nuovi documenti*, *op. cit.*, p. 295 ss.

Il ne doute plus de la mauvaise foi de l'éditeur florentin, surtout après un autre incident tout à fait décisif. Il y avait dans la biographie de Leopardi, par laquelle s'ouvrait l'édition de ses œuvres, un passage où il est question de *cose filologiche*. Or, l'imprimeur avait remplacé, — erreur ou malignité ? — le mot *filologico* par *filosofico*.

Ranieri est d'autant plus porté à croire l'erreur volontaire que cette substitution de mots s'est produite après la révision très soigneuse qu'il avait faite des épreuves. En tout cas, la coïncidence est pour le moins bizarre et laisse place à toutes les suppositions. Il est vrai que Le Monnier avait pu savoir par l'article de Blessig dans la *Gazette d'Augsbourg* (1840) et par celui de Sainte-Beuve (qui venait de paraître) que De Sinner était détenteur des manuscrits philologiques de Leopardi. Toutefois, il y a toute apparence que le passage de Ranieri contenu dans la notice sur la vie de Leopardi n'a pas été étranger à l'initiative de Le Monnier et de Pellegrini ¹.

Enfin, l'attitude de Le Monnier nous paraît plutôt ambiguë, et de moins défiants que Ranieri en auraient été vexés. Du reste, par esprit de justice, nous devons remarquer que Le Monnier n'avait pas les mêmes raisons que Ranieri de considérer celui-ci comme le dépositaire et le commentateur attitré de la pensée leopardienne. Aussi sa faute, — si faute il y a, — ne porte aucun préjudice à la gloire de Leopardi, elle ne fait que léser les intérêts de Ranieri.

Tout compte fait, il ressort des péripéties qui ont accompagné la publication de l'édition de 1845 que Le Monnier a donné à Ranieri plus d'un motif de mécontentement.

Ranieri ne dément pas dans ses lettres sa réputation de frère de Leopardi. Si nous laissons de côté les brusqueries de son langage et l'expression un peu vive de sa mauvaise humeur, nous ne pouvons qu'admirer le souci qu'il a de déve-

1. Voici le passage qui contient l'erreur en question :

« Sarebbe assai da desiderare che venisse un giorno nel quale non fosse impossibile di pubblicare una scelta di COSE FILOSOFICHE o di AFORISMI CRITICI DI GIACOMO LEOPARDI ». P. xxx.

lopper toujours plus la gloire de son illustre ami. On doit aussi lui savoir gré de l'ardeur avec laquelle il se dépense pour faire élever à Naples un monument à Leopardi. Il essaie également de recueillir tous les manuscrits du poète en vue d'une édition complète, entre en pourparlers avec Le Monnier, et poursuit son but avec une remarquable ténacité. Lui qu'on avait toujours vu se plier au désir de ses amis quand sa personne était seule en jeu, devient batailleur et querelleur quand il s'agit d'assurer la survivance, dans son intégralité matérielle, de l'œuvre du poète. Il s'oppose formellement à ce qu'une seule lettre soit changée au texte, qu'il a copié lui-même sur les manuscrits originaux et qu'il considère comme sacré. Il entend que la censure ne touche en aucune manière aux idées de Leopardi ni à la forme de ses œuvres. S'il consent à laisser ajouter des notes, qui dans la pensée des censeurs sont destinées à atténuer la violence des idées du poète, du moins exige-t-il qu'elles soient toutes signées et placées à la fin du volume, pour qu'on les distingue nettement des siennes et de celles de l'auteur lui-même. Tout en regrettant qu'il ait voulu accaparer à son bénéfice l'admiration due à Leopardi, nous pouvons bien lui pardonner l'insistance indiscrete avec laquelle il nous parle des sacrifices qu'il a faits pour son ami. L'exagération, en effet, était inhérente au tempérament de ce méridional fougueux, mais sincère jusque dans ses erreurs.

Avec Ranieri nous voyons, esquissées, les silhouettes de Colletta, Giordani et Montanari. A travers la prose négligée du premier apparaît le cœur du grand patriote italien. Le second, sobre de style, prend tout au sérieux et ne perd aucune occasion d'attaquer les prêtres. Quant au dernier, sa qualité de professeur de rhétorique nous explique pourquoi les délicates pensées que lui inspire le grand poète recanatais sont exprimées en un style fleuri.

Paolina Leopardi nous donne, par la lettre émouvante qu'elle écrit à Viesusseux, encore une preuve de la grande affection qu'elle portait à son frère.

Gino Capponi porte sur les *Paralipomeni* un jugement qui n'est pas sans intérêt.

On pourra enfin trouver dans ces lettres quantité d'autres renseignements sur différents autres personnages de moindre importance. Nous laissons au lecteur le soin de les découvrir.

Cet ouvrage, en effet, n'est pas un essai de critique littéraire, mais seulement une publication de documents que nous mettons à la portée des leopardisants, heureux si elle peut leur être de quelque utilité.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à adresser à tous ceux qui nous ont aidé dans cette tâche, nos plus chaleureux remerciements. Ils vont à MM. Alfred Jeanroy et Henri Hauvette, à la constante sollicitude desquels nous devons les conseils les plus autorisés et les plus bienveillants, ainsi qu'aux Directeurs du département des imprimés et du département des manuscrits à la Bibliothèque Nationale de Florence, MM. Morpurgo et Barbi. C'est aussi un plaisir pour nous d'exprimer notre reconnaissance — en nous rappelant de chers souvenirs — aux aimables lettrés florentins, Madame la comtesse Cesira Pozzolini-Siciliani, MM. les professeurs Pio Rajna, Guido Mazzoni, Ugo Matini, et tous ceux qui ont rendu, pendant les mois où s'accomplissait ce travail, notre séjour *in riva all' Arno* le plus agréable qu'il se pouvait.

N. S.

Paris, le 19 mai 1913.

Nous n'aurons garde d'oublier ici ceux qui ont collaboré à la partie matérielle de ce travail. Nos amis, MM. J. Gravier et M. Vaussard, nous ont aidé pour la correction des épreuves. A M. F. Paillart, dans les ateliers duquel a été imprimé ce livre, nous devons un hommage qu'on n'exprime pas assez souvent aux imprimeurs. Il a fait, quant à lui, preuve d'une telle diligence, il nous a si bien secondé de son expérience, que nul ne s'étonnera de le voir cité au rang de nos collaborateurs.

LETTRES INÉDITES

RELATIVES A

GIACOMO LEOPARDI

1

*Pier Colletta à Viesseux*¹.

Livorno, 14 Dic. 1829.

Amico mio,

Vi scrivo per il tarlo tormentosissimo che mi ha messo in cuore il vostro foglio relativamente al Leopardi². Vi mando qui acchiusa in confidenza (e poi mi renderete) una lettera di lui del 22 nov.³. Non è già fresca, ma nemmeno antica ;

1. Pour mieux comprendre le sens des lettres de Colletta à Viesseux, il faut lire la correspondance échangée entre Colletta, Viesseux et Leopardi dans l'*Epistolario di Giacomo Leopardi*. Florence, Successori Le Monnier, 1907, 6^e édition. Viesseux aimait beaucoup Leopardi. Les lettres qu'il écrit à celui-ci témoignent de son affection vraiment paternelle. Celles qui portent les dates de 1^{er} et 14 septembre, 17 octobre 1829 et 7 janvier 1830 sont, sous ce rapport, très instructives. Voir *Epistolario di G. L.*, III^e vol., pp. 262-70.

2. Nous n'avons pas pu nous procurer le texte de cette lettre très intéressante, de même que nous n'avons réussi à trouver aucune lettre de Viesseux à Colletta ayant pour objet Leopardi.

3. Cette lettre se trouve dans l'*Epistolario di G. L.*, II^e vol., page 381. Leopardi y dit, entre autres, ces paroles, qui ont probablement ému Colletta :

« ... vi giuro che io non veggo nè possibilità nè speranza, di lasciare
« questo esecrato soggiorno : sebbene oramai l'orrore e la disperazione
« del mio stato mi condurrebbero, per uscire di questo Tartaro, a deporre
« l'antica alterezza, ed abbracciare qualunque partito, accettare qual-

e parlava d'infelicità non di malattia che portasse a morte. Ma egli, buono e bravo, è buon pasto di morte sollecita ed inattesa. Confrontate con la data del foglio, la data delle male notizie che corrono ; o toglietemi se potete, il doloroso sospetto ¹. S'egli è morto, o se muore di stento in Recanati, non ho rimproveri a farmi : ho promesso al suo conforto, non solo il mio incommodo, ma quasi quasi il mio impossibile ². Se egli vivrà, è veramente debito comune dei buoni tirarlo da quel tartaro.

Vi ringrazio per il cuore che avete preso per indicare i numeri dell' Antologia da me chiesti per rispondere al Grassi ; e gli ho già dimandati a questo gabinetto. Ma se non do fine ad un lavoro che cammina col mese, non potrò dedicare una coppia di giorni a quel vostro amico. Tutti bramerebbero leggere in ogni fascicolo un articolo del Col. Pepe. Salutatelo da mia parte caramente ; salutate gli altri amici, ed amate sempre il vostro per la vita,

P. Colletta.

2

Colletta à Vieusseux.

Livorno, 21 Dic. 1829.

Amico mio,

L'ultima vostra lettera tutta dedicata alle malesorti del povero Leopardi mi raddoppia la sicurezza che quando sarà

« unque offerta : ma fuorchè morire, non veggo compenso possibile, « non essendo buono a far nulla. Intanto dell' invito amoroso che voi « mi fate, vi ringrazio teneramente, e quasi con lagrime, infinite volte ;... »

1. La santé de Leopardi était si chancelante que souvent, durant les dernières années de sa vie, le bruit de sa mort se répandit à travers l'Italie, faisant passer par des transes terribles ses amis et même sa famille. A ce propos, nous renvoyons le lecteur à la page 28 de ce volume.

2. Allusion à la lettre à Leopardi du 31 octobre 1829, dont nous détachons ces lignes trop belles pour être passées sous silence :

« ... Oh, pòvero il nostro amico infermo e afflitto ! e poveri ancora noi « che non possiamo da vicino soccorrerlo della nostra assistenza e della « pietà che sentiamo ! L'aria di Toscana è meno malvagia per voi, e se « voi poteste immaginare il modo di respirarla, e sol mancasse per lo

tempo voi concorrerete ad aiutarlo. Per ora nulla si potrebbe fare; la stagione corre tremenda; io non sono a Firenze; non comunico se non per lettera con coloro che potrebbero fiancheggiarmi; e cento altre difficoltà. Bisogna rimettere l'affare al mio ritorno; ed intanto consolar lui di lettere e di speranze; disporre, chi può, a volere; e immaginare una tal cosa ragionevole senza offesa di chi prende, ed incomodo di chi dona. Della prima, della seconda, della terza cosa prendo carico pieno ed isolato ¹. Voi serbate le generose intenzioni; e siate certo che le farò note a quel pover'uomo, come al suo conforto: gli scriverò le altre cose delle quali parlate nel vostro foglio. Finito il mese o al finire, scriverò certamente al Grassi. Ho radunato i libri che mi bisognavano. Darò poi cominciamento ad un libro della mia fatica; ed addio per alcuni mesi, alle corrispondenze che richieggono studio e tempo.

Salutate da parte mia gli amici nostri. Datemi nuove, se ne avete importanti. Io qui non leggo giornali perchè ho studi che più m'importano, e tal distanza dalla città rende difficile il commercio col gabinetto.

Vò in salute mediocrementemente, sotto tempi orribili; e mi par miracolo. Spira oggi tal vento libeccio che si dubita di mandare il servo al borgo per il desinare.

Amate il vostro amico,

Colletta.

3

Colletta à Vieusseux.

Amico mio,

Lapo intese male la mia preghiera. Quel volume della *Revue Française* n° 11, septembre 1829, si vorrebbe in proprietà

« adempimento, confidate i vostri pensieri a me, amico vostro tenero e discreto. Questo è il motivo del presente foglio; e il foglio è secreto: io non dirò a veruno di averlo scritto. »

1. Colletta, en effet, écrivit à Leopardi le 11 janvier 1830. Mais sa lettre ne se distingue par rien de notable et elle ne pouvait pas être d'un

non in prestito, e perciò voi dovreste farlo venire di mio conto di Francia, unitamente al numero che del corrente riceverete. Vi mando perciò il volume che stamane mi avete mandato e vedrò che dell'incomodo vi ringrazi quello spensierato di Lapo.

Abbiate come finito l'affare di Recanati. Bello affare : azione degna della civiltà dei tempi e della Toscana ¹.

Carissimamente vi saluta,

Colletta.

Martedì 16 Marzo 1830.

4

Colletta à Vieusseux.

Amico mio,

... Farò intanto le commissioni del Leopardi, e dimani le scriverò a Bologna ². Son lieto del bello affare che avete fatto. Caramente vi abbraccio,

Colletta.

Mercoledì 7 Aprile (1830).

grand réconfort pour le fils de Monaldo. (Voir l'*Epistolario di G. L.*, III^e vol., page 292 (6^e édition).

1. Ces dernières lignes ont été reproduites par Piergili dans une note de l'*Epistolario di G. L.*, III^e vol., p. 294, (6^e édition).

L'affaire était vraiment arrangée. En voici les détails, tels que Colletta les communique à Leopardi. On remarque dans ce qui suit la discrétion de Vieusseux, qui, alors qu'il a, semble-t-il, tout organisé, laisse à Colletta le plaisir d'annoncer à Giacomo la bonne nouvelle :

« Mi diceste una volta che 18 francesconi al mese bastavano al vostro « vivere : ebbene 18 francesconi al mese Voi avrete per un anno, a cominciare, se vi piace, dal prossimo aprile. Io passerò in vostre mani, con « anticipazione da mese a mese, la somma suddetta ; ma non avrò altro « peso ed ufficio che passarla : nulla uscirà di mia borsa : chi dà, non sa « a chi dà, etc. » (Lettre du 23 mars 1830. *Epistolario, op. cit.*, III^e vol., p. 293).

2. Il lui écrit le lendemain même, lui donnant des détails sur la maison que le poète devait habiter à Florence. (Lettre du 8 avril. *Epistolario di G. L., op. cit.*, III^e vol., p. 295). Leopardi se trouvait alors à Bologne, où il est resté une semaine.

5

Colletta à Vieusseux.

Caro amico mio,

Ho visto il Sig^e Piatti, ed ho accomodate le cose del Leopardi e spero bene. Venite quando vi piace e portate con voi tutti i manifesti e le sottoscrizioni. Così come vi prego di passare al Piatti il Ms. per cominciare la stampa. Insomma per la edizione concertatevi con l'Aut. ; per gli interessi, parlate e consultate meco : siate voi l'anima benefica di questo affare. Il Leopardi ritirerà zecchini 108 ; il resto sarà del libraio : tutti aiuteremo la esazione : si vorrebbero tirare sole mille copie. Il resto a voce. Vi stringo al petto.

Amico vero,

Colletta ¹.

Lunedì 29 di Novembre 1830.

6

Colletta à Vieusseux.

Amico mio,

Lo stesso Conte Leopardi, che ho visto ier sera, non simpatizza col Piatti, nè confida nelle sue promesse, e'l tiene come bestia feroce e coda nera. Perciò mi affretto a dirvi che abbiate come non fatte le pratiche di ier l'altro, e che risparmiare la fatica e molestia di far lo spoglio dei manifesti. Ho scritto al Sig^e Piatti per isciogliere qualunque impegno ².

1. Au crayon, de la main de Vieusseux : « Stampata a pag. 495. *Epist. Leop.*, II^e vol. »

2. L'édition projetée chez Piatti a, pourtant, vu le jour. Elle a paru en 1831 sous le titre : *Canti del Conte Giacomo Leopardi* (Firenze, presso

Voi, caro amico, vedete Leopardi e concertate seco i modi per trattare con altri librai. Il desiderio di giovare all'A. mi aveva fatto addossare carichi noiosissimi de' quali non mi par vero di sentirmi sgravato. Se avrete stamane lettere di nuove del Giordani, passatele a me : io le passerò a voi, se ne avrò.

Siate felice ed amate sempre

il v^o amico,

P. Colletta.

Martedì 30 Novembre 1830.

7

Colletta à Vieusseux.

Caro amico mio,

Mando a voi la mia lettera per il Piatti, acciò possiate leggerla, mandarla e fare assistere per la risposta. L'unico servo mio non basterebbe a cotesti servizi. Sembrami, e spero che sembri anche a voi, opportuna la mia lettera ; e che

Guglielmo Piatti, 1831). Cette édition porte en tête deux vers de Pétrarque :

« La mia favola breve è già compita,

« E fornito il mio tempo a mezzo gli anni. »

ainsi que la fameuse dédicace « *Agli amici Toscani* » datée de Florence, le 15 décembre 1830. Le volume contient vingt-trois chants. Trois ans plus tard, parurent dans la même édition les *Operette morali*, avec deux dialogues de plus que dans l'édition milanaise de 1827. Ces deux dialogues sont : *Dialogo di un venditore d'almanacchi e di un Passeggere* et *Dialogo di Tristano e di un amico*.

L'exemplaire que nous avons consulté appartenait à L. de Sinner, lequel a écrit sur la première page ces mots : « L. de Sinner, Dall' autore, Paris, 3 ott. 1834. »

« Fecisti nos Domine, ad te, et inquietum

« Est cor nostrum, donec requiescant in te. »

S. Aug. Conf. princ.

A ce sujet, voir plus loin la lettre de Murawieff Apostol du 3 mars 1831. Le livre n'avait pas encore paru en mai 1831, comme il ressort de la lettre de Murawieff à De Sinner (3 mai 1831).

Mais, en août, ces exemplaires se vendaient déjà. (Voir la lettre de Giordani du 20 août 1831.)

io abbia bene intesi e seguiti i suggerimenti che ier sera mi deste.

Se avrò tempo scriverò a Gino, e manderò il foglio per vostro mezzo : se non la riceverete nella giornata, crederete che non ho potuto scriverla ; e voi saluterete da mia parte, abbraccerete caramente quel mio amatissimo amico, pregandolo a tornar presto. Ditegli che qui è voce che Giuliano sposi una signorina Cattani, sorella della povera Milla. La lettera del Piatti verrà prima a voi che a me. Apritela ; e innanzi di partire per Livorno, disponete quanto bisogna.

Fate buon viaggio ed amate sempre

il v^o amico vero,

P. Colletta.

Venerdì 10 Dic. 1830.

*Murawieff Apostol*¹ à *Louis de Sinner*.

Florence, le... Février 1831².

(Date de la poste indéchiffrable).

J'ai reçu sous bande mon très cher Sinner votre ἀβᾶπτίζων et ἀβαρβαρίζων et point de lettre Machabéenne. J'aimerais mieux cette dernière : peut-être me dirait-elle que toutes

1. Murawieff Apostol, sénateur de l'Empire russe, exilé de son pays, vint s'installer à Florence, où il entra en relation avec le monde élégant et les cercles littéraires. Vieuksieux, dans une lettre à Leopardi, le cite comme un de ses invités :

« Ier l'altro, ebbi alla mia conversazione 42 persone, fra le altre il « celebre dottor fisiologo Colwards, il ministro di Prussia, nipote del « celebre Màrtens, ed il consigliere russo Murawieff, padre di tre congiu- « rati fucilati. Addio carissimo amico. » (Lettre du 13 mars 1828. *Epistolario*, vol. 247-249).

Cette lettre est importante parce qu'elle nous apprend que Murawieff fréquentait Vieuksieux. C'est donc, selon toute probabilité, Murawieff qui a conduit De Sinner aux *Conversations* de Vieuksieux, et c'est sous ses auspices que se nouèrent des relations qui devaient devenir très étroites, entre le philologue suisse et Leopardi.

2. La lettre précédente est du 10 février, la suivante du 19 du même mois. Celle-ci doit, donc, être placée entre ces deux dates.

ces αβελτερια sont destinées pour Leopardi, qui s'y entend mieux que moi. Sachez que cet helléniste, qui a l'esprit aussi droit que son corps est de travers, est venu un de ces soirs chez moi. Il a reçu votre lettre du 25 et y répond ; mais comme sa santé exige beaucoup de ménagements et votre correspondance beaucoup de temps, il prend son temps sans se dépêcher. En attendant vous recevrez ses « *Dialoghi* » sous bande ; et lui seul pouvait vous les envoyer parcequ'ils ne se trouvent pas ici dans le commerce...

France

à Monsieur Louis De Sinner

Rue des Saints-Pères, 14,

à Paris.

9

Murawieff Apostol à De Sinner.

Florence, 3 Mars 1831.

... On réimprime les *Canzoni* de Leopardi et elles doivent paraître dans 15 jours corrigées et augmentées par l'auteur lui-même. Je vous conseillerais d'attendre plutôt cette édition qui à coup sûr sera la meilleure et la plus complète. Il y a longtemps que je n'ai pas vu Leopardi. Il est *al solito* souffrant pendant l'hiver et plus encore à présent que sa patrie Recanati se trouve dans le tourbillon révolutionnaire de l'Italie. J'irai le voir demain et s'il a quelque chose de nouveau à vous communiquer je vous le manderai par le prochain courrier...

10

Murawieff à De Sinner.

Florence, le 3 Mai 1831.

... Le petit volume de Leopardi n'a pas encore paru ; je

vous l'enverrai et ferai votre commission auprès de l'auteur, de Vieusseux, d'Audin...

11

Giordani à Vieusseux.

Parma, 20 Agosto 1831.

... Il di 9 risposi al Piatti d'aver avuti e distribuiti i Leopardi. Spero che abbia ricevuto la mia risposta. Aspetto sapere come debba fargli avere il denaro. Mille saluti a Leopardi...

12

F. F. Bothe à De Sinner.

Mannheim, den 17 Sept. 1831.

Hochgeschätzter Herr Professor,

Die Nachricht von Leopardi's philologischen Handschriften ¹ möchte ich rathen, etwa an Director Dr. Seebode in Hildesheim oder an Dr Jahn selbst für dessen *Jahrbücher der Philologie* zu senden, wo sie gewiss willkommen sein werden.

Mit grösster Hochachtung

Ihr

H. Bothe ².

1. La liste complète des manuscrits philologiques de Leopardi ayant appartenu à De Sinner se trouve dans les *Nuovi Doc.* (G. Piergili), *op. cit.*, p. 25.

2. *Friedrich Heinrich Bothe*, né en 1771 et mort en 1855 à Reudnitz, près de Leipzig, fut à la fois poète, philologue et traducteur. Il fit ses études à Halle et vécut comme professeur privé à Heidelberg, Mannheim, Constance et Leipzig. Les travaux philologiques de Bothe portent surtout sur les poètes. Il traduisit beaucoup d'ouvrages classiques (Pindare, Euripide, etc.) et quelques modernes. Voir la liste complète de ses tra-

13

Murawieff à De Sinner.

Florence, le 1^{er} Novembre 1831.

... Depuis mon retour de Viareggio je n'ai pas vu encore Leopardi et ne sais pas trop s'il est à Florence. Dans ma réponse à votre hebdomadaire je vous parlerai de lui, de Audin, de Sloane, etc.

13 bis

Murawieff à De Sinner.

Florence, le 12 Novembre 1831.

... Leopardi n'est pas ici, mais à Rome ¹.

ductions dans *Goedeke Leipziger Repertorium der Litt.* XIII, 4 (1835), p. 295. Pour plus amples détails, voir l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, III vol.

1. C'est la dernière allusion que Murawieff fasse à Leopardi.

Leur correspondance avait commencé en février 1827. Elle se continua avec régularité. Mais, vers 1832, Murawieff adresse des reproches à De Sinner, qui dès lors met beaucoup de lenteur à répondre. En 1834, De Sinner écrit qu'il est malheureux, et Murawieff lui répond qu'il n'y peut rien — tout en l'accablant de protestations d'amitié. Les lettres de Murawieff ne sont point intéressantes. Il n'y est question que de professeur pour son fils et des commissions dont il chargeait De Sinner pour les libraires de Paris. De Sinner le priait souvent de lui donner des nouvelles de Leopardi, mais Murawieff n'en fait rien, ou autant dire. Il est loin d'avoir eu pour Leopardi la même admiration que le philologue suisse.

Nous trouvons un dernier écho de cette correspondance dans une lettre de Louis de Sinner à Vieusseux (11 avril 1843).

« Qu'est devenu M. le Sénateur Mourawieff-Apostol ? Voilà un an entier qu'il ne m'a pas écrit. » Voir ci-après p. 27.

Ranieri à Vieusseux.

Roma, 21 Novembre 1831.

Mio caro e buono Vieusseux,

Leopardi preso d'un reuma di petto è da una settimana a letto e non può scrivere, nè poteva anche prima, perché già cagionevole. Perciò sono rimaste senza risposta due vostre lettere; e a questa dolorosissima terza la quale non ci è pervenuta altro che stamane, rispondo io per lui.

Erano già tre giorni, da che un'altra lettera di costà ci aveva recata la nuova della troppo dura perdita del nostro più che amico. Dalla quale quanto accrescimento sia venuto, di malore a Leopardi, e di mestizia ad entrambi, potete immaginarlo per voi. Voi sapete con quale occhio egli (ed io dietro a lui) riguardi e la vita e la morte. Ma la vita del Colletta era cara e necessaria a chiunque lo conosceva; ed a chiunque lo conosceva ha dovuto essere acerba la sua morte; a noi poi tanto, che le lagrime ci trattengono dal più oltre ragionarvi del nostro dolore ¹.

Fate di dirci se è vero che le sue Storie sieno già in Francia per istamparsi presto.

Appena potrà, Leopardi vi scriverà, e vi ristorerà del lungo e involontario silenzio.

Entrambi vi diciamo tante cose amorevoli e vi preghiamo di dirle ancora al M^{se} Capponi ed a chiunque altro serbasse memoria di noi e dell'amico perduto.

Addio, mio buon Vieusseux; state sano e credetemi

Vostro Affettuoso Amico,

Antonio Ranieri.

1. Colletta est mort le 11 novembre 1831.

15

Giordani à Vieusseux.

Parma, 25 Novembre 1831.

... Che diavolo va a fare Leopardi a Roma ? Perchè lasciare Firenze ? Che mania d'impretarsi ? Io non ci sarò quando egli sarà papa : e mi giova morire prima d'essere obbligato a disprezzarlo. Posso aver pietà dello scempissimo vicedio Fra Mauro : ma che potrei pensare di Papa Giacomo ¹ ?

16

Creuzer à De Sinner.

Heidelberg, den 28 Dez. 1831.

Mein hochzuverehrender Herr und Freund,

... 1) Aus dem *Porphyrius* des Grafen Leopardi werde ich dasjenige, was ich nicht selbst schon in meinem Commentar gesagt habe, und was ich darunter dem Publikum für inter-

1. Leopardi était parti pour Rome sans prévenir personne. Son départ inopiné excita la curiosité des Florentins, déjà éveillée par les racontars qui couraient sur sa passion pour la Fanny Targioni. Ses amis surtout étaient intrigués et ne pouvaient deviner la cause de ce départ, qui ressemblait à une fuite. Giordani était parmi ceux-là. A sa demande pressante, Vieusseux répondit en plaisantant le farouche anticlérical qu'était Giordani.

« Ho lettere di Giordani che si alambicca il cervello per sapere cosa « siete andato a fare a Roma. Io gli rispondo che presto sarete Papa e « che m'avete promesso il cardinalato. Egli vi manda mille saluti affet-
« tuosi. »

Et, citant ce passage, Mestica ajoute très judicieusement :

« Mi pare che si possa arguire, più che ignoranza dei motivi cercati
« dal Giordani, proposito di non dirglieli, per non troppo divulgar la
« cosa, cioè quell' amore smodato del Leopardi, che si credeva cagione

ressant halte, zu seiner Zeit für die *Addenda ad Plotini Editionem* — summa cum candore — excerptieren und unter *Leopardi's Namen* abdrucken lassen, da ich das *suum cuique* von jeher aufzuerhalten und zu beobachten gewohnt bin. Es ist also garnicht nötig, dass wir aus dem Dasein des Leopardischen Werkchens und dass es mir *im November* 1831 zugesendet worden, nachdem ich im April 1830 meinen Commentar über *Porphyrii Vit. Plotini* nach Oxford geschickt hatte, irgend ein Geheimnis machen. Es wäre auch sonderbar, wenn einem Italienischen Schriftsteller nicht ein und das andere Buch oder Notiz bekannt geworden wäre, die oder das einem Deutschen entgangen ist.

2) Das andere Werkchen betreffend, so urteilen Sie selbst, dass es damit eine andere Bewandniss habe. In einem andern Punkte kann ich Ihnen aber nicht wohl beistimmen. Denn da das im Büchlein enthaltene Material seit *Lib. Gyraldus. Germ. Vossini*¹ (?) und andere grösstenteils bekannt und Gemeingut ist, so glaube ich, dass ein deutscher Auszug daraus kein Glück machen würde, und dass das Buch allein durch die Form Sensation erregen könnte, wenn es in seiner Italienischen Aussprache im Italienischen erschiene. — Da würde es wahrscheinlich sowohl durch die grosse Belesenheit als durch die Reife des Urteils seines 17 jährigen Verfassers imponieren. In Deutschland wüsste ich wenigstens nicht, wie ich es anbringen und dem Herrn Verfasser noch *danari*-Geld dafür gewinnen sollte.

Unter uns bemerke ich auch noch, so weit ich nach Lesung einiger Capitel urteilen kann, dass es mir scheinen will, als gehe dem Verfasser der naive Sinn ab, womit das durch und durch praktische Alterthum aufgefasst sein will und sogleich die Gabe, die Mythen und die ganze griechische Religion in ihrem Geiste zu verstehen.

Aber bewundernswert ist und bleibt die Erscheinung,

« della sua partenza. E non è maraviglia che lo sapesse il Viesseux ;
« perchè egli nel suo frequentatissimo gabinetto era in grado di aver
« notizia di tutti i segreti e pettegolezzi fiorentini, specialmente di
« quelli che riguardavano i letterati e gli scrittori più illustri. » (G. MESTICA : *Studi Leopardiani*. Le Monnier, Firenze, 1901, pp. 185-186.)

1. Indéchiffable presque.

dass ein 17 jähriger Jüngling eine solche Belesenheit sich erwerben und sie mit solchem Verstande bedenkt. Gelehrsamkeit erscheint mir überhaupt der entschiedene Charakter unserer beiden Schriften des Verfassers zu sein. — Sie wissen aber, dass ich niemals etwas von anderen Arbeiten des Leopardi gelesen habe, und ich bin auch garnicht gemeint, seinen ausserordentlichen Talenten und Kenntnissen nur im gerinsten etwas absprechen zu wollen.

P. S. Ich möchte schliesslich wissen, wie lange ich die Leopardischen Papiere behalten dürfte. Ginge es an, dass ich den *Porphyrius* bis dahin behielte, dass ich nach Beendigung des *Plotinius* im Druck die *Addenda* hinzufüge?...

Creuzer ¹.

17

Carl Thilo à De Sinner.

Halle, den 3 März 1832.

Geehrter Herr Doctor,

... Nun erlaube ich mir noch einiges über die vollständigen Mss. des Grafen Leopardi, welche Ihnen derselbe überlassen hat, hinzuzufügen in der Hoffnung, dass Ihnen diese Notizen angenehm sein werden, wenn Sie etwa von diesen Mss. etwas zum Druck bestimmen sollten. Der Inhalt des ersten, *Fragmenta Graecorum veterum eccles. hist. scriptorum*, kann ich nur vermuthen. Sind es die *Fragmenta* des Hegesippus?

1. GEORG FRIEDRICH CREUZER, né en 1777 à Marburg, professeur à l'Université de Heidelberg en 1804, mort dans cette ville en 1858.

Ses écrits sont trop nombreux pour que nous en donnions ici la liste complète. Nous citons cependant son chef-d'œuvre : *Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen* (1810-12), *Historicorum graecorum antiquissimorum fragmenta* (1806), *Commentationes Herodotae* (1818), *Plotini opera omnia*, etc., 3 vol. in-4. Oxonii, 1835, etc. Voir pour plus amples détails : CREUZER : *Aus dem Leben eines alten Professors* (1848) et *Paralipomena* (1858). UMBREIT : *Theol. Studien und Kritiken* (31, II, p. 599). GUIGNAUT : *Notice biographique* (1864). STARK : *Friedrich Creuzer*, Heidelberg (1874), ainsi que le IV^e vol. de l'*Allgemeine Deutsche Biographie*.

Diese hat Routh in d. *Reliquiis sacris* (Oxon. 1814) tom. I, p. 189-255 brieflich addiert und erläutert. Oder vielleicht die excerpta des Photius aus den Hirschengds (?) des Philostorgius, welche Gothofredus und Valesius herausgegeben? Oder das von Dodwel bekannt gemachte Fragment des Philippus Sidetes?... Wenn also nicht der Commentar besonderen Wert hat, wird es sich schwerlich zur Herausgabe eignen. Was sollen diese Isidoriana? Ist es ein Verzeichnis der Mss. der Vaticana? Aber Blume im 7ten...¹ kennt es nicht; die Isidoriana vor der neuen Römischen Ausgabe des *Isidorius Hispan.* können auch nicht gemeint sein. Das dritte Ms. *Fragmenta P. P. secundi saeculi* wird schwerlich etwas enthalten, was nicht in Routh Reliq. sacrae T. I-IV gegeben wäre. Eben deshalb sind auch mit solchem Fleiss und grosser Gelehrsamkeit alle überbleibsel des *Julius Africanus* (das vierte Ms.) gesammelt und erläutert, tom. II, p. 107-362. Sonach glaube ich, dass alle diese Mss. sich nicht zum Drucke eignen. Wenigstens würden Sie vorher den Routh vergleichen müssen, und nur, wenn anderes von jenem übersehenes sich fände, liesse sich eine Auswahl dem Publicum mittheilen.

Sollten Sie nach der Vergleichung des Routh dies bestätigen finden und von diesen Mss. keinen Gebrauch machen können und dieselben also für Sie wertlos sein, so würde ich wohl bitten, sie mir zukommen zu lassen. Bei meiner Bekanntschaft mit dieser Litteratur könnte ich vielleicht doch eine Sylloge von Bemerkungen des H. Grafen und von Nachträgen zum Routh ausziehen, die unter dem Nahmen des Grafen in einem Kirchenhistorischen Archiv oder Journal mitzutheilen oder besonders zu addieren wären. Das dafür zu gewinnende Honorar würde ich zu Ihrer Verfügung stellen. Ich weiss nicht unter welchen Bedingungen der Graf Ihnen die Mss. überlassen hat. Davon wird freilich Ihre Bestimmung auch abhängen müssen. Auch für den entgegengesetzten Fall, dass Sie nach Vergleichung des Routh urtheilen, diese Mss. seien wert, gedruckt zu werden, wie sie sind,

1. Indéchiffrables. Ces lettres sont très mal écrites. Souvent nous avons plutôt deviné que lu.

und dass Sie vielleicht in Paris keinen Verleger fänden, erbiете ich mich, hier einen solchen zu finden und unter meiner Aufsicht den Druck vornehmen zu lassen. In Deutschland haben solche Sachen eher noch ein Publicum als in Frankreich. Wenn Sie aber im Auslande gedruckt sind, werden sie in der Regel für die deutschen Gelehrten zu kostspielig.

Ew. Wohlgeboren ergebenster

Carl Thilo ¹.

Professor Dr. der Theologie.

Giordani à Vieusseux.

9 Marzo 1832.

... Che nuove avete del nostro Leopardi ? Quando ritornerà a Firenze ? Quando gli scrivete, mandategli de' miei più cari saluti. Ho ben piacere del giusto onore fattogli dalla Crusca ²...

Creuzer à De Sinner.

Heidelberg, den 17 März 1832.

Hochverehrter Herr und Freund,

... Erst vor einigen Tagen hat der Dr. Walz den *Theodorus Prodomus* mir zugesandt. Also längstens gegen Pfingsten

1. JOHANN KARL THILO, né en 1794 à Langensalza, en Thuringe, mort en 1853. Il occupa une chaire à l'Université de Halle. En 1832, il publia un *Codex apocriphus N. I., e libris editis et Mss. collectus, recensitus notisque et prolegomenis illustratus*, etc., suivi bientôt d'autres travaux de patristique, entre autres de *Eusebii Alexandrini oratio περί αστρονομίων* (1834) et de *Commentationes in Synesii hymnum*, II (1842-43).

Voir sur lui H. L. DRYANDER, *Grabrede*... Halle, 1853. H. C. MEIER, dans *Halle'schen Lectionskatalog für den Winter*, 1853-54. HENKE in *Herzog's Realencyklopedie*, ainsi que dans l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. 38.

2. Leopardi avait, en 1830, envoyé à un des concours de la *R. Accademia della Crusca* ses *Operette morali*. Le prix fut décerné à CARLO BOTTA

hoffe ich Ihnen Alles und zugleich auch *Errori popolari* des Grafen Leopardi zu übersenden. Ich werde keine Zeit finden, diese Schrift nur zu lesen. Den *Porphyrus* werde ich Ihnen später mit grossen Danke auch wieder zurücksenden. Gelegentlich bitte ich dem Grafen meinen hochachtungsvollen Gruss zu melden. Die *Canti* desselben sind mir ebenso unbekannt wie seine Kritik über *Mai* und *Zohrabs Eusebius*. Bei uns ist der Verkehr mit Italien ausserordentlich gering. Die Göttin Philologia wolle Ihnen Mut und Geduld zur Fortsetzung des *Stephanischen Thesaurus* geben. Es wäre schade, wenn Sie Ihre Hand davon abziehen würden... ¹

Fr. Creuzer.

20

Bothe à De Sinner.

Mannheim, den 21 April 1832.

... Dem H. Gr. Leopardi bitte ich mich, wenn Sie ihm schreiben, angelegentlichst zu empfehlen. Im *Hesperus* hat, wie mir ein Freund erzählt, denn ich selbst bekomme dies Journal nicht, etwas günstiges über ihn gestanden, vermutlich mit Übersetzungen, hoffentlich nicht der von mir gewählten Stücke ². Sollte es nicht ratsam sein, wegen des Mss. dieses herrlichen Geistes sich an Cotta, Reimer in Berlin, Brönner in Frankfurt a. M. oder Hahn in Hannover zu wenden? Selbst die Berliner Akademie der Wissenschaften, die so manches

pour sa *Storia d'Italia dal 1789 al 1814* (Parigi, 1824), le premier accessit à MICHELANGELO LANCI pour son livre *La Sacra Scrittura illustrata con monumenti fenici, assiri ed egiziani*. Leopardi, en dépit de l'appui de tous ses amis, vint seulement en troisième ligne.

1. De Sinner dirigeait alors, avec Théobalde Fix, la publication du *Thesaurus linguae graecae ab Henrico Stephano constructus*, Paris, Firmin Didot, 1831. Mais il se retira bientôt laissant Fix continuer seul l'œuvre commencée.

2. Allusion à l'article publié par Henschel dans l'*Hesperus*. (Stuttgart), nos 55 et 56 du 9 et 10 avril 1832.

C'est ce même article qui a attiré sur Leopardi l'attention de Chalmel-Lacour.

herausgiebt, interessierte sich wahrscheinlich dafür, wenn Sie sich an dieselbe (vielleicht zuerst an den Ministerialrat Schulze) wendeten, da Sie, im Besitze von Mss. des Verfassers, als Kenner sprechen können. Ein Liebling Niebuhrs darf wohl dort auf besondere gute Aufnahme rechnen, und vielleicht theilten Sie selbst, des Grafen würdiger Freund, zugleich etwas Eigenes auf diesem Wege dem Publikum mit...

Bothe.

Giuseppe Ignazio Montanari à Vieusseux.

Savignano, 6 Maggio 1832.

Mio caro Vieusseux,

Chi conosca di quanto amore di patria sia calda la mente di Giacomo Leopardi, chi sa che il suo cuore non è capace di bassezza alcuna, chi ode il grido che di lui suona qui dal mare all'Alpe, e forse oltre, non può pur un istante pensare che egli possa essere l'autore di quell'opuscolo anti-sociale, anti-italiano, anti-cristiano che ha per titolo *Dialoghetti sulle materie correnti*¹, opera che giova sperare non durerà che quanto il turbine che scorre impetuoso la foresta e passa, o che se durerà sarà ad infamia dell'autore, non dell'Italia.

Per questo solo ho desiderato che alcuna parola se ne dica ne' giornali italiani, onde il vitupero che è solo dell'autore, non debba toccare ad altri.

Non può poi cadere dubbio che non sia del conte Monaldo

1. Le livre dont parle Montanari est, en effet, l'œuvre de Monaldo Leopardi publiée sous le titre de *Dialoghetti sulle materie correnti nell'anno 1831* et signée seulement *Leopardi*. Bien que le contenu de cet ouvrage fût en contradiction évidente avec les idées de Giacomo, on ne tarda pas à l'attribuer au poète recanatais. Les amis de Leopardi, qui savaient celui-ci incapable d'une pareille palinodie, le défendirent, et Giacomo lui-même protesta dans plusieurs journaux. Voir à ce sujet les *Scritti letterari di Giacomo Leopardi ordinati e riveduti sugli autografi e sulle stampe corrette dall'autore per cura di GIOVANNI MESTICA*. Firenze, Le Monnier, 1899, II^e vol, p. 389-90.

Leopardi da Recanati, poichè egli stesso dice in un luogo del suo libretto, che le iniziali del prenome sono M. C. L. Corre voce che questo libro sia stato dalla saviezza del Governo Pontificio condannato e proibito. In fatto se non si dannano tali libri che niun principio sociale approvano per buono, se non ha la marca del fanatismo, che prostituiscono la santa religione de' padri nostri a vilissimi fini di partito, che non amano che l'ignoranza, forse perchè credono in quelle tenebre nascondere la deformità loro, quali sono i libri da condannarsi? Suol dirsi che la vecchiaia è l'età della saviezza; Monaldo Leopardi prova che è della insensatezza. O come mai è nato di lui frutto sì gentile¹ sì indigeno come il conte Giacomo? giovane sfortunato che nell'ampiezza della sua gloria non può essere rammaricato dalle paterne stolideità.

Giova però sperare che gli Italiani tutti porranno sotto i piedi le opere del padre per farsene sgabello a levare più alto quelle del figliuolo...

22

Thilo à De Sinner.

Halle, den 15 Mai 1832.

Hochverehrter Freund,

Was die Leopardischen Papiere anbetrifft, so habe ich nach genauer Vergleichung mit dem Routh und anderen Sammlungen mich davon überzeugt, dass dadurch manche Nachträge werden zu entnehmen seyn, und dass besonders

1. Montanari n'était pas seul à se poser cette question. Monaldo fut tenu en mince estime par les contemporains de Giacomo. Il ne doit une partielle réhabilitation qu'à la critique littéraire de la fin du XIX^e siècle, notamment aux travaux de A. AVOLI : *Autobiografia di Monaldo Leopardi con Appendice*. Roma, Befani, 1883; C.-A. TRAVERSI : *Studi su Giacomo Leopardi*. Napoli, Detken, 1887; *Monaldo giornalista*. Roma, 1886, et *Un' ultima difesa di Monaldo Leopardi*. Roma, Befani, 1885; G. PIERGILI : *Il Conte Monaldo Leopardi*, dans la *Nuova Antologia* du 15 février 1882.

die Benutzung der Schriftsteller des Mittelalters darin schätzbar ist. Ich zweifle also nicht, dass mein früherer Vorschlag einer theilweisen Bekanntmachung durch den Druck, wie Sie ihn in Ihrem Schreiben genehmigt haben, ausführbar sein wird und wiederhohle meine darauf bezügliche Anerbietung. Doch muss ich zweierlei bemerken. Zuerst, dass ich auf keinen Fall diesen Sommer etwas dafür thun kann, indem ich neben der Fortsetzung des *Cod. Apocr.* gern den *Synesius* den ich mich beehren werde, Ihnen zu dedicieren, vollenden möchte ¹. Und sodann, dass ich die Herausgabe für den folgenden Winter nur dann versprechen kann, wenn das Ms. so beschaffen ist, dass ich es für meine Person nicht ganz umzuschreiben oder umzuarbeiten brauche. Ich denke mir, dass die *Fragmenta* und die *Testimonia* mit Angabe des Ortes, woher sie entlehnt, abgeschrieben sind, dass ich also das Ms. nur in Beziehung auf das besonders im Routh schon gegebene durchzugehen und danach durch Anstreichen zu bestimmen brauche, was und in welcher Ordnung es zum Druck kommen sollte. Dies könnte ich dann durch einen jungen Philologen, den ich für dergleichen Abschriften habe, in das Reine für die Druckerei schreiben lassen und vielleicht in Klammern litterarhistorische und philosophische Bemerkungen, die mir eben dienlich scheinen, hinzufügen.

Verhält es sich so und lässt sich die Arbeit auf diese Weise machen, so verspreche ich dieselbe für den nächsten Winter zu übernehmen und bitte um Zusendung des Ms.. Auf Honorar will ich für diesen Fall Verzicht leisten, zumal da Sie mir schreiben, dass der Graf Leopardi in dürftigen Verhältnissen sei. Ein bedeutendes Honorar ist für dergleichen Schriften, die immer ein kleines Publikum haben, überdies nicht zu erwarten, zumal in jetziger Zeit, wo auch den deutschen Buchhändlern der Mut sehr gesunken ist. Ich werde das

1. Thilo envoya ce livre à Giacomo, qui l'en remercia par ces lignes : « Vi prego di esprimere la mia viva e profonda riconoscenza al professor Thilo per l'insigne onore che ha voluto farmi indirizzandomi la sua nuova edizione degli *Inni* di Sinesio. Gliene scriverò io stesso quando avrò ricevuto il libro ma per il momento non posso dirvi dove dobbiate mandarmelo, non sapendo io medesime quanto resterà qui, nè per dove partirò... » (Lettre de Leopardi à De Sinner. Naples, 20 mars 1834).

Werkchen entweder in der hiesigen Waisenhaus-Buchhandlung oder bei Vogel in Leipzig in Verlag geben, mit welchen beiden Handlungen ich in Verhältnissen stehe. Zum Druck des *Julius Africanus* würde ich je eher desto mehr raten, wenn Sie auch im Augenblicke nicht im Stande sind, die Arbeit des Grafen in Betreff des *Κεῖτοί* zu vervollständigen. Bei gegenwärtigen Zeiten darf man sich nicht lange besinnen, da die Zukunft vielleicht für litterarische Unternehmungen noch weniger günstig sein wird. Darum möchte ich noch hinzufügen, dass, wenn sich jene Mss. des Grafen ohne grosse Mühe zum Druck fördern liessen, ich gern noch im Sommer anfangen wollte.

Ihr ergebenster

C. Thilo.

23

Creuzer à De Sinner.

Heidelberg, den 17 Mai 32.

... Ich habe unterdessen des Grafen Leopardis *Canti* und seine Schrift über den Armenischen Eusebius richtig empfangen und bin Ihnen und dem H. Verfasser dankbarlichst verbunden.

Unterdessen habe ich Ihnen Ende April und Anfang Mai Zurückgesendet.

1) Des Leopardis *Errori popolari*, welche Schrift ich wegen überhäufte Arbeit nur einmal flüchtig durchzusehen Zeit hatte. Ich danke Ihnen jedoch, da das Ihre Schuld nicht war, ebenso sehr dafür, als wenn ich das Schriftchen hätte durchlesen können.

2) Eine saubere Abschrift von der Hand eines Mitgliedes des hiesigen philol. Seminars von den Randbemerkungen, die ich in Schneiders griech. Wörterbuch angefügt hatte.

Creuzer.

Vieusseux à Montanari.

27 Giugno 1832.

Ebbi la vostra del 18¹. Il primo fascicolo della *Voce della Ragione* mi aveva fatto aspettare con impazienza il 2^o; è arrivato e non ci ho trovato che delle sciocchezze. Vedremo il 3^o². Del resto sono sempre deciso a disprezzare tutto ciò che potranno stampare i fanatici dei quali ho avuto i nomi e a non accettare una polemica che all'ultimo quando motivi imperiosi me ne faranno una legge.

I nomi che mi sono stati mandati da un amico di Roma sono tutti di noi toscani; ciò che mi premerebbe di sapere sarebbe i nomi dei toscani che mi vogliono far l'onore di occuparsi di me e del mio giornale...

Montanari à Vieusseux.

Caro Vieusseux,

Eccovi cosa che riguarda l'Antologia. Insomma volete voi che si risponda? Basta che voi scriviate un sì e sarete

1. Cette lettre manque. Peut-être Vieusseux se trompe-t-il de date.

2. La *Voce della Ragione* fut fondée par Monaldo dans le but de mener le bon combat pour ses idées et pour son parti, comme l'indique la devise qu'elle portait en tête : *Praeliare bella Domini*. Le journal était imprimé chez Nobili, à Pesaro. Le premier fascicule parut le 31 mai 1832, Monaldo en assurait à lui seul la rédaction, aidé seulement par sa fille Paolina. Celle-ci lisait des livres et des journaux français, dont elle traduisait des passages, et corrigeait les épreuves.

servito. Aspetto con impazienza i due fascicoli ultimi. Paoli, Mamiani ed io vi salutiamo. Addio,

Montanari ¹.

Pesaro, 16 Luglio 1832.

P. S. Nel fas. 4 dello stesso giornale nostro è riportata con alcune osservazioni la necrologia di un anonimo estratto dalla sua *Antologia* ².

Montanari à Vieusseux.

Sans date.

(La date de la poste : 2 Août 1832).

Ho tardato a scrivervi perchè aspettavo l'articolo che voi promettevate mandarmi per la posta ; ma dacché nol vedo nè ho più speranza di vederlo, vi rispondo ora.

Bene fa l'*Antologia* a non rispondere alle insistenze dei giornali faziosi, ella ha tante lodi e tanto interesse in se da non essere offesa dal gradire dei stolti. Anzi parmi costoro rendano buon servizio, perchè siccome essi ciechi dell'intel-

1. A cette lettre se trouve collée une page imprimée, où on lit :

(189)

Articolo Comunicato.

« L'*Antologia* di Firenze nel suo numero 135 pag. 79, trattando per incidenza di un piccolo scritto pubblicato nel 1829 dal Conte Monaldo Leopardi di Recanati, sulla economia dello stato del Papa, * afferma che in quell' opuscolo vi sono molte considerazioni politiche da non potersi in tutto accettare dalla *presente filosofia civile*. Il Conte Leopardi non conosce bene che differenza possa correre fra la *presente filosofia civile* e la *filosofia cristiana* che egli unicamente professa ; ma se le cose venissero meglio dichiarate, avrebbe anch'esso l'onore di esporre più diffusamente i propri principii. »

2. Il s'agit probablement de l'article intitulé « Sull' *Antologia* di Firenze », publié par Monaldo dans le quatrième fascicule de la *Voce della Ragione*.

* Le « piccolo scritto » est le suivant : *Sul progetto di colonizzare l'Agro Romano, e di rendere abbondante la moneta nello Stato della Chiesa*. Osservazioni. — Recanati, 1829, in-8.

letto come sono non si volgono che a false dottrine, e gridano la croce a quelli per cui la civiltà può progredire, veggendo i savi e i non faziosi che tanto l'Antologia è battuta, più e più si confermano che ella è giornale ottimo, veramente Italiano, ed amico della civiltà, che è quanto dire del bene degli uomini. Il brano poi dell'articolo che mi avete favorito basta a mostrare il nobile sdegno da cui siamo compresi non per gli insulti a noi fatti, ma per le fiere sentenze e le atroci teorie con cui si vorrebbe far degli uomini una masnada di pecore da macello, degradando in uno la condizione dei sudditi, e de' sovrani.

Insensati non sanno che la sola clemenza è quella che fa dei Re altrettanti Iddii, e quella stessa che ha divinizzato e Tito e Marco Aurelio e quant'altri hanno tenuto un mite governo. Se a lato ai troni non veglierà che il carnefice essi saranno oggetto d'odio e di terrore al pari di lui. Gli uomini dabbene che hanno letto quel brano, hanno applaudito alle dottrine ivi notate, e sono rimasti col desiderio di leggere il compimento. Io vi dico francamente che val più al bene della società un solo di tali articoli, che ventiquattro fascicoli che non abbiano verità o ragione che nel frontispizio. Ma veniamo ad altro.

Era stato posto in tutte le copie del primo fascicolo della *Voce della Ragione*, l'articolo che io vi mandai, ma avutasi lettera da voi, in cui proponevate un cambio di giornali, e vi associavate almeno a due copie, Leopardi impaurito decise si togliesse quell'ingiuria diretta all'Antologia e si ponesse un generico che è quello che ora vi si legge. Ma, siccome la lettera del Leopardi giunse che una cinquantina di fascicoli e più era uscita, non si potè in tutte le copie soggiungerlo, tanto più che molti vi si rifiutarono a restituirlo. Questi hanno circolato per tutto; ma non si è certo voluto che restino qui, e vadano in Toscana colla sostituzione. È stato un caso che non escano tutti col viglietto di sfida all'Antologia. Se voi non scrivevate, o se la posta delle Marche tardava un paio d'ore a portare la correzione di Leopardi, era fatta la cosa. Gli associati di Toscana sono quarantaquattro al Giornale del Commercio, e quattro credo da Battelli. Pare però che questi due librai minaccino di lasciare l'associazione per

le ingiurie dette contro l'Antologia. Così in una lettera. Mi duole del ritardo di fascicoli dell'Antologia e però se potesse mandarli per lo stesso mezzo che avete mandato l'ultima, l'avrei per grazia e anche Paoli ve ne sarebbe grato, che pur egli vi saluta con me e spasima di leggere gli ultimi due fascicoli. Terenzio Mamiani ha scritto al fratello giorni sono. Sta bene, ha stampati a quel che pare i suoi inni, ed è quasi deciso ad andarsene in Grecia. Vi raccomando l'inserzione dei miei articoletti, e nelle ferie vi prometto che avrete quello sul Teatro, spero non indegno dell'Antologia. Addio.

Montanari.

27

Giordani à Vieusseux.

21 Settembre 1832.

... Scrissi a Leopardi il 21 agosto ; e non vedo risposta : diteglielo salutandolo molto. Come va egli ? E che fa ? Vi fa poi l'articolo sul Lessico di Stefano...

28

Giordani à Vieusseux.

29 Dicembre (1832).

Datemi un po' nove di Leopardi, del quale non so più nulla da tanto tempo. Come sta ? Che fa ? Perchè Ranieri lo abbandonò ¹ ? E il povero Leopardi come vive ? Perchè dal padre non avrà nulla...

1. Ranieri avait été obligé de partir pour Naples dès l'automne de 1832. Il y resta jusqu'à la fin du printemps de 1833. Mais ce départ ne veut point dire qu'il ait abandonné Leopardi, et on ne doit pas prendre à la lettre la question de Giordani. Peu de temps après, Leopardi ira aussi à Naples pour continuer ce que Ranieri a appelé plus tard : *i sette anni di sodalizio*.

29

Giordani à Vieusseux.

3 Febbraio (1833).

... che fa Leopardi ? Vi prego di salutarmelo ; e di darmene nuove : e (fra noi) vorrei sapere com'egli supplisce ora ai suoi bisogni : perchè dal padre non credo possa sperare ; e morto il povero Colletta imagino finita quella provvidenza ¹...

30

Montanari à Vieusseux.

Pesaro, 4 Febbraio del 1833.

Mio caro Vieusseux,

... Io ho grande desiderio di conoscere il Conte Giacomo Leopardi, ditemi se scrivendogli io, mi avverrà d'averne la sua amicizia. Stimo lui quanto disprezzo il Padre², dunque vedete se lo stimo infinitamente. Addio mio caro Vieusseux, io vi saluto e vi abbraccio di cuore.

Il vostro aff.

Montanari.

1. Leopardi vivait de ce que lui envoyait son père, lequel n'a mérité qu'en apparence les reproches de Giordani et de beaucoup d'autres. Il est aujourd'hui clairement démontré que Monaldo n'a pas été un père inflexible et dur, comme on l'a cru dans les premiers temps. Voir à ce propos C. ANTONA TRAVERSI : *Documenti e notizie intorno alla famiglia L. Verona*. Münster, 1888 ; A. AVOLI : *Autobiografia di Monaldo Leopardi con appendice*. Roma, Befani, 1883 ; A. D'ANCONA : *La famiglia di G. L.*, dans la *Nuova Antologia*, 15 octobre 1878 ; G. PIERGILI : *Il Conte Monaldo Leopardi*, dans la *Nuova Antologia* du 15 février 1882 (repris par C. ANTONA TRAVERSI, dans *I genitori di Giacomo Leopardi*, 2^e vol., Recanati, Simboli, 1891), etc., etc.

2. Ce mépris de Montanari pour Monaldo tient aux confidences que Giacomo fit à son grand ami Giordani dans les premiers temps de leur correspondance (voir *Epistolario di G. L.*, op. cit.), confidences dont Giordani n'a pas su ou voulu garder le secret.

31

*De Sinner à Vieusseux*¹.

Le 11 Avril 1833.

Monsieur,

Comme depuis le mois de décembre dernier je n'ai plus eu aucune nouvelle de notre excellent ami, M. le comte Jacques Leopardi, j'ose bien m'adresser directement à vous, auquel je dois le bonheur d'avoir fait la connaissance de cet homme si bon et si distingué.

Je vous adresse sous bande un numéro d'un nouveau journal, le *Siècle*, dans lequel j'ai fait insérer une traduction des morceaux en prose de Leopardi. Les lignes d'introduction sont du rédacteur ; la traduction est faite sous mes yeux par un de mes élèves, M. Vendryès². Je pense continuer ces traductions. Veuillez avoir l'extrême bonté de faire tenir à mon ami ce numéro.

Je vous prie en grâce de me donner quelques nouvelles sur le sort, la santé et la demeure actuelle de mon excellent ami. S'il ne peut m'écrire lui-même, qu'il en charge du moins quelqu'un. Je compte sous peu lui donner un témoignage public de l'admiration que je ressens pour lui.

Qu'est devenu M. le Sénateur de Mourawieff-Apostol ? Voilà un an entier qu'il ne m'a plus écrit.

Depuis mon voyage à Florence, j'ai bien souvent repensé avec délices à ce beau séjour, à votre intéressant salon, et à toutes les bontés que vous avez bien voulu me témoigner. Je voudrais bien pouvoir vous servir en quelque chose ici.

1. Nous empruntons cette lettre au précieux volume de M. G. Piergili : *Nuovi documenti*, op. cit., p. 9 en note.

2. J. B. Firmin Vendryès, né à Paris le 2 décembre 1809, mort à Paris le 6 janvier 1893, fut, de 1829 à 1832, élève à l'Ecole Normale où De Sinner exerçait les fonctions de suppléant. (Voir VACHEROT, *Annuaire des Anciens Elèves de l'Ecole Normale*, 1894, p. 5).

Votre *Antologia* a annoncé le *Thesaurus Stephani* ; mais je n'ai pas encore vu ce numéro.

Veillez m'honorer, Monsieur, d'un mot de réponse, afin de me tirer de la cruelle incertitude quant à Leopardi, et agréez en même temps l'assurance sincère du respectueux dévouement de votre très reconnaissant serviteur,

Louis De Sinner, *professeur*.

32

Paolina Leopardi à Viesseux.

Pregiatissimo Signore ¹,

Appena vedrà Ella i miei caratteri, che mi perdonerà l'incomodo che Le reco e l'ardire che mi prendo di dirigermi a un caro amico di mio fratello onde saperne le nuove.

Una voce terribile è venuta da Roma annunziante la gravissima malattia del nostro caro Giacomo. È per noi un mistero come il marchese Antici, che ce lo ha scritto, lo abbia saputo, mentre noi eravamo e siamo tutt'ora nella più grande oscurità dalla parte di costà. Ella non può mai figurarsi, o Signore, il dolore orribile in cui questa nuova sciagura mi abbia posta, e creda bene che non ho speranza che in Dio che non voglia permettere un male sì terribile, e poi in Lei che voglia aver la bontà di consolarmi col farmi sapere precisamente quale sia lo stato del caro Giacomo, e cosa dobbiamo temere, e cosa sperare. Le parole venute da Roma sono tanto terribili, che oltre all'avermi gettata nella disperazione, mi ha preparata a quanto vi ha di peggio. Perciò Ella, o Signore, non mi nasconda nulla, nulla affatto, che Iddio mi darà coraggio di sopportare...

Io non so cosa scrivo, non so cosa dico ; confido in Lei che vorrà consolarmi al più presto, e con me tutta la mia famiglia immersa nella desolazione e nel pianto.

1. En tête de cette lettre, Viesseux a écrit : « Ricevuta soltanto il 4 di Maggio. Risposto subito ».

Non Le dico per mio fratello, non lo raccomando a Lei. Ella interpreta troppo bene tutti i sentimenti miei... e io conosco abbastanza l'affezione sua per il mio caro Giacomo per poterne dubitare un momento. La prego, o Signore, di avermi per iscusata e di credere che io sono con la più grande stima ed affezione.

P. S. La prego di volermi dirigere la risposta al Conte Carlo Leopardi il quale lo riverisce affettuosamente.

Di Lei

affezionatissima serva,

Paolina Leopardi.

Recanati, 17 Aprile 1833.

(Date de la poste : 4 Maggio 1833).

33

Vieusseux à Paolina Leopardi.

4 Maggio.

Sign. Contessa Paolina Leopardi.

Pregiatissima Signora,

Questa mattina soltanto ricevo il foglio del dì 17 Aprile e mi fo dovere di risponderle senz' indugio, lieto che sono di poterle dare la mia parola che il suo carissimo Giacomo gode uno stato di salute tal, ch'egli ha potuto ier l'altro sera trattenere nel mio salone un crocchio di amici sino dopo la mezza notte ; ch'egli interviene regolarmente alle mie conversazioni del Giovedì benchè molto distante dalla mia, la sua abitazione. — Il suo fratello, in principio dell'anno, durante i freddi eccessivi sofferti, si risentì più del solito dei suoi incomodi e dovette per conseguenza rimanersene a casa ; ma mai, più mai, il suo stato ha potuto far nascere il benchè minimo

1. Paolina a toujours été pour Giacomo une sœur très affectueuse. Les biographes de ce dernier ont trop souvent parlé de l'affection qui unissait les enfants de Monaldo pour que nous y insistions. Cependant, nous voulons attirer l'attention sur le sincère désespoir de Paolina et la manière dont elle l'exprime : elle avait eu pour maître Giacomo (Voir à ce propos les lettres qu'il lui écrivait de Rome).

timore che possa capir da dove provvengano le voci sinistre che pervennero sino a Lei. Sono dolentissimo che la suddetta pregiatissima sua, m'è giunta tanto ritardata; Ella, assai meglio di me, potrà indagare i motivi di tal ritardo, che è causa che oggi soltanto posso mandarle nuove consolanti di suo fratello, a noi tutti carissimo. Sia pur certissima che, quando egli fosse seriamente incomodato, avrebbe, e me, e molti altri teneri ed affettuosi amici che lo assisterebbero; come però ch'io mi farò un dovere di avvisarla, per che lei potesse decidere una visita, ch'egli n'avvrebbe tanta consolazione. Leopardi non scrive perchè i suoi occhi sono sempre debolissimi; e perchè le circostanze son tali, da cavar anche l'energia necessaria a qualunque più inocua corrispondenza epistolare...

Mi creda gentilissima quel che... (*indéchiffrable*),

Vieusseux.

34

Conte Monaldo Leopardi à Vieusseux.

Stimatissimo Signore,

Ella mi ha spedito in copia una lettera scritta da Lei ai Signori Redattori della *Voce della Verità*, con data 6 corrente, e tale inaspettata spedizione mi induce a pensare che mi tenga partecipe a quelli articoli di cui crede aversi a dolere¹. Io certamente stimo molto la Voce della Verità; e inoltre non nascondo i miei principi, i quali consistono in questo, che l'uomo deve essere cristiano, che il cristianesimo provvede al buon stato degli uomini comandandogli di essere ubbidienti e fedeli ai loro principi, e che vanno deplorabilmente errati

1. L'*Antologia* et son directeur, Vieusseux, avaient été attaqués dans l'organe clérical-conservateur de Modène, *La Voce della Verità*. Les rédacteurs dudit journal voulaient engager l'*Antologia* dans une polémique. Mais Vieusseux eut la bonne idée de ne pas répondre dans sa revue. Il envoya seulement une lettre à chacun des rédacteurs de *La Voce della Verità* et, entre autres, à Monaldo Leopardi.

quelli i quali pensano di stabilire la pubblica felicità sul sovvertimento dell'ordine e di concordare la religione di Gesù Cristo coi dogmi della rivolta. Nulladimeno, posso assicurarla che non sono fra i redattori del foglio di Modena, e non ho alcuna parte in tutto ciò di cui parla la lettera rimessami; e, penso, vorrà crederlo sulla mia parola. Giacchè quelli che non mi conoscono non hanno ragione per credermi mendace, e quelli che mi conoscono sanno bene che io non lo sono. Non so se Ella dirigendomi la copia di quella lettera autenticata dal suo nome, si curava di averne questo riscontro, ma mi è parso conveniente di farglielo a dimostrazione di rispetto e di candida benevolenza. Oh! venga il giorno in cui tutti ci illumini la luce della verità, e tutti ci stringa il vincolo dell'amore. Imploriamolo dalla provvidenza, e frattanto, accetti che io mi dichiari con distintissima stima

Suo D^{mo}, Aff^{mo} servitore,

Monaldo Leopardi.

Recanati, 14 Maggio 1833.

(Donata dal Sig. Eugenio Vieusseux il 1 Agosto 1891) (*écrit au crayon*).

35

Bothe à De Sinner.

Mannheim, den 31 Mai 1833.

Verehrter Freund!

... Auch von dem Grafen Leopardi besorgte mir neulich Mr. Cortwright, Major von der Fussgarde des Königs von England, einige Zeilen: den Ausdruck meiner Hochachtung: Dieser herrliche Geist schwebt mir öfters vor und die Namen von Sinner und Leopardi sind für mich wie die Töne eines Accordes, die sich bedingen und hervorrufen.

Ihr ergebenster

Bothe.

Thilo à De Sinner.

July 1833.

Geehrter Freund,

... Obschon an der Rede des Eusebius Alex. nicht viel ist, so werde ich sie doch drucken lassen neben der anderen des Eusebius Mss und zwar in *Illgens Kirchenhistorischer Zeitschrift*, wo auch die Abhandlung des Grafen Leopardi de *Julio Africano* erscheinen soll. Der Herausgeber hat nur bis jetzt nur zuviel Stock liegen gehabt, als dass er jenen Sachen hätte einen Platz verschaffen können. Noch mehr aber bin ich Ihnen verpflichtet für die Übersendung der von dem Grafen Leopardi besorgten Collection der Florent. Handschriften; dass er mir dieselben unentgeltlich zukommen lässt, setzt mich in Verlegenheit, ebenso wie Ihre Güte, dass Sie das Porto bezahlt haben. Ich möchte bitten, dass Sie mir dies nachträglich in Rechnung brächten. Es versteht sich von selbst, dass ich die Ausgabe der Hymnen des Synesius dem Grafen mit Ihnen widme. Ich will ihm dann und Ihnen herzlich danken und bitte Sie vorläufig, ihm meine verbindlichste Danksagung abzustatten. Der Druck soll, denke ich, in einigen Wochen beginnen und das Werkchen noch in diesem Jahre erscheinen.

Ihr ergebenster

Dr Carl Thilo.

Thilo à De Sinner.

18 März 1834.

Hochverchrter Freund.

... Hoffentlich sollen Sie noch in diesem Jahre den *Synesius* erhalten. Das Exemplar des Cod. apocr. für den Grafen Leopardi, wovon ich Ihnen schrieb, habe ich noch nicht

anbringen können. Illgen in Leipzig hat für seine Zeitschrift zuviel andere interessante Abhandlungen vorrätig, als dass er Lust gehabt hätte, die *Comment. de Julio Africano* aufzunehmen.

In Liebe und Freundschaft verharre ich

Ihr ergebenster

D^r Carl Thilo.

Bothe à De Sinner.

Mannheim, den 17 August 1834.

... Also Leopardi vielleicht bald bei Ihnen ¹! Wie schön! Könnte ich doch dabei sein! Des Grafen Bemerkungen über die *Batrachom.* würde mir allerdings willkommen sein. Aber ich fürchte, es geht damit wie mit dem Ammonius und der *Pontischen Chrysomathee*, die ich beide nicht erhielt. Doch wegen der letzteren beruhigt mich die sehr neue Zeit der Absendung, die ich aus Ihrem Brief ersehe. Nicht so ist es mit dem Ammonius, der längst abgegangen zu sein scheint. Ich werde gleich Erkundigungen etc... Ihre Sendung der Original Ausgabe des Ammonius hat mich erschreckt, so ist es nicht gemeint, wenn ich dergleichen Wünsche zu Ihnen fliegen lasse...

Bothe.

1. Leopardi écrivait à De Sinner, le 20 mars 1834, de Naples : « Io per molte e fortissime ragioni sono desiderosissimo di venire a terminare i miei giorni a Parigi » (*Epistolario*, III^e vol., p. 2). De Sinner lui répondit, mais sa lettre est introuvable. Il semble qu'il n'ait pas réussi à dissuader Giacomo de son projet de voyage (Voir la lettre de G. L. à De Sinner du 10 juin 1834. *Epist.*, III^e vol., p. 5). Cependant, sa maladie, suivie bientôt de sa mort, l'empêcha de mettre son dessein à exécution. De Sinner avait probablement transmis le désir de Leopardi à Bothe.

Creuzer à De Sinner.

Den 7 Jan. 1835.

... Mit Gelegenheit werde ich Ihnen das Bändchen der *Porphyrii Vita Plotini* von Leopardi zurücksenden und bitte Sie im Voraus, dem Grafen in meinem Namen für diese gütige Mittheilung zu danken. Ich habe in den Addendis zum Plotinius Excerpta davon mitgetheilt¹. Viel konnte ich nicht herausholen, weil ich fand, dass in dieser bewundernswerten jugendarbeit des H. Grafen Vieles nur Excerpt aus anderen Büchern war. Jedoch wird der Herr Graf die Achtung nicht verkennen, womit ich sein opusculum juvenile vor dem Publicum behandelt habe. Nach einer Notiz aus Oxford kann ich wohl erwarten, dass gegen den Frühling die ganze Editio Plotini im Publicum wird ausgegeben werden können.

Creuzer.

1. En effet, dans les *Addenda et corrigenda ad Porphyrium de Vita Plotini* du volume de FREDERIC CREUZER : ΠΛΩΤΙΝΟΥ ΑΝΑΚΤΑ *Plotini opera omnia Porphyrii liber de vita Plotini cum Marsilii Ficini commentariis et ejusdem interpretatione castigata*. Oxonii e typographeo academico, 1835, nous trouvons ces lignes : Præmonitum : Biennio fere post eaquam Plotiniana omnia una cum hoc Scripto Porphyrii Oxonium transmiseram, communicavit mecum annuente auctore, G. R. L. Sinner, Bernas V. Cl. libellum, quem vir illustris *Jacobus Leopardi* comes Florentinus (sic) admodum juvenis, necdum septemdecim annos natus, neque in græcis litteris ullo magistro usus, ad editionis modum concinnaverat hoc titulo : « Porphyrii de Vita Plotini et ordine librorum ejus Commentarius Græce et Latine. Ex Versione Marsilii Ficini emendata. Græca illustravit et Latina emendavit *Jacobus Leopardi* 1814 ». Quæ res ut admiranda est et digna ingenio ejus viri, qui sequentibus annis cum carminibus tum alliis scriptis doctorum hominum laudes promeruit ; ita eadem ad me hanc vim habere debet, ut ne ὅλη τῶ θολάχῃ effundam in hæc addenda, quæ ille, quod bona ipsius pace ac venia dictum sit, pæne puer in chartas conjecerat, sed ut insigniora duntaxat seligam, et hac data occasione in publicum emittam. (III^e vol., pp. 409-500).

40

Liberatore (Raffaele) à Vieusseux.

Napoli, 18 Luglio 1835 ¹.

... Il conte Leopardi sta meglio di salute, e si occupa in cose letterarie vie più che per lo passato. Si farà qui la pubblicazione di tutte le sue opere accresciute di più cose ancora inedite ².

Vi compose una storia di Napoli pubblicata per piccoli quaderni dal bisognoso Bianchi, e della quale dicesi ch'ei non prenda alcuna parte...

41

Gioberti à De Sinner ³.

Di Brusselle, al 27 di Agosto 1835.

Institut Gaggia.

Chiarissimo Signore ed amico ⁴,

. Ricordatemi agli egregi SS. Cérise, Muller, Pasquier ed Egger; e, se avete opportunità di scrivergli, al Leopardi, la cui cara e dolorosa memoria

1. (Arrivato il di 28). Main de Vieusseux.

2. Il s'agit de l'édition napolitaine de 1835, qui devait comprendre quatre volumes. Le premier volume parut en 1835 sous le titre : *Canti di Giacomo Leopardi. Edizione corretta accresciuta, e sola approvata dall'autore*. Napoli, presso Saverio Starita, Strada Quercia, n. 14, 1835. Le deuxième parut peu de temps après. Il contenait les *Operette morali* jusqu'à *Il Parini, ovvero della gloria*. Mais, après l'apparition de ce deuxième volume, le gouvernement des Bourbons interdit la publication des deux derniers et fit même saisir tous les exemplaires imprimés qu'il put trouver.

3. Cette lettre a été publiée intégralement par G. Piergili dans les *Nuovi Documenti*, op. cit., page 1.

4. Cette lettre de Gioberti peut se placer après la 13^e de Leopardi du 10 juin 1834 (Note de De Sinner).

mi sta confitta nell'animo. Anzi, se occorrendovi di aver nuove di lui, me ne ragguagliaste colle vostre, mi fareste cosa gratissima...

Vostro devotissimo servitore e amico,

Vincenzo Gioberti ¹.

42

Creuzer à De Sinner.

Le 13 Nov. 1835.

Da ich soeben durch unsern Buchhändler H. Möhr eine Sendung nach Paris mache, so will ich nicht länger anstehen, Ihnen unter dessen Adresse *Porphyrîi vita Plotini cum notis Jacobi Leopardi* (mscr) mit Dank zurückzusenden mit der Bitte, gelegentlich dem Herrn Grafen in meinem Namen für diese Mitteilung meinen verbindlichsten Dank abzustatten. Indessen unter uns gesagt : ich habe über dieses Buch in meinen Addendis mit aller Achtung geredet, aber viel ist nicht daraus zu machen. — Es ist mehr ein curiosum, weil es in so jungen Jahren *zusammengeschrieben* worden ist.

Creuzer.

43

Thilo à De Sinner.

Halle, den 2 Dec. 1835.

Hochverehrter Freund !

... Sie erwähnen auch, dass Sie die *Fragmenta* P. P. von Leopardi anzubringen gedenken. Ich bezweifle aber, dass Sie bei genauer Vergleichung desselben mit Routh sich zur

1. De Sinner a envoyé à Le Monnier une copie des 18 lettres qu'il avait reçues de Leopardi. A la suite de la 13^e lettre (Napoli, 10 giugno 1834), De Sinner a copié de sa main ces lignes.

Herausgabe derselben entschliessen werden. Es ist eine sehr jugendliche Arbeit. Auch die Partie über den *Africanus* lässt sich, wie sie ist, garnicht drucken. Ich habe wiederholt die Papiere angesehen und kann nicht ablesen, was man damit machen soll. Findet sich eine Buchhändler Gelegenheit, so will ich Ihnen dieselben zurücksenden.

Dr Thilo.

44

Bothe à De Sinner.

Mannheim, den 27 Nov. 1836.

... Was in aller Welt kann es aber sein, was den Grafen Leopardi so gereizt hat? Niemand kann ja sein Dichtertalent und seine Gelehrsamkeit mehr verehren als ich. Er spricht von einem *Entwurf*. Wäre es möglich, dass ich hierbei die ihm schuldige und von mir sogern dem Verdienste gezollte Achtung vergessen hätte? Dann würde ich mich selbst verkennen. Wirklich bewundernswert ist die Fruchtbarkeit Ihres Freundes. Bände neuer Gedichte, dann Prosa! Von dem allen sah ich noch nichts. Ihrer Freundschaft, der ich so manches schöne und nützliche Buch verdanke, — Sie, Sie sind von uns beiden der *Gönner*, wenn doch hiervon die Rede sein soll; aber lassen wir lieber das kalte Wort unter uns und setzen wir das schöne *Freund* an dessen Stelle. Ihre nur zu grosse Güte beschenkte mich mit d. Canti und den *Opere morali* des Gr. Leopardi, die hier zu Lande fast unbekannt sind etc...

Bothe.

45

Alessandro Poerio à Vieusseux.

Napoli, a' 21 Settembre 1837.

C. A.,

È un gran pezzo che non ho vostre nuove. Io, fin dal principio di Aprile corrente anno, consegnai al Cav. Bianchini L. 12,

prezzo dei dodici esemplari degli opuscoli dell'Educazione senza diffalco di dazio, poichè mi parve questo dovesse andar a carico de' compratori e non già detrarsi dal prezzo, il quale è assai moderato. E nel tempo medesimo vi scrissi di ciò. Non ho ricevuto vostro riscontro, e se vi compiacerete darmi le vostre nuove, soddisferete ad un mio vivo desiderio. Vi prego poi dirmi che sia del nostro Niccolò, del quale non ho lettera son ormai più di sei mesi. Ho sentito dire da taluno, ma in confuso e senza la minima certezza, ch'egli non si trovi più a Parigi. Piacciavi dirmene il vero.

Voi sapete quanto io fossi affezionato al Leopardi, oltre all'ammirazione e riverenza per l'ingegno suo; quindi facilmente potrete immaginare quanto io mi dolessi e dolga della sua morte, la quale venne come improvvisa mentr'egli stava scorrendo col Ranieri presso il quale abitava e si preparava per consiglio dei medici a mutar l'aria di Napoli con quella della Torre del Greco. Ranieri gli prestò ogni pietoso ufficio, ed in mezzo a que' trambusti del Colera mentre tutti i cadaveri di colerici e non colerici s'ammonticchiavano nel Campo Santo, tanto operò che la spoglia mortale di questo illustre Italiano fu seppellita nella chiesa di S. Vitale fuori grotta, dove gli sarà rizzato a nome de' Napoletani un monumento. Io ebbi la dolorosa notizia della sua morte nella Provincia di Palermo, dov'ero allora con mio padre. Questi m'incarica di dirvi mille cose amichevoli. Aspetto vostra risposta con impazienza. Salutate caramente da mia parte Bista e Gino e credetemi vostro.

Affezionat. Amico,

Alessandro Poerio.

46

Thilo à De Sinner.

27 Dec. 1837.

Verchrter Freund,

... Dass Ihnen Ihr treuer Freund, der Graf Leopardi, durch den Tod entrissen ist, thut mit sehr leid, so wie ich nicht minder in Ihrer Seele den Verlust Ihrer geliebten Mutter beklage.

Ich kann mir lebhaft denken, wie Sie dadurch in eine Stimmung versetzt sind, die Ihnen Ihre gegenwärtige Arbeit widerlich macht und die Sehnsucht erweckt, in Ihr schönes Vaterland zu ruhigem Studium zurückzukehren. Die Leopardischen Papiere stehen stets zu Ihrer Verfügung. *Ein Gebrauch für den Druck ist davon nicht zu machen.* Über die *Κεστοι* finde ich in der Abhandlung Leopardis nur fünf Seiten, die keine genaue Untersuchung darüber enthalten, doch vielleicht einzelne schätzbare Notizen. Herr Adjunkt Hahn hält sich, wenn ich nicht irre, gegenwärtig noch in Halle auf und kann ich, wenn Sie es wünschen, demselben das betreffende mittheilen.

Ihr ergebenster,

Thilo.

47

Creuzer à De Sinner.

Heideberg, den 14 April 1838.

Da Sie nicht mehr nach Deutschland kommen, noch sonst etwas von Sich hören lassen, so muss ich wieder einmal an Sie schreiben. Seit wir uns nicht mehr gesehen haben, hat sich gar vieles geändert. Innerhalb eines Jahres habe ich 6 meiner Freunde verloren, darunter auch den lieben Professor Bekker in Lüttich und Dissen in Göttingen, und Sie haben zu gleicher Zeit den Grafen Jac. Leopardi zu betrauern gehabt. Ich weiss nicht, ob Sie gesehen haben, dass ich in den *Addendis et Corrigendis ad Plotinii vol. III, p. 499* von dessen durch Ihre Güte mir mitgetheilten Noten zu *Porphyr. de Vita Plotini* dankbarlichst dem *Publicum* Auszüge geliefert habe.

Creuzer.

48

Thilo à De Sinner.

Halle, den 27 Mai 1838.

Hochverehrter Freund,

... Dr Hahn, der eben bei mir war, überraschte mich mit der Nachricht, dass er morgen nach Paris reisen werde. Ich habe ihm von den Leopardischen Papieren die zwei über *Julius Africanus* handelnden Hefte gegeben. Die übrigen wollte er nicht mitnehmen, da es zu viel sei. Auch kann ich sie ja jederzeit durch Brockhaus oder Voss schicken, wenn Sie dieselben zum Andenken an den Verstorbenen aufheben wollen.

Ihr ergebenster

Dr Thilo.

49

*Gioberti à De Sinner*¹.Brusselle, 22 di Agosto 1838.
Institut Gaggia.Chiarissimo Signore e gentilissimo Amico²,

... Mi avete dato la vita a notificarmi, che costì si sta preparando una edizione compita delle opere del Leopardi, e che vi preporrete una notizia biografica di vostra propria mano. L'impresa tornerà utile agli studiosi delle buone lettere, e sommamente cara a chi venera la memoria di quel grande e sventurato ingegno. Nè la religione potrà dolersene,

1. Cette lettre de *Gioberti* doit se placer après la 4^e de *Ranieri*, du 25 avril 1838.

2. Cette lettre a été publiée intégralement par G. Piergili dans ses *Nuovi Documenti*, op. cit., p. 2.

giacchè una pittura così vera e così spaventevole delle vanità e delle sciagure degli uomini, come quella che si trova nei versi e nelle prose del nostro scrittore, è forse l'introduzione più eloquente e più acconcia che si possa premettere allo studio del Cristianesimo. Vi raccomando di non dimenticare nella raccolta le prefazioncelle delle due Crestomazie, il proemio e la conclusione del commento sul Petrarca, e soprattutto le traduzioni inedite di Epitteto e d'Isocrate che si debbono sicuramente trovare tra'suoi manoscritti. Mi rincresce che la perdita di molte carte, mi abbiano privato di due o tre lettere, che non sarebbero certamente discare al pubblico. Io conobbi il Leopardi in Firenze nel 1828, e lo accompagnai in Recanati sua patria. Egli è in quel piccolo viaggio che mi raccontò le circostanze della sua conversione filosofica, com' egli la chiamava, e siccome sono atte a consolare in parte chi ama la sua memoria senza approvare le sue opinioni, perciò non ho creduto inconveniente di farne cenno nella mia nota ¹. Vi siete apposto intorno al nome di quel certo personaggio, ma siccome egli vive tuttora, ed è in Italia, vi prego a non far uso di questa notizia, cioè a non indicarlo se non generalmente, quando vi occorresse di valervi dell'aneddoto. Se desiderate più particolari, ve li darò con un'altra. Il Leopardi non vi disse se non il vero, attribuendo a' suoi proprii discorsi, e agli studi l'incredulità che professava; giacchè egli non era uomo da cedere facilmente alle ragioni degli altri; e se il colloquio col G. valse a seminare lo scetticismo nell' animo suo, e a fargli fare quel primo passo di chi comincia a mettere in dubbio la fede bevuta col latte e connaturata dall'educazione, egli non dovette se non ai proprii studi, e all' influenza inevitabile dei sistemi filosofici, che correvano alla giornata, le dottrine che in appresso professò nelle sue scritture.

Scusatemi, gentilissimo Signore ed Amico, della fastidiosa prolissità di questa; nella quale tuttavia non mi trovo avere risposto che in parte ai vari capi della vostra. Frattanto spero che voi mi riscriverete, ogni qualvolta le vostre occupazioni ve lo permettano, o io possa ubbidirvi in qualche cosa. Rin-

1. C'est la note 32 de la *Teorica del Sovrannaturale*.

graziate il sig. Pasquier della sua cortese memoria, e ditegli mille cose in mio nome. Credetemi quale mi dichiaro di cuore vostro devotissimo amico,

Vincenzo Gioberti.

PS. — Il mio servitore si dimenticò di affrancare il pacco delle cinque copie ¹ all' ufficio della diligenza. Vi prego a tener nota della spesa, acciò ve ne possa rimborsare colla prima occasione.

Il passo del Leopardi non si trova nelle *Operette morali* di cui mi avete fatto dono, ma in un discorso di comparazione fra le ultime parole di Teofrasto e di Bruto, inserito nel primo tomo delle poesie dell'edizione di Bologna. Non ho sott'occhio lo scritto; ma mi ricordo che parlando ivi delle illusioni naturali dell'animo umano e del divario che corre in questa parte tra gli antichi e i moderni, dice che i primi credevano secondo l'insegnamento della natura (ingannevole, a parer suo) che *le cose fossero cose e non ombre*, ecc...

50

Giordani au comte Giuseppe Ricciardi, à Paris.

Parma, 29 Giugno 1840.

Pur troppo è una vera disperazione il non poter comunicare cogli amici, non solo fuori d'Italia, ma anche dentro. Sicilia e Napoli sono separate da noi più che le Americhe. Lodo che voglia occuparsi di quel lavoro istorico: ma che potrei mai dirle di utile a ciò? Forse in presenza, parlando, ella mi suggerirebbe qualche pensiero: ma come si fa in tanta lontananza?

Ammiro che abbia potuto arrivare notizia di sì minima briciola, com'è quella breve lettera che il dolore mi dettò per la ingiuria fatta costì da vari *italiani*, alla sempre venerabil memoria del povero Giacomo Leopardi. Forse V. S. lo avrà conosciuto in Napoli, che stava presso il Ranieri: ma certamente conoscerà le sue non molte ma preziosissime scritture. Ebbene: hanno impedito che le ristampasse costì

(aggiungendovi le inedite) il libraio Baudry; vituperando il Leopardi, come *empio* e *pedante*. Uno sciocco e contumelioso articolo contro lui stampò nella gazzettaccia di Francia, il Signor Luigi Cicconi. Molto prima il Tommaseo aveva con lungo e matto articolo vituperato Leopoldo Cicognara, uno dei più splendidi nomi della povera Italia. Cotesti filosofi, poeti, letterati, teologi d'Italia infrancesati, vituperatori continui del meglio che abbia l'Italia sono pur una cosa stranissima e odiosa. La mia minima scrittura per il povero Leopardi è un mero sfogo di giustissimo dolore. Non merita che V. S. la ricerchi; non le sarebbe facile punto averla di qui. Ma s'ella mi dirà che io gliela possa mandare *per la posta sotto fascia*, è sì lieve peso, che non le sarà grave che gliela spedisca.

Mi sarà ben caro di sapere che questa mia le sia arrivata. E frattanto con tutto il cuore la riverisco, augurandole sempre ogni contentezza.

Suo affez^{mo},

Pietro Giordani ¹.

1. Cette lettres a été publiées par F. Guardione dans la brochure intitulée *Lettere inedite di P. Giordani*. Estratto dal fascicolo di Dicembre 1911 della *Rivista d'Italia-Roma*.

Sur le même sujet, Giordani avait écrit la lettre suivante: *Di una grave ingiuria fatta a Giacomo Leopardi morto, 1839*.

Parma, 15 Settembre.

Lettera al Cavaliere Felice Carrone Marchese di San Tommaso.

Restava (a Ranieri) che al nome dell' amico provvedesse di monumento più durabile, e a lui e alla nazione più onorifico, pubblicando colle stampe insieme alle composizioni già note quello che l'infelice lasciò manoscritto. E di ciò trattava in Parigi cogli Italiani che ivi elessero di vivere e scrivere. Dai quali similmente ebbe profferte larghissime sì di aiutare la stampa sì di ornare con magnifiche lodi il defunto. Le quali promesse ancora tornarono vanissime. Di che il buon Ranieri si rivolse a un dotto e cortese *tedesco*, il quale amorevolmente persuase a questa impresa il libraio Baudry. Ma il Francese poi anch'egli si sottrasse, dissuasivo; e sapete da chi? dall'Italia Parigina. Di tutta quella filosofica e poetica famiglia (la quale abbandonò la nostra Italia, come indegna; e di là intende a riformarla poeticamente e teologicamente; e vitupera il meglio che di qua dalle Alpi sia rimasto) si è fatto capo e guidatore ed oracolo (un altro Moisé) un Poligrafo, maraviglioso nella solennità de' giudizi: e tutti col profeta gridando spaventarono l'onesto libraio; e gridarono indegno delle stampe il mio povero Leopardi. — Non deve esser letto un empio, un pedante. Povero Leopardi, morto a tempo e vissuto inutilmente. (P. GIORDANI: *Opere*, Firenze, Le Monnier, 1839. II^e vol., p. 233).

51

Giordani à Vieusseux.

[Parma] L'ultimo di Maggio [1842].

... Mi scrivono dal Veneto che si faccia costì in 5 volumi una edizione *completa* di tutte le cose di Leopardi. Dio lo volesse ; ma se questo è vero vi prego e supplico instantemente a dirmi chi la faccia, chi la diriga, quando si potrà avere, quanto costerà. Ciò desidero molto di sapere ¹...

52

Ranieri à Vieusseux.

... Io intraprenderò subito la stampa di tutte le opere edite e inedite di Leopardi ². Sarà un volume a due colonne compatto di circa trenta fogli che conterrà : 1° I canti con tre lunghissimi inediti ³; 2° Paralipomeni della Batracomiomachia, Poema di otto canti di circa 50 strofe per canto, inedito ; 3° Operette morali, con tre lunghi dialoghi, inediti ; 4° Pensieri, inediti ; 5° Martirio de' Santi Padri ; 6° Manuale di Epitteto, volgarizzamento inedito ; 7° Quattro discorsi morali d'Isocrate, volgarizzamento inedito ⁴; 8° Quattro fra prose e piccole traduzioni. Per ora abbiatelo *in petto*. Ma

1. L'édition dont Giordani a entendu parler est probablement celle dont il est question dans la lettre suivante.

2. Cette édition n'est pas celle de 1845, mais bien celle que Ranieri devait faire chez Baudry et qui n'a jamais vu le jour, par suite de la malveillante intervention de Niccolò Tommaseo.

3. Nous avons ici une preuve de la tendance de Ranieri à exagérer en tout et partout. Les trois chants inédits *lunghissimi* deviennent plus tard *tre canti dei quali uno lunghissimo* et, au moment de la publication, il n'en reste que deux : *Il tramonto della Luna* et *La Ginestra*.

4. *I Paralipomeni della Batracomiomachia* étaient encore inédits, Ils ne furent publiés que quelques mois après, à Paris, chez Baudry, aux frais de Ranieri.

desidero che mi diate un *consiglio intorno al numero* delle copie che si potrebbe contare di smaltire fra Toscana, Lombardia e Piemonte. Il volume verrebbe economico e potrebbe costare da 15 a 18 carlini ovvero da 7 in 8 franchi. La data sarà forestiera : il prezzo economico e la impossibilità che nessuna censura italiana ne permetta la ristampa, sarebbero i due garanti dell'impresa. Fatemi il piacere di consigliarmi, *non* però per la posta, nè per mezzo di Bursatti.

Credetemi di cuore,

L'impazientissimo Amico,

A. Ranieri.

Napoli, dì 24 Giugno 1842.

53

Gino Capponi à Vieusseux.

Varramista, Venerdì 28 (Luglio 1843).

A. C.,

Eccovi copia della lettera del Borrego, ch'è una specie di Bullettino da mettersi quasi sulla tavola. I *Paralipomeni* sono una cosania dottissima e molto bene scritta : a me pare non faranno nè bene nè male ; e bisogna pubblicarli perchè una cosa del Leopardi non vuol tenersi soppressa e le opinioni sue già si sapevano. Il Ranieri pensi alle convenienze sue : ma siccome io che ho tenuto al mio solito il segreto con stretto rigore, ho poi sentito a Montecatini parlare del libro, da chi l'aveva letto e come di cosa nota ; e siccome il libro è noioso e pochi lo leggeranno ; e siccome tutti sanno il Ranieri essere conservatore degli scritti (e un pochino anche delle idee) del Leopardi ; ed egli del resto non figura per nulla in quell'edizione fatta in paese straniero ¹ ; io non veggio motivo da tenere nascosti gli esemplari d'un' opera che è già in corso, e il nasconderla sarebbe peggio e potrebbe dare maggiore

1. Allusion à l'édition des *Paralipomeni* faite par Ranieri, à Paris, chez Baudry, 1842.

sospetto, perchè se l'opera corre ognuno si penserà che lo stampatore la venda per proprio conto; ma se si mostra la voglia di nasconderla ognuno penserà che l'opera sia per conto d'amico : e al più consideri il Ranieri se egli non abbia qualche motivo di trattenere la pubblicazione un poco di tempo, del che può essere egli solo giudice. Ditemi frattanto se il Ranieri parte e salutatelo molto per me. Scrivete qui anche domani e mandatemi le nuove. Poi non mi scrivete più : io forse Mercoledì sera spero vedervi : sono afflitto per il povero Bartolini, e gli scriverò. Dell'Università non sapevo nulla. A voi scriverò un'altra volta, e chiudo questa in gran fretta.

G. Capponi.

54

Ranieri à Felice Le Monnier ¹.

Pregiat^{mo} Sig. Lemonnier,

Rendo grazie infinite al mio incomparabile maestro Sig. Prof. Niccolini di avermi procurato il piacere della sua conoscenza.

1. Plusieurs des lettres de Ranieri à Le Monnier ont été publiées dans la *Biblioteca Critica della Letteratura italiana diretta da Francesco Torraca*, par FRANCESCO PAOLO LUIO, sous le titre *Ranieri e Leopardi. Storia di una edizione* (Firenze, Sansoni, 1899). Mais cette publication ne comprend que les lettres se rapportant à l'édition de 1845 ; elle est, par conséquent, incomplète. Dans la correspondance de Ranieri avec Le Monnier, il y a un certain nombre de lettres traitant du masque et du monument de Leopardi, qui ont été négligées par M. F.-P. Luiso. En outre, de nombreuses lettres qui ont trait à l'édition de 1845 n'y sont pas comprises (notamment les lettres du 19 juillet et du 7 décembre 1844, du 12 et du 26 janvier, des 11 et 26 mars, du 1^{er} juillet, des 11, 27 août 1845). Enfin, l'auteur a fait parfois des coupures par trop radicales, comme par exemple dans la lettre du 13 mai 1844. Cependant, il ne faut pas déduire de ces observations de détail que le travail de M. Luiso soit dénué de valeur. Les particularités du plan que nous venons de relever sont dues certainement à la destination scolaire de la publication. Nous nous faisons même un devoir de louer la méthode consciencieuse qu'a suivie l'auteur : nous avons contrôlé tous les passages qu'il a publiés sans pouvoir découvrir aucune faute. Enfin, l'introduction très judicieuse et approfondie qu'il a mise en tête des lettres enrichit notablement cette publication.

Mi gode l'animo del suo proponimento di pubblicare le cose dell'immortale Leopardi. Prima di tutto, bisogna ch' Ella sappia che, v'è una edizione napoletana (Starita 1835)¹ delle poesie del ch. defunto, dove sono undici componimenti più che nella fiorentina, oltre ad alcuni frammenti anche nuovi. Questa edizione è stata anche riprodotta a Parigi dal Baudry. Anche delle prose si cominciò qui un'edizione, dove dovean esser compresi altri nuovi componimenti : ma la censura l'interruppe.

Io posseggo d'inedito tre canti, dei quali uno lunghissimo e maraviglioso, tre altri lunghi dialoghi ; centodieci pensieri², tre volgarizzamenti del Manuale d'Eppiteto, della favola di Prodicò di Senofonte e de' quattro (Discorsi) morali d'Isocrate, con tre rispettivi preamboli del volgarizzatore, le quali tutte cose, insieme con altre cose già stampate ma d'una incredibile rarità, io volevo pubblicare unite alle prose e poesie (modificate dall'autore poco prima della sua morte) di cui le ho parlato dianzi ; e darne un'edizione, in Isvizzera, aggiungendovi ancora una Vita dell'autore (dove si discorra anche della natura del suo ingegno, etc., etc.) ed i *Paralipomeni*.

Togliendo questi ultimi, tutto il resto diventa quasi stampabile costì : e però io lo mostrai, in un'ultima mia gita a cotesta censura, la quale non vi trovò che pochi *nei*. Ma trattandosi d'un defunto, i *nei* non si possono togliere.

Ella non farebbe stampare tutta l'edizione ch'io le propongo, per suo conto, sia in Francia, sia in Isvizzera ?

Dandola compatta, si tratterebbe di un 30 a 36 fogli, o forse 40³. E credo che come io farei un buon affare per la gloria del mio defunto amico, Ella ne farebbe un eccellente

1. Ranieri possédait ces deux volumes, aujourd'hui et même alors très rares. Il les a laissés, avec ses autres papiers, à la Bibl. nat. de Naples.

2. Ranieri dit clairement à Le Monnier qu'il possède *cent dix* pensées de Leopardi. Or, le texte de l'édition Le Monnier en contient 111. Serait-ce que Ranieri en aurait ajouté une de sa propre composition, ou bien faut-il croire, — ce qui est plus vraisemblable, — qu'en collationnant à nouveau les pensées de Leopardi, il en aura découvert une qui avait échappé à son premier recensement ?

3. Les prévisions de Ranieri ne s'écartaient guère de la réalité : les deux volumes publiés par Le Monnier ont en tout 680 pages, sans compter les xxxii pages d'introduction qui contiennent la notice de Ranieri sur la vie et les œuvres de Leopardi.

per il suo commercio, essendo le cose edite ed inedite del Leopardi desideratissime non solo in Italia, ma in Francia, in Germania soprattutto, e in Inghilterra.

Mi dica le sue idee sopra questo progetto : idee che dovrebbe avere la bontà di farmi giungere qui prima del dì 21 del corrente : cosa che può fare facilmente, rispondendo subito a questa lettera per mezzo del medesimo Sig. Viollier, come ha fatto della prima lettera. I forse farei una piccola escursione costì ; ed allora porterei *tutto* e si ragionerebbe. Quando nò, le risponderei secondo quello ch'Ella avrà la bontà di dirmi nella risposta che l'ho pregata d'inviarli subito.

E intanto mi creda, lieto della sua relazione,
Devot^{mo} suo,

A. Ranieri.

Napoli, 11 Ottobre 1843.

EDIZIONE NAPOLETANA

ALL'ITALIA. O patria mia etc...

MON^{to} DI DANTE. Perchè le nostre genti...

ANGELO MAL. Italo ardito...

SORELLA PAOLINA. Poi che del patrio etc...

VINC. DI PALLONE. Di gloria il viso etc...

BRUTO MINORE. Poi che divelta etc...

ALLA PRIMAVERA. Perchè i celesti...

INNO AI PATRIARCHI. E voi de' figli etc...

ULT. CANTO DI SAFFO. Placido canto...

IL PRIMO AMORE. Tornami a mente...

IL PASSERO SOLITARIO. D'in sù la vetta...

L'INFINITO. Sempre caro mi fù...

LA SERA DEL DÌ DI FESTA. Dolce e chiara...

ALLA LUNA. O graziosa luna...

IL SOGNO. Era il mattino...

LA VITA SOLITARIA. La mattutina pioggia...

CONSALVO. Presso alla fin...

ALLA SUA DONNA. Cara beltà etc...

AL CONTE PEPOLI. Questo affannoso...

IL RISORGIMENTO. Credei ch'al tutto...

A SILVIA. Silvia rammenti ancora...

LE RICORDANZE. Vaghe stelle dell'Orsa...

CANTO NOTTURNO. *Che fai tu Luna...*

LA QUIETE. Passata è la Tempesta...

IL SABATO. La donzelletta vien...

IL PENSIERO DOMINANTE. Dolcissimo possento...

AMORE E MORTE. Fratelli, a un tempo...

A SE STESSO. Or poserai per sempre...

ASPASIA. Torna dinanzi al mio...

SOPRA UN BASSO-RILIEVO SEPOLCRALE. Dove vai ? Chi ti chiama ?

SOPRA IL RITRATTO DI UNA BELLA DONNA. Tal fosti : or qui sotterra...

PALINODIA. Errai candido Gino...

IMITAZIONE. Lungi dal proprio ramo...

SCHERZO. Quando fanciullo...

ALCETA E MELISSO. Odi Melisso...

..... Io qui vagando al limitare...

..... Spento il diurno raggio...

DAL GRECO DI SIMONIDE. Ogni mondano...

DELLO STESSO. Umana cosa picciol...

Note, etc., etc., etc.

AGGIUNTE DA TROVARSI NELL'ED. BOLOGNESE

ELEGIA. Dove son ? Dove fui ?...

SONETTI IN PERSONA DI SER PECORA FIORENTINO
avvertimento.

Sonetto I. Il manzo etc...

» II. Su, scaviglia etc...

» III. Ve' che'l tira...

» IV. E' fa gheppio...

» V. Senti ch'e' fischia...

GUERRA DEI TOPI E DELLE RANE.

Canto I. Sul cominciare del...

» II. Leccapiatti etc...

» III. Eran le squadre...

VOLGARIZZAMENTO DELLA SATIRA DI SIMONIDE SOPRA LE
DONNE. Giove la mente delle donne...

N. B. Nell'Edizione di Napoli (1835) trovansi comprese tutte quante le *Poesie* stampate dal Piatti : manca soltanto nell'Edizione napoletana le *aggiunte che trovansi nell'Edizione Bolognese*.

Riguardo alle *prose* l'edizione di Piatti è la più completa.

OPERE INEDITE DI LEOPARDI

3 canti, dei quali uno lunghissimo ¹.

3 dialoghi lunghi ².

110 pensieri.

3 volgarizzamenti :

1° del *Manuale dell'Epitteto* ;

2° della *Favola di Prodicò di Senofonte* ;

3° *quattro discorsi morali di Isocrate* ³.

Preceduti ciascuno di Preambolo.

Ranieri à Le Monnier.

Preg. Sig. Le Monnier,

Ieri soltanto ho avuto la sua del 15.

Tolti sempre di mezzo i *Paralipomeni*, mi pareva d'averle, appresso a poco, detto nell'altra mia, che tutto l'inedito (di

1. Ici Ranieri affirme pour la deuxième fois qu'il possède trois chants inédits. Cependant, l'édition de Le Monnier n'en contient que deux : *Il tramonto della luna* et *La Ginestra (il lunghissimo)*. Le troisième devait être la satire *I nuovi credenti*, publiée seulement en 1906 dans les *Scritti vari inediti* (op. cit., page 1). Voir à ce propos la lettre de Ranieri à Le Monnier du 20 juin 1844.

2. Ces trois « dialogues » sont : *Dialogo di Plotino e di Porfirio*, *Il Copernico* et *Frammento di Stratone da Lampsaco*, que Le Monnier a pris à tort pour un dialogue. Voir lettre de Ranieri à Le Monnier du 20 juin 1844.

3. Cioè *Demonico*, *Del Principato a Nicocle*, *l'Orazione-Areopagitica*. (Note de Ranieri.)

cui Le diedi un concetto come si poteva per lettera) fu da me stesso fatto presentare costì nel Luglio scorso a un Censore, di cui m'è sfuggito il nome, ma che mi dicevano essere il meno noioso. Questi trovò de' *nei* che avrebbe voluti tolti. Io gli dissi che toglierei *nei* delle opere d'un defunto era sacrilegio; e così non se ne fece altro. Ed io mi fermai nel proponimento di stampar tutto fuori Italia, come s'era fatto de' *Paralipomeni*.

Io non so fino a che punto Ella possa operare sull'animo di cotesto Censore, ch'Ella potrà, credo, intendere chi sia. E s'ella può tanto da ottenere che que' *nei* (che sono cose da potervi liberamente passar sopra) sieno lasciati, tutto starà bene; e si potrà pubblicare costì tutto quello ch'io le descrissi, salvi i soli *Paralipomeni*, ch'Ella poi potrebbe far pubblicare nello stesso sesto e carattere fuori Italia.

In quanto alla Vita, siamo già intesi.

In quanto alla *corrispondenza*, io non so che cosa Ella possa possedere e di che importanza. In quanto a me, io posseggo naturalmente infinite lettere; ma sono così profondamente confidenziali, ch'io non potrei mai consentire a pubblicarle. Tolto il Giordani, che aveva, parmi, qualche lettera di soggetti letterari, io non credo ch'Ella potrebbe raccogliere gran cosa. Tanto più che il Leopardi non iscrisse mai lunghe lettere, se non in età essai giovanile; perchè, benchè sia morto giovane, erano quindici anni che stentava materialmente a scrivere un verso. In somma, quand'Ella si degna di domandarmi il mio avviso, io crederei che non si dovesse guastare la bella tela dell'opere sue edita ed inedite, tela ordinata da lui stesso poco prima di morire; e si lasciassero da parte le poche lettere che si potrebbero stampare.

Ecco, parmi, tutto quello ch'io posso dirle di qua. S'Ella vede che la cosa può andare, me ne avverta, di grazia, il più presto possibile, acciocchè io non continui più le mie pratiche di stampar tutto in un'edizione compatta ed economica fuori Italia¹...

Suo devotissimo servo

Antonio Ranieri.

Napoli, 22 Ottobre 1843.

1. Voir à ce propos la lettre de Ranieri à Vieuksseux du 24 juin 1842.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 17 Novembre 1843.

Preg. Sig. Le Monnier,

... In quanto alle cose del Leopardi, la prego con molta istanza a non pubblicare la promessa di stamparle se prima non si sia convenuto di ogni cosa fra me e Lei. Prima di tutto, io non ho troppa fede che il censore vorrà permetterle; anche toltone i Paralipomeni; perchè avendogliele io fatte considerare a suo bell'agio per mezzo del Sig. Vieuksseux non so perchè avesse dovuto ostinarsi allora ed esser pieghevole ora.

Io, d'altra parte, non consentirò mai che si violi una sola virgola; poichè, com'Ella ha giustamente sacre le sue convenienze librerie, troverà giusto ch'io non abbia meno sacre le mie letterarie.

In secondo luogo, il *titolo* non dovrebbe esser mai quello posto da lei, sì perchè io ne ho in mente un altro che mi par più acconcio, sì perchè non si può dire — *édite e inédite* — non istampando i Paralipomeni che sono editi. In terzo luogo bisogna vedere se nel caso, (che per me è certezza) che il Censore non permettesse le cose inedite originali, converrebbe ed a Lei ed a me di stampare le sole traduzioni, cioè il Manuale d'Epitteto, la Favola di Prodicò di Senofonte, i quattro discorsi morali d'Isocrate ¹ e un piccolissimo brano dell'*Anabasis* ². Determinate stabilmente tutte queste cose e convenuti de' nostri rispettivi interessi, allora finalmente Ella potrà pubblicare la promessa predetta nei termini che si converranno; salvo s'Ella non trovasse più comodo di ristampare le cose già stampate e senza la Vita di che mi ha richiesto, e con una

1. C'est-à-dire : *Avvertimenti morali a Demonico ; Discorso del Principato, a Nicole re di Salamina ; Nicole ; Orazione areopagitica.*

2. Frammento di una traduzione in volgare dell' Impresa di Ciro, descritta da Senofonte.

altra di suo gradimento ; nel qual caso sarebbe nel suo diritto di fare qualunque promessa Le tornasse più a grado...

Suo devotissimo,

A. Ranieri.

57

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 23 Novembre 1843.

Mio caro Vieusseux,

Non voglio mancare d'avvertirvi senza indugio che ieri l'altro stesso, dopo partita l'ultima mia, ricevetti finalmente dal medesimo Viollier la carissima vostra del 14 che credetti smarrita. Viollier è certamente innocente ; e l'indugio vien di Livorno. Ricevetti nel tempo stesso due lettere del Giordani ; e in breve vi manderò una risposta per lui, acciocchè abbiate la bontà di fargliela pervenire. — Oh ! avete veduto quanto è curioso cotesto Le Monnier ? Mi scrive che voleva pubblicare le cose editte di Leopardi (salvo i Paralipomeni) e mi domanda se v'è altro oltre lo stampato in Napoli ; e gli propongo di dar fuori Italia (come l'Arnaldo) le opere editte ed inedite del Leopardi, con una Vita. Mi risponde che non gli conviene fuori ; ma che la censura toscana l'avrebbe permesso. Io replico raccontando il fatto seguito a voi ed a me nel Luglio scorso. Egli, senza convenir di *nulla* con me e credo certamente senza assicurarsi della censura (la quale a che proposito avrebbe potuto concedere a lui quel che negò a noi ?) mi risponde mandandomi una nota stampata in cui promette le opere editte ed inedite del Leopardi ; ed innesta il mio nome a una buffoneria ; giacchè, quando pure la censura (il che non può essere) gli permettesse tutto il resto, non ristampando i Paralipomeni editi come si potrebbe dire *opere editte e inedite*¹ ? Oltracciò, vedete che maniera *cavaliere* di trat-

1. Nous ne comprenons pas pourquoi Ranieri estime que, sous peine d'être inexact, Le Monnier ne pouvait pas en excluant les *Paralipomeni* intituler l'ouvrage : *opere editte ed inedite*. Même sans les *Paralipomeni*, il y avait, dans les œuvres qu'on voulait publier, de l'inédit aussi bien que des pages déjà imprimées.

tare ? Non mi ha pronunziato una parola d'*interesse*, non del modo della stampa, alla quale, *conditione sine qua non*, io voglio esser presente ; non di nulla in fine. Pe' Volgarizzamenti, quando io non possa stampar tutto costì o altrove, io li stampo qui, dove purchè si tratti d'antico, si stampano anche le *Priapeia*.

In somma, sono cose nuove ; e tranne voi, che non siete nè anche libraio, bisogna trattar un poco coi librai italiani o stabiliti in Italia per conoscere bene lo stato in che la misera è caduta. Questo è stato un vero *tour d'escamoteur* !

Nondimeno egli mi renderà buon conto di questo fatto. Ecco che già il Giordani da Parma mi domanda la soluzione di questo enigma ; ed io, che non ho tempo, sarò obbligato a fargli una lunga filastrocca !...

Entre nous il Felici ha dato finalmente l'annunzio al Melloni della nomina del Ferrucci ; dopo molte frasi finisce concludendo ch'egli è persuaso che il *tempo mi renderà giustizia*. Dal che il Melloni inferisce buone conseguenze. Chiarito di simili frasi, io non ci penso più che tanto. Nondimeno, accoppiate anche ciò con quel che vi dissi nell'ultima mia ; e giovatevi all'occasione col bravo e buono Ridolfi, al quale vi prego di recare i miei affettuosi saluti e quelli del Melloni che non ne può mai chiuder bocca e gli vuole un bene ed una stima immensa.

Ma, vi ripeto, resti tutto *entre nous*. Al Torelli è stato rotto il capo da un commediante etc. Sorte degnissima d'un saltimbanco suo pari. — Parlatemi di Gino. Uscirà una volta da cotesto buio ? Possiamo far fondamento sulle promesse del Germier ? Addio mio caro Vieusseux.

Affezionat. sem.

A. Ranieri.

Napoli, 1 dicembre 1843.

Mio carissimo Vieusseux,

Vi ringrazio della carissima vostra del 24 novembre nella

quale mi ricapitolate quello che mi dicevate nella lettera che credemmo un momento smarrita, ma che poi vi scrissi d'aver avuta.

Vi scrissi, nell'altra mia, del Le Monnier. Ora ho ricevuto una sua lettera che dice che solo il Giordani ed io abbiamo avuto conoscenza di quel cataloghetto che non è pubblicato. Dio sa la verità. Mi dice ancora che il Bini sostiene di non aver letto i Mss. e di essersi fermato al primo pensiero ardito, *che forse il seguito poteva giustificare*. Se il Bini fece così, fece male; e non so perchè tanta indulgenza per il Lemonnier (*sic*) e tanta austerità per noi. Ma io non lo credo e credo anzi che sien tutti fattarelli per aver i Mss. nelle mani; sospetto che dee restare *entre nous*. Io dunque, se troverò qualche buona occasione, il che non è facile, manderò a voi i Mss.; e voi li passerete al Bini; ed allora se, pensandoci meglio, gli vorrà approvare, ve li renderà, voi me ne scriverete ed io tratterò col Lemonnier.

Ma questa occasione mi par difficile: e bisognerà attendere ch'io vi faccia quella visita. Intanto, come in Italia sempre s'avrà poco, bisognerebbe tentare di avere quella risposta di Capolago, parendomi che uno svizzero *svogliato* pagherà sempre più d'un *Italiano invogliato*. Nel tempo stesso, da voi che avete veduti i Mss. etc., vorrei un consiglio, che cosa domandare al Lemonnier; non per guadagnare ma per rifarmi almeno de' Paralipomeni, de' quali intendete che non riavrò nulla de' Mss. dovuti recuperare con gravi spese e d'un mio viaggio per soprintendere all'edizione che verrebbe altrimenti una sudiceria.... Sta bene quello che mi dite intorno al dover per ora *laisser couler l'eau*; e mi governerò secondo quello che mi andrete scrivendo.

Fatemi il piacere d'impostare la qui inclusa al Giordani; potete mandarla sciolta per la posta e segnare a mio conto la spesa d'impostanza. V'ho da dire un mondo di cose. Ma oggi non posso. Scrivetemi più spesso che potete; e raccomandatemi all'ottimo Gino (come passa?) ed al bravo Ridolfi.

Credetemi

Aff^{mo} Amico,

A. Ranieri.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 11 Dicembre 1843.

Preg. Sig. Lemonnier,

... Sta bene quel ch'Ella mi dice della *nota*, ed anch'io credetti da principio ch'essa non fosse pubblicata, ma composta per comodo. Ma quando il Giordani mi scrisse gran meraviglie di un catalogo a stampa pubblicato da Lei, com'io potevo più ragionevolmente dubitare della pubblicazione ?...

So benissimo che il Canonico Bini è quale tutto il mondo lo tiene, dotto onesto e discreta persona. Nondimeno, non so come sia potuto seguire l'equivoco di che V. S. mi parla. Io, per non dargli la noia di legger tutto, lo feci pregare di lasciar da parte non solo tutto l'*edito*, ma ancora tutto l'*inedito tradotto*, e non gli *segnai* per doversi leggere, se non il solo *inedito originale*. Questo lo feci pregare di leggerlo tutto, e tutto mi disse il Vieusseux che il Canonico l'aveva letto e trovato de' *nei*; ai quali io non potendo rimediare, mi ripresi e riportai qui i Mss.; e ripensai a fuori Italia.

Non si parlò di un *pensiero ardito che il seguito poteva giustificare*, ma di *nei* che non ci poteva permettere *propter Romam*, altrimenti io non sarei stato tanto matto da ritirarmi senza ragione in un affare che non era stata ultima causa del mio viaggio. Del resto, essendo veramente cose innocenti, credo anch'io che, se si riconforta di buona volontà, potrà di leggieri passarle.

Resta dunque ch'egli riabbia i Mss.; al che fare è necessario o ch'io venga di persona costì, o ch'io trovi come un altro me stesso che vi venga; il che può seguire; ma non è facilissimo. Non vi ha dubbio ch'io ebbi già la costanza di raddoppiare di mio carattere l'originale; ma il lavoro poi ch'io ho fatto sulla mia copia per renderla stampabile secondo il vero intendimento del defunto, lavoro di correzioni, d'indici, d'avver-

tenze e di cento altri rispetti, è cosa non di giorni o mesi, ma d'anni ed a riprodurre l'esattezza, ardisco dir, rarissima di questo secondo originale, sarebbe mestieri di una fatica non meno improba nè meno lunga. A chi dunque mi consiglierebbe V. S. di consegnarlo in tanta frequenza di dolorosi smarrimenti ?

Nondimeno io ho tanto desiderio di rifare questo vero e gran monumento alla memoria di quel grand'uomo, che volentieri vi spenderò ed una e due altre corse costì. V. S. dunque, alla quale io feci una descrizione sufficientemente esatta della continenza di essi Mss., mi faccia una proposizione, seguendo pur la norma de' fogli come più le piace, purchè sia V. S. che dica, e non io ; giacchè, per verità, io non son nato a dire ; e se V. S. si ostinasse, sarebbe un vero tempo sciupato. S'ella non ingiustamente contava sulla mia discrezione, io, che non potrei mai dirle con parole quel che que' Mss. mi costano, fo non minor fondamento sulla sua.

Accordatoci, come non ne dubito, sarà mio pensiero di dimostrarlo senza indugio ch'io riguardo l'interesse come mezzo e non come *fin*...

Suo devot^{mo} Servo,

A. Ranieri.

60.

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 21 Dicembre. 1843

Mio carissimo Vieusseux,

... Vi ringrazio della copia che mi mandate della lettera de' tipografi elvetici. Sta bene quel ch'essi dicono ma non so a che proposito parlano con un tal qual dispetto delle ristampe che qui si fanno col loro nome, dopo l'*esempio mio*. Io non *diedi*, ma *presi* l'esempio da 100 cose che s'erano qui ristampate in quel modo. E poi, io non ristampai una cosa altrui, ma stampai una cosa mia. In che dunque nocqui ai loro interessi ? Per verità tutto ciò mi par sofisticato e vano.

Voi dite che il Lemonnier ha ragione di non voler ristampare i Par[alipomeni], come se io gliene dessi torto. Vuol dire che m'espressi male. Io non mi dolsi ch'egli non volesse ristampare i Par[alipomeni] perchè mi sarei doluto dell'impossibile. Mi dolsi che, non potendoli ristampare, annunziasse che stamperebbe le opere edite ed inedite, nel che ebbi ogni ragione. Ora vedrò di fare il meglio che potrò. E a ogni modo, nel corso del 44 voglio uscir di questo ginepraio.

Voi mi dite che chi ha comprati i Par[alipomeni] non ha potuto andar innanzi nella lettura ¹. Sta bene, come fatto. Ma certo, mi pare strano! Io forse ho troppo magnificato le cose del Leopardi, perchè confesso che quell'ingegno, forse per la più prossima conoscenza che n'ebbi, m'apparve grandissimo. Ma non mi presupponevo mai che non si potesse andar innanzi nel leggerle. E come si deve dunque scrivere acciocchè il lettore italiano vada innanzi?... dico italiano, perchè in Germania il libro è stato molto ammirato, benchè vi si maledicano i Tedeschi, ed ho qui gli articoli etc., etc. Io non difendo il sistema del nostro defunto amico. Spessissimo fummo a gran contesa insieme e talvolta, per verità, fui stucco anch'io ch'egli volesse ostinatamente applicare il male dell'individuo alla specie e rinnegasse quel bene ch'egli medesimo toccava con mano.

Ma il suo merito letterario sarà minore per ciò? E chi va innanzi nel legger Lucrezio, perchè non può andar innanzi nel legger Leopardi? Hanno levato a cielo le sue poesie *erotiche*, che mi hanno sempre — *entre nous* — fatto *mal au cœur*; e dalle quali feci quanto era in me per ritrarlo ². Poi non possono andar innanzi in un poemetto non lungo, dove, se non altro, sono sparsi meravigliosi tesori di lingua e di poesia. Leopardi è stato l'ultimo respiro d'una scuola

1. Voir l'appréciation de cet ouvrage par Gino Capponi (Lettre du 28 juillet 1843.)

2. Nous ne partageons pas cette opinion sur les poésies érotiques de Leopardi. Nous les considérons même comme les plus poétiques de toute son œuvre, parce qu'elles sont les plus sincères productions de l'éternel amoureux que fut Giacomo Leopardi. Aussi nous ne pouvons que blâmer Ranieri, si toutefois ce qu'il affirme est exact. Nous renvoyons à ce propos le lecteur à un de nos ouvrages, actuellement sous presse, intitulé *Leopardi sentimental*.

ch'è morta, di quella scuola che Lamennais chiamava *di negazione*; e però non può più piacere.

Ebbe compagni Byron e Goethe che nè anche esprimono più il secolo; nè però i Tedeschi o gli Inglesi si sognano di non poter andar innanzi nel Don Giovanni o nel Fausto. Questa superiorità e squisitezza di sentire era un novello retaggio degl'Italiani.

Ogni scuola segna un'era nella storia dell'intelligenza umana; ed anche dopo che non vi s'ha più fede bisogna studiarla ed apprezzarne e i servigi renduti e le bellezze non periture. Quando vedete l'impareg. Gino di buon umore, fatemelo giudice di questa quistione.

Attendo di sapere se quel che mi scrisse la Lenzoni è *vero come fatto*. Saputo il *fatto* come sta ci governeremo per l'avvenire.

Addio, addio,

L'affet.

A. Ranieri.

61

Ranieri à Le Monnier.

Sans date.

(Date de la poste : 14 janvier 1844),

Preg. Sig. Lemonnier,

È verissimo ch'io ebbi non so se il 20 dicembre, ma certo da un pezzo la gent. sua del 16. Ma oltre che, tra il fine d'un anno e il principio d'un altro s'ha sempre tanto da fare, io, come Ella sa, fo l'avvocato, ed ho avuto ed ho una gravissima causa che m'opprime.

Or eccomi a risponderle. E innanzi tutto, non solo non ho difficoltà, ma sono lietissimo e onoratissimo, per me stesso e per la memoria del mio amico, che l'impareggiabile Niccolini voglia farsi depositario de' Manoscritti. Resta la sola difficoltà di mandarli, la quale non consiste nel non avere a chi indirizzarli, perchè oltre a' nomi ch'Ella mi indica e che sono eccellenti, io n'avrei altri a dovizia; ma consiste nel trovare chi li *porti materialmente*. Io benchè amico del Diret-

tore di quest'Amm^{ne} de' vap. nap. de' Sigg. Semiani e Borghesi, etc., etc., ho perduto più d'un libro mandato per mezzo loro ch'essendo cosa rinnovabile, poco m'è importato. Pure una volta perdetti un mio Ms. che poi dopo tre anni riebbi per puro caso. A ogni modo, sono frequenti le occasioni di gente fidata e amica che viene costì, ed appena n'avrò alcuna, che sarà certamente in breve, e perchè n' ho avvertiti molti, manderò immediatamente i Mss. all'ottimo Niccolini.

In quanto alla retribuzione, io voglio giovarmene per due cose, rimettendoci il resto di mio. La prima (ch'io intendo sia sempre condizione del contratto) di venire io stesso costì a sopravvedere e correggere etc., etc. l'edizione. Quindi Ella dovrebbe avere la bontà di mettersi d'accordo con me, riducendo la stampa verso primavera e state, e disponendo le cose in modo da far poi rapidamente, dico sempre quant'è possibile e ragionevole. La seconda è di compiere un monumento all'amico, pe'l quale ho già sufficientemente speso e Gjordani ha fatta l'iscrizione : ma non bastano le mie sole forze a compirlo.

In quanto ai soli Volgarizzamenti, io non so se posso sciogliermi da un quasi contratto che avevo insino dalla state passata con un libraio di qui. Se non posso, con la stessa lealtà, colla quale ho detto a lui che V. S. le stamperebbe costì (nè ho contrattato mai che per il Regno di Napoli) colla stessa lealtà dico a V. S. ch'egli le stamperebbe qui. Potremmo metterci d'accordo nel fare che le due stampe venisser fuori o del pari o a pochissima distanza.

Egli per parte sua è contento, ed è onesta persona, cosa incredibile d'un libraio di qui. V. S. nè anche pare che può essere scontento, giacchè (per la non reciprocenza) i volgarizzamenti sarebbero ristampati qui un giorno dopo pubblicati costì : e se non sarebbe o non sarà ristampato il resto, è perchè non si potrebbe o non si potrà averne il permesso della censura. Non veggo dunque in che questa circostanza possa turbare la nostra impresa. Pure, aspetto una sua risposta, per essere d'accordo in tutto. Per la vita io ho già tutto abbozzato ma ho bisogno d'una settimana sola di raccoglimento, anzi meno, per ridurla stampabile. Questo non potrò fare che

dopo avere compiuto un piccolo lavoro che ho per le mani e che V. S. dee farmi il favore di stampare *subito*, costì, cioè un libretto che ha per titolo : *Introduzione allo studio della scienza storica*. Il Bini lo passerà senz'altro, perchè parmi cosa innocente e santa. Di questa confidenza che le fo V. S. non deve parlare a nessun altro, se non al solo mio impareggiabile Maestro Niccolini. E in generale di tutto quanto ci scriviamo, o ci scriveremo, la prego con grande istanza di non parlar mai con altri che con lui, ch'è il mio tutto. Dunque, come dicevo, non posso proprio dirle in questo momento il numero delle pagine della vita. Ma che importa ? Le pare ch'io sto a numero di pagine ? Noi dobbiamo trattare senza troppe minuzie insieme, perchè colle minuzie non si fa mai nulla di bello e di grande. Io sono e sarò sempre contento di qualunque cosa parrà giusta al nostro incomparabile Niccolini ; e V. S. s'accorgerà col tempo ch'io non sono letterato di professione ma d'ossequio ai grandi uomini e d'amore sterminato alla scienza.

Mi pare che questa volta Ella non possa lagnarsi di mia brevità. Ora attendo io una sua pronta risposta : e intanto andrò disponendo ogni cosa. Mi scriva sempre per mezzo de' vapori, e non *mai per la posta* : *almeno non mai di cose di stampa* e faccia raccomandare ai Sigg. Semiani e Borghesi di non ritardarmi le sue lettere ; io abito qui (per tutta sua regola) *Materdei Palazzo de' Flavii n° 4*.

Voglia bene al suo aff^{mo},

A. Ranieri.

P. S. — I Volgarizzamenti consistono come le dissi nel Manuale di Epitteto, nella favola di Prodicò, in quattro discorsi morali d'Isocrate cioè discorso del Principato a Nicocle, Nicocle e l'Orazione Areopagitica.

62

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 31 Gennaio 1844.

Gent. Sig. Le Monnier,

Ebbi la gentile sua del 21. Ella già saprà, a quest'ora, che i noti Ms., salvo i soli Volgarizzamenti, la cui mole Ella può esattamente calcolare dalle indicazioni che già le ho date, furono da me consegnati al bravo M. Farinola, ed ora sono certamente nelle venerabili mani del Niccolini. Tocca ora a V. S. fare il resto.

In quanto ai Volgarizzamenti, se potessi, mi scioglierei volentieri, e non lascerò di fare una prova. Ma, se non potessi, V. S., anche fra non molto, sarà avvisata ch'essi si troveranno nelle mani medesime del Niccolini, giacchè sono io stesso dietro a farne una seconda copia, essendo cose di lingua d'una certa esattezza da non potersi fidare a nessuno. E ad ogni modo, V. S., non tema mai della celerità di quel che possa farsi in questo paese, dove tutto va a passi di tartaruga. L'originale mi è troppo prezioso come autografo, per darlo a' stampatori. E la prima copia non potrò mai darla, se non termino la seconda. E solo per questo non gliene ho mandata.

Mi è di gran consolazione il vederla così pronta e volenterosa nel primo affare che si tratta insieme. E come l'indole mia (benchè forse il terreno dove mi trovo impiantato possa farla parere altra) è perfettamente simile alla sua, sono sicuro che ci troveremo assai bene insieme. Spero che a suo tempo V. S. mostrerà lo stesso ardore nell'atto, che ora mostra nella buona disposizione.

Prenderò volentieri il carico di farle fare i due disegni. Per il ritratto, io ho la maschera che feci cavare dal cadavere; e di là ne ho fatti cavare due disegni, che due signore ora lontane mi hanno tolto. Resta dunque che se ne faccia un terzo il più accuratamente possibile, nè si può cavare altronde

che dalla Maschera, trovandosi che un ritratto che fu fatto in Bologna e un altro posto innanzi a una vita scritta dal Prof. Montanari di Pesaro e dedicata, per sua gentilezza, a me sono cose da chiodi. Per il monumento, il Sig. Ruggiero architetto è pronto a rifare il disegno nella misura che V. S. indicherà : però aspetto la *pagina* che V. S. m'offre di mandarmi ¹.

.

(.) ² alla Vita o Elogio da predecere alle opere del ³ appena sarò fuori di questi Prolegomeni, ed avrò messo in assetto qualche altra faccenda che non mi lascia, già da buona pezza, vivere, farò in modo di assolverla ; ed o la manderò (che si potrà facilmente) o la recherò io stesso a suo tempo.

Se vede il Sig. Niccolini, la prego di rammentargli ch'io sono da gran tempo senza sue lettere e che ne sono non mediocrementemente afflitto.

Mi creda con vera stima ed amicizia,

Devotissimo suo e aff^{mo},

A. Ranieri.

P. S. — Questa lettera ha dovuto rimanere 10 giorni qui, perchè non v'è stata fin oggi partenza di vapori napoletani. Il Francesco I non partì al 1 del mese. Le mando una copia della Ginevra ed una di Frate Rocco. Il prezzo della Ginevra non posso dirglielo perchè in questo momento mi viene recata ; ma non sarà tanto poco e, nel caso, si può vendere anche aperta, perchè questa edizione (ch'è la sola vera e non

1. L'édition publiée par Le Monnier porte, en effet, en frontispice au premier volume, un portrait de Leopardi sur son lit de mort, dessiné par G. Turchi et gravé par F. Livy ; et, en tête du deuxième volume, une réduction, d'après le dessin de Ruggiero, du monument funéraire que Ranieri voulait élever à Giacomo. Ce dessin a été gravé par G.-P. Lasinio.

2-3. Ici, le papier est déchiré. Nous avons remplacé par des lignes de points les passages manquants, qu'il nous a été impossible de reconstituer.

costosa) si vende comunque etc. Il dì 21 le spedirò i *Prolegomeni* che la prego di stamparmi subito. La storia dal V al IX secolo le sarà mandata costì fino a casa. Ma le raccomando tanto per la pronta stampa de' Prolegomeni che saranno copiati in carattere chiarissimo e saranno correttissimi. È un'inezia : ma m'importa moltissimo che sia stampata subito.

Mi creda sinceramente suo devotissimo,

A. Ranieri.

Il prezzo della storia glielo farò sapere anch'io insieme al resto.

Ranieri à Le Monnier.

Preg. Sig. Lemonnier,

Io ho già da più [giorni?] raddoppiata la copia de' Volgarizzamenti del Leopardi. Era mio intendimento di farne pervenire il duplicato nelle mani del Sig. Niccolini, acciocchè facesse seguito e compimento a tutto quello di cui il prelodato professore è già depositario : e il modo che solo potevo scegliere era quello dei Signori Torello e Borghesi da V. S. indicati. Ma V. S. non ha per anche avuta la bontà di scrivermi una parola di ricevuto delle due operette mie (*Ginevra e Frate Rocco*) mandatele per quel mezzo, e giacchè la *Storia* gliel'ho mandata per altra via e so che l'ha avuta. Onde nel dubbio d'una dispersione, non posso fidare allo stesso mezzo una copia che non ho potuto evitare di fare da me stesso, e che non avrei più il tempo nè la forza di rifare. Spero dunque che V. S., nel momento stesso in cui riceverà questa lettera, io possa, col vapore stesso del 21, mandare la mentovata copia all'ottimo Sig. Niccolini per mezzo di detti Sigg. Torello e Borghesi e raccomando il plico a V. S. — E del Bini nulla mi dice ?...

Mi creda con vera amicizia e stima

Aff^o amico e Dev^{mo},

A. Ranieri.

Napoli, 11 Marzo 1844.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 1 Aprile 1844.

Egregio Signore,

Eccoci ad aprile; e nulla ancora si è veramente concluso!

V. S. ha veduto che non era stata leggerezza mia o del Vieusseux, se nel giugno passato non s'ottenne dal buon Canonico Bini il permesso che si desiderava. Ha veduto ancora che, dopo molti dirivieni, s'è dovuto tornare al mio primo proponimento, cioè, di stampare nel *medesimo sesto costì*, tutto quello che si poteva, che dev'essere certamente la massima parte, e *fuori* il resto. Questo *resto* non può essere che la *Ginestra*, il *Porfirio* e forse il *Copernico*. Il *Tramonto della Luna*, lo *Stratone* e i *Pensieri* mi paiono cose innocenti. A ogni modo, V. S. dovrebbe affrettarsi a farmi *subito subito* conoscere la *doppia lista* di quel che si stamperà *costì* e di quel che *fuori*. V. S. ha dimenticato che di stampa non dee scrivermi per la posta ma per il solito mezzo. Le rammento *efficacemente* la mia preghiera. Bisogna che V. S. non s'indugi più a concludere qualche cosa, acciocchè io possa accingermi alla mia corsa *costì*. Per mezzo del buon M^{se}. Farinola ho spedito all'ottimo Prof. Niccolini, i *Volgarizzamenti*, che formano il compimento delle opere del Leop., e quel mio piccolo librettino cui ne porta per titolo *Prolegomeni di una introduzione allo studio della scienza storica*. La promessa fattami di stampare questi prolegomeni, V. S. dovrebbe *eseguirli* senza nessun indugio. Essendo un'inezia, spero che mi darà questa prova d'amicizia, ch'io avrò carissima, e della quale, per tante mie ragioni, le resterò assai obbligato: intendendosi sempre che l'obbligazione maggiore anzi unica consisterà nella *prestezza*. Io non posso nè anche immaginare che il buon Canonico Bini (al quale la prego sempre di presentare i miei distinti ossequi), possa trovare la più piccola difficoltà a quell'inezia ch'io ho *pensatissimamente* scritta nella ferma intenzione di non offendere per nulla la

più rigorosa delle censure. Se non l'avessi saputo fare, vorrebbe dire che sono proprio un imbecille.

La vita del L. la recherò meco ; e sono certo che la Censura non v'avrà nulla da ridire. Prego V. S. di rispondermi soprattutto, massime dei miei *Prolegomeni colla maggiore possibile celerità*. E mi creda di cuore

Suo devotissimo,

A. Ranieri.

Ranieri à Le Monnier.

Gent. Sig. Le Monnier,

V. S. avrà potuto vedere da se stessa che la mia predizione s'è verificata. Io ero certissimo, e lo dissi, che, giunti costì i Mss. ne sarebbe poi seguitato un lungo silenzio ; e per questo, a dirle il vero, non me ne davo da principio troppo pensiero.

Intendo che la colpa non è di V. S. Nondimeno, trattandosi di pochissime cose (quali sono le inedite, poichè delle edite in paesi più rigorosi della Toscana non credo che si faccia disputa) non so perchè non si possa sapere da tre mesi quali possano stamparsi e quali no. Intanto noi abbiamo assoluto bisogno di saperlo, per poterci governare : ed io torno a pregare efficacissimamente V. S. a volermi chiarire al più presto intorno a una faccenda che mi tiene in sospenso più di quello che sembra nell'apparenza. Io mandai anche i Volgarizzamenti all'impareggiabile Prof. Niccolini, siccome V. S. me ne fece rezza. Ne ritenni qui l'altra copia che ne cavai, e sono sei mesi che temporeggio col libraio appunto per farne servizio a V. S. Insomma ecco che maggio ci è sopra ; e l'indugio di costì comincia a mandar sossopra, anzi ha già in gran parte mandati, tutti i miei divisamenti annunziati lungo pezzo fa alla V. S. Per mezzo dell'ottimo M^{se}. Farinola, e insieme coi predetti Volgarizzamenti, mandai anche al buon Niccolini quel mio piccolissimo lavoro di filosofia storica che V. S. mi aveva promesso di stampar subito. Se il Can. Bini trova a ridire

anche a quello, allora chiuderemo i libri e ci persuaderemo che la tipografia è finita per l'Italia. Ma come ciò non può essere, così, essendo certissimo del permesso, prego V. S. di rendermi de' due favori l'uno, o *presto* stamparlo, o *presto* dirmi che non ne vuol far altro, acciocchè io possa governarmi di farlo stampare altrove.

E rammentando a V. S. la preghiera di non iscrivermi di cose di stampa se non per mezzo del Sig. Viollier, al solito, me le professo con molta stima ed amicizia.

Aff. Serv. ed am.,

A. Ranieri.

Napoli, 21 Aprile 1844.

66

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 13 Maggio 1844.

Gentil. Sig. Le Monnier,

Io non le rammenterò che da'primi di gennaio che le mandai i Mss. di Leopardi, siamo alla metà di maggio, e nulla io so ancora di fermo intorno a quello che V. S. intende di fare; ma le dirò solo che dopo la preg. sua del 19 Marzo (N. 1954), nella quale mi prometteva una prontissima risoluzione intorno alle difficoltà incontrate col Bini, io non ho mai più riveduti i suoi caratteri : il che vuol dire che due preziosissimi mesi sono scorsi indarno.

.

Suo devotis. Serv. e Am.,

A. Ranieri.

67

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 23 Maggio 1844.

Gent. Sig. Lemonnier,

Ieri l'altro, dopo partito il Francesco, ho ricevuta la vostra lettera del 19. Non potevo dunque risponder più presto di

oggi col Castore, come fo veramentè. V. S. parla ch'io sono sdegnato. Mi permetto di dirle che questa non è frase da uomo d'affari, qual è V. S. Negli affari bisogna ragionare e non isdegnarsi. Ed io che fo l'avvocato ragiono tutto il dì e non mi sdegno mai per affari assai più gravi. Come ora mi sdegnerei per cosa di stampa? Ma se poi, ragionando, io le mostrerò che V. S. non istà a quel che già una volta ha detto, V. S. dee prendere ciò come ragionamento e non come sdegno.

Io dunque le rammenterò che scrivemmo per sei mesi intorno a chi dovesse dire il primo quanto al compendio dell'edizione del Leopardi; che V. S. promise mille volte d'essere il primo a dire, quando vedesse i Mss. etc. che quasi a questo solo fine i Mss. furono mandati (giacchè per la Censura io sapevo che poche cose avrebbe vietate e si era già detto con V. S. di stampar queste fuori); e che però mi dee parere stranissimo che V. S. *revienne à la charge* dopo cinque mesi mandati i Mss. Concludo dunque definitivamente che V. S. è quella che dee dire, perchè così s'è convenuto, e che gli elementi sopra i quali dee dire sono: 1° Proprietà de' Mss., dalla alienazione della quale è giusto e onesto ch'io cavi tanto quanto mi aiuti a compiere il Monumento cominciato ed a fare una corsa costì per sopravvedere l'edizione, dell'importanza della quale cosa prego V. S. di lasciar giudice me anzi il defunto stesso, di cui io solo ho le prescrizioni a quest'uopo.

2° I lavori fatti (che sono statì improbissimi) per l'ordinamento pratico dell'edizione;

3° La vita, benchè questa sia l'ultima e la menoma delle cose.

Torna dunque ora a lei a rispondermi presto. E quando lo farà, resta pregata d'indicarmi un poco meglio le cose *non permesse*. I due *dialoghi* sono certamente il *Copernico* (non mai stampato) e il *Porfirio*. La *canzone* è la *Ginestra* certamente. Ma quali sono i due *discorsi*? Sarebbero mai due discorsi d'Isocrate? Allora sarebbe curioso che la censura fiorentina ne volesse più della napoletana? Si tratterebbe forse del *Frammento di Stratone da Lampsaco*? Ma quello non può chiamarsi *discorso*! e poi quale sarebbe il secondo *discorso*?... Mi dichiari questo enigma, e mi faccia il piacere di dirmi un per uno quali sono gli 8 de' 110 *Pensieri* che non

sono permessi. Un momento di conversazione coll'ottimo Canonico metterà certamente V. S. al chiaro di tutto : poichè il buon prelato ha dovuto certamente *segnare* le cose vietate

.

In aspettazione di un suo *prontissimo* riscontro, la prego di credermi con vera amicizia

Suo devotissimo,

A. Ranieri.

68

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 1 Giugno 1844.

Gent. Sig. Le Monnier,

... In quanto all'edizione delle opere del Leopardi, non posso che confermarle quanto le ho già scritto. La prego di esser ragionevole a non togliermi un diritto che V. S. stessa mi concedette dopo lunga discussione, cioè il diritto di non *dire*. Nè V. S. dee mai credere ch'io voglia fare guadagno, perchè può domandare a chi mi conosce s'io sono uomo da ciò. Ma è mio solo desiderio d'aver un aiuto al viaggio ed al monumento. Intanto il ritratto si sta già eseguendo da un valente artista, nè ho creduto (poichè V. S. me ne lasciava la scelta) di farlo eseguire a contorno, per molte ragioni che le dirò a voce. Non importa se l'incisione costerà un poco più. Il disegno del Monumento sarà eseguito subito dall'Architetto Ruggiero che dovrà compierlo : ed è artista di raro ingegno ed esattezza.

Vorrei dirle tante altre cose ; ma non posso : e già ho scritto più che non credevo potere.

Spero che V. S. mi risponderà al più presto e sia ben certa che se, come non ne dubito, V. S. si porrà sempre al giusto meco, io farò ogni opera acciocchè V. S. si ricordi un giorno con piacere di avermi procurata la sua gentile conoscenza.

Mi creda con tutto il cuore

Aff. Am. e Serv.,

A. Ranieri.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 20 Giugno 1844.

Gent. Sig. Le Monnier,

... Insieme con questa lettera V. S. riceverà una *scatoletta* con entro il ritratto che V. S. desiderava del Leopardi. L'artista (Morcelli) che lo ha eseguito, è valentissimo. E la somiglianza ci è sembrata, a me ed a tutti, MIRACOLOSA, trattandosi che l'artista mai non conobbe l'uomo vivo, che vivo stesso il Leopardi non fu mai potuto ritrarre somigliantemente e che il tutto si è dovuto cavare dalla Maschera gittata sul cadavere. Due ritratti ch'io ho fatti fare ad olio (un piccolo ed un grande) non sono venuti così perfettamente somiglianti, malgrado la potenza de'colori; e se V. S., cavata che avrà l'incisione, vorrà compiacersi di cedermelo, io sono pronto a compensarnela in qualunque modo le piacerà, tanto più che vorrei l'avesse presente lo scultore che ne dovrà fare il busto. E però la scongiuro di por mente che non si sciupi.

Il compenso dell'artista è stato stimato quindici ducati Napoletani. Io gliene ho dati soli dieci; e, come modestissimo, n'è stato contento. Credo d'averne avuto buon mercato. La scatolina l'ho diretta (giusta l'avviso di V. S.) ai Sigg. Torello e Borghesi di *costì* e poi fattala raccomandare ai Sigg. Semiani e Borghesi di Livorno. Prego caldamente V. S. di prenderne subito conto. Fra non molto spero d'inviare gratis il disegno del Monumento. V. S. mi faccia il piacere di mostrare subito, il ritratto all'impareggiabile Prof. Niccolini (anzi lasciarglielo un giorno) e sono certissimo che anch'egli sarà colpito dalla *miracolosa* somiglianza.

I cento zecchini offertimi da V. S. sono poca cosa non a quello che io vorrei, perchè non vorrei nulla; ma alle immenses spese fatte e da fare per tante e tante cose che indarno tenterei annoverare. Nondimeno io non intendo d'arrecar indugio ad un' edizione ch'io spero gloriosissima per la memo-

ria d'un mio tale e tanto amico : e però me ne dichiaro contento, se già, alla mia venuta costì, non paresse a *V. S.* stessa di dovervi fare qualche giunta. Solo desidero modificato il modo del pagamento : facendomi mestieri che *V. S.* abbia la bontà di soddisfarmi d'una metà, almeno al mio giungere costì. Dell'altra metà sarò contento d'esserne soddisfatto uno, due e anche tre mesi dopo la pubblicazione. In quanto alla mia *revisione*, bisogna porsi d'accordo in modo che segua nelle ferie autunnali, poichè *V. S.* è uomo d'affari e sa ch'io fo l'avvocato.

Io aveva tutto disposto per Maggio. *V. S.* sa che non fu mia colpa dell'indugio. Mi rimetto poi a *V. S.* per quel numero di copie che la piacerà di concedermi. *V. S.* mi dice sempre... *La vita che V. S. DICE d'aver in pronto*. Che vuol dire questo ? Crede *V. S.* ch'io le direi d'avere in pronto quel che non ho?...

Nondimeno debbo comunicarle qualche mio pensiero intorno a questo fatto, che ha bisogno d'una lunga lettera ad esser comunicato, nè io ho più forza e tempo stasera. Mi riserbo dunque di scrivergliene a maggior agio. *V. S.* si ricordi che ho aspettato lei e la censura 9 o 10 mesi. Non importa che ora si facciano le cose *a modo* come si dice costì : e le cose *a modo* non possono farsi dandosi più fretta che non è conveniente.

V. S. mi parla ch'io dissi : *tre canti e tre dialoghi* poi sono *due e due*. Forse io dissi *tre prose* e *tre poesie*. Ma o ch'io abbia detto nell'uno o nell'altro modo, non errai quando scrissi delle poesie, oltre alla *Ginestra* e al *Tramonto della Luna* vi era ne' Mss. una *satiretta* dove si nominano alcuni *viventi*. Il defunto, morendo, desiderò che non si stampasse. Io, nel primo caldo, avevo risoluto il contrario. Poi pensai ch'era mal fatto ; e quando, tre mesi dopo la lettera che *V. S.* dice di aver sottocchi, le mandai i MSS., tolsi quella *satiretta*¹. Delle prose poi, oltre al *Porfirio* ed al *Copernico* v'è il *Frammento di Stratone da Lampsaco*. *V. S.* forse ha creduto che

1. Voir, à ce propos, la lettre de Ranieri à Le Monnier du 11 octobre 1843. La petite satire en question est la pièce en vers publiée dans les *Scritti vari inediti* sous le titre *I nuovi credenti*. Remarquons, en passant, que ces vers ne contiennent aucun nom propre. Ranieri n'a pas voulu la publier, certainement pour d'autres motifs.

fosse traduzione : ma sappia ch'è originale e inedito : ed ecco che il num. *tre* sta bene. V. S. mi perdoni s'io mi mostro un poco sensibile in certo genere di cose.

Attendo subito una sua grata risposta.

Intanto mi creda con vera e sentita stima

Aff. Amico e Serv.,

A. Ranieri.

P. S. — Rammento finalmente a V. S. che la clausola della mia venuta costì è stipulata in mio favore ; acciocchè nel caso (per altro difficilissimo e che mi sarebbe cagione del più profondo dolore) che circostanze imprevedute e al tutto indipendenti dalla mia volontà, mi vietassero di venire, V. S. degni rammentarsi ch'io solo ho il diritto di rinunziarvi. Ma di ciò e di tante altre cosette avremo il tempo di scrivercene con più comodo. Per ora non ne posso più ; e solo la prego di credere di me quel ch'io credo di V. S., cioè ch'io sono ispirato dai più puri e sinceri sentimenti e che desidero di fare altri ed egualmente onorevoli affari con V. S. Mi creda novamente

Suo aff^{mo},

Ranieri.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 24 Giugno 1844.

Gent. Sig. Le Monnier,

Io le scrissi la mia precedente lettera colla febbre, come le scrivo anche questa. Pure non voglio mancare comunicarle il più brevemente ch'io potrò quei miei pensieri sulla *vita*, per mostrarle sempre più il mio ardentissimo desiderio che tutto si faccia bene e presto. Pongo però per condizione *sine qua non*, che tutto quanto io le comunico debba rimanere occulto a chicchessia (escluso sempre, al solito il nostro impareggiabile Niccolini) finchè non avremo *bene fermato* fra noi quel che sia da fare a questo proposito.

V. S. dee sapere che il Giordani non disgradirebbe di scriver

egli la *vita* del nostro defunto : ma che, in sostanza, non sapendone nulla, vorrebbe avere da me tutti e singoli gli elementi. Io che mi trovavo già di aver raccolti questi elementi sia dal mio stesso contubernio di dieci anni col defunto, sia da tanti sforzi fatti dopo la sua morte per ben conoscere quella parte dei suoi giorni ch'egli non aveva menati meco, sia dalla mia lunga corrispondenza con un professore tedesco possessore di tutti i zibaldoni filologici dello stesso defunto n'avevo già fatto un faticoso lavoro, che il Giordani avrebbe desiderato d'aver nelle mani. Io che sono stato, per verità, sempre prontissimo non meno a' sacrifici materiali che agl'intellettuali, e che ho sempre preferito le cose alle parole e gli altri a me stesso, non sarei stato ritroso a contentarnelo. E già quasi mandavo il tutto, quando ne fui gagliardamente sconsigliato da molti miei illustri amici di qua e di fuori (e qualcuno celebre compatriotto dello stesso Giordani) ai quali parve strano, ed a qualcuno anche poco dignitoso per me, ch'io lasciassi scrivere altrui una vita ch'io avevo già faticosamente scritta, e ch'io solo aveva a un tempo il *diritto* et il *dovere* di scrivere. Adunque me ne ritrassi, e, come segue sempre ne' casi difficili, attendeva dal tempo e dall'opportunità stessa che mi si potesse offrire di dare un'edizione in Italia o fuori, una risoluzione al mio dubbio. Offertamisi l'occasione di V. S., seguitai nel mio dubbio finchè la Censura di costì, si fosse determinata; e però, nel mandare tutti i Mss., ritenni la Vita. La determinazione della censura di permetter tutto o quasi tutto, e di V. S. di stampare, non mi è pervenuta che da pochi dì. Ora dunque è giunto il tempo di risolversi.

Nel qual proposito io le dirò francamente che se da una parte mi dorrebbe molto di scontentare il Giordani ed anche di rapire un suo illustre encomio al defunto, dall'altra non mi dorrebbe meno di parere, verso me stesso e verso il mondo, ch'io che dovevo più parlare, abbia taciuto, dove che tutto quello che il Giordani dicesse, non sarebbe che tolto di peso da quanto io ho lungamente e faticosamente raccolto, e benchè meno elegantemente, anche scritto. Oltredichè (fuori qualunque immodestia), poichè la storia di un uomo di lettere non è che la storia delle *fasi*, per così dire, del suo ingegno, di queste *fasi*, il Giordani non potrà mai sapere quel

che ne so io ; e dove lo copiasse da quel che ne scrivessi io, sarebbe sempre copia e non originale. In fine ogni uomo appartiene al suo sècolo ; e a dirla fuor de'denti, malgrado la sua grandezza, il Giordani è forse meno abile a intender Leopardi che non siamo, malgrado la nostra piccolezza, noi, che siamo di pochi anni minori e quasi suoi coetanei.

E vero che il Giordani stesso mi ha scritto mille volte che solo *Antonio poteva scrivere bene la vita di Giacomo*, e mille e mille altre carezze tutte cortesia, gentilezza ed affezione. Ma sono carezze di letterati, le quali non sono mai un sintomo sincero che la piaga dell'amor proprio sia sinceramente rimarginata ¹.

In questo stato di cose, io da una parte mi sono risoluto a dimandare, prima di deliberare, un paterno consiglio al nostro immortale Niccolini ; dall'altra mi par bene di sottoporgli io stesso un mezzo termine ; cosa assai recipiente in Italia, ch' è il paese dei mezzi termini.

Il mezzo termine sarebbe di farmi io stesso a pregare il Giordani di scrivere la *vita propriamente detta*, cioè la piccola catena degli avvenimenti che la compongono, catena della quale gli somministrerei io stesso gli anelli : e dove io avessi aperta la pratica, sarebbe poi mia cura di porlo direttamente d'accordo con V. S. per la sua retribuzione se mai fosse necessaria. Nel tempo stesso riserbarmi io la cura di scrivere una prefazione all'edizione, nella quale avrei campo a parlare lungamente della sua vita intellettuale, del modo onde rampollarono in lui l'uno dall'altro que' pensieri e quelle visioni dell'universo che diedero nascimento alle sue varie composizioni ; e in somma di tutto quello che solo dieci anni di contubernio possono avere data l'opportunità di conoscere e di manifestare.

Se il mezzo termine ottiene la piena approvazione del nostro impareggiabile Niccolini, e, per conseguenza, di V. S. che in ciò non vorrà certamente allontanarsi dal parere di un tanto uomo, allora V. S. può compiacersi d'avvertirmene, acciocchè io possa fare quel che sarà di mestieri. In qualunque caso però, o di approvazione o di disapprovazione, V. S. *non dee*

1. Ces paroles sont vraies surtout appliquées à Ranieri.

mai profferir sillaba di ciò col Giordani fino a che non sarà giunto il tempo in cui io stesso l'avvertirò di doverlo fare. Si rammenti che questa è stata la condizione *sine qua non* della comunicazione del segreto : e le ragioni di essa sono *indispensabili*.

Tutto quanto le ho detto non dee porre V. S. in niun pensiero che l'edizione vi abbia ad esser ritardata. Se anche fosse, da tutto quanto le ho significato, V. S. vede che non sarebbe mia la colpa. Ma se V. S. va veramente di fretta, sarà facile di stampar la *vita* e la *prefazione* all'ultimo con numerazione *diversa* e romana ; ed ecco tutto rimediato. Anzi, a questo proposito, vorrei proporle un'altra agevolezza. Noi potremo per mezzo de' vapori sardi e napoletani (di entrambi i quali io dispongo) ordinare fra noi una così frequente corrispondenza che a V. S. sarebbe facile di mandarmi le prove di stampa ch'io le rimanderei immediatamente corrette etc., etc. S'intende ch'io farei solo l'ultima correzione ; quella sola che dipende dalla mia conoscenza *intus et in cute* della maniera del Leopardi ¹ etc. E così nelle ferie autunnali, ci troveremmo in parte avanzato il lavoro costì, ed a voce si darebbe presto e bene l'ultima mano a quel che resterebbe ed a quanto concernerebbe la *vita* e la *prefazione*. E questo le dico, perchè io sono nella ferma intenzione di fare nelle predette ferie la mia gita costì, vedendo sinceramente sparire a milioni le difficoltà appena ci fosse possibile di ragionare un poco a voce insieme etc., etc., che avendole solo per esattezza e rigore di contratto rammentato nella precedente mia, come le rammento anche in questa, che la clausola della mia venuta costì è stipulata in mio favore.

Mi voglia sempre bene, mi risponda presto, mi rammenti al nostro impareggiabile Niccolini, e mi creda sinceramente

Suo devotis. am.,

A. Ranieri.

1. M. Luiso a lui : *intus et in cute* di Leopardi.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 8 Luglio 1844.

Gent. Sig. Le Monnier,

.

Sono contento che il ritratto di Leopardi non le sia dispiaciuto. Il non essere parso somigliantissimo all'ottimo nostro Niccolini, debbo credere che non derivi da altro se non dal non aver egli veduto il defunto gli ultimi quattro o cinque anni che visse. Qui a me, a' miei, a tutti coloro che lo conobbero, è sembrato un miracolo di somiglianza, considerato che non s'aveva elemento che la maschera. Il Leopardi non fu mai ritratto, se non una volta, ma orribilmente in Bologna.

Fra non molto spero che potrò mandarle il disegno del Monumento, che ancora non ho potuto avere dall'Architetto Ruggiero occupatissimo.

.

Non mi pareva di aver recata, nella sostanza, nessuna modificazione alla proposizione da Lei fattami intorno ai MSS. del Leopardi etc. e però sono un tantino maravigliato che V. S. mi si protesti così taglientemente invariabile. La mia modificazione consisteva e consiste non ne' dugento francesconi (benchè certo non molto) ma nel modo del pagamento. V. S. disse: un terzo dopo un mese pubblicata l'opera, un terzo dopo tre, un terzo dopo sei. Io risposi; una metà dopo uno due o anche tre mesi pubblicata l'opera. Ora le dico, per ultimo,

che sarò contento d'una metà alla mia venuta costì, l'altra a dirittura *sei* mesi dopo la pubblicazione. Ma pretendere poi ch'io, dopo tutto quello che ho speso e lavorato finora, dopo quello che spendo tuttavia per compiere il monumento che sarebbe ridicolo di non compiere prima che V. S. pubblichi l'edizione col suo disegno, e dopo il viaggio costì, etc., etc., non potessi nè anche riscuotere la metà del compenso che si paga da per tutto alla consegna de' Mss. non mi pare pretesione nè equa nè giusta. Ma si tratta di aiutarmi un poco nelle mie spese; e non d'altro. E questo è tanto vero, che, se per un caso inopinato, io fossi costretto di rinunciare alla condizione ch'io stesso ho apposta in mio favore di venir costì a sopravvedere un momento l'edizione, etc., etc., non farei più nessuna difficoltà di starmene anche per il modo del pagamento alla sua prima proposizione.

Ma venendo (come sono risolutissimo), come mai V. S. potrebbe pretendere ch'io anticipassi tutto di mio? Mi dica in coscienza se il mio non è discorso di uomo onesto e non nero? Attendo dunque una ricapitolazione netta e precisa del nostro contratto, alla quale V. S. risponderà non meno nettamente e precisamente, come mi propone di fare.

Per le prove, che V. S. potrebbe cominciare a mandar qui prima della mia venuta costì (le ferie autunnali cominciando qui più tardi, credo, che non costì) pe' vapori Sardi e Napoletani di Livorno a qui e viceversa, penserò io senza spesa di V. S. Ma di Livorno a Firenze e viceversa, bisogna che si occupi V. S. non avendo io nessun mezzo, come ella può intendere.

Per tutto quanto riguarda *la vita* e il *Giordani* mi riservo di scrivergliene l'ultima mia risoluzione *fra qualche dì*. Ma V. S. *non tardi* perciò a rispondere a questa mia d'oggi. Assai facilmente io mi risolverò a contentarla, ed a scrivere o, per meglio dire, a concludere *la vita* da me solo, perchè intendo che, sotto la tirannia d'uno scrittore lontano, saremo entrambi non poco sconcertati nel placido e ordinato andamento dell'affare, che vogliamo compiere più da amici della memoria del defunto e della buona riuscita dell'edizione, che da parti contrattanti. Ma si ricordi che, ragionando di un tale e tanto mio defunto amico, poco mi conterebbero le parole soverchie;

ma che, nondimeno, dovrò anch'io tagliare molto del già scritto quando immaginavo che l'edizione si facesse fuori Italia... Ma di ciò nella definitiva : ed intanto, pregandola di rispondermi a tutto rigor di posta, e di annunziarmi la pubblicazione de' Prolegomeni, intorno alla quale sono in molta pena, per i personaggi cui avevo già scritto di mandargli me le professo

Suo devotissimo.

A. Ranieri.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 21 Luglio 1844.

Gent. Sig. Le Monnier,

Io non sono meno di V. S. ammiratore del laconismo. E se talora scrivo molto, è sempre per necessità e di mala voglia. Concluderò io la *vita*, perchè vedo che così Le fa più comodo. Troveremo poi insieme il modo di correggere il Giordani.

Qui le ferie autunnali consistono nel solo mese di ottobre. Se dunque verrò, sarà per quel mese, ma non prima, nè dopo. Nel corso di quel mese V. S. mi pagherà a rate i primi cento francesconi, secondo che mi bisogneranno. Io sarò ad ogni uopo di correzione ; e dipenderà da' suoi torchi di pubblicare per la fine di ottobre. Gli altri cento me li pagherà sei mesi dopo la pubblicazione propostami colla sua del 4 giugno. — Le spedirò la *vita* il 24 agosto coll' *Ercolano* ; salvo malattia o altro caso indipendente dalla mia volontà. — V. S. mi domanda quando può cominciare la stampa. Appena ricevuta questa lettera, le rispondo.

Mi pare strano voler prima la *vita approvata*. Se vengo, con quanto maggiore comodo e utile potrò sentirmela a voce coll'ottimo Bini ?

Se non vengo (che non credo), perchè non potrò contentarlo per iscritto ? Chi ha saputo contentarlo nella più tremenda quistione di Filologia, non lo contenterebbe in una *Vita* ?... Con una tal diffidenza, non si può far nulla in commercio :

e l'arte sta nel distinguere gli uomini con cui si tratta. — Per il manifestino, glielo manderò fra qualche dì insieme col disegnano del monumento che aspetto a momenti. — Per le note, V. S. ponga un segno di nota nei luoghi ove il Bini lo desidera. Poi, o a voce (come credo) o in iscritto, me la sentirò con l'impareggiabile Canonico. E le note e la vita (questa in numeri romani) si stamperanno all'ultimo. Che può seguire? Ch'io muoia prima di far approvar la vita e le note? E V. S. (come già propose) farà scrivere le note al Bini, *pubblicherà la mia morte*, metterà una vita a suo modo e pagherà tanto di meno, per la vita, a' miei eredi.

Per le prose, sta bene il modo propostomi: ed avvertirò immediatamente Semiani e Borghesi. Appena avrò un momento di tempo, le trarrò la cambiale di ducati undici e sessanta. — Attendo suoi grati riscontri e mi creda con vera stima ed amicizia

Suo amico e Ser.,

A. Ranieri.

73

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 13 Agosto 1844.

Gent. Sig. Le Monnier,

Eccole l'*Annunzio* ch'Ella desiderava. Io non credo di poterlo fare meglio e parmi che possa stare. Dove le piaccia di stamparlo, lasci l'ortografia e soprattutto la *punteggiatura*, le *iniziali* e i *corsivi* nel modo onde io li ho messi ¹.

1. Voici l'*Annunzio* dont parle Ranieri et qui a été reproduit en tête du premier volume des œuvres de Leopardi publiées par Le Monnier :

Avviso intorno a questa Edizione.

Questa edizione sarà preceduta da una *Notizia intorno agli scritti, alla vita ed ai costumi* dell'autore, scritta dallo stesso Antonio Ranieri; e si comporrà: di trentasei *Canti* e di sei *Frammenti* poetici con dodici *Note*; di ventiquattro *Operette morali* con sessantadue *Note*; della *Comparazione delle sentenze di Bruto minore e di Teofrasto, vicini a morte*; di centundici *Pensieri morali*; del *Martirio de'santi padri del monte Sinai*

Sono 4 odi e 4 lettere cui V. S. non risponde lasciandomi perfino senza copie de' Prolegomeni. Nello stato delle nostre presenti relazioni questo silenzio oltrepassa il permesso.

Io sono nelle tenebre intorno al. ¹ ha cominciato a stampare o se no intorno a tutto quanto le ho scritto e domandato nelle 4 mie e quindi intorno alle stesse risoluzioni che convien prendere.

Io ho la *vita* in pronto ; ma sono in continua relazione con un Prof. Alemanno di Parigi ² del quale ho continuo ed assoluto bisogno per la parte *filologica*. Attendo Mss. etc. che mi debbono arrivare e che non arrivano. Se V. S. dopo molte prove di fiducia ch'io Le ho date volesse darmi la singolar prova di diffidenza di porsi in silenzio fino a che non ha fra le mani la *vita* della quale io L'ho tanto e per tante buone ragioni pregata di lasciarmi metter d'accordo in voce col C. Bini, allora sarebbe segno che V. S. volesse trattarmi, non da Ranieri, ma da traduttore di Romanzi e che quindi la nostra bella e gloriosa impresa ne dovrebbe essere interrotta. Ma sono certissimo che tutto ciò è assai lontano dall'animo di V. S. ch'è nobile e gentile.

e dell'eremo di Raitu ; e dei Volgarizzamenti del Manuale di Epitteto, della Favola di Prodicò narrata da Senofonte, di quattro Discorsi d'Isocrate, cioè, Avvertimenti morali a Demonico, A Nicocle re di Salamina, Nicocle ed Orazione areopagitica, di un'Orazione di Giorgio Gemisto Pletone in morte dell'imperatrice Elena Paleologina e di un Frammento dell' Impresa di Ciro descritta da Senofonte ; dei quali volgarizzamenti, il secondo è preceduto da un breve avvertimento, ed il primo, il terzo ed il quarto da altrettanti discorsi del volgarizzatore. Fra tutte le cose onde si compone questa edizione, molte, benchè stampate o ristampate in Milano, in Bologna, in Firenze, in Napoli, in Palermo, in Parigi e altrove, sono presso che impossibili a trovare. Le non mai più stampate sono : due *Canti*, cioè, il *Tramonto della luna* e la *Ginestra* o il *Fiore del deserto*, tre *Operette morali*, cioè, il *Frammento apocrifo di Stratone da Lampsaco, dell'origine del mondo*, predecuto da un breve *Preambolo*, il *Copernico, dialogo*, e il *Dialogo di Plotino e di Porfirio* ; il centundici *Pensieri morali* ; e i primi tre *Volgarizzamenti* coi due *Discorsi* e l'*Avvertimento* del volgarizzatore. Il monumento, disegnato da Michele Ruggiero, che ne fu medesimamente architetto, è stato intagliato in rame da Paolo Lasinio. Il ritratto, ricavato da Gaetano Turchi in disegno dalla maschera gettata in gesso sul cadavere, è stato intagliato in rame da Filippo Livy. L'iscrizione scolpita sul monumento è di Pietro Giordani.

1. Ici le papier est déchiré.

2. Louis de Sinner.

Attendo da un momento all'altro il disegno del monumento, la cui incisione a contorno è cosa come V. S. sa d'un momento. Mi creda suo devotissimo,

A. Ranieri.

P. S. — Riapro la lettera per dirle che il mio nome lasciato in bianco nella minuta dell'Annunzio, l'aggiungerà V. S. in quel modo che meglio crederà opportuno.

74

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 21 Agosto 1844.

Egregio Signor Le Monnier,

Rispondo il più brevemente che posso a tre sue lettere 10, 11 et 13 corrente.

Qui tutti i librai sono una mano di briganti, perchè gli antichi e veri librai furono completamente distrutti dal ministero Medici. In quanto al Puzziello particolarmente, è uno de' *meno inesatti* e suole il *più delle volte* pagare le sue cambiali. Ma non mi domandi di essere assicurato da altro, perchè proprio non potrei in buona coscienza; e lascio V. S. libera di governarsi come più crederà a proposito; pregandola, in ogni modo, istantemente che non sia profferito il mio nome.

V. S. dice di non poter alterare l'ultima sua profferta. Sta bene dunque; e V. S. darà cento francesconi alla pubblicazione e cento sei mesi dopo. Avendo messa fuori qualche somma e dovendo metterne fuori qualche altra per il viaggio, io, nel caso che questo seguiva, voleva avere un poco di danaro da lei. V. S. mi fa l'onore di credermi ricco. Accetto l'augurio, e non sia più parola di questa inezia.

Ma non è già inezia l'ostinazione di V. S. a non voler cominciare la stampa se non ha in mano la *vita*. Io questa l'ho scritta; ma per la parte *filologica* sarebbe troppo lungo a narrarle *come e perchè e donde* io aspetti alcune notizie di fatto che mi sono indispensabili. Questo impedimento è momentaneo;

ed appena sarà tolto, io Le manderò o porterò la vita. Ma quando V. S. ha in mano *tutte le opere*, non veggio in che i suoi interessi potrebbero essere compromessi a cominciare la stampa il 1° settembre. Del resto quando V. S. non conoscendomi e non degnando di stare al giudizio di chi mi conosce, vuol procedere meco con una tale e tanta diffidenza (se più le piace) cautela, faccia a suo modo e si governi come più le torna a proposito. V. S. già sa che il punto fisso in cui ho fondato speranza di poter disporre dei mss, è l'ottobre, *non prima nè dopo*.

V. S. mi aveva parlato spesso delle *note* volute dall'ottimo C. Bini come cosa che dovessi scriver io. Ora che mi dice che saranno scritte dello stesso Canonico, ne sono lietissimo, perchè dalla sua penna non può uscir nulla che non sia eccellente ed al proposito.

Io non saprei consentire d'alterar l'ordine *tanto studiato* in cui sono disposte le opere. Per contentare le necessità tipografiche di V. S. trovo che il meglio sia di spezzare il primo volume alla fine del *Parini*. Allora il secondo volume comincerà con un frontispizio simile al primo, cioè *Opere*, etc.; o se le piace si potrà aggiungere *parte prima* dove cominciano nel primo volume l'*operette morali*; e *parte seconda* dove cominciano nel *secondo* col dialogo del Ruysch. Ma forse se ne può anche far senza. A ogni modo lo vedrò o qui o costì quando correggerò le prove.

Le degni dire al suo *amico* che o ha franteso egli in Pesaro o il Sign. Montanari qui, quando hanno *sognato* che il Leopardi abbia scritto un *inno alla Grecia*, che mai non iscrisse. Ma è assai più probabile che abbia franteso il Montanari, giacchè abbiamo una gran prova dal come egli *travede* leggendo. Questo buon professore, narrando nella sua biografia del L., come questi ebbe una volta in animo di tradurre i caratteri di Teofrasto e come poi se ne ritrasse, aggiunge: *Dal citato fascicolo però del Progresso di Napoli ci è avvisato ch'egli ha lasciata inedita questa traduzione; nè solo ma con essa ha pure lasciato in bella traduzione il Manuale d'Epitteto e i Morali d'Isocrate mandando innanzi alle versioni preamboli acconciati all'uopo*. Ora l'articolo del Progresso ch'egli cita, che io scrissi e che ho innanzi in questo momento, dice così...

e due versioni dal greco, il MANUALE DI EPITTETO e i MORALI DI ISOCRATE, entrambe ornate di due preamboli — Queste due versioni trovansi appresso il Dottor Pietro Manni, etc... Non avendo i MSS. sott'occhi, io obliai la favola di Prodicò. Da quelle mie parole il Prof. Montanari cava ch'io possedevo la traduzione de' caratteri di Teofrasto, e insino da Parigi me ne hanno domandato! Le paiono cose queste da potersi patire ?...

Concludo dunque una volta per tutte: 1° che Leopardi non ha mai scritto, almeno ch'io il sappia, nè io mai posseduto, un inno alla Grecia; 2° che una volta ch'io ho detto che non ho altro di Leopardi, salvo che quella satiretta, non mi si debbono più muovere di simili domande, poichè io avrò il dritto di offendermene personalmente; 3° che quella satiretta, consistente in pochi terzetti, io non posso nè pubblicarla nè comunicarla ad alcuno e perchè tale fu l'espressa volontà del defunto, e perchè sarebbe follia lo sperare che il Bini l'approvasse e perchè offenderebbe personalmente la memoria dell'immortale defunto, la delicatezza mia e di V. S., editore, e l'amor proprio e la riputazione di molti illustri viventi de' quali l'innocentissimo autore, in un momento di mal umore, dice che, ad uno puzza il fiato, a un altro ha Mercurio e Venere per le vene, a un altro non gli si rizza, un altro ha cinquant'anni e fa l'amore etc., etc. Questa confidenza ch'io Le fo non va, come V. S. intende, fatta a nessun altro al mondo.

Ieri ho veduto cogli occhi miei il disegnano del monumento fatto dall'architetto Ruggiero. Lo avrò senz'altro sabato a mezzodì; ed alle 4 pom. glielo spedirò coll'Ercolano. L'architetto Ruggiero desidera ch'io dica a V. S. che se V. S. ha in mente di farlo incidere dal Lasinio, egli è il PIU CONTENTO UOMO DEL MONDO. Quando no, si offre di farlo, egli stesso, incidere qui da valente incisore sotto gli occhi suoi ed a buon mercato. Io, a ogni modo, Le manderò sabato il disegno. Ma V. S. mi risponda presto.

In quanto al ritratto, mi pare che sieno da distinguere due cose: somiglianza e merito di arte. — In quanto alla prima, io non credo che si possa ottenere mai più dell'ottenuto, ed io, benchè afflitto di non essere io stesso pittore per manifestare praticamente il concetto della mia fantasia, non ho dubitato

e non dubito di contentarmene. È verissimo che il ritratto sente la maschera ed il cadavere ; ed io fui il primo a dirlo. Ma come evitarlo interamente, se la maschera è l'elemento che abbiamo ?... Certo si è che chi vede quel ritratto, dice : Questi è Leopardi : il chi non credo che segua di quella *sudiceria* ¹ fatta a Bologna, nè so altri ritratti del defunto. — In quanto al merito di arte, chi ardisce più parlarne quando ha parlato un *Toschi* ? Io non chiamai unartista di gran nome, perchè da una parte non credevo che V. S. volesse spender molto, dall'altra volli un giovane ubbidiente che non si noiasse di correggere *sine fine* ; e così fu fatto. Il giovane artista non *mi pare senza valore* ; è doloroso del giudizio del Toschi, ne ha pianto e si è messo a fare un altro disegno gratis (ch'io manderò subito a V. S.) per tentare di far meglio o *manco* male ; e dice che, in un ritratto tale di un uomo tale, egli non aveva tentato di attenersi più al *semplice* e al *rigoroso* che a quel che potesse parere, come si dice dal sommo giudice, di gusto. In fine, io non posso che offrirle di mandare la maschera costì o in Parma se l'impareggiabile Toschi crede di poter così più egregiamente illustrare l'effigie dell'immortale defunto. Prego V. S. di rispondermi subito, nè saprei che altro potermele dire.

Ho ricevute le copie de Prolegomeni ; in tutto ormai 33, s. e. Mi duole che V. S. abbia fatto un così cattivo affare e se l'avessi preveduto, mi sarei astenuto dal pregarnela, e tanto più me ne duole, quanto, essendo ora questi studi ricercatissimi, la sventura di V. S. non può da altro derivare che dall'imperizia e dalla nullità dell'autore, com'è veramente.

Prendo la libertà di spedirle questa lettera per mezzo dell'impareggiabile Professor Niccolini ; perchè trattandosi di molti argomenti assai ventilati da coloro che, taciti mentre Leopardi visse, gli fanno ora ricchissima pensione di parole, mi è caro d'aver in tutto per testimonio il primo mio maestro e il primo italiano vivente.

1. Allusion, probablement, au seul portrait fait du vivant de Leopardi ; du moins, le seul que l'on possède de cette époque. C'est un portrait au crayon qu'on conserve dans la maison de Leopardi. Il a pour auteur Lolli Luigi ; il avait été fait à Bologne en 1826 pour l'édition des *Canti*.

Mi creda intanto, nella speranza di attendere meno di quaranta dì una sua cortese risposta,

Devotissimo,

A. Ranieri.

Volti P. S. Ponga mente di aggiungere nell'*annunzio* il n° delle note alle *operette morali* (intendo sempre delle note dell'autore) che lasciai in bianco.

Non mi sovvenne di aggiungere un paragrafetto per le due stampe che potrebbe essere il seguente :

Questa edizione, oltre all'essere di non comune nettezza e correzione tipografica, sarà eziandio preceduta da due tavole del ritratto e del monumento dell'immortale autore, disegnati e intagliati in rame da valorosissimi artisti.

All'egregio Signor

Felice Le Monnier

tipografo editore

Firenze

75

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 26 Agosto 1844.

Gent. Sig. Le Monnier,

Ella non s'avrà certamente per male se io Le mando anche questa per mezzo del ch. Sig. Prof. Niccolini, poichè in certi argomenti mi giova d'avere a testimone il più grande scrittore e il più galantuomo ch'oggi sia in Italia.

Eccole dunque il disegno del monumento semplice e modesto, quale si conveniva agli aurei costumi del defunto e alla piccolezza mia. Il valoroso architetto Ruggiero Le rinnova la preghiera ch'io già Le diedi coll'ultima mia; cioè, che se V. S. vuol farlo incidere dal Lasinio, egli ne avrà a V. S. ed all'impareggiabile incisore un obbligo senza pari. Se no avrebbe più caro di farlo incidere qui sotto gli occhi suoi rispondendo egli che V. S. non avrà a dolersi nè di soverchia spesa, nè di cattivo lavoro. V. S. intende che si aspetti subito una sua

risposta e, dove si decidesse al secondo partito, la restituzione del disegno.

Se mai, come assai mi confido, fosse trovato che il monumento etc. è cattivo, sarebbe un male senza rimedio, perchè il marmo è già lavorato da qualche anno, e dee soltanto porsi insieme nel posto dove dee rizzarsi, ch'è la chiesetta di San Vitale a Posilipo. Questo sarà fatto ben presto, e non s'era fatto per una ragione assai semplice. Qualche tempo fa nel momento ch'era per farsi fu detto da molti che, per la smania di nuove strade, etc., etc. la chiesetta sarebbe stata demolita (benchè antichissima). E fu tanto creduto il fatto, ch'io fui obbligato a comperare 60 scudi un pezzo di terra nel Camposanto, od a ricominciare un nuovo monumento d'altra forma, perchè dovea porsi allo scoperto. Poi e le nuove strade non si fecero, e la chiesa, per venerazione religiosa rimase in piedi, ed a molti parve assai più bello che la pietra del Leopardi stesse sola a Posilipo fra le memorie di Virgilio e di Sannazzaro, che al camposanto fra quelle di molti ghiottoni, molte spie e molti carnefici; e però, io, perduta l'altra spesa, mi sono indugiato finora a porre insieme i primi marmi, per esser ben certo come solamente da poco in qua ho potuto essere, che la chiesetta rimarrà in piedi.

Di tutto il che mi farà grazia di non troppo ragionar con alcuno, essendomi ormai stancato di andar pe' giornali per ogni inezia.

Il giovane artista ha tentato un secondo ritratto, che, forse più *di gusto* per il disegno, somigliava assai meno del primo. Perciò non gliel'ho mandato; ed egli ne lavora un terzo. Mandato che Le avrò questo terzo, Le manderò la maschera, dove V. S. me ne avverta. E per verità, lasciando da canto il merito dell'arte non credo che per la somiglianza si possa aver meglio di quello mandato al Toschi, che potrebbe abbellirlo egli stesso degli accessori! Pare che debba intendersi *abiti* etc. Ora gli abiti sono proprio imitati dal come gli portava Leopardi.

In somma se dovessi esprimerle un mio vero parere, io credo che se la maschera verrà costì o in Parma, si farà cosa d'arte migliore, ma non di più somiglianza del primo ritratto. E per questo non mi sono indirizzato qui a un qualche artista

più rinomato. Una cosa trovai in quel primo ritratto : che gli occhi erano poco aperti : e gli feci molto aprire ; ma sempre era poco. Pure non potetti insistere perchè si guastava il ritratto. La somiglianza dei ritratti dalle maschere è *fortuna* più che *arte*. Mi creda intanto

Suo devot^{mo} A. Ranieri.

Prego il Sig. Le Monnier di consegnare una copia de' *Prolegomeni* al latore e di segnarla a mio conto.

A. Ranieri ¹.

76

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 10 settembre 1844.

Gentilissimo Sign. Le Monnier.

* Rispondo alle sue del 27 ag. e 3 sett. pervenutemi entrambe ieri l'altro solamente, se mai V. S. vuol degnarsi di crederlo.

L'esattezza di V. S. è un incanto : ma ha un solo difetto, quello di essere *unilaterale*. V. S. per esattezza ha inteso, che per un anno io sia stato di dì in dì a sua disposizione, che abbia dovuto aggiustare, correggere, copiare, e ricopiar manoscritti etc. etc., pensare a mandarli, pensare a compiere monumenti, ottenere disegni, far disegnare ritratti, sacrificar cinquanta scudi, acciocchè il libraio, cui avevo promessi i volgarizzamenti non gli stampasse (cosa che non ho mai detta a V. S. perchè non l'avrebbe creduta, come forse non la crederà, perchè i tratti delicati non si credono), scrivere annunci che poi V. S. non istampa per una coverta che manca, prepararmi a venir costì nel maggio (che qui anche è stagione feriale) e poi non farne altro perchè V. S. non era comoda, togliere il Giordani di mezzo alla *Vita*, ed assumerne io tutto il carico, per farle cosa grata ², fare un altro migliaio di cose che in una gran

1. Ces derniers mots sont écrits sur une feuille collée à la lettre.

2. Voilà encore une exagération, pour ne pas dire plus, de Ranieri, qui tenait bien plus que Le Monnier à ce que Giordani n'écrivit pas une *Vie de Leopardi*. Voir les lettres précédentes, à la page 72 et suiv.

capitale costano ben altro denaro, tempo e fatica che in Firenze e poi ricevere da V. S. nell'ultima sua, il *perentorio*, se non mando la *Vita* per settembre. Nel redarguirmi sul 24 agosto V. S. ha mal fatto di troncar la frase, e citarla a metà. Io non ho mai mancato alle mie parole assolute; e se V. S. crede il contrario me ne consolo facilmente colla quantità e qualità delle persone che non lo credono. S'io volessi imitarla nel redarguire, potrei anch'io citarle molte frasi non tronche; e metterla in contraddizione con se stessa. Ma io so che in simili faccende, e di lontano, è mestieri d'un poco di pazienza, e che l'*a punto* è impossibile. In somma è un anno ch'io ho fatto tutto quello che dovevo far io, salvo il mandar la *Vita*. V. S. in sostanza, non ha fatto ancora *nulla*; e sono certissimo che nè di maschera, nè di ritratto, nè di monumento, nè di stampe farà mai nulla, se non ha in mano l'ultima mia linea. Se si trattasse di cosa mia, io sarei stato il primo a pregar V. S. di non farne più altro; e non avrei atteso di farmelo non gentilmente rinfacciare da V. S. Ma poichè si tratta di Leopardi, taccio e riduco la quistione a termini brevi e mercantili.

Il *perentorio* di V. S. per la *Vita*, contenuto nella sua del 3 sett. è per tutto il mese di settembre (trascorso che sarà settembre ¹). Dunque io Le spedirò la *Vita* prima che il settembre finisca; e V. S. si prepari a star anch'Ella al suo *perentorio*. Io sono pur intento a voler fare le cose il manco male ch'io sappia. Tingere la carta d'inchiostro costa ben poco; ed anche in un'ora di tempo scriverei più a lungo e direi meno scempiataggini di molti che i tipografi tengono in gran conto. Ma sia con Dio come con Leopardi: io Le spedirò la *Vita* prima che si compia il settembre, e, se non fossi in mezzo i *perentorii*, le direi che gliela spedirò il 21, al più il 24.

La maschera è pronta, ben assettata in una scatola, con cotone, nastri, etc. (se V. S. è degnata di crederlo); ma non posso mandarla oggi, perchè Viollier non è a Napoli. Spero senz'altro di poterla mandare doman l'altro col vapore sardo. Ne avvertirò Sem. e Borgh. ai quali scriva anche V. S. un

1. Le Monnier pressait Ranieri de lui expédier la *Vie de Leopardi* dont il devait faire précéder les œuvres du poète italien, parce que Giodani voulait la lire.

motto, trattandosi di una reliquia, che mi è carissima.

Non ho *mai ricevuti i sette* esempl. de' Prol. di cui V. S. mi ha parlato, più volte; e sono stato io stesso a verificarlo sul piroscapo. Mi creda con perfetta stima

Suo devotissimo,

A. Ranieri.

77

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 13 settembre 1844.

Gentilissimo Sig. Le Monnier,

Ieri l'altro sera una persona di gran riguardo mi fece notare che non era prudente di arrischiare una maschera che conservava ancora i peluzzi della barba del defunto, e che era una reliquia. Feci subito chiamare il formatore del nostro bravo scultore Angelini; e domattina avrò una seconda maschera che le spedirò domenica col vapore toscano. I vapori toscani sono *stitichi*: nondimeno pregherò, ed alla fine pagherò. Ho voluto tenerla al chiaro di tutto. Stia di buona voglia per la *sospirata Vita* che verrà prima del *perentorio*. Le sette copie nè anche giunsero.

Mi creda con perfetta stima,

Suo devotissimo,

A. Ranieri.

78

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 16 sett. 1844.

Gent. Sig. Le Monnier,

EccoLe la maschera col Leopoldo. Includo questa a' Sig. Semiani e Borghesi, ai quali ho diretta anche la scatola. Li prego, com'era suo desiderio, di avvertirne subito V. S. Man-

dandole la lettera, e tenendo la scatola a sua disposizione. La *Vita* seguirà ben presto. Però prego V. S. di preparar tutto per cominciar subito. Pare che V. S. non mi spedì mai le 7 copie Prol^{mi} annunziate più volte, e che mai non ho avute. Io ne ho gran bisogno.

Mi creda, in gran fretta, Suo devotissimo,

A. Ranieri.

79

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 19 settembre 1844.

Gentilissimo Sig. Le Monnier,

Per maggior sicurezza La avverto anche per la posta, che ieri l'altro col Leopoldo è partita la *maschera* che V. S. desiderava, benissimo situata in una scatola etc., etc. È stata gettata con straordinaria esattezza sotto gli occhi del ch. scultore Angelini, in un cavo fatto con molto garbo a sasselli sulla vecchia maschera. Io l'accompagnai con una lettera ai Sig. Semiani e Borghesi (giacchè il Viollier non è in Napoli) ai quali inclusi ancora la polizza di carico e una lettera per lei. Stamani di buon'ora è dovuto tutto giungere in Livorno.

La Vita è perfettamente pronta. Sono solo in dubbio se mandarla diman l'altro col Mongibello, o attendere il 24 che col l'Ercolano partirà il Cav. Don Filippo Garzollo, mio amico, al quale la consegnerei più sicuramente. Egli non si trattiene punto in Livorno, poichè ha già fatto prendere per sè e per le sue sorelle un quartiere in via dei Conti, dove V. S. potrebbe farne cercare la sera del 26, o la mattina del 27. Io, giusto al solito, indirizzerò il plico al Prof. Niccolini; e vi aggiungerò una letterina per il gentilissimo Canonico Bini, della cui cortesia non è facile il dimenticarsi. Malgrado tutto ciò se l'assenza del Viollier non farà ostacolo, io, per fare economia di tre giorni l'azzarderò il 21. Ma non sono sicuro per nulla de' suoi commessi. Prego V. S. appena ricevuta la presente di rispondermi *a tutto rigore di posta se comincerà a stampare*

appena avuta la *Vita*, o se vorrà aspettare la finale approvazione del Bini, cosa per altro, da poter ottenere dal buon Canonico in mezz'ora. Io ho bisogno di sapere schiettamente ed irrevocabilmente la risoluzione di V. S. per potermi governare.

Ora non dipende che da V. S. di uscir presto e con decoro da questo ormai noioso affare. E pregandola de' miei affettuosi ossequi al Sig. Prof. Niccolini, me Le professo

Suo Devotissimo,

A. Ranieri.

80

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 24 Settembre 1844.

Gentilissimo Sign. Le Monnier,

Ricevo la sua del 15 (o 18 ?...) settembre nel momento stesso in cui sono per chiudere il pacchetto contenente la *Vita* e per consegnarlo al gent. Cav. Garzollo che ha cortesemente consentito di recarlo costì al Prof. Niccolini. Guardo appena i due fogli, che non ho speranza di poter giungere a rivedere e mandare oggi stesso. Pure tenterò. — Intanto, innanzi tutto è necessario di por mente, che noi abbiamo l'obbligo sacro-santo di dare un'edizione come voleva l'autore che fosse data e come ne diede a me le regole, delle quali io conservo i più irrefragabili documenti. Egli dunque le *note* le voleva all'ultimo delle poesie e delle prose ; e, in somma, nei luoghi dove io le ho situate. Questa *situazione* di ogni cosa al suo posto mi è costata una tremenda fatica : è necessario di non disordinare leggermente il tutto. Prego dunque V. S. di essere religiosissimo nel seguire il testo ch'io Le ho mandato en el seguirlo insino nelle estreme minuzie, poichè nulla vi è a caso. Per le note del Bini io ho un immenso ossequio alla bontà e dottrina del buon canonico, ma non posso in NESSUN MODO consentire che non SI SPIEGHI CHIARAMENTE che le note scritte da lui appartengono NÈ A ME nè al LEOPARDI. S'egli vuole assolutamente che sieno a piè di pagina sia come vuole ;

ma bisogna che sotto vi s'apponga: *Nota del censore*, o cosa somigliante.

Questo mi par chiàrissimo da sè: altrimenti, io avrei potuto stampare tutto qui insino dalla morte di Leopardi, anzi l'avrebbe potuto stampare egli stesso in vita. — V. S. ponga qualunque prefazione voglia, purchè sia sottoscritta da V. S. e purchè non contraddica a nulla di quel che io ho detto nell' *Avviso* che ho preposto alla *Notizia* o *Vita*, nella *Notizia* stessa e nelle note ad essa *Notizia*.

Tutte queste *tre* cose sono *tre* persone in una sostanza, sono l'una il complemento delle altre due, e perciò debbono *condizione sine qua non* rimanere scrupolosamente ciascuna nel modo come si trova e nel luogo dove si trova. — È necessario che V. S. abbia la bontà di *serbarmi* ed alla fine rendermi l'originale, o sia il *manoscritto* etc. della *Vita* e di tutte le *opere*: e in quanto alla parte che ne correggerò qui; è NECESSARIO ch'io abbia *l'originale insieme colle prove*; riterrò l'originale e così la sua spesa da Livorno a Firenze sarà diminuita. Altrimenti, come farò io qui a correggere? È vero che ho gli originali dell'A. ma tutto quello ch'è disposizione, indici, note, etc., etc., è un lavoro ch'io ho fatto adagio, adagio, in 7 anni sul solo *originale*, che si trova presso V. S., e quindi NON POTREI eseguire la correzione, senz'averlo sotto gli occhi.

Prego istantemente V. S. di non mancare di questa avvertenza. — In quanto alla *Vita*, o sia, all' *Avviso*, *Notizia* e *note* che la compongono prego V. S. ora che l'ha fra le mani, di serbarla a stampare all'ultimo. Io aspetto e di Francia e di Germania qualche *cosa* che mi potrebbe servire; e non vedo nessuna ragione perchè V. S. non dovrebbe consentire a una così ragionevole domanda. V. S. non può intendere quel che costa ogni *virgola* di quella notizia e di quelle *note*. — Le SETTE copie de' Prolegomeni sono perfettamente perdute. Qui non si trovano. V. S. me ne mandi a tutto *il rigor di posta* due o tre copie oltre (intendo sempre per Semiani), e poi si vedrà come sia ita la faccenda. — Sono in gran furia, e sperando di servirla colle prove,

Devotissimo suo aff.,

A. Ranieri.

81

Ranieri à Le Monnier.

Alle 3 pom. N., 24 Sett. 44.

Gent. Sig. Lem.,

Non so come sono giunto a consegnar tutti i due fogli al Cav. Garzollo. Le note debbono venire dove io le ho messe, cioè all'ultimo delle poesie ; e però le ho ritenute. Sono piene di errori. Le note del censore le metterete in piè di pag. o in fine di ciascuna canzone, e però ve le ho mandate. Ma dovete metter sotto : *Nota del censore*. Questa è una condizione ch'è *indispensabile* : e V. S. ha fatto malissimo a turbar l'ordine delle note per maggiormente confondere il lettore. Insomma, io voglio che si metta a chiarissime lettere che quelle note non sono mie, nè di Leopardi ; e voglio che non si confondano, per situazione, colle note del Leopardi.

La prego poi di fare che i suoi correttori non imponghino la loro propria maniera a quella del Leopardi, perchè avrei risparmiato tre quarti della fatica. La punteggiatura per i titoli, frontespizi, etc., sia assolutamente quella segnata da me. — Se non si ubbidisce a un solo, massime quando questo è colui che riscontra il tutto sull'originale dell'aut., col quale ho vissuto 10 anni, non concluderemo nulla. — La *Vita*, che avrà dal Niccolini cui la reca il Cav. Garzollo stesso, deve venire in carattere più grande del *testo* dell'*A.* e così le *note* alla *Vita* di carattere più grande che quello delle *note* dell'*A.*, ch'è troppo piccolo ; e non sarebbe male fosse un pochino più leggibile.

Le *chiamate* delle note sia del testo, sia della *Vita*, sieno nel modo come le ho segnate.

La prego Sig. Lemonnier, 'se mi stima, di esser religioso nella esecuzione della prima condizione del nostro contratto, cioè che l'edizione debba esser diretta da me, come dice anche il frontespizio. Mi perdonerà se in questo proposito io sarò *austerissimo*. — Mi mandi subito altre prove. — Quanto desi-

dero di poter venir costì, e sarà di certo (salvo caso strano) in Ottobre. — Ma V. S. faccia sempre come se non fosse : e mandi sempre tutto qui ; perchè poco male sarà che s'incrocicchino le prove colla mia venuta. — Io passai la somma della qui inclusa nota allo scultore Angelini. — Spero che V. S. non vorrà che la rimetta di mio. — Per tante cosette, carrozze etc. non ci penso, ma questa è un po' forticina : e però non gliel'ho taciuta.

Mi faccia il piacere di mandare la qui acclusa al Vieusseux.

Mi mandi subito tre copie de' Prol. come le dico nell'altra mia contemporanea a questa. Mi creda

Aff. mo,

A. Ranieri.

Le 7 sono perdute !...

Sur une feuille volante ajoutée à cette lettre, on lit :

Notamento di spese occorse
per la formazione di una forma ed un getto
della maschera del Conte Leopardi.

Per la forma e per la fusione in gesso.....	D. 2,40
Per trasporto sul vapore fino a Livorno e spese di barca e regali ai facchini.....	D. 1,40
Per tre quarti di giornata al formatore per essersi occupato di questo imbarco e tutte le operazioni necessarie	D. 0,60
Ducati.....	4,40

Napoli, 17 Settembre 1844.

Ho ricevuta la presente nota e l'approvo.

Tito Angelini.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 26 Settembre 1844.

Gentilissimo Signor Le Monnier,

... Ora rispondo senza indugio alla sua del 21, che ricevo insieme colle prove delle prose.

Io credo che S. Agostino non iscrisse quanto ho scritto io per questa edizione. Nè vale l'ostinarsi a non volerlo fare, perchè le continue mutazioni che si fanno di costì, mi obbligano ad ogni piè sospinto a prender la penna. A me pare che in questa faccenda si sia fatto, come dice il toscano, d'un melarancio un pruno, o meglio, d'una bella acquaiuola un canchero. Le prime volte che V. S. mi scrisse di quest'impresa io Le risposi che non si poteva, perchè io stesso l'avevo tentata costì per mezzo del Vieuksux, e che il Bini non voleva lasciar passare una parte dell'inedito. V. S. mi rispose ripetutamente che il Bini per V. S. avrebbe fatto quello che non aveva voluto fare per Vieuksux e che però avessi mandati i Mss. al Professor Niccolini. Così feci. Si dormì per un pezzo : poi V. S. scrisse che si trattava di qualche *piccolissima nota da convenire fra me ed il Bini*, per il *carattere della quale V. S. avrebbe PENSATO*. Si resta d'accordo così, e si continua in mille altre circostanze riguardanti l'affare in generale. Un bel dì V. S. mi annunzia d'aver in mano tutti i Mss. approvati colle *note del Bini*. Parvemi strana la proposta e fuori dell'accordo. Nondimeno pensando sempre si trattasse delle *noterelle* da mettersi in *quel tal carattere*, etc., etc., e che se Bini le scriveva, *per di Bini* dovevano essere stampate. Le scrissi che tanto meglio, perchè così, Bini le scriveva e di Bini n'era la responsabilità verso il pubblico letterato. Giungono le prime prove delle poesie. V. S. mi manda disordinato quell'ordine, che mi era costato molti anni di fatica ; mischia, in istrano pasticcio, le note del Bini con quelle del Leopardi, e mi dice, *sans façons* che il meglio era di mandar le noterelle in corsivo confuse con quelle del Leopardi, senza dire che erano del censore. Attonito a una così singolare proposta, immediatamente ieri l'altro stesso ritenni tutte le *note dell'A.* per ultimo, cioè, per il loro posto, scrissi a V. S. che l'ordine e l'ortografia e tutte le inezie insomma, anche le più minute del Leopardi, dovessero essere sacrosante, perchè formano l'integrità del *testo* sul quale abbiamo contrattato e perchè io ho l'inviolabile missione (annunziata insino dal principio a V. S.) di porre ad effetto le ultime volontà dell'autore : e, sempre nella credenza che le note del Bini erano, come V. S. mi aveva detto, cose impercettibili, consentii che fossero messe a piè di pag., o all'ultimo

di ciascuna poesia ; tanto più che così erano al tutto staccate da quelle dell'A. : più, avvertii V. S. che CHI SCRIVE, SOTTOSCRIVE ; e però che le note dovevano essere *avouées* dal censore, perchè io non le poteva far credere nè *mie*, nè del *Leopardi* ; *né lasciare in nessun dubbio il lettore*. Altrimenti a che stampare, costì dopo 8 anni ?... Qualunque pretazzolo a questo modo, avrebbe consentito ogni cosa insino dal principio. Nondimeno, *cominciai a MARAVIGLIARMI* che il buon Canonico apponesse *noterelle* al già stampato *senza noterelle a Milano, a Bologna, a Firenze stesso, a Napoli, ed a Palermo*. Qual'è stata oggi la mia meraviglia quando ho letto nella lettera di V. S. che *l'estensore si è allargato che le note si mettono all'ultimo* insieme con quelle dell'A. e tutto ciò senza che V. S. mi faccia motto di *distinzione fra le due specie di note* e di *sottoscrizione delle sue per parte del censore* ?...

In somma, mio caro Signor Le Monnier, *ora non si va più in regola*. Mi si è parlato di *noterelle impercettibili*, non di *estensore che si è allargato*. Noi dobbiamo dar *Leopardi* non *LEOPARDI CONFUTATO*. Nè io posso mettere il mio nome a qualche *capucinade* che mi farebbe disistimare da tutti i miei amici, da tutti gli ammiratori del *Leopardi*, e dal *Leopardi* stesso, se mai, secondo l'ortodossia, i morti vedono e sentono. Io non intendo per questo di rimetter nulla dello smisurato rispetto che io professo al buon e bravo Can. Bini, stimabile per tanto zelo di carità e di religione. Ma egli fa il suo mestiere : io debbo fare il mio. Egli è censore ; io sono esecutore testamentario (in questa faccenda) amico e discepolo dell'immortale defunto, che mai non volle stampar sue cose con *note* : ed io già avevo consentito a più che non avrebbe consentito egli stesso.

Ma ora che si tratta di *estendersi a ragionare per far entrar il libro in tutte le provincie d'Italia*, se questa *estensione di ragionamento* non si riduce a semplici *noterelle di scrupoli* e se questi *scrupoli* non sieno sottoscritti dal censore, io non posso prestarmi a far ridere a spese di *Leopardi*, e più ancora a spese mie : e quel ch'è peggio, che *les rieurs ne seraient pas de mon côté*.

Badi bene a quel che fa, perchè io Le parlo, mi pare, con tutta lealtà e franchezza. E, per evitare equivoci V. S. abbia

la gentilezza di comunicare questa lettera al Prof. Niccolini (e ciò per ESPRESSA mia preghiera), lo faccia arbitro, come da ora io lo fo inappellabile : e dove egli avesse una opinione (che non credo) contraria alla mia, il suo gran nome mi farebbe almeno scudo verso i contemporanei e verso la posterità.

Mi risponda immediatamente e mi creda

Suo devotissimo,

A. Ranieri ¹.

P. S. Considerando che V. S. mi parla nella sua (del) 21 di far le *note* dell'A. alla fine di ciascun volume, la torno a pre-

I. Les originaux qui ont servi à cette édition des œuvres de Leopardi se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque leopoldienne municipale de Recanati. Ils ont été offerts par Le Monnier en 1881 (31 octobre).

Ces manuscrits sont divisés en quatre parties, qui, dans la pensée de Ranieri, devaient former quatre volumes. Le titre général, écrit de la main de Ranieri, est : « *Opere di Giacomo Leopardi* ; edizione accresciuta, ordinata e corretta, secondo l'ultimo intendimento dell'autore, da Antonio Ranieri 1840 ».

Le « Premier cahier » contient les *Canti di Giacomo Leopardi* ; ce sont les feuillets de l'édition de Starita (1835) que Ranieri a corrigés çà et là et auxquels il a ajouté les deux chants *Il tramonto della Luna* et *La Ginestra*. A la fin de ce cahier, on lit l'« imprimatur » de la censure :

« Fir. 10 Ag. 1844 (R^o N^o 1277). Al tipografo Le Monnier. Se ne per- mette la stampa, purchè siano apposte le indicate note a pagg. 40, « 71, 133, 169, 177, colla prescrizione di presentare ec. Can^{co} Bini, R^o « Censore. »

Le « Second cahier » (101-302) porte le titre *Operette morali di Giacomo Leopardi* et renferme les œuvres parues à Naples, 1835 (imprimées), ainsi que les trois dialogues manuscrits : *Frammento apocrifo di Stratone da Lampsaco*, *Il Copernico*, et le *Dialogo di Plotino e di Porfirio*. Ou, plus exactement, il est probable qu'il contenait ces trois dialogues, car aujourd'hui on n'y trouve plus que le dernier. Les deux premiers, ainsi que plusieurs pages imprimées, font défaut (191-265). Ces pages ont été égarées par la poste, comme il résulte de la lettre de Ranieri que nous publions plus loin (21 janvier 1845). Ce volume, comme les deux suivants, porte le visa de la censure.

Le « Troisième cahier » (203-440) contient la *Comparazione delle Sentenze di Bruto minore*, les cent dix *Pensieri*, manuscrits et le *Martirio dei Santi Padri*, imprimés (édition de A. Stella, Milan, 1826).

Le « Quatrième cahier » (441-679), écrit tout entier de la main de Ranieri, contient les *Volgarizzamenti di Giacomo Leopardi*. La date de 1840 inscrite sous le titre général, ainsi que l'emploi de la langue française pour le libellé des titres de chaque volume, indiquent que ces manuscrits étaient destinés à l'édition que Ranieri voulait faire à Paris chez Baudry.

venire che debbono porsi nei luoghi dove si trovano nel mio testo. Io ho qui un documento irrefragabile per dimostrare che l'A. anche in una edizione dove le poesie e le prose fossero entrate nel medesimo volume le voleva nei luoghi dove io le ho poste. Solo, se V. S. spezza il 1^o vol. col Parini (del che non mi ha risposto) bisognerà metter le note delle prose corrispondenti (fino al Parini) alla fine del suo 1^o volume ¹.

84

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 28 Sett. 1844.

Gent. Sig. Lemonnier,

Non posso spedirle le prove delle prose fino alla p. 40, se non Martedì col vapore Napoletano.

Intanto io non posso darmi pace del fatto delle note. Quando le scrissi ieri l'altro per la posta, avevo solo letto la sua del 21, ma non aperto le prove delle prose. Apertele, e trovata la lunga nota dove si cita il Montanari ², vidi pur troppo confermati tutti i miei timori. Io non so come V. S., che ha fama di editore savio ed accurato, abbia potuto immaginare di con-

1. Les accusations que Ranieri porte contre Le Monnier sont assez graves. Celui-ci ne peut avoir à nos yeux qu'une excuse : les tracasseries par lesquelles la censure gênait la publication des œuvres de Leopardi. Ce qui déplaisait aux prêtres censeurs, c'étaient surtout les idées du poète ; aussi se permettent-ils, par des notes assez longues, d'en tenter une réfutation.

Dans ces conditions, il était tout naturel que Ranieri s'opposât à une disposition typographique qui les eût confondues avec celles de Leopardi et avec les siennes propres. Le Monnier se tira par un faux-fuyant de la cruelle alternative où il se voyait réduit : il sépara les notes de Leopardi de celles des censeurs. Il rattache les premières à la fin des *Canti* et de celles des *Operette morali* contenues dans le premier volume. Quant aux « Avvertenze », la division de l'œuvre en deux tomes l'oblige à en placer une partie à la fin du premier volume, qui contient le début des *Operette morali*, et le reste à la fin du second volume.

Pour rendre plus intelligibles les nombreuses allusions que Ranieri fait à ces notes, nous les reproduisons intégralement en Appendice.

2. Il s'agit du premier avertissement de la censure. Voir l'Appendice.

sentire una cosa tale e sperare ch'io lo consentissi. Se non fosse per non offendere V. S., ardirei anche di pensare che le *note* non sieno del Bini ¹... E poi, Dio mio, quando mai in tutte le lettere di V. S. che ho letta una per una, si è parlato di note al già altra volta stampato ?...

Senza far un lago di citazioni, basterà dire che V. S. mi ha sempre parlato di *piccolissime* note a una *piccolissima parte* delle cose originali e inedite. Io per me non potrò mai consentire una simile *novità*, e di nuovo intendo rapportarmene espressamente al giudizio del Prof. Niccolini. V. S. lo ha sempre consultato, in cose, spesso di niun momento ; non so come in una cosa di tanta importanza non mi fiati di un suo giudizio. V. S. sa che la sua bontà ed affezione alla memoria del Leopardi ed a me (senza parlare di quella che avrà per V. S.) è infinita. Nel mandare le prove delle poesie (2 f.) io mandai anche le note dette del Bini e consentii che fossero poste a piè di pag. o in fine di ciascun canto, perchè erano noterelle di una linea o due.

Non mi sarei mai sognato di consentirlo quando fossero state delle simili a quella che ora ho sotto gli occhi. Colla sua del 21, V. S. ora mi annunzia di aver permesso al censore di metter le sue note all'ultimo ; e sta bene. Ma non mai *senza il nome suo*, ne mai confuse con quelle del Leopardi ². Allora, mettendo sempre le note del Leop. al posto dove si trovano nel testo sul quale si è contrattato, si possono mettere le note del Censore, *sotto il suo nome*, all'ultimo, o di tutte le opere, o di ciascun volume, in corsivo, ben diverse da quelle dell'A., e intitolandole : *Note del Censore* — Più queste debbono essere *note piccolissime*, come s'è sempre detto ; e non prediche sulla fede cattolica, sulla individualità di Leopardi, etc., etc., Della natura del.'ingegno dell'A. io ho parlato nella vita : ma con *destrezza*, ma *nobilmente*, e non con certe parole e frasi (come comincio a vedere in questa nuova specie di note censorie) che lo avviliscono nella fantasia de' lettori e lo fanno presupporre come un fanciullo scontento, che tira calci, dove

1. En effet, elles n'étaient pas de Bini, mais de l'abbé Amerigo Barsi.

2. Le Monnier a laissé entre les notes du censeur et celles de Leopardi deux pages blanches, ce qui rend toute confusion impossible.

esso fu uno de' più grandi filosofi (a suo modo) che abbia avuto il mondo. Insomma, io sono desolato. Se fossi costì, come ben presto spero di esservi, non si proporrebbero cose tali. Non essendovi, La prego di *operare con lealtà e considerazione*, e di credermi in fretta

Suo devotiss.,

A. Ranieri.

85

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 9 Ottobre 1844.

Gent. Sig. Lemonnier,

Il suo silenzio mi pare un poco inaspettato; tanto più ch'Ella (secondo che sento dal Cav. Garzollo), aveva avuta la spontanea amabilità d'incaricarsi del quartiere ch'io avrei abitato costì. Mi contraria immensamente il non poter partir oggi coll'Ercolano, eccellente legno. Ma se io vengo, per questo affare e non per altro, come partire in tanto buio e di *sorte delle note* e di *sorte della vita* e di *sorte del quartiere*?

Col Francesco I diman l'altro mi annoia di viaggiare, essendo il legno vecchio e tardo: resta il Mongibello del 21. V.S. darà segno di vita e di gentilezza? Ormai può scrivere quel che Le pare per la posta sempre nei debiti limiti

Mi creda in fatto Devot.,

A. Ranieri.

86

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 13 Ottobre 1844.

Gent. Sig. Le Monnier,

Solamente ieri l'altro ebbi la sua del 4 e quella del Niccolini. Il Francesco I partiva in quel momento. Appena ebbi il tempo di dire una parola al Niccolini di una cosa estranea al

tutto al nostro affare. Ora eccomi a risponderle col vapore sardo. che parte stamani.

Lasciamo le inutili doglianze. Noi vogliamo la stessa cosa ed abbiamo lo stesso interesse, cioè che l'edizione *riesca per tutti i versi eccellente*. Così io ne riporterò onore. Vostra S. onore ed utilità insieme.

Quel che V. S. mi dice d'una sola *nota* finale, mi piace. Includo a V. S. aperta una lettera per il buon Canonico, che V. S. dopo aver letta, avrà la bontà di suggellare e consegnare. Da essa vedrà che V. S. può e dee liberamente continuare nella stampa.

V. S. sa ch'io non ho voluto mai stipulare nessun obbligo di venir costì. Nondimeno ho avuta ed ho ferma intenzione di venire tanto che sono già possessore del passaporto. Malgrado il mio ardente desiderio, un gravissimo affare, che nessuna preveggenza umana poteva credere non finito il 30 settembre, finì veramente, ma mi ha lasciato un codicillo dal quale ancora non ho potuto sbrigarmi. Uomo d'affari, V. S. s'intende di queste cose. Ma io riterrò il medesimo passaporto e farò, con maggiore facilità e non minore utilità, un mese dopo quel che voleva fare un mese prima.

Per la stampa, siamo convenuti, V. S. serberà perfettamente l'ordine, l'ortografia, etc., etc., del testo che ha nelle mani, e mi manderà a mano a mano le ultime bozze, acciocchè io vi faccia le ultime correzioni. Io l'aveva pregata, come ora seguito a pregarla, di non discontinuar mai di mandare le ulteriori bozze, ancorchè sappia ch'io sia sul punto di partire. Niun male che le bozze s'incrocicchino colla mia venuta. Farò costì più presto quel che avrei fatto qui più tardi. Intanto si evita il pericolo d'una interruzione.

È giustissimo che V. S. regoli la parte tipografica. Ma io non so di aver voluto invadere in ciò il suo territorio. La pregai di stampar la *Vita*, le *note* e l'*Avviso* mio innanzi alla *Vita* in un carattere che mettesse quelle cosette in evidenza. Questa *preghiera* non mi pare un'invasione. In quanto all'ortografia o punteggiatura de' frontespizi, de' titoli delle pagine etc., etc., questo mi par cosa letteraria e non tipografica. Resta i *numeri* di riscontro del *testo* colle *note*. Non so se V. S. sia scontenta delle *parentesi*. Io, che ho assistito due o tre volte alle

correzioni fatte dal Leopardi stesso, come p. e. in quelle delle due edizioni (prose e versi) di Firenze, etc., l'ho sempre trovato renitente a porre i soli *numeri* (come è certamente più svelto) e desiderosissimo di lasciar le *parentesi*, per aver poi nelle *note* quei chiari riscontri. — *Pag. 4* ⁽¹⁾. Infatti, quando si cita a piè di pagina i numeri semplici stanno bene. Quando le note sono in fine, mi par più chiaro e preciso il metodo voluto dall'autore, testimone l'*Aiacci*, che spesso vedeva il Leopardi a questo uopo. Anche ciò parmi piuttosto cosa ortografica. Del resto poi, faccia quel che crede; purchè i *numeri* di *riscontro* nel testo vengano situati dopo la *parola* dove l'A. li voleva, e non infine del periodo, com'erano nelle bozze inviatemi; poichè l'A. solo sa qual è la parola sulla quale voleva richiamare più particolarmente l'attenzione del lettore colla nota corrispondente.

Le mando sotto fascia una *striscia* di tutte le note inviatemi in bozze appartenenti alle poesie. La prego di considerar bene tutte le correzioni fatte alla punteggiatura delle citazioni. Quelle delle prose le ho messe in ordine, togliendo le *note in corsivo*; ed attendo le seguenti per mandargliele.

A proposito delle note in corsivo ², che, grazie a Dio, saranno tolte etc. (come V. S. mi scrive) Le pareva che nel mio e nel suo interesse si potesse lasciare: Forse *Giove accecato dallo sdegno contro gli uomini, non s'avvide che non diceva il vero della verità*, etc. Qui non si trattava più di salvare delicatamente le ragioni dell'autore e della censura. Qui si trattava di mettere in *burla* l'autore (cosa certamente che non credè di fare chi scrisse, ma che fece nell'effetto); e quindi era uno spregio non lieve all'edizione, indipendentemente da me e dal Leopardi.

Per la difficoltà delle *parole Arnaldo da Brescia* incontrate nella *Vita*, V. S. vegga se come un pensiero che ne venisse a Lei costì, potesse passare il periodo in questo modo: *Non di meno è sonno il nostro e non morte e palpita ancora d'una vita viva e terribile quella poesia che accompagnato appena il*

1. Le texte imprimé porte, selon le désir de Ranieri, les numéros entre parenthèses.

2. Les notes *in corsivo* sont celles de la censure.

Leopardi nel Sepolcro, riapparve sulla terra e creò l'Arnaldo. Forse che dietro le *spiegazioni* ch'io do nella mia lettera, togliendo il *fiero* il *ad oltremonti* e il *da Brescia*, il periodo divenendo meno romoroso, potrebbe essere permesso. Quando no, penserò in altro modo.

Insomma, mio caro Sig. Lemonnier, creda fermamente ch'io ho un ardentissimo desiderio di veder finita presto e bene la nostra bella impresa; che farò sempre ogni opera di contentarlo in tutto ciò che non mi parrà evidentemente nuocere alla mia riputazione ed a quella del Leopardi; cioè gli stessi interessi di V. S.....

Mi creda suo

Devotissimo,

A. Ranieri.

87

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 24 Ottobre 1844.

Pregiatissimo Sign. Le Monnier,

Ieri l'altro mi pervenne le gentilissima sua del 17 colle 13 pag. di poesie e le 36 di prose, che le rimando tutte corrette. La ringrazio di essersi rimesso interamente in me per la correzione; e sia certo che V. S., ed io non abbiamo che uno stesso ed unico interesse.

Sono anche certissimo che appena verrò, tutto sarà fermato coll'ottimo Bini in un modo soddisfacentissimo, giacchè sento da tutti e conosco io stesso per prova ch'egli è veramente il fiore della gente onesta.

Prego V. S. di stampare con fervore e di non ritardarmi mai l'invio delle bozze. Poco importa che s'incrocino colla mia venuta.

Dietro quelle tali notizie, che aspettavo ho qualche piccolissima correzione da fare alle *note* della *Vita*. Spero che V. S. mi farà la grazia di stampare quel piccolo mio lavoro quando sarò costì. A ogni modo, me ne manderà sempre qui le bozze.

Io vorrei giungendo poter vedere, o la fine, o la prossima fine della stampa.

Prego V. S. di farmi il piacere di far pervenire la qui inclusa subito al buon Niccolini, ancorchè egli fosse ancora in villa.

Eseguii puntualmente la sua commissione pe' *manifesti* etc. La prego di mandare anche a me i manifesti di quel che V. S. stampa e delle opere del Leopardi. Forse non sarà inutile a procurarle dei sottoscrittori. Mi creda con sincerissimo desiderio di presto conoscerla di persona

Suo devotissimo,

A. Ranieri.

Ranieri à Le Monnier.

Gentilissimo Sig. Le Monnier,

Col vap. del 1 Le mandai tutto il componimento delle poesie. La prego di porre tutta la possibile attenzione alle *correzioni* della *Ginestra*. Attendo il seguito delle prose e le note dopo il Parini, se V. S. si determina spezzar là il 1° volume; nel qual caso bisogna badare bene a' frontespizi tanto del 1° quanto del 2° vol. i quali V. S. avrà la bontà di farmi correggere come tutto il resto. Spero anche che V. S. mi manderà subito le bozze della *Vita* e delle *note*, intorno al che mi rimetto a quanto Le scrissi nelle cartoline incollate sulle bozze speditele il 1°.

Principale scopo di questa lettera è il pregarla di lasciarmi vedere per mia soddisfazione e piacere una copia, o *prova* tanto dell'incisione del monumento quanto di quella del ritratto. Quella del *monumento* credo che sia certamente fatta, giacchè Lasinio è artista da farla benissimo in tre dì. Onde prego V. S. di mandarmela subito (dico sempre una *prova*) perchè avrei un grandissimo desiderio di vederla. Quella del ritratto vorrei vederla per la parte sola della *somiglianza*, nella quale V. S. e chiunque altri credo che mi darà la trista superiorità d'esser buon giudice, poichè quel mio infelicissimo amico mi spirò fra le braccia.

La prego poi in generale di accelerare a tutto potere l'edizione e di continuarmi sempre il rapido invio delle bozze, le quali V. S. vede con quanta cura ed esattezza io Le rimando il più presto che sia possibile. E sperando che V. S. vorrà contentarmi tanto ne' desideri del ritratto e del monumento, quanto in quello di correggere *immediatamente* la *Vita* e le *note qui*, dove Le dissi che conservo i *voluminosissimi* elementi, che mal potrei arrecar meco *costì*, me le professo in fretta....

Napoli, 4 Novembre 1844.

A. Ranieri.

89

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 8 Novembre 1844.

Gent. Sig. Le Monnier,

Non posso astenermi da scriverLe oggi per la posta, perchè ho molte ed urgenti cose da dirle.

Prima di tutto, Ella non dee mai più chiudere le stampe in un plico, come ha fatto dei manifesti etc. ; ma dee sempre mandarle sotto fascia. Se non farà così perderemo l'aiuto del Sig. Viollier, che giustamente si è sdegnato di quel mostruoso plico. D'altra parte la mia lettera è andata alla posta; ed io l'ho pagata 4 carlini (perchè v'era dentro l'altra del Niccolini). Se v'andava il plico, non vi bastava de' ducati. La prego d'essere da quinci innanzi *attentissimo*.

Questa faccenda delle note è, per dirla alla francese, una vera *mistificazione* e non mi sarei mai atteso ad un sì fatto crepacuore. Io ben dicevo da un secolo che le note non potevano essere del Bini, or ecco ch'esce in mezzo un nuovo nome! Ella poi mi manda una prova delle note del Leop., e non me ne manda un'altra di queste *note*, o *considerazioni* e come diamine abbiano a chiamarsi del nuovo chiosatore. Che posso io intendere quale sarà levata, quale no, se non le veggo? Insomma o *qui*, o anche *costì*, io non potrei mai giudicar queste note senza vederle. Ella mi dice che, *francamente* le cose del

Leopardi non si possono stampare senza note in Italia. Ma mi permetterà ch'io *francamente* Le risponda che perciò non ci pensavo a stamparle in Italia e trattavo con Lipsia (Broekhaus), etc., etc.

V. S. s'ha voluto far sempre illusione, e Le dirò anche francamente che la facilità colla quale Ella disse a tutto il mondo, da principio che *tutto* sarebbe permesso, mi creò molti pettegolezzi di molti minchioni, che si maravigliavano com'io per sette anni non avessi eseguita una cosa *tanto facile*. Manco male ch'io mi sono sempre burlato di tutti i pettegolezzi dell'universo.

Per concludere questa inconcludibilissima faccenda, Le dirò che il nuovo chiosatore dirà quel che meno potrà senza offendere Leopardi; e sta bene; e per questa *possibile offesa* (giacchè ci ha già dato dentro senza accorgersene e potrebbe seguirgli di nuovo una simile distrazione), è necessario ch'io legga le sue *note*. Ma o V. S. o io (a ciò debbo pensare, e non posso risolvermi sul tamburo), diremo sul nostro *avviso incorporato* all'edizione che quelle *note in corsivo all'ultimo* non sono nè di *Leopardi*, nè *mie*, ma del *chiarissimo Sig. Barsi*. Questa per Iddio Santo, mi pare una cosa santissima e giustissima. Si è mai preteso che uno prenda la responsabilità dell'opinione di un altro?... L'essere in corsivo e lo stare all'ultimo, non dicono certamente che le *note* non sono mie. Ma, s'intenderà... Che m'importa? In cose tali, io non posso stare alla discrezione dei lettori, i più dei quali sono degli sciocchi, se vogliano o non farmi grazia di non attribuirmele. Un giudizio, per e., che il Montanari porta delle Op. mor., a me pare una solenne imbecillità¹. Al Sig. Barsi pare un gran fatto. Dunque non solo io soffrirò che quel gran giudizio sia spiattellato in un'edizione alla quale io pongo il mio nome e ch'io do in sostanza; ma ancora, se si possa supporre che sia io stesso colui che lo pone in evidenza! Cascherà la Toscana e Napoli: ma io non consentirò mai a una cosa tale. Io mi sono *ucciso* nella Vita per risolvere il problema di *dire il vero, di non oltraggiare la memoria del più grande uomo ch'abbia*

1. Il s'agit toujours de la citation de Montanari faite par l'abbé Barsi dans la première des « Avvertenze ». Voir l'Appendice.

avuto l'Italia in questo mezzo secolo e di contentare la più scrupolosa censura. Quando la segreteria domandava conto della facilità del permesso, si poteva rispondere : (invece di = *vi son delle note* =) *v'è una Vita.*

Concludendo : V. S. mi faccia la grazia di mandarmi subito tutte le *note* del Barsi acciocchè la mistificazione finisca ed io sappia almeno sopra qual terreno disputare. Poi, come credo che V. S. voglia pubblicare tutti i 2 volumi in un tratto, così mi parrebbe di sospendere la stampa delle note censorie alla parte delle prose, che verrà nel primo volume ; perchè si tratterà d'una pag. o 2 che V. S. potrà stampare nel primo volume quando è compiuto tutto insieme colle *note censorie* del 2º. Intanto quando io abbia lette tutte queste note, potrò io stesso scrivere al Barsi, o pensare il meglio da poter fare quando potessi parlarci a voce costì. Ma senza vederle tutte con tutte le circostanze, si parlerà sempre in aria.

Io pregai V. S. di mandarmi a correggere qui le bozze della *Vita* (colle *note* e l'*Avviso*), e gliene dissi le ragioni. Sicuro ch'Ella vorrà farmi questo favore, La prego di mandarmi anche l'originale, perchè io, nel ricopiarlo sulla prima minuta, vi feci molte correzioni, ed impazzirei se non l'avessi. Se poi V. S. per sue ragioni etc., vuol consegnare l'originale per ora, mi farà la grazia di mandarmene un'*esattissima* copia, che mi varrà lo stesso : una *copia esatta*, e non fatta per correggere supposti errori dell'originale. Del resto, se potesse mandarmi l'originale stesso, gliene avrei un *obbligo immenso*.

Ho mandata la prova dell'incisione al Ruggiero. Vi si può fare qualche modifica di fatto ?... Col primo mezzo gliele faremo conoscere.

Del ritratto, non Le dico nulla. Io aspettavo lo scioglimento del nodo. Ora veggo che s'è tagliato. Non era quistione di copiar bene Leopardi morto ; era quistione di cavar da Leopardi *morto* Leopardi *vivo*. In ciò io aspettava con ansietà il risultato. Poi se debba dirLe la mia opinione, trovo poco *classico* un letto di morte innanzi ad un'edizione ; e anzi, credo, non si è fatto fra i milioni di ritratti cavati dalle maschere e posti innanzi alle edizioni. Ma V. S. mi dice le cose dopo il fatto ; e però io non posso che inchinarmi ed approvare.

Farò il miglior uso che potrò de'suoi manifesti e in quanto a trovargli qui un corrispondente che le convenga, spero di potergliene parlare con più frutto a voce. Per la parola *Arnaldo*, sta bene, ma V. S. degnerà togliere tutta la frase, e terminare colle parole : *sopra quelle del Leopardi*. Io non posso dire una cosa senza senso perchè la segreteria ha fatto una circolare. Ubbidiremo tacendo, ch'è il solo modo dignitoso.

Attendo con grande ansietà queste benedette *note censorie*, tutte *senza eccezione*, acciocchè io possa dare al censore quelle preghiere che crederò necessarie. Intanto mi creda in fretta,
Suo Devot^{mo},

A. Ranieri.

90

Ranieri à Le Monnier.

Gent^{mo} Sig. Le Monnier,

Ieri sera ho saputo dal Sig. Vieusseux il flagello che ha afflitto Firenze ¹. Ne sono stato afflittissimo per Lei, e spero che i suoi magazzini non n'abbiano sofferto alcun detrimento. A ogni modo Le sarò obbligatissimo se, senza indugio, ella avrà la bontà di raggiuagliarmi del tutto, poichè mi è molto a cuore la sua prosperità : e fo voti caldissimi per udire che non Le sia seguito alcun sinistro. Ho cominciato a distribuire i suoi manifesti. Qui tutti sanno il francese, le donne, i bambini etc., etc. e tutti preferiscono sempre gli originali alle versioni. Nondimeno, si vedrà quel che si potrà fare. — Le mando le *note corrette* : ed attendo dalla sua gentilezza e giustizia una pronta risposta alla mia per la posta. Desideroso di sue nuove, la prego di credermi

Suo Devot^{mo},

A. Ranieri.

Napoli, 10 9bre 1844.

P. S. Il Sig. Ruggiero trova eccellente il d[is]egno del Sig. Lasinio e l'incisione del monumento. La croce è stata modifi-

1. Il s'agit de la grande inondation de l'Arno, qui causa de grands ravages.

cata; ed è bellissima nel vero. Io ne manderò fra qualche giorno il disegno. Se il Sig. Lasinio volesse aver la bontà di modificarla, farebbe cosa amichevole e gentile.

La pregherei di mandarmi una prova del ritratto, che sarà cosa maravigliosa, perchè uscita dalle mani di sì valente artista. Ma non posso darmi pace di averlo fatto morto, perchè è cosa inusitata innanzi ad un'edizione di un classico e sente il romanzo.

Dopo tanto parlare che il ritratto mandato di qui *sentiva la maschera*, etc., etc., V. S. poteva avere la degnazione di dirmene innanzi una parola.

Mi creda di nuovo.

91

*Pellegrini à De Sinner*¹.

Parma, 26 Novembre 1844.

Pregiatissimo Signore, in Firenze, come la S. V. sa forse o dai Manifesti, o altrimenti, il tipografo Le Monnier stampa due volumi di Poesie e di Prose del Leopardi. Questi volumi non danno che i suoi lavori più perfetti, da lui medesimo, come attesta il Ranieri, ordinati a nuova impressione.

Qui da qualche tempo, per consiglio e per opera di Pietro Giordani, s'apparecchiava un volume delle composizioni più giovanili del Leopardi, stampate già sparsamente dallo Stella in Milano, e che a poco andare sarebbero state dimenticate. E come sapevamo (dalla *Gazzetta d'Augusta* 1840) che la S. V. la quale teneva moltissima amicizia col Leopardi ebbe da esso de' *Manoscritti filologici*, e n'aveva dato bella notizia in una scrittura *Excerpta ex schedis cr. J. L.* così avevamo preparato una lettera alla S. V. affin di pregarla ch'ella ci volesse indicar come ottenere quel libro, il quale noi indarno avevamo ricercato. In questo mezzo ne giunge il

1. Cette lettre a été envoyée par Le Monnier avec une autre, de sa main, à De Sinner. Voir plus loin la lettre de Le Monnier à De Sinner du 2 décembre 1844.

15 Settembre della Revue des D. M. dove dalla egregia scrittura del Signor Sainte-Beuve impariamo in che luogo fu pubblicato il dotto opuscolo di V. S. e ciò non solo, ma essere presso di lei, e tutte le giovanili composizioni del Leopardi manoscritte e stampate, e in oltre buona copia di lettere famigliari.

Ne conviene dunque, prima rinnovare la preghiera per quell'*Excerpta* ecc. poichè essendo inserita in un giornale tedesco, solo la gentilezza della S. V. ce ne può forse ottenere una copia.

Di poi, circa le cose impresse a Milano, dobbiamo chiedere alla sua bontà di saperci dire, se mai vi fossero dall'autore ritoccate, e supplicarla a farci in qualche maniera avere quelle giunte, o quelle varianti.

Che se le fosse in piacere o le paresse conveniente di concedere copia d'alcune delle cose inedite ch'ella possiede, da poter essere pubblicate, si renderebbe, per quanto è da noi, compiuto onore al Leopardi.

Oltremodo importantissimo e prezioso sarebbe certamente quel tanto delle epistole che fosse da divulgare : noi ne possediamo alquante dall' 820 al 30 : con quelle di V. S. senza dubbio avrebbesi, quanto è possibile, intera l'immagine dell'ingegno, degli studi, della vita, delle sventure, dell'animo di Leopardi.

Tanto osiamo dimandare supponendo che la S. V. non pensi ella a pubblicare un volume di quelle scritture ; nessuno meglio di lei compirebbe questo ufficio : quando ciò fosse, come ci siamo impegnati a ristampare le cose date dallo Stella, pregheremmo la S. V. solamente delle *aggiunte o varianti a quegli opuscoli* ; e della sunnominata *Excerpta* per dare con essa qualche più esatta notizia degli studi filologici del Leopardi. Ma se la S. V. non abbia in animo di pubblicare altre scritture o lettere del Leopardi, speriamo ch'Ella vorrà essere ajutatore anzi principalissimo operatore, a questa impresa di rendere degno onore ad un suo tanto amico, ad un tanto uomo ; e l'Italia le sarà in gran parte debitrice di potere più compiutamente conoscere il suo poeta : che se la morte ci impedi di ottenere novelli frutti da quell'ingegno, la sorte almeno non ce ne invidii alcuno dei già prodotti.

Che poi la S. V. possa a sicurtà affidarci la pubblicazione di qualunque scrittura del Leopardi, ciò ne la persuada, ch'ella anderanno nelle mani di Pietro Giordani, di cui forse nessuno prima o meglio conobbe il Leopardi, di cui nessuno può più degnamente parlare del Leopardi. Anzi ella potrà, ed io la prego di così fare, rispondere intorno di questa materia al medesimo Giordani che è qui in Parma e per consiglio del quale io le scrivo.

Ogni altra parola, credo, sarebbe soverchia a stimolare la bontà e cortesia della S. V. quando ella ha già dato assai prove, non solo dalla sua gentilezza e dottrina, ma qual degno conto ella faccia del Leopardi e dell'amicizia che lo stringeva ad un tant'uomo.

Della S. V. illustrissima e pregiatissima devotissimo servitore,

Pietro Pellegrini,
professore di lingua greca nella R. Università di Parma¹.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 30 Novembre 1844.

Gentilissimo Sig. Le Monnier,

Non potetti mandare le bozze della Vita il 24 come m'ero proposto, perchè il Lombardo essendo rimasto inopinatamente in Marsiglia, mancò la promessa partenza del vapore napoletano. Mi è convenuto attendere finora, che Le spedisco *l'Avviso*, la *Vita* e le *note*. Vi ho aggiunto le quattro pag. contenenti il frontespizio 1° e 2°; e poichè V. S. non ha giudicato mandarmelo in bozza, Le avrei obbligo se me lo mandasse subito, perchè vorrei gittarvi su un'occhiata. Non è possibile sul *secondo* che cade nella 3ª pag. di mettere che anche la *Vita* è scritta da me, perchè indarno l'ho tentato, e riuscirebbe un

1. Cette lettre a été publiée pour la première fois par G. Piergili dans les *Nuovi documenti*, op. cit., pp. 296-297, en note.

frontespizio barocco. D'altra parte bisogna mettere da chi l'edizione è *accresciuta ordinata e corretta secondo l'ultimo intendimento dell'autore* : quindi non può stare come V. S. ha messo ne' suoi manifesti, cioè *Op. di G. L. ed acc. ord. e corr. secondo l'ul. inten. dell'A. preceduto da una not. int. agli scr. alla vita ed ai cost.* (di chi ?...) *scritto da A. R.*¹.

La prego dunque a mettere i frontespizi esattamente come io glieli mando e di mandarmene le bozze. Nel frontespizio proprio della *notizia* ho messo il mio nome ancora nel principio dell'*Avviso*.

Quindi non può cader niun dubbio sull'autore della Vita. La lonta[na]nza mi obbliga a scrivere un pelago di parole per ogni inezia. Se V. S. non va di gran fretta (che non pare) e può mandarmi novamente frontespizi, l'*Avviso*, la *Vita* e le *note* per un'ultima correzione, l'avrei e Le rimanderei il tutto colla maggior possibile celerità. Non potendo è *indispensabilissimo* che mi mandi i *frontespizi*, e le *NOTE*, dello stato delle quali vedrà da se stesso, ch'io sono stato nella assoluta impossibilità di permetterne la stampa senza rivederle un'ultima volta. Nel caso che non mi rimandasse l'*Avviso* e la *Vita*, La prego caldamente di badare a tutte le correzioni, massime quelle dove ho dovuto mutare il *Lasinio* in *Tuschi* e *Livi*. Vorrei poi che della *Vita* e delle *note*, mettendo il solo frontespizio della vita e mutando la numerazione, V. S. me ne tirasse un *piccolissimo* numero di copie a parte, anche 10, anche meno; e ciò per mio passatempo. Vuol farmi questo regalo ? ...mi risponda.

Nel principio dell'*Avviso*, stia attento a porre nella lacuna (ch'era nel Ms. e che V. S. non ha lasciata nelle bozze) il numero delle *note* del Leopardi alle *Operette Morali* ; ma delle *NOTE DEL SOLO LEOPARDI*, per amore di tutti i cieli².

1. Le livre s'intitule : OPERE | DI | GIACOMO LEOPARDI | *edizione accresciuta, ordinata e corretta | secondo l'ultimo intendimento dell'autore | da | ANTONIO RANIERI.* Firenze, Felice Le Monnier, 1845, 2 vol. in-12 de xxxii-317 pages, plus trois feuillets non numérotés, et de 363 pages, plus quatre feuillets non numérotés ; ceux-ci contenant les *Avvertenze*.

2. Il s'agit dans ce passage de l'*Avviso intorno a questa edizione* mis en tête du premier volume : «... si comporrà : di trentasei *Canti* e di sei *Frammenti* poetici con dodici *Note* ; di ventiquattro *Operette morali* con sessantadue *Note* ; etc... »

Al qual proposito, venghiamo alla *grande ed eterna* quistione delle *note Censorie*. V. S. deve una *categorica* risposta. Senza l'inondazione io sarei maravigliato del suo silenzio. Coll'inondazione è giusto che non me ne maravigli. Nondimeno, La prego, appena può, di rispondermi alla lunghissima mia e di tener *vive e presenti* tutte le giustissime ed evidentissime cose che in quella Le comunicai. Son sicuro che V. S., leale e sincero, non farà mai cosa che potesse gravemente dispiacermi ed obbligarmi a cosa che potesse poi anche dispiacer a V. S., colla quale io desidero di conservare un'amichevole ed inalterabile relazione; relazione che ho ferma speranza e presentimento, che debba essere non inutile ad entrambi, anco terminata l'edizione del Leopardi.

Io non voglio più dirle nulla della mia venuta perchè sono ogni dì seppellito in un mare di nuove faccende. Ma se potessi scappare nelle ferie del Natale, lo farei come si fa quel che più diletta e piace e verrei (quel che tanto desidero) a sorprenderla e conoscerla personalmente. Spero che V. S. ricevette per la posta il disegnano della croce come veramente giace sul monumento; e spero che l'ottimo Sig. Lasinio si sarà degnato di prestar qualche altro colpo di bulino. Mi faccia il piacere di rompere anche per questa parte il suo lunghetto silenzio.

Mi creda desiderosissimo de' suoi *PRONTI riscontri*,

Suo affez^{mo},

A. Ranieri.

Le Monnier à De Sinner.

Florence, 2 Décembre 1844.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous transmettre une lettre de M. le professeur Pellegrini, de Parme ¹, et viens vous prier en son nom et en celui de M. Pierre Giordani, de vouloir bien m'adresser ce que vous aurez à leur remettre, en le recommandant à M. Benjamin Duprat, rue du Cloître-Saint-Benoît, n° 7.

1. La lettre de Pellegrini est celle que nous publions à la page 109.

M. Duprat est le correspondant de M. Molini de Florence, et a très souvent occasion de lui faire des expéditions.

Vers la fin du mois je publierai les deux volumes de Leopardi dont vous parle M. Pellegrini. Le troisième volume, dont s'est chargé M. Giordani, complètera le monument, que depuis long-temps je désirais élever à la mémoire d'un des meilleurs amis de notre bon Niccolini, dont j'ai aussi publié les Œuvres en 4 volumes. Après les Œuvres de Leopardi, je mettrai sous presse celles de Giordani, puis celles de Foscolo, Alfieri, Parini, etc., etc. ; enfin je tâcherai de me rendre digne, tant par le choix des ouvrages que par leur exécution, du bon accueil que les Italiens ont fait à ma Collection, que je commence à oser intituler *Biblioteca Nazionale*.

Jusqu'ici tous mes efforts pour me créer une correspondance à Paris, et y trouver un débouché à mes articles, ont été infructueux. Messieurs Stassin et Xavier, auxquels j'avais cru qu'il pouvait convenir de s'occuper de mes éditions, m'ont répondu par une réimpression d'un Roman de Guerrazzi, dont le manuscrit me coûte fort cher.

N'y a-t-il donc d'autre maison à Paris avec laquelle je pourrais m'entendre ? Quoique français, un séjour prolongé en Italie a rompu toutes mes relations de jeunesse, et je ne saurais vraiment à qui m'adresser.

Pardonnez-moi, Monsieur, la demande que j'ose vous faire. L'amitié que me porte Monsieur Giordani me rend hardi, et me garantit que vous voudrez bien prendre intérêt à ma Collection.

Tout à vos ordres j'ai l'honneur d'être votre très-humble obéissant serviteur,

Félix Le Monnier ¹.

1. Cette lettre a été publiée pour la première fois par G. Piergili, *Nuovi documenti*, pp. 297-298 en note.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 4 Dic. 1844.

Preg. Sig. Le Monnier,

Ho ricevuto la sua del 28 per la posta ; ma non le stampe perchè il vapore che dee recarle non ancora è giunto.

Le scrivo senza indugio per pregarla, nel caso ch'ella si risolvesse di rimandare le *sole note* della *Vita* e non il resto, *di non istampare ancora il mio AVVISO se prima io non abbia lette le AVVERTENZE di cui mi parla e tornatagliene positiva risposta*. Dopo che la censura prima permetteva tutto, poi vietava solo una parte dell'inedito, poi consentiva anche questo con qualche nota da accordare insieme, poi scriveva queste note il Bini, poi le note erano anche sull'edito, poi non era più il Bini che le scriveva, ma un altro censore, poi si riducevano a una sola, poi ritornavano ad esser molte, poi si trasformavano in considerazioni del Signor Barsi, che non poneva il nome, poi in avvertenze del Signor Barsi che pone il nome, ma in vece di censore par che diventi un mio nuovo ed inopinato compagno nell'edizione ; se io ho parlato e parlo di *mistificazione*, non ho il torto.

Dove poi V. S. dice che poco conosco Lei e meno cotesta censura, Le rispondo che da Lei ho sempre attesa (come ancora sto attendendo) lealtà e franchezza ed in ciò ho mostrato averne ottima opinione ; e che, in quanto cotesta censura, dopo che io, venuto personalmente costì e dati i Ms. al Bini, me li riportai senza volerne far altri e V. S. poi si compromise di ottenere quel che non avevo ottenuto io, non io, ma V. S. ha la colpa di non averla ben conosciuta.

Tutto avrà, come ha sempre avuto, colla massima celerità ; e i 13 mesi non sono scorsi per indugi miei.

Le sarei grato s'Ella mi rimandasse l'esempio di qualche edizione classica col morto innanzi ¹.

1. Il s'agit du portrait de Leopardi qui représente le poète sur son lit de mort.

Se V. S. mi facesse il favore di mandarmi subito due copie del monumento inciso, ne avrei un grande obbligo a V. S. ed al Cav. Lasinio.

Mi creda desideroso di vederla personalmente,
Devotissimo suo,

A. Ranieri.

95

Ranieri à Le Monnier.

Gent. Sig. Le Monnier,

Mi duole ch'Ella spenda denaro in posta, ma non posso lasciarle ignorare che ho mandato tre o quattro volte il dì per aver nuove del Mongibello, ed oggi finalmente s'è saputo che avendo tocco non so che brick proveniente da Costantinopoli, è rimasto in quarantena a Civitavecchia, dove rimarrà ancora quindici giorni. Pare dunque che un gran fato si opponga all'arrivo di queste famose *Avvertenze*, e sarà necessario ch'Ella me ne rimandi al più presto un'altra bozza. Per la suspension della stampa dell'*Avviso* e per tutt'altro, mi rimetto alla mia del 4. Mi creda intanto coi sentimenti della più sentita stima,
Suo devotissimo,

A. Ranieri.

Napoli, 7 Dicembre 1844.

96

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 12 Xmbre 1844.

Preg. Sig. Le Monnier,

Iersera alle 6 pom. ebbi tutte affumicate le carte ch'Ella mi spedì per il Mongibello. Domattina parte il vapore sardo, col quale posso mandare questa lettera, ma non le stampe, per le quali debbo attendere un vapore napoletano. Nella carta qui inclusa V. S. troverà quel più cui io posso acconsentire

per quel che concerne il piccolo suo *Avvertimento*¹ innanzi alle *Avvertenze* e le avvertenze stesse.

Io non so a che proposito de' preti, che fanno professione di religione e di verità, dovrebbero impedire che si dicesse il vero; vero che nel modo ond'io ho modificato l'*Avvertimento*, parmi sia detto con tutta l'unzione e la delicatezza possibile. E in quanto alle piccole mie osservazioni intorno alle avvertenze, non dubito che sieno trovate ragionevoli poscia che V. S. mi dichiarò essere il Barsi dispositissimo a togliere qualunque parola o frase avesse potuto menomamente offendere la memoria di un tanto uomo.

Quando neanche questo mio *ultimatum* (nel quale io ho messo un profondo e sincerissimo e ardentissimo desiderio di vedere presto condotta a fine la nostra onorata impresa) convenga a V. S., allora io non potrò che pregarla di nominare Ella stessa un onesto arbitro nel cui giudizio io mi rimetterò e che giudicherà se, posto tutto quel ch'è passato fra noi da tredici mesi in qua, io m'abbia il torto in quel che a me pare un inviolabile dovere verso la memoria del mio amico e verso me stesso.

Non voglio tacerle, come cosa confidenziale fra noi, che ho stupito vedendo un'avvertenza insino a una prefazione d'un volgarizzamento², prefazione della quale io ho l'approvazione nel mio tavolino del Sig. Capponi, censore terrorista di quì e che insieme con gli altri volgarizzamenti e preamboli di esse non ho stampati quì malgrado il consenso di V. S. per delicatezza verso V. S. medesima, alla quale (perchè molto l'amo) farei qualunque più grave sacrificio, tranne solamente quello del mio onore.

Mi creda colla più sincera amicizia

Suo devotissimo,

A. Ranieri.

1. Voici le texte que Ranieri permet qu'on imprime en tête des « Avvertenze »: « Le seguenti AVVERTENZE, gentilmente favoritemi dal chiarissimo sig. abate *Amerigo Barsi*, sono state da esso scritte appositamente per questa edizione, affinché le opere di Giacomo Leopardi potessero senza timore dei più scrupolosi andar nelle mani dei giovani, non sempre, a dir vero, disposti ad intendere discretamente, e che nel caso nostro potrebbero alcuna volta ingannarsi ».

2. Il s'agit de la dernière des *Avvertenze* par laquelle l'abbé Barsi commente le *Preambolo del Volgarizzatore* du *Manuale di Epitteto*, p. 221.

P. S. Eviti sempre di scrivermi per la posta, di qualunque cosa concerna il Leopardi; e non si meravigli s'io non fo sempre lo stesso con Lei, perchè nel 1° caso in posso usare certe precauzioni che mi sono impossibili nel secondo.

Vedendo il Pre di Comino, abbia la bontà di dirgli che ho ricevuta la lettera per il Can. Santangelo e che gli scriverò fra poco.

A cette lettre est jointe une feuille volante, où l'on lit :

Le seguenti avvertenze, sono state con molta bontà e cortesia scritte a bella posta per questa edizione dal chiarissimo Sig. Abate Amerigo Barsi, per ottemperare alla paterna sollicitudine della nostra censura, la quale le desiderò quasi prudente guarentigia, che le opere di Giacomo Leopardi potessero, senza timore de' più scrupolosi, andar per le mani de' giovani non sempre a dir vero disposti ad intendere discretamente, e che nel caso nostro potrebbero, alcuna volta, ingannarsi ¹.

Felice Le Monnier.

N. B. Ho desiderato che si tolga l'ultima frase, perchè lo stesso si dice più volte nelle *Avvertenze*, e perchè è un concetto che se non si esprime con molta nobiltà e quasi metafisicamente, il che non si può in un piccolo *avviso*, diventa un dar del *malato d'animo e di corpo* all'autore e del *pezzente*, il che non è *bello nè gentile*.

All'avvertenza (C) — Mi parrebbe più conveniente verso un così profondo filosofo, quale fu il Leopardi, se quel che si dice in questa *avvertenza* fosse detto gravemente, come per esempio, nella precedente, senza scherzi che (benchè non fu tale l'animo di chi scrisse) potrebbero parere irriverenza senza volere argomentare *ad hominem* con *Farfarello* senza parlare di *Malambruno* e di *diavoletto* e insomma dicendo tutto quel che s'è detto da capo a fondo, ma con gravità e in terza persona; per esempio: *Ma che s'intende quando si dice felicità e infelicità? S'intendono i due estremi...*, etc., etc.

1. Cette dernière phrase (depuis *per ottemperare*) porte l'indication « NO », probablement de la main de Ranieri. Cependant, elle a été quand même publiée par Le Monnier.

Mi parrebbe poi che bisognerebbe togliere al tutto la frase *logica diabolica*, poichè potrebbe parere non solo un'irriverenza, ma un oltraggio.

All'avvertenza (D) non solo fo la medesima osservazione che alla precedente, ma ancora mi pare che bisognerebbe moderarne il concetto senza scambiarlo, dicendo soltanto che sono raccolte troppo sinistre avventure insieme, e togliendo al tutto la frase *dell'uomo al di sotto dell'olio, delle pentole, e del vino*, che mi pare (benchè non fu tale la mente di chi scrisse) uno scherzo irriverente.

All'avvertenza (N) — Potrebbe, per le ragioni anzidette, dirsi, per esempio : *G. Pagani, come Plotino, non avean forse* etc. etc. Così si torrebbe quel non so che di tassativo e di personale verso l'autore, che può parere irriverenza. L'ultima frase potrebbe, per esempio, dire : *perchè nessuno crede più a questo paradosso* ¹. Sarebbe lo stesso e forse più — ma più grave e più riverente.

All'avvertenza (P) — Pare che bisognerebbe del tutto moderare quest'avvertenza ; altrimenti si viene a dare apertamente del *codardo* e dell'*abbietto* e un poco anche dell'*ipocrita* a un grande uomo morto, che non può rispondere, e ciò in un' edizione dove un suo amicissimo vivo pone il suo nome !

97

Giordani à Vieusseux.

Giovedì, 12 Dicembre 1844.

... Pur troppo la biblioteca di Parma è priva dell'Effemeridi romane (come di tante e tante altre cose necessarie, sebbene copiosa di molte inutili).

Se Le Monnier potesse da Roma avere i soli volumi contenenti gli scritti di Leopardi e non essere obbligato a comprar tutta la collezione, o se questa non costa troppo, sarebbe meglio comprarli che farli copiare : tanto più che m'immagino

1. Le conseil de Ranieri a été partiellement suivi. Voir Appendice, note M.

doverci essere molto di greco. Vi prego di dir questo da parte mia al Signor Barbèra ; e soggiungergli, che stampati o copiati bisognerebbe, *per diligenza*, mandarli o a me, o al professor Pellegrini affinchè potessimo conoscere che cosa sono que' lavori, e che cosa noi vi dovessimo fare.

Assai m'è doluto la calamità impensata e straordinaria per le acque ; mi è di sollievo che voi non siate danneggiato : ma è tristo lo spettacolo di tanti mali. Addio caro Vieusseux,

Vostro affezionatissimo,

Giordani.

Vi raccomando l'ambasciata pel Sig. Barbèra, co'miei saluti : Riveritemi (quando potrete) i Sigg^{ri}. Lambruschini e Ridolfi.

A propos de cette affaire, Barbèra écrit à Vieusseux :

Carissimo Sig. Vieusseux,

Vi mando la *Revue* insieme ai miei ringraziamenti. Basterebbe, credo, al Giordani di sapere se all'occorrenza si troverebbe qui un esemplare dell'*Effemeridi* per consultare gli articoli dei quali vi accludo nota. — Abbiate dunque la compiacenza di farmi sapere per domani se avete nella vostra Circolante l'*Effemeridi*.

Vi prego ritornarmi la nota che vi accludo.

Vostro Devot^{mo} Servo,

Barbèra.

Lunedì.

1) Nell' *Effemeridi letterarie* di Roma, anno 1822. Tomo 9, pag. 257 e segg. : *De Philonis Iudæi sermonibus tribus ineditis*.

2) Nello stesso, anno e tomo a pag. 333 e segg. : *de Ciceronis libris de Republica*.

3) Anno 1823. Tomo 20, pag. 201 e segg. : *de Eusebii chronico ex Armena editione*.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 17 Dicembre 1844.

Preg. Sig. Le Monnier,

Ricevo in questo momento la Vita coll'avviso e le note e le bozze delle prose fino alla p. 302. Manderò di mano in mano ogni cosa il più presto che mi sarà possibile ; e sia sicuro ch'io ho il più ardente desiderio di veder finita l'impresa.

Ma Le scrivo queste righe per la posta, sia per pregarla caldamente a rispondermi subito sopra le *avvertenze*, sia per pregarla non meno CALDAMENTE a mandarmi immediatamente L'ORIGINALE TESTO CH'ELLA HA DEL DIALOGO DI RUYSCH IN POI. Io glielo rimanderò a mano a mano, se mai gli bisognasse di averlo presente sul torchio ; ma per un milione di ragioni non posso farne senza nella correzione come ho potuto farne senza fino al Parini.

Spero che V. S. non vorrà mettere nuovi indugi per una cosa sì piccola per Lei e di sì grande importanza per l'edizione

Non mi parla del dove Ella intende spezzare il 1^o volume. Quando per disuguaglianza tipografica non si possa spezzare alla fine dell'operette Morali, Le dissi ed ora Le confermo che bisogna spezzare alla fine del *Parini e non altrove*. Non occorre di far nessun mutamento di *parte 1^a o parte 2^a delle Operette morali*. Si comincia di fatto al 2^o vol. dal *Ruysch* come io le noterò nelle bozze ¹.

Per quanto concerne quel ch'Ella mi dice dell'altro *Opuscolo*, Le risponderò poi. Mi creda con vera stima,

Suo devotissimo

A. Ranieri.

1. Le désir de Ranieri n'a pas été satisfait. Le premier volume contient, outre *Parini*, le *Dialogo di Federico Ruysch e delle sue Mummie*, ainsi que les *Detti memorabili di Filippo Ottonieri*. Le deuxième volume ne commence qu'avec le *Dialogo di Cristoforo Colombo e di Pierro Gutierrez*.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 20 Dicembre 1844.

Gent. Sig. Le Monnier,

Le mando la vita coll'avviso e le note e il Parini. Delle prose ho ricevuto fino alla pagina 302, ma Le ho già detto più volte che dal Ruysch in poi io non posso correggere se V. S. non mi manda il testo, che attendo colla più grande ansietà e che Le rimanderò esattamente insieme colle bozze corrette.

Le note poi alle *Operette morali* di [cui] V. S. mi ha mandate le bozze giungono a sessantuno. Come V. S. ha posto *sessantadue* nell'avviso dove io La pregai di porre il numero che mancava ¹ ? La riprego, per amor di Dio, a mandarmi SUBITO il testo del dialogo di Ruysch innanzi ; altrimenti l'edizione non andrà più avanti.

Attendo con non minore ansietà la sua risposta sulle *Avvertenze*.

In quanto ai Paralipomeni io sarei contento di porvi qualche nota *non sottoscritta*, che li renderebbe più ghiotti ; ma come si fa colla prima edizione che, per le ragioni dette da V. S., non si è venduta ? Se V. S. la volesse acquistare da chi la stampò, a discretissime condizioni, e volesse porre le note a quell'edizione stessa (il che parmi che si potrebbe) allora si potrebbe trattare ed io mi presterei, purchè non fossi divulgato per autore delle note. Di questo argomento si guardi bene di toccarmi per la posta : ed anche per il Viollier dia ai *Paralipomeni* il nome Volgarizzamento di Giovenale senza nominare il Volgarizzatore.

Vorrei che V. S. mi facesse la grazia non solo di mandarmi presto il resto delle copie dei *Prolegomeni*, ma ancora di accrescere di 10 oltre le 50 il numero delle donatemi, come mi parve ch'io gliene pregai. Poi mi dica, oltre alle 60, quanto mi

1. L'édition, dans son état définitif, contient 62 notes, dont 51 à la fin du premier volume et les 11 autres à la fin des *Operette morali*.

farà pagare per un altro 40 copie, ch'io sono pronto a comperare, giacchè mai al mondo non ho potuto pubblicar nulla senza regalar 100 copie ; ci ho troppi amici in troppe città d'Europa, per aver viaggiato 12 anni ; e non posso far pagare un'inezia a un amico.

Mi creda con vera amicizia

Suo devotissimo,

A. Ranieri.

100

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 23 Dicembre 1844.

... Le Monnier mi scrive che vorrebbe far ristampare fuori Italia i *Paralipomeni*¹ del L. e che vi bramerebbe qualche dichiarazione delle allusioni che lo rendesse meno oscuro. Voi intendete che molte allusioni sarebbe imprudente, incivile o pericoloso a dichiararle. Nondimeno, se ne potrebbe dire pur tanto da rendere il libretto meno inintelligibile ; e dove fosse serbato con perfetto anonimo, forse m'inchinerei in qualche parte a contentarlo. Io dunque gli ho risposto che per le dichiarazioni, potrebbe farsi nel modo che v'ho detto or dianzi : ma che bisognerebbe ch'egli acquistasse innanzi l'edizione presente non venduta, alla quale potrebbe aggiungere (dove gli convenisse) le bramate dichiarazioni : che altrimenti io non potrei mai annullare da me stesso l'edizione predetta. Non so che cosa egli mi dirà in risposta. Ma ho voluto chiarirvi del tutto, acciocchè se egli ve ne toccasse o voi poteste per qualche occasione, muovergliene discorso, sappiate in che modo governarvi. E in quanto alle condizioni alle quali vendergli quella edizione, io vi prego di darmene il vostro avviso amichevolmente, acciocchè di qua si sappia a che attenersene.

Intanto se mai giungete a parlare della cosa col Le Monnier,

1. Il est question que Le Monnier achète l'édition des *Paralipomeni* que Ranieri avait faite à Paris, chez Baudry, en 1842.

senza dirgli nulla di non vero (che questo mai non lo pretenderei) procurate di non iscoraggiarlo dalla compera, dove lo vedeste in qualche modo inclinato : perchè qui si sarebbe assai contenti di torsi questa noiosa faccenda dalle spalle. Voi intendete troppo bene quanto io voglio dirvi...

A. Ranieri.

Giordani à Viesseux.

24 Dicembre (1844).

... Vi ringrazio della cortesia di prestare le vostre *Effemeridi* romane a un più utile complemento dell'edizione leopardiana : che per verità è gran dolore e vergogna essere finora mancata all'Italia ingrata verso i suoi maggiori ingegni. Il buon Niccolini presta a tale edizione (com'è desiderio di molti) alcune lettere ch'egli ha di Leopardi. Se a voi piacesse di fare altrettanto ne avreste la gratitudine di molti ¹.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 31 Dicembre 1844.

Pregiatissimo Sig. Le Monnier,

Credo che in V. S. segua quel che segue in me, cioè ch'Ella posponga qualche crazia più di posta al desiderio di tener viva la nostra corrispondenza e di dar presto compimento

1. Viesseux n'a pas donné les lettres qu'il avait reçues de Leopardi. L'*Epistolario* paru en 1849 ne les contient pas ; les trois éditions ultérieures non plus. Ce n'est que dans la cinquième édition (1872) que ces lettres paraissent. Elles ont été copiées du « Carteggio Viesseux » de la Bibl. Nat. de Florence où elles se trouvent encore.

Lorsque De Sinner lui demande pourquoi les lettres qu'il avait reçues de Leopardi ne figuraient-elles pas dans l'*Epistolario*, Viesseux répond :

« Je n'avais été très lié avec Leopardi que depuis qu'il était établi à Florence ; et depuis son départ pour Naples, il écrivait fort peu et

alla nostra impresa : e però non dubito di scriverLe oggi per la posta. Desidero dunque che V. S. non ignori che dopo l'ultimo invio di stampe (fino alla p. 301) e le 61 note (che Le scrissi dover esser 62, o V. S. avere sbagliato nel por sessantadue nella lacuna del mio avviso) io non ho più ricevuto nè altre stampe nè altre lettere. Io ho di mano in mano inviato tutto, tranne solo dal Dialogo di Federigo Ruysch inviato fino alla detta pag. 301¹, per la ragione dettaLe tante volte, cioè che di là in poi ho bisogno dell'originale di V. S. Mi dimenticai solo di soggiungerLe che questo piccolo inconveniente terminerà colla fine delle *Operette morali*, giacchè per tutto il rimanente ne posso far senza. Veda dunque che si tratta di ben tenue cosa ; e spero che V. S. non mi faccia più attendere. Ho avuto poi un'ultima conferma di quel ch'io ho sempre tenuto per articolo di fede, cioè, che gli sforzi umani non possono nulla contro al fato. Io senza darne la menoma certezza a V. S. ero nondimeno *risolutissimo* di venir costì nelle ferie natalizie. Avevo *tutto* preparato per partire il 23, niuna cosa esclusa, quando la sera del 22 mi sono messo a letto con una fiera febbre gastrico-reumatica, che ancora non mi ha perfettamente lasciato. E così ho passato il Natale e passerò il Capo d'anno (invece che in Firenze dove m'avevo infino trovato un pied à terre) in letto e digiuno.

Ora ho due gravi cause alle quali attendere ; dopo le quali mi propongo di fare la mia corsa. V. S. faccia sempre come se non mi attendesse : mi mandi quanto più può e il più presto che può ; cerchi di farmi pago ne' miei coscienziiosi ed onestissimi desiderii intorno alle avvertenze ; mi risponda presto intorno a *tutto*, l'altro che Le ho scritto ; e conti sempre sulla mia lealtà, com'io conterò sempre sulla sua ; acciocchè per l'avvenire si possa fare de' buoni affari insieme ; che ne faremo

« nous recevions ses nouvelles par Ranieri. Je n'ai donc eu de votre « ami que très peu de lettres et aucune n'était faite pour figurer dans « un epistolario. Au reste je n'ai jamais eu le temps, depuis la suppression de l'Antologia, de faire l'examen des trois caisses remplies de « notes et de correspondance ; et Dieu sait si je pourrai le faire avant « de mourir. » (Lettre du 3 octobre 1856. Voir ci-après p. 212).

1. Ranieri doit se tromper de page ou bien l'indique-t-il suivant la numérotation de son manuscrit, car, dans le volume publié, le dialogue de Ruysch occupe les pages 276-283.

certamente degli ottimi e meno faticosi di questo, il quale nondimeno (come V. S. vedrà poi coll'effetto) Le sarà causa non solo di molta riputazione, ma ancora d'un immenso guadagno. Di ciò sia ben certo. Buon capo d'anno, e mi creda con tutto il cuore,

Suo devotissimo,

A. Ranieri.

103

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 3 Gennaio 1845.

Gent. Sig. Le Monnier,

Non prima di ieri sera ho ricevuto la sua del 24 ult. non so come mi si possa dire di costì che V. S. attendeva solo le stampe mandatemi per il Mongibello, per pubblicare. Della lettera di V. S. si vede chiarissimo quello ch'io ho sempre creduto, cioè che i due vol. saranno pubblicati perfettamente insieme.

Stà bene che V. S. lascia per l'ultimo l'Avviso e i frontespizi; ma restiamo intesi che nulla si pubblichi senza l'Avviso (parlo sempre del mio, innanzi la Vita) e i frontespizi.

Le mando delle bozze fin dove ho potuto, giusta l'originale mandatomi da V. S., cioè fino alla pag. 301 della nostra presente edizione. Non so perchè V. S. ponga tanto ritardo. Io rimando (come ho sempre fatto) le bozze dopo un giorno o due. Una volta dunque calcolati i 15 giorni necessari all'andata e alla venuta delle stampe, l'edizione poteva correre come s'io fossi stato costì, e il ritardo (perdoni) è nato in massima parte per volontà di V. S.

Mi è doluto di non essermi accorto nel Parini che V. S. avea messo ne' capitoli (p. e. CAPITOLO PRIMO) etc. nel C. e P. più grande è un vero errore. Ma non l'ho corretto nell'Ottonieri, perchè credo che sia già stampato il Parini. Io, secondo i segni che ho conservati qui trovo di non aver avuto mai le bozze (come qui Le ho scritto) del restante del Dialogo di un *Fisico* e di un *Metafisico*, cioè dalla pag. 103 inclusiva fino alla pag. 108 dell'edizione napoletana. Se io m'inganno V. S. mi tran-

quillizzi. Se non m'inganno, e V. S. avesse già stampato il pezzo obbliato di mandarmisi, mi faccia la grazia di mandarmelo stampato : perchè non trovandoci nulla, sarò tranquillo : trovandoci (che non credo) qualche grave errore, si rifarà una carta.

In quanto alla divisione de' volumi, io mi ero fermo al Parini : 1° perchè tale era il volere dell'autore ; 2° perchè quivi si spezzano in due parti uguali le Operette Morali ; 3° perchè il secondo volume cominciando con quel magnifico e prodigioso *Coro de' Morti*, che ha fatto tanto romore in Germania, in Francia, etc. faceva una bellissima impressione alla prima apertura. Del resto V. S. faccia quel che Le pare : ma se si trattasse di piccola differenza, io resterei sempre al Parini. In qualunque modo però, è necessario sempre un *occhietto* che ripete *Operette Morali*. — Il secondo vol. dee dunque cominciare per 1 e 2, — 1° *occhietto*, p. 3 e 4 il frontespizio, come nel 1° vol., pag. 5 e 6, — 2° *occhietto*.

Il ritratto è un poco tirato giù, l'ho mandato al Sig. Ruggiero ; e dove avessi osservazione a farLe, glie la manderei fra qualche giorno. È triste che gli amici del Leop. abbiano a soffrire quello spettacolo doloroso, quando il ritrattino ch'io le mandai era somigliantissimo, ed è stato tutto quel che s'è fatto un vero capriccio.

Per l'avvertenze che dirle ?... In tutta la storia delle pretensioni censorie, mancava questo tratto di censori che vogliono *chiosare* e parer letterati che *chiosano per filosofia e per diletto*. Io non sono stato contentato in *nulla*, perchè se si è tolto... *Eh farfarello mio !* e cose simili, questo è stato un favore che il sign. Barsi ha fatto a se stesso, evitando di far ridere a sue spese. L'importante era di dire che quelle avvertenze erano *volute* e non messe a diletto. Io, oggi in fretta, non saprei che dirle.

Tempo vi è, perchè V. S. non pubblica ora. Mi lasci un momento *pensare* e, se potrò, consentirò (per finirla) a questa vera *cagnara*. A ogni modo V. S. mi faccia il piacere di mettere sotto il piccolo *avviso* suo — *Felice Le Monnier* — per extensum. Fra qualche dì Le tornerò senz'altro a scrivere.

Per il Volgariz. di Giovenale come V. S. vuole ch'io renda

inutile un'ediz. che è tutta non venduta e di cui un mio amico ha fatte le spese ?...

La comperi anche per *pochissimo* : ed allora io potrò contentarla per le *note*.

Son per oggi in grandiss. fretta

Suo devotiss.

A. Ranieri.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 4 Gennaio 1845.

Gent. Sig. Le Monnier,

Come Le promisi ieri, Le torno a scrivere. Debbo dirLe lealmente che il ritratto è stato trovato ben lavorato e somigliante alla maschera, sia dal Sig. Ruggiero, sia dal Sign. Angelini. A me nondimeno mi è parso che non rammentasse Leopardi quanto lo rammentava il ritrattino rifiutato. Ma non più di ciò. — V. S. potrebbe benissimo farci incidere sotto, queste parole (*Dalla Maschera posseduta da A. Ranieri*¹) e ciò in carattere minutissimo. È superfluo aggiungere anche la parola — ricavato — anzi è più elegante di non metterla. Mi faccia il piacere di fare *subito* pervenire la qui inclusa lettera al nostro ottimo Niccolini. — Io conservo un'esatta nota di tutte le copie de'*Prolegomeni* delle quali ho disposto. Ma anch'io l'ho momentaneamente smarrita nella prodigiosa quantità di carte onde sono circondato. Credo certamente che mi avanzi ancora ad averne 8 o 10 per le 50 ; quindi 18 o 20 per le 60 ; V. S. dovrebbe avere la bontà di verificare il conto : e mandarmi *subito* qui tutto il compimento delle 60, ritenendone soli 5 costì a mia disposizione. Per le 40 di cui Le scrissi, non faccia nulla per ora perchè le prenderò io stesso quando darò una corsa costì.

Per le *avvertenze*, Le dico francamente, ed anche amichevol-

1. De fait, on lit cette mention en bas de la gravure qui sert de frontispice au premier volume.

mente, che sono infinitamente punto ed addolorato di tutto quanto è seguito. Vedermi fra i piedi un censore che non vuol parer censore, è una cosa inusitata, ridicola, ed anche offensiva. Io non voglio dare un dispiacere nè a V. S., nè a me stesso attaccando una lunga briga, e se, senza scapito del mio decoro, posso acconsentire, lo farò subito, purchè V. S. mi prometta di porre veramente ad effetto la frase dell'ultima sua lettera : *Ella non dubiti che non mancherà il mezzo dopo la pubblicazione di fare che etc.*, etc. Nondimeno, per aprirle proprio tutto il mio cuore, io attendo un *mio vecchio e riguardolissimo* amico che torni di campagna e col quale ho bisogno di consigliarmi. S'egli stimerà (ed è uomo certamente prudentissimo) ch'io possa acconsentire senza discapito del mio decoro, e se cotesto impareggiabile Niccolini crederà anch'egli così, io me ne riposerò sul giudizio di tali uomini, e mi basta anche il solo giudizio di Niccolini. — Spero che V. S. non avrà nulla a replicare a questa mia ultima proposizione.

Attendo le due prove del Monumento corretto. Nel *vero* lo spazio per la croce è un poco più grande e l'iscrizione è un poco più giù. Ma questo è irrimediabile. Quel che mi par possibile a correggere sarebbe 1° di mettere un punto dopo XXXIX ; 2° dopo VII (nel monumento è *sette* perchè così Giordani stampò l'iscrizione, nel qual caso non ci vorrebbe il punto) ; 3° dopo MDCCCXXXVII. Degli *U* da mutarsi in *V*, V. S. mi disse che sarebbero stati corretti¹. Si degni salutare e ringraziare il buon Cav. Lasinio non solo per parte del Ruggero, ma anche per parte mia, ch'ebbi già il bene di conoscerlo qui. Tutto il resto è *maravigliosamente* ben inciso.

Vada celeremente nel mandarmi le stampe ; e per *tutto* mi rimetto alla mia di ieri. Mi creda con vera e sentita amicizia
Suo devotissimo,

A. Ranieri.

P. S. I saccelli del Monumento sono *ellittici* non *rettangolari*. Ma costerebbe troppa fatica a ridurli ; e così stanno anche bene. È troppo piccola cosa.

1. Ranieri n'a pas obtenu du bon vouloir de l'imprimeur les points qu'il demandait. Par contre, les U ont bien été remplacés par des V.

104

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 12 Gennaio 1845.

Gentiliss. Sig. Le Monnier,

Con mia meraviglia non ho veduto, dopo quanto le dissi nelle due ultime mie (del 1 e del 2 o 3 ?), comparir più nessuna bozza. Sarebbe desiderabile che la nostra impresa procedesse meno lentamente. Mi rimetto in tutto e per tutto e quanto in quelle due ultime mie Le scrissi. Mi farà cosa grata di passare al Sig. Vieusseux (che Le farà recapitare questa lettera) i due. 4,40 che V. S. mi restò dovendo per la copia *della maschera* inviatagli etc., più due carlini che diedi al Sig. Angelini non mi ricordo per che altro concernente la stessa *copia*, in tutto due. 4,60. V. S. si rammenta ch'io glie ne mandai la.....¹, sottoscritta dal Sig. Angelini. V'è qui un mio amico che vorrebbe comprare quanto v'è di *ultimo e grandioso in fatto* di carte geografiche. V. S. fa di questi affari ? Nel caso affermativo, mi dovrebbe fare il favore di mandarmi una nota esatta di quanto esiste a questo proposito, per iscegliere qui quel che *manca* al mio amico.

Quando no, non se ne dia alcun pensiero.

Attendo con molto desiderio le rimanenti copie de' Prolegomeni per comprare le 60, salvo 5 che prego V. S. di ritenere a mia disposizione. Non mi lasci più aspettare.

Mi creda sinceramente,

Devotissimo,

A. Ranieri.

1. Ici le papier est déchiré.

105

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 14 [Gennaio] del 1845.

Gentil. Sig. Le Monnier,

Dopo la sua del 24 dicembre, siamo al 14 gennaio, e non ho avuto più una sillaba di costì nè di lettere nè di stampe.

Silenzio, dunque, di lettere da 21 giorni, silenzio di stampe da 50 o 60. V. S. mi costringe a fare un *a solo* continuo, che mentre forse è noioso a V. S., non è nè anche di molta mia soddisfazione per le gravi ed urgenti cure che frastornano ogni dì la mia vita. Continuando così, non la finiremo mai più; e non so come V. S. potesse dire a un mio amico costì (salvo equivoco) che non attendeva se non l'ultime bozze mandatemi per pubblicare tutta l'opera insieme; e così certamente dee farsi. D'altra parte, V. S. mi scrive nella sua del 21 che serba i *frontespizi* e l'*avviso* all'ultimo; nè *senza questi potrebbe mai pubblicare sillaba*, tanto più ch'io l'ho sempre AMMONITA ch'io considerava l'*avviso* come parte *essenziale e integrale della vita che senza quello diventerebbe MANCHEVOLE ed ACEFALA*; anzi ININTELLIGIBILE.

In fine V. S. dice di volere spezzare il 1° vol. dopo l'Ottomieri del quale non mi ha mai mandata una gran parte; ragione per la quale io non le ho rimandate le *note* corrispondenti al 1° vol., nelle quali vi sono innumerabili e gravi correzioni da eseguire. Per tutte queste ragioni, io non so più spiegarmi il suo indugio, se non presupponendo quel che mi è talvolta seguito co' tipografi; cioè che mi hanno tenuto per comodo dei momenti oziosi del loro torchio; cioè, mi hanno voluto tenere, perchè io, in verità, non l'ho voluto per nulla sopportare e non l'ho sopportato. Ma di V. S., che è leale e gentile, io non posso fare seriamente questa supposizione. Onde tanto più quel che segue mi diventa inesplicabile e doloroso. V. S. mi parlava di voler far tutto in due mesi. In che ha nociuto la lontananza, se io ho sempre (salvo rari casi) riman-

dato le bozze dopo un giorno ?... Mi giova dunque credere che V. S. vorrà subito rimettersi con fervore a un'impresa che ha destato tanto universale desiderio ed aspettazione.

Ieri le scrissi un fogliolino che avrà dal Sig. Vieuxseux al quale (per aggiustare certi miei conti) mi farà grazia di passar que' duc. 4,40 che mi deve per la copia della maschera, etc. più altri 20 grani dati al medesimo sig. Angelini per non so che altro relativo alla stessa; in tutto duc. 4,60.

Sperando d'aver subito sue lettere e stampe, me le professo

Devotiss.,

A. Ranieri.

106

Ranieri à Le Monnier.

N. 1.

Napoli, 21 Gennaio 1845,

Gent. Sig. Le Monnier,

Il suo lungo silenzio mi aveva già molto afflitto; ma la sua lettera del 12 che iermattina ricevetti colla M^a. Cristina, mi ha disperato.

Io non so di quali bozze parla V. S. ch'io debba mandarle. Io, dopo il suo invio del 24 dicembre, non ho ricevuto altra sillaba che ieri questa lettera del 12 corr. : colle bozze del Dialogo di Timandro e di Eleandro. Il suo invio del 24 dicembre arrivava fino alla fine del capitolo quarto dell'Ottonieri.

Ed io tutto le rimandai *corretto* fin dal 1 del corrente gennaio appunto colla M^a Cristina, ieri tornata. Solamente ritenni le *note*, per mandargliele dopo la fine dell'Ottonieri, poichè là V. S. diceva di volere spezzare il 1^o volume : e ritenni una sola pagina contenente due versi e mezzo del capitolo quarto dell'Ottonieri e ventotto versi del capitolo quinto, perchè l'*originale* mandatomi coll'invio del 24 dicembre da V. S. non giungeva fino alla fine di detta pagina *ritenuta*. Mi manca dunque nientemento che l'ORIGINALE e le bozze, 1^o dei capitoli quinto, sesto e settimo dell'Ottonieri; 2^o del dialogo di Cristoforo Colombo e Pietro Gutierrez; 3^o dell'elogio degli

uccelli ; 4° del *cantico del Gallo Silvestre* ; 5° del *frammento di Stratone da Lampsaco*.

Insomma dalla pag. 207 inclusiva fino alla pag. 245 dell'edizione di Firenze (Piatti), più il *frammento di Stratone da Lampsaco inedito*.

Nell'atroce sospetto della dispersione di un così serio invio, ho lasciato ieri i miei più gravi affari ed ho sciupato un giorno intero a girare di persona tutti gli uffizi de' vapori arrivati in questo mese, la dogana, la posta, etc., etc. Insomma, non ho trovato traccia di nulla in nessun luogo. Andai con un grosso mare sulla M^a Cristina. Inutile ogni sforzo. Scrivo a Semiani ; e non lascio di sperare che V. S. abbia fatto per astrazione, per comodo questo salto. La perdita dell'*originale* sarebbe terribile. A ogni modo, APPENA ricevuta la presente, V. S. mi tranquillizzi ; e mi metta, un po' in ordine questo disordine, cominciato (per verità) dopo l'assenza del Sig. Barbèra, a cui fu dovuta tutta l'esattezza passata. *Io non posso più mandarle nulla, se V. S. non mi fa tenere l'originale e le bozze di tutto quanto Le ho segnato qui dietro.*

La prego ancora di essere un poco meno *laconico* nelle sue lettere. Se ella non ha tempo, Le assicuro ch'io ne ho meno di lei. Ma come io non mi sono condotto con V. S. da rigoroso editore e correttore, così V. S. non dee condursi meco da rigoroso tipografo, e bisogna armarsi d'una pazienza scambievole.

La prego ancora di segnarmi le sue lettere con un *numero d'invio*, cominciando dal N. 1, come ho fatto io in questa. Così io mi accorgerò subito se mi manca qualche lettera o qualche invio : e non mi invii mai nulla senza una lettera staccata per avviso.

La ringrazio della 2^a prova del Monumento. La mostrerò subito al Ruggiero e gliene scriverò al più presto.

Per le *avvertenze*, non ne parliamo più, poichè così pensa l'impareggi. Niccolini, di cui ho avuto la lettera. Si ricordi di mettere sotto, il piccolo avviso che va loro dinanzi — *Felice Le Monnier* — per disteso. Mi riposo sopra di Lei per la promessa che mi fa di farne scrivere *ampiamente e categoricamente subito dopo la pubblicazione*.

V. S. deve rispondermi a cento altre cose. Veggo che ha fatto una *lacuna* nella continuazione della nostra impresa ; e

l'attribuisco alla assenza del buon Barbèra. Spero che, appena sarà tornato, V. S. vorrà dare un colpo definitivo a questo annoso lavoro.

Mi creda affettuosamente

Aff.mo,

A. Ranieri.

107

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 26 Gennaio 1845.

N. 2.

Gentil. Sig. Le Monnier,

Ieri mattina ebbi l'ultima sua del 21, dalla quale mi accorgo con dolore che il mio sospetto è certezza. Ieri l'altro avevo avuto il plico del Marchese Ala Renzone. Le rimando i due ultimi *invii*, cioè dalla pag. 33 fino alla pag. 91. Ma tutto quello che le scrissi coll'ultima mia, N. 1, 21 Gennaio, mi mancò. Scrissi al Semiani. Violier, ora giunto di Milano, dice che teme non fosse rimasto obbiato sull'Ercolano. Io temo di peggio; e mi duole per l'originale. Nondimeno, V. S. mi mandi SUBITO le bozze di tutto quel che manca, che, malgrado l'originale perduto, le correggerò perfettamente. Si ricordi che dee mandarmi dalla pag. 302 *inclusiva* del 1° vol. della sua ediz. presente fino alla pag. 32 *inclusiva* del 2° volume. Le note, che debbono venire in par.....¹ alla fine dell'Ottonieri o sia del 1° vol. gliele rimanderò contemporaneamente alle predette bozze che V. S. dee mandarmi *celerissimamente*. V. S. ha fatto malissimo a far invii senza lettere, e queste *staccate*. La lettera non si perde; *ed arriva a tempo*. Intanto con l'invio che le fò insieme con la presente, cioè dalla pag. 33 fino alla pag. 91, V. S. può molto stampare. Badi bene alle correzioni, che sono importanti e serie. Mi seguiti a mandare nuove bozze. Così avremo il tempo di attendere un altro poco finchè si ritrovi l'invio perduto. Se no, pazienza. — Ebbi anche le

1. Ici le papier est déchiré.

15 cop. Prolegom. — Resta più nulla in mano a V. S. delle 60? Credo tre o quattro. Basta : me lo dica lei. — Questa primavera ci vedremo senz'altro, ma spero che allora avremo già colti i nostri allori.

Mi creda desiderosis. di conoscerla personalmente,

Aff.,

A. Ranieri.

P. S. L'invio d'oggi lo fo per mezzo del *Vap. Sardo* che parte domani 27 ed arriverà il 29 a Livorno. Andrà raccomandato all'ufficio de' vap. Sardi (Castore, Virgilio etc. a Livorno, colla preghiera che lo impostino immediatamente.

Attendo il *ritratto* che Le rimanderò col Monumento.

108

Vieusseux à Le Monnier.

Io devo vendere a Paoli 5,¹ Ma Voi senza dubbio prendendo ogni cosa vorreste maggior ribasso — ed io non posso stringere un contratto senza aver facoltà da Napoli di farlo — Il far fare una istanza senza esservi inteso col Ranieri sarebbe fargli un torto ; ma egli è ragionevole e Voi non Vi pregiudicate scrivendogli ed aspettando una risposta. Scrivetegli dunque e fategli le vostre proposizioni e ditegli che dia ordini precisi.

Vi saluto,

Vieusseux.

27 Genn. del 1845.

1. Indéchiffrable.

109

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 27 Gennaio 1845.

N. 3.

Gent. Sig. Le Monnier,

I suoi giovani voglion far beffe di me. La prego di ammorirli di tenersi nei limiti del loro mestiere. Sono sicuro che se fosse costì il Sig. Barbèra, non avrebbero tanta tracotanza, e certo non sarebbe seguita una cosa tale.

Stamani, appena partite le bozze che le ho accompagnate colla mia N. 2, mi sono messo a correggere le *note*, e mi sono accorto della *soppressione parziale* della nota 56 e della *totale* della nota 59. Io, nè colla prima spedizione dell'*originale*, nè colle due ultime, ho mai avuto, come avrei dovuto avere, l'*originale* delle note di tutte le operette *morali*. Se questo si trova appresso a lei, sta bene. Se no, ecco la causa che hanno avuta i suoi giovani di fingere uno smarrimento; ed ecco poi certissimamente la causa del trovarsi le *note* 61 di numero, dove che nel mio avviso era giustamente segnato 62.

Io ho qui gli elementi autografi donde ho tratto l'*originale delle note* mandato a lei; e se l'ho desiderato, era solo per non rifare la fatica. Ora l'ho rifatta; ho corrette le *note* e le ho rimesse tutte nello stato normale; e V. S. le avrà a'primissimi del febbraio. BADI intanto (nel *testo delle bozze* che le ho inviate corrette) al riscontro delle note 59, 60, 61 e 62 perchè io, nell'innocenza, non vi ho potuto por mente: tanto più che, se si segnasse errore, V. S. dovrebbe assolutamente rifare le carte sbagliate, essendo io nella ferma necessità, nel giusto diritto e nella inalterabile risoluzione *de ne pas entendre raillerie là-dessus*.

Ora V. S. può liberamente stampare il predetto mio *avviso*, di cui ella mi diceva di aver sospesa la stampa per dover prima verificar questa faccenda del 61 e 62.

La prevengo intanto, che, come s'usa in tutto il mondo

letterario e come Ella troverà certamente giusto ed utile a' suoi medesimi interessi, è *indispensabile* che, prima della pubblicazione, io dia uno sguardo rapido, universale, contemporaneo e insomma, *sinottico*, sopra *tutta l'edizione* che porta il *mio nome*. La prego dunque, insino da ora, di mandarmi di mano in mano, e presto, tutto lo stampato, acciocchè la mia inevitabile revisione possa farsi, com'è mio immenso desiderio, senza nessun ritardo per V. S.

Mando questa lettera immediatamente per la posta, di maniera che Sabato di buon'ora le perverrà in Firenze poco dopo le bozze del *testo* o contemporaneamente.

Me le professo di cuore,

Suo devotiss.,

A. Ranieri.

110

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 3 Febbraio 1845.

N. 4.

Gent. Sig.,

Le includo un biglietto originale del Sig. Architetto Ruggiero. Ella si governerà come crederà meglio.

Le mando le *bozze corrette* di tutte le *sessantadue note* delle operette Morali. Mi rimetto in tutto alla mia N. 3, 28 Gennaio, per la posta.

Le sarò tenuto se mi manda subito un'altra prova del Monumento. Pare che V. S. dee sempre sottoscrivere, — *Editore tipografo*, — perchè l'*editore* non tipografo sono io.

Me le professo sinceramente

Suo devotiss.,

A. Ranieri.

111

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 6 Febbraio 1845.

N. 5.

Gent. Sig. Le Monnier,

Ieri sera, nello spazio di qualche ora, mi giunsero tre sue lettere, cioè (per la posta) quella del 26 gennaio, (per il vapore napoletano) una del 1° febbraio con una replica delle bozze che V. S. dice d'aver mandate, e col ritratto, e finalmente (dal Marchese Ala Renzone) un'altra sua del 1° febbraio colle nuove bozze dalla pag. 97 fino alla pag. 132 del secondo vol.

Mi giovo del vapore Sardo che parte or ora, per rispondere ad alcune sue domande. Ma le *bozze* non posso mandarle perchè me ne manca il tempo fisico e perchè il vapore non si presta ; ma le manderò tutte senz'altro col vapore napoletano del dì 11 ; cioè fra cinque giorni.

Il vapore nap. partito il 3 di Livorno non fu la Cristina, ma l'Ercolano. La Cristina partì da Livorno il 17 e in quel torno. Coll'*uno* e coll'*altra* io ebbi *due* suoi invii ; cioè coll'Ercolano le bozze *antecedenti* alle non *ricevute* e colla Cristina le *susseguenti*. Fra l'Ercolano e la Cristina venne un Vapore Sardo ed un Toscano ; e *niuno* recò nulla per me. In *dogana* ed alla *posta* non vi è nulla. Qui dunque le bozze non vennero. Ecco tutto.

Alla *comparazione delle sentenze* etc., ai *pensieri* ed al *Martirio*, non mi pare che debbano precedere *indici*, perchè sono *monografie* a parte e non ci sarebbe di che. Ai *Volgarizzamenti* pare che potrebbe precedere ; e si metterebbe innanzi, come ai *Canti* ed alle *Operette* ma di ciò le scriverò il dì 11¹. Trovo strano che V. S. si nieghi alla mia giusta domanda di gettare uno sguardo sullo *stampato* di tutta l'edizione. Chi può pre-

1. Le Monnier a tenu compte de ces recommandations.

vedere i milioni de' casi, dei quali potrebbe pur verificarsi alcuno e mettermi nella necessità di porle in considerazione qualche cosa necessaria ? Io ho vedute finora bozze spezzate fra loro e senza seguito. Perchè non debbo vedere il tutto ? Anzi in tutto il mondo civile, appena stampato in foglio, si manda subito all'autore o a chi per lui ; e V. S. avrebbe potuto farlo.

D'indugio non v'è alcun timore. V. S. mi mandi lo *stampato* fino alla fine di *Epitteto* ; e il resto sarò contento vederlo solo sulle bozze. Ecco che non avrò più da temere d'indugio. E per evitare equivoci, io non temo di errori tipografici ; ma di *lacune* concesse dai suoi giovani alla censura, senza che V. S. o il Sig. Barbèra (che ossequio) se ne sieno avveduti. Non è seguito per tutta la nota 59 ? Non è seguito per parte della nota 56 ? Io ho tutto rimesso nel suo stato ; e, come le promessi nella mia del 28 gen., iermattina partirono le bozze di tutte le 62 note perfettamente corrette.

Si ricordi che io ho *stipulato Leopardi* intatto : e che non soffrirò la soppressione di una sola sillaba a costo di qualunque estrema conseguenza. Nella replica delle bozze delle note mandatami da V. S. veggio che la parte della nota 56 non è stata rimessa. Badi a rimetterla (sulle mie bozze corrette dove la troverà esattamente aggiunta). V. S. ch'è tanto leale e fermo in quel che ha detto una volta, non vorrà certamente frastornare la mia quiete, e costringermi a ricevere e a dare dei gran dispiaceri. Perchè dovrei mandarle le *prove* delle *Avvertenze* ? V. S. vuole o no ch'io conservi un *esempio* dell'ultima lezione del chiarissimo signor censore occulto Barsi ? So che V. S. ebbe la bontà di concedermi 60 cop. de' *Prolegomeni*. Volevo sapere, quante me ne ha spedite finora, per vedere se si riscontrano i conti reciproci.

Spero che mi farà questo favore.

Le ricordo novamente la preghiera che Le ho data infinite volte. Questa è di avere subito (*come ora La prego di tutto lo stampato*) le pag. 103, 104, 105, 106, 107 e 108.

.

Io sono nella persuasione di non averle mai avute a correggere ; e desidero di tranquillizzarmene.

Per la traduzione di Giovenale, non credo che sia proposizione accettabile da gente che non ha un urgente bisogno di trenta ducati più o meno e che si rispetta. Del resto gliene scriverò più partitamente il dì 11.

Le sue tre lettere sono già impostate per Sicilia. Mi parrebbe che in fine del 2° vol. stesse bene un indice di tutte le opere contenute ne' due volumi. Me ne dica il suo parere ¹.

Le rinnovo la preghiera di spedirmi al più presto tutto lo *stampato*, incluso la *vita coll'avviso* e le *note*.

Mi creda, salutando distintamente Lei e il Sig. Barbèra,
Devotiss.,

A. Ranieri.

P. S. Rileggendo la sua del 1° febb. ricevuta dal Mse. Ala, mi viene il dubbio che V. S. abbia preso un grave equivoco. Per maggior chiarezza, sappia che le *Operette Morali* non finiscono se non col Dialogo di *Tristano* etc. di maniera che il *frammento apocrifo*, il *Copernico* e il *Porfirio* formano parti *integranti* delle dette *Operette Morali*, e però debbono entrare nell'indice di esse *Operette*, come certamente io ho messo nel l'originale mandatole. Dopo il Dialogo di *Tristano* si dee metter *fine* o *fine delle Operette Morali*, secondo che V. S. ha messo ai *Canti*. Poi la *comparazione delle sentenze di Teofrasto* etc., è una monografia a parte. Poi seguono i *Volgarizzamenti* ai quali può precedere un indice. Badi bene per amor di Dio.

112

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 11 Febbraio 1845.

N. 6.

Gentil. Sig. Le Monnier,

Ieri sera al tardi ebbi la sua N. 3 colle rispettive bozze fino alla fine de' *Pensieri*. Ecco quello che posso mandarle stamani : 1° le bozze smarrite ; 2° dalla pag. 96 fino alla pag. 145

1. Cet index général manque dans l'édition de 1845.

del 2° vol. ; 3° quelle note del 2° vol., benchè ella le ha dovute già ricevere a quest' ora. Sono certissimo che V. S. le stamperà come me le ha mandate, cioè colla nota 59 rimessa e la 56 accresciuta della parte che le mancava : e però non ho curato di conservarne il documento. Ma me le raccomando sempre per avere al più presto tutto lo stampato ; nè intendo perchè V. S. vuol essermene così ostinatamente avaro. L'altro avanzo de' *Pensieri*, cioè dalla pag. 146 alla pag. 184, l'avrà col vapore Sardo, che parte domani l'altro : almeno lo spero. Questi *pensieri* debbono riscontrarsi esattamente sull'originale *Autografo*. Io stesso avrò fatto degli errori copiando e mi ci vuol tempo ed attenzione grandissima. E in mezzo a tante mie gravissime ed urgentissime occupazioni, le assicuro che ci vuole Leopardi a farmi fare quel che fo. Conto intanto sulla lealtà e giustizia di V. S., che voglia farmi dare un rapido sguardo universale prima di pubblicare. Non mi pare che si debba correre in un modo tanto precipitoso, dopo essersi indugiato tanto tempo senza ragione. V. S. dee confessare (sia stato il viaggio del Sig. Barbera o altro) che mi ha tenuto quasi tre mesi e tutte le ferie inoperoso. Ora bisogna che per pochi di più o meno, non si precipiti il tutto. Invece di febbraio, ch'è impossibile, si pubblicherà nel Marzo, stagione acconciissima a una pubblicazione brillante. Ma V. S. non dee negarmi la soddisfazione di dar uno sguardo universale al tutto. Io, se anche dovessi morire, lo farò in meno che non si dice. Per gl'indici, mi rimetto a quanto le dissi colla mia del 6, N. 5. Del Monumento le scrissi. Il ritratto non ho potuto mostrarlo ancora al Sig. Ruggiero etc. Gliene scriverò senz'altro diman l'altro. Mi faccia il piacere di non cominciare a stampare i *Pensieri* se non vede prima l'ottimo Prof. Niccolini, al quale ho scritto di qualche cosa in quel proposito. Non mi sovviene di dirle altro e non mi regge il capo, perchè non ho toccato letto stanotte. Se mi occorrerà altro, glie ne scriverò fra due dì. Intanto me le raccomando caldamente per la mia preghiera dello sguardo universale : e salutandola col Sig. Barbèra, me le professo

Devotiss.,

A. Ranieri.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 12 Febbraio 1845.

N° 7.

Gent. Sig. Le Monnier,

Ieri le scrissi col Mongibello, mandandole tutto quel che avevo, salvo dalla pag. 146 alla pag. 148, inclusive, del 2° vol., che le mando oggi. Ora non mi resta altro ; ed attendo quel ch'Ella mi manderà. Sono però profondamente punto ed afflitto dal vedere ch'io predico continuamente al deserto e che V. S. fa sempre quel che più le pare e piace. Alla pag. 162 ho veduto che l'avvertenza T alla quale si rimanda dee esser nuova, giacchè nell'ultima lezione di coteste avvertenze mandatami da V. S. l'av. T corrisponde certamente alla prefazione dell'Epitteto e non al *Pensiero* 75. Io non so più che pensare nè a che tenermi, è per non accrescere l'oscurità in tanta che ne produce la lontananza, le dirò schiettamente che la soppressione della seconda parte della nota 56, e la totale della nota 59 non mi è mai parso un errore innocente. Io intendo che V. S. guarda le cose con altri occhi che i miei. Ma a me pare di aver bastantemente consentito a cotesta censura, la quale aveva il dritto di negar tutto da principio, ma non di approvare, e poi cancellare e storpiare lo stampato¹. Io mi restringerò, per tutta mia preghiera, di rammentarle nuovamente il mio giusto ed urgente desiderio di dare uno sguardo

1. Ranieri présume que la suppression de la moitié de la note 56 et de la note 59 est due à l'intervention de la censure. Cela n'est pas impossible, vu que ces notes portent sur des questions de philosophie. Les voici :

P. 29 (56). Questa è conclusione poetica, non filosofica. Parlando filosoficamente, l'esistenza, che mai non è cominciata, non avrà mai fine. (Cette note se réfère aux dernières lignes du « Canticum del Gallo Silvestre ».)

P. 73 (59). Molto differiscono le opinioni del secolo decimonono da quelle di Porfirio nel proposito dello stato naturale e della civiltà. Ma questa differenza non importerebbe altra contesa che di nomi in ciò che

universale prima della pubblicazione. L'essermi contentato di farlo fino alla fine dell'Epitteto (colle avvertenze però del 1° e del 2° vol.) *toglie a V. S. ogni retta ed onesta scusa di negarsi.* Sperando di trovare un fine ai continui dispiaceri che mi cagiona un'impresa nella quale mi pare di aver mostrato molta fiducia in V. S. e molto e sincero desiderio di farle in quanto ho potuto cosa grata, me le professo

Devotiss.,

A. Ranieri.

114

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 21 Febbraio 1845.

Carissimo Vieusseux,

... Fatemi il piacere di dirmi chi è questo Sign. Amerigo Barsi che ha voluto far il censore occulto e il chiosatore palese del Leopardi.

Se il Leopardi non è ancora pubblicato, è sola colpa del Le Monnier che è stato 15 mesi a stampare un volume. Il fine dell'indugio in un modo o altro, cessato in questo momento, voi non lo potrete intendere che quando ci vedremo: nè egli può mai presupporre che io lo sappia. Intanto tacete...

Addio, addio; mia sorella vi saluta tanto.

Affezionatissimo vostro,

A. Ranieri.

appartiene agli argomenti di Porfirio per la morte volontaria. Chiamando miglioramento o perfezionamento o progresso, quello che Porfirio chiama corruttela e natura migliorata o perfezionata, quella che il medesimo chiama seconda natura, il valore dei ragionamenti di quello non iscemerebbe in alcuna parte. (Cette note se réfère au « Dialogo di Plotino e di Porfirio, notamment à la tirade de Porfire qui commence : Orsù io ti voglio concedere, etc...)

115

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 22 Febbraio 1845.

G^{mo} Sig. Le Monnier,

La sera del 19 ebbi, come l'altra volta, a mezz'ora di distanza, le due sue degli 11 e 15, con circa 300 pagg. di bozze, cioè la prima colle bozze fino a tutto Nicocle, la seconda con le altre fino alla fine del secondo volume. Ieri 21 le ho spedito col vapore napoletano le bozze corrette fino a tutto Nicocle. Le spedirò domani col Sardo le rimanenti fino alla fine del volume.

La sua lettera degli 11 non la considero come diretta a me. V. S., quando voglia dirigersi a me, non dimentichi i termini che Le convengono.

Non so quel ch'Ella mi dica di Lasinio, di cavaliere e di tipografo. Ruggiero è amico di Lasinio ; e i rossori di V. S. non ci avevano luogo.

Non debbo conto a nessuno se mi è tornato comodo di non venire in Firenze. Quella clausola era in mio favore, e mi è tornato comodo di rinunziarvi.

Del mio dubbio s'io avessi o non corrette due o tre pag. del 1^o vol., io l'aveva pregata infinite volte di togliermi, non colle bozze corrette (che dubitavo di non aver corrette) ma con una parola ch'Ella non ebbe mai la cortesia di dirmi. Non il mio scritto dietro una bozza, ma la veracità del testo, dee tornare la salvaguardia di V. S.

Le ho mandato e le mando le rimanenti bozze ; 1^o perchè com'era debito di Lei il mandarmele, così era mio debito il renderglielle, come ho sempre fatto immediatamente : 2^o perchè ho un vivissimo desiderio di veder pubblicato Leopardi. Ma non creda però ch'io sia uomo da temere le minacce ch'Ella osa farmi di un giudizio. Dove, ora che le pare non aver più bisogno di me, Ella avesse in animo di compensarmi con una lite, ne risulterebbe : 1^o ch'io sarei provocato e non

provocatore ; 2° che V. S. per sue ragioni, che allora saprebbe ch'io non ho ignorate, è stata la sola causa dell'indugio ; 3° che contro il convenuto, V. S. mi ha cagionato gravissimi dispiaceri nell'esercizio del mio sacro diritto e dovere insieme di mantenere inviolato il testo e salvo il decoro del defunto da irriverenti note. E mi confido che la lode universale mi consolerebbe delle sue molestie.

Se dopo il cinquantesimo ultimum, l'avvertenza *T* è divenuta *U* segno che ve n'è una nuova che non mi si è mostrata, se ho trovato tolta di peso una parte della nota 56 e tutta la nota 59, e ciò con manifesto intendersi della ragione, avrei mancato a Leopardi e a me stesso, a non protestare. Badi a quel che le ho detto mille volte, cioè che l'*avviso* da me premesso alla vita è *parte essenziale* della medesima, la quale, senza di esso, diventerebbe *acefala* ed *inintelligibile*. Io desiderava vedere il *tutto di seguito*, note, *frontespizi*, *avvertenze* etc., etc. Poichè V. S. se ne dichiara responsabile, pubblici pure al più presto, e il dì della pubblicazione avrà la bontà di mandarmene quelle copie che crederà onesto.

A di 24 Febbraio 1845.

Stamani ella avrà ricevuta da Livorno le bozze fino a tutto Nicole, speditele il 21 coll'Ercolano. Iermattina ho mandate le rimanenti fino a tutti i Frammenti dell'Anabasis (nelle quali sono importantissime correzioni) al Sig. Conte Ferretti direttore quì de' vapori Sardi, credendo che il Virgilio partisse. Con dispiacere seppi che per la malvagità del tempo non era nè anche arrivato. Non mi resta dunque che a tentare se domani partisse altro vapore (che non credo) e volesse incaricarsi di un plico pel Sig. Semiani ; ed allora lo ritirerei dal Ferretti. Se no, mi è forza attendere la partenza del Virgilio, che^mdi poco certo può indugiarsi.¹
Ma in tutto ciò V. S. ha fatta prova verso di me (per non dir cose più gravi) di una esemplare ingratitudine.

Mi creda

Suo devotiss.,

A. Ranieri.

1. Le papier est déchiré.

116

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 27 Febbraio 1845.

Gentilissimo Sig. Le Monnier,

Non prima di questo momento, le 2 pom. ho ricevuto la sua del 21. Oggi parte il Virgilio colle ultime bozze. La mia del 24 per la Posta La chiarirà del tutto. La ringrazio della lettera del Niccolini. Io nulla ho letto di quel che Ella mi ha mandato finora di stampato, perchè dopo lo sforzo dell'ultima correzione non ho più occhi. Poichè V. S. desidera che io mi rimetta a lei per la parte, mi rimetterò del tutto, e spero che non tarderò ad avere la consolazione di vedere qualche copia. Ella si duole a torto che io l'abbia disconosciuta, poichè io Le farò toccar con mano ch'Ella ha troppo incomparabilmente disconosciuto me, quando V. S. mostrerà d'esser ben persuaso che io so rinunziare ogni cosa alla ragione o anche alla semplice gentilezza, ma che non cedo nulla alla minacce di giudizi.

Mi creda sinceramente suo

Dev^{mo},

A. Ranieri.

117

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 27 Febbraio 1845.

Gentilissimo Sig. Le Monnier,

Ho mandato pochi momenti fa un'altra; una al conte Ferretti, e spero che sia già partita col Virgilio insieme alle ultime bozze che sono da quattro dì nelle mani del medesimo.

Questa lettera è tutta nel mio interesse, e prego V. S. di addebitarmene esattamente il costo. Io le ho detto che non

posso scorrere quella parte dello stampato che mi ha mandato, perchè non ho più occhi. Svolgendo un momento i Canti ho veduto che, nell'epigrafe greca della pag. 119 del 1^o volume, m'è corso il doppio errore di non mettere l'accento grave sopra i due τò che ci sono. Questo errore è certamente mio che, correggendo, di sera sopra un carattere minuto, non ci ho posto mente.

Ma come fuori Italia si bada moltissimo agli accenti greci, e come questa edizione andrà nelle mani dei primi filologi di Europa, mi farebbe un grandissimo dolore che l'errore restasse. Mi raccomando dunque alla sua cortesia, acciocchè con un poca di pazienza faccia imprimere a *mano* que'due accenti, di mano in mano che metterà fuori le copie¹. Se questo compenso Le paresse troppo incomodo, e volesse rifare la carta, faccia a suo modo; ma insomma se V. S. mi farà sparire questo errore, io gliene avrò una viva riconoscenza.

Perdoni se l'ho annoiato di tanto. Quando avrò una copia intera e potrò scorgerla, raccoglierò que' pochi errori inevitabili in qualunque edizione del mondo e ne faremo un'accurata tavoletta che V. S. apporrà alle copie che non avrà ancora vendute, di cui sarà in relazione coi compratori.

Conto sopra di Lei per la preghiera cui è consacrata questa lettera e me Le professo

Obb^{mo},

A. Ranieri.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 11 Marzo 1845.

Gentilissimo Sig. Le Monnier,

Ieri l'altro solo ebbi la Sua del 3. Io non posso scriverle a lungo quanto vorrei, perchè sono oppresso da una gravie, causa, di cui le manderò fra due dì la memoria, tanto la qui-

1. En effet, dans l'exemplaire que nous possédons, les deux accents dont il s'agit sont ajoutés à la main.

stione è grave e universale. Ma col vapore sardo le scriverò più a lungo.

La persona che Ella vorrebbe è una cosa quasi impossibile. Per me farei qualunque cosa per renderLa contento ; ma le farei un cattivo servizio perchè V. S. sa da maestro che un uomo perduto fra quel che i libri contengono, non può far bene le cose librerie. Nondimeno, è tale il desiderio che io ho di giovarle che mettendo il cervello a tortura, mi pare di aver dissotterrato dalla mia memoria una persona che sarebbe il fatto suo, e sarebbe un per quanto io mi sappia, onestissimo tedesco. Lasci ch'io gli parli. Poi fra tre dì ne scriverò più preciso a V. S. Poi Barbèra farà il resto a bocca....¹.

Attendo ansiosamente le 5 copie ; ma coll'altra mia forse mi arrischierò a dimandarle un *piccolis. privilegio* sul numero suo solito. Attendo le 10 copie della Vita che V. S. mi promesse.

Fo fine per oggi, a tutto il resto risponderò meglio fra due dì. Mi creda intanto desiderosissimo di essere in amichevoli e cordiali relazioni con lei.

Aff^{mo},

A. Ranieri.

P. S. Le rimetto le due cambiale.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 12 Marzo 1845.

Gentilissimo Sig. Le Monnier,

.

 lo stato dei miei occhi
 è noto a V. S. Se anche non fossero malati, un'occhiata generale
 sull'edizione non potrei darla che quando l'avrò tutta innanzi :
 ed allora solo potrei fare un'*errata* da stamparsi. Ma mi sono
 incredibilmente afflitto stamani di trovare alla pagina xxx,

1. Ici le papier est déchiré.

corrispondente alle *note* della *Vita*, linea 38, *cose filosofiche* invece di *cose filologiche*. V. S. intende, senza ch'io mi dilunghi, che doloroso errore debba essere questo per me. Lascio stare che fa a calci con *aporismi critici*. Ma l'errore è tale che potrebbe dar soggetto alle più strane immaginazioni: e fra pochi di potrebbe venire qualcuno a volere da me le cose *filosofiche* di Leopardi. Io la prego dunque, se mai l'ho pregata caldamente di qualcosa, di voler trovare un compenso a questo fatto. Me ne rimetto in tutto a Lei. Vegga, io glielo domando per amicizia, di trovare un rimedio. Di qualunque errore, non mi sarebbe importato più che tanto, ma questo mi desola, rimettendomene in tutto alla sua *amicizia*.

Me le professo per oggi con fretta incredibile

Aff^{mo},

A. Ranieri.

120

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 15 marzo 1845.

...Per il *Giovenale*, ecco come va il fatto. Io diedi il Ms. a l'Avvocato Ruggiero che andava in Parigi, per consegnarlo all' Baudry che voleva stamparlo. Il mio amico si seccò di trattare col Baudry, e lo stampò da sè. Io non ho fatto mai il conto con lui; ma s'intende che debbo compensarlo della perdita, ed in fatto l'ho compensato, perchè, avendo molti conti insieme, egli ha qualche mia somma nelle mani. Ma il conto col Vieusseux lo porta lui, ed io non so a che diavolo ne sono. Gli ho dunque scritto, perchè nella farragine delle faccende antipasquali era impossibile per entrambi di vederci. Mi ha risposto che bisogna fare una piccola liquidazione, e che questa non può farsi che nelle ferie di Pasqua. Io dunque non posso dare una risposta positiva e ferma a V. S., prima di fare questi piccoli conti. Il mio desiderio è semplicissimo. Io non vorrei perdere il denaro vivo: ecco

tutto. Vieusseux ne ha vendute certo delle copie ; fatti i conti, vedremo quanto resta di differenza, e questo è tutto quello ch'io vorrei esser rimborsato da V. S. Mi pare che non sia ingiusto il mio desiderio...

121

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 15 Marzo 1845.

Carissimo Vieusseux,

... Credo che la pubblicazione del Leopardi v'avrà spiegato l'indovinello. Il Bini ha preteso che vi fossero quelle *Avvertenze* e che queste non fossero chiaramente della censura. Quindi il Barsi, che ha scritto le note sotto il dettato del Bini, ha dovuto *conditione sine qua non* parere un commentatore e non un censore. Io, credendo che Le Monnier vi avesse narrato tutto ciò, vi parlai e vi domandai di cotesto Amerigo Barsi, cui il Le Monnier dà di chiarissimo.

Avrete letta la mia *notizia* sopra Leopardi. *Tutto* considerato, il dover dire il vero, il non poterlo dire, il non voler dir nulla che potesse render meno nobile l'immagine del defunto, il padre, i preti, il dover io al tutto scomparire poichè scrivevo io etc., etc., etc., mi fecero di quelle poche parole una vera quadratura di cerchio. Ditemi se vi pare ch'io me ne sia cavato onorevolmente ; e ditemi che se n'è detto costì dagli amici comuni. Ditemi il parere di Gino, del quale m'importa più di qualunque altro...

Vogliate un gran bene al vostro affezionatissimo,

Ranieri.

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 22 Marzo 1845.

Gentilissimo Sig. Le Monnier,

Vapori non ve n'è ; e però sono costretto a scriverle per la posta. Per il *Giovenale*, fatti i conti (quanto si è potuto il meglio in molta confusione di chi li ha portati) pare che bisogna rifarsi ancora d'un 60 colonnati circa. Le copie che rimangono disponibili sono, s. e. 300. Il Sig. Vieusseux, cui io, un pezzo fa, domandai un parere per quanto si potesse cedere l'ediz. senza parlargli di persone, mi rispose che almeno per due paoli e mezzo a copia. S'informi Ella dal Vieusseux quante sono le rimanenti copie. Io ne riterrò 4 o 5 per me. Delle altre mi faccia una proposizione onesta, ch'io non mancherò di accettarla, per il desiderio immenso che ho di liberarmi da ogni altro pensiero delle cose del defunto, al quale, vivo e morto l'amore e la venerazione che hanno portato e portano gli altri è uno scherzo a quella che ho portato e porto e porterò io finchè viva. Ma ormai mi bastano le noie, le indelicatezze e i disinganni sofferti.

Ebbi le tre copie ; e La ringrazio. In tutto mi rimetto alle altre mie. Solo La prego istantemente a trovare un efficace compenso all'errore della pag. xxx, il quale non posso lasciar correre inosservato. Desidero che V. S. mi trovi tutti quei rimedi che somministra la civiltà ; e mi offro a qualche spesa se dalle bozze si vedrà che l'errore é mio. Dico mio di *revisione*, giacchè nell'originale, che ho qui e sul quale V. S. fece la composizione costì, si trova il più chiaro *filologiche* che si possa immaginare ¹.

Desideroso di una sua pronta risposta, me le professo distintamente,

A. Ranieri.

1. Le Monnier n'a pas pu réparer l'erreur commise : le texte porte *Cose filosofiche*. Voici le passage en question :

« Sarebbe assai da desiderare che venisse un giorno nel quale non fosse

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 26 Marzo 1845.

Mio carissimo Vieusseux,

Questi maledetti vapori mi fanno perdere la testa ; e finchè la stagione non si moderi, è un mezzo di comunicazione incertissimo. Scusate dunque se, avendo qualcosa di urgente a dirvi, prendo la libertà di scrivervi per la posta. Intanto sappiate che stamani ho ricevuto la carissima vostra del 20, alla quale risponderò qui appresso. La cosa urgente è che Le Monnier, dopo avermi fatto per il *libretto* a voi noto una proposizione, ch'io chiamerò indiscreta, poichè voleva pagarlo un *carlino* a copia, e dopo ch'io gli dissi francamente che quella non era proposizione onesta, mi tornò a scrivere ch'io gli avessi fatta una proposizione giusta, poichè egli non avrebbe mancato di accettarla. Io, prima di rispondergli, volli informarmi da chi, *tant bien que mal*, aveva portati i conti di quella faccenduola di quanto veramente si restava ancora scoperti. Ne seppi che si trattava di una sessantina di scudi circa. Scrissi allora (sono pochi dì) al Lemonnier che a persone giuste ed indifferenti era parso che l'edizione non si potesse cedere per meno di due paoli e mezzo a copia (vi ricorderete che questo fu il vostro onesto parere); e gli aggiunsi ch'io non sapevo nè anche il numero di copie che ne rimanevano presso di voi, e che avesse accomodata la faccenda con voi, al cui giudizio me ne rimettevo. Ora dunque è necessario che io vi dica, che dopo tante fatiche, noie etc., etc., almeno non vorrei rimetterci denaro vivo di tasca o rimettercene almeno poco..

Vedete dunque di trattarmi *da amico* in questa faccenda e di recarla a tal conclusione ch'io possa salvarmi alla meglio; giacchè voi intendete bene che, in conclusione, qualunque

cosa perderà il Ruggiero, gliene debbo rispondere io. Io credo che voi abbiate al di là di 300 copie. Vedete di condurlo a 20 crazie la copia, o al più a 18 : in ultimo anche a due paoli. Ma per meno mi pare che sarà meglio di farne avvolger pepe al pizzicagnolo. In somma fate voi ; concludete e riserbate una decina di copie per me ; se così, scrivetemi a rigor di posta prima di consegnargli nulla, acciocchè io possa darvi il mio assenso finale. — In quanto all'azione indegna fattami dal Le Monnier, e della quale io vi parlai qualche tempo fa, tenterò di farvela intendere in poche parole, se posso ; ma tutto dee restare perfettamente *entre nous*, perchè io sono nemico acerrimo dei pettegolezzi ; e non voglio andar per le bocche, come diceva Caro, de' plebei. Potete raccontarlo solo a Gino per ridere. Insino dalle mie prime contrattazioni con lui per le cose del Leopardi, io gli annunziai che il Giordani aveva una grande smania di scrivere qualcosa sul Leopardi ; che però era meglio che la Vita, o un discorso, o una diceria qualunque la scrivesse lui e che io avrei scritto qualche altra cosa intorno al soggetto medesimo. Mi si raccomandò colle mani giunte, che per amor di Dio non lo mettessi in un ginepraio col Giordani, che questi avrebbe voluto comandare a tutti, che non si sarebbe più finito, etc., etc.

Io, per condiscendenza (nè senza repugnanza) lo contentai, e mi posi a scrivere io la Vita, non senza paura di meritarmi l'atra bile del comune amico. Allora egli cominciò a tormentarmi d'uno sciame di lettere, protestando che non poteva cominciare la stampa se non aveva in mano la Vita ; protesta indegna quando si ha a che fare con uomini di proposito. Lo contentai anche in questo : mi misi a scriver col caldo ; e nell'agosto gli mandai la Vita e le note. Che fa questo buon galantuomo ? Diventa di ghiaccio ; non procede più che lentissimamente nella stampa ; ed insistevosi per parte mia, mia arreca nuove e più inette ragioni dell'inesplicabile lentezza. E qual era la vera ? Aveva letto nelle note che il Prof. De Sinner in Parigi aveva cose *filologiche* del Leopardi ; le quali io lasciavo modestamente da intendere di voler pubblicare insieme col De Sinner ; si mette d'accordo con quel Giordani ch'egli aveva *espressamente* preteso fuori della faccenda, ed entrambi scrivono a De Sinner, domandandogli, quasi per mio tacito

consentimento, quei Ms. Una lettera del De Sinner di Parigi mi recò il motto dell'anima¹. Egli mi si mostrava maravigliato ch'io avessi rinunciato, senza dirgliene motto, alla sua offerta di mandare a me quei Ms. ; e in somma, non potendo immaginare che senza mia intesa, gli si movesse quella dimanda, che una parte come per contentarmi, vi s'inclinava, dall'altra parte si lasciava intender di essersi un tantino offeso del mio procedere. Sventuratamente la sua lettera mi giunse, al solito ritardata. Io gli risposi, scusandomi col puro e semplice racconto della verità. Non so quel che ne sia seguito perchè io lo lasciai perfettamente libero ; ma certo, se la mia risposta non giunse troppo tardi, son sicuro ch'egli non avrà gran fatto ammirato il Le Monnier. Ma poichè quel ch'io dicevo nelle mie *note*, fino alla pubblicazione, seguita il 10 Marzo, era un mio e non un suo se greto, la sua maniera di operare (tanto più avendo uno studioso segreto a mio riguardo) non si può altrimenti definire che come un infame *abus de confiance*. È curioso poi che alla pag. xxx delle dette mie note si è scambiato (io credo ad arte) il mio *cose filologiche* in *cose filosofiche* ; dove che sul Ms. da me mandato e rimandatomi si legge un chiarissimo *filologiche*. E così mi si fa dire un *non-sens*, per tentare di nascondere l'origine dell'indegnazione. Ho scritto di correggere : ma non vedo risposta.

1. Voir à ce propos les lettres de Ranieri à De Sinner du 31 janvier 1845 et les suivantes dans les *Nuovi Documenti* di G. P., *op. cit.*, pp. 295 et suiv.

2. Le Monnier n'a averti Ranieri que le 15 mars 1845 dans une lettre dont voici quelques passages :

... Intanto approfitto del permesso che mi si dà di mandarle 2 copie delle Opere di Leopardi, le quali hanno fatto e continueranno a fare un grande strepito. Per la vendita non debbo lagnarmi. Sulla copertina del 1° volume V. S. leggerà un mio annunzio della prossima pubblicazione di un volume a parte di alcuni scritti giovanili di Leopardi, raccolti da Giordani e Pellegrini ; i quali, nel mentre volevano intraprendere per conto loro la stampa, avendo inteso che io pubblicava l'edizione curata da V. S., mi hanno pure fatta esibizione di quella loro raccolta, che io ho creduto poter accettare, e spero pubblicare il volume nell' aprile. Giordani e Pellegrini, come anche io, avremmo molti obblighi a V. S., se volesse compiacersi di aiutare con i suoi consigli questa lodevole impresa... (P. F. Luiso, *op. cit.*, p. 69).

La lettre que Le Monnier écrit à De Sinner (2 déc. 1844) nous atteste que le libraire florentin a eu dans cette publication, un rôle plus important qu'il ne veut dire.

Solo di ciò vorrei che voi diceste una parola e mostraste il vostro e mio desiderio che l'errore fosse corretto, per non costringermi a una qualche dichiarazione pubblica, che potrebbe forse non piacere.

Intanto il Le Monnier ha sempre serbato il più esatto silenzio con me del 3° volume, silenzio che non avrebbe usato se non avesse avuta la coscienza di aver commessa una cattiva azione¹. La stampa, menata con incredibil lentezza da Agosto a Gennaio, a Febbraio poi si è precipitata, e ieri l'altro, mandandomisi, tre copie, con un avviso sulla coperta a cui si dice bugiardamente e *de but en blanc* che l'edizione era ordinata da Leopardi e sopravveduta da me (contro il frontespizio e contro la verità, poichè io sono andato raccogliendo quegli elementi sparsi per l'universo intero e l'ombra del Manni, fra gli altri, ne sa il vero !!); mi si dice, così in generale, che Giordani, Pellegrini e Viani con *indicabile cura* avevano raccolto ed offerto!... Per verità se questo non è infamia, io vi domanderò che cosa è l'infamia al mondo. Io taccio e tacerò con tutti; e starò a vedere. Ma giunge poi sempre il momento in cui le furfanterie diventano palesi e sono debitamente punite. Tacete di tutto: e state anche voi a vedere insieme con me. — Spero che il lavoro sulle acque perenni non vi dispiacerà, benchè fatto di fretta e al tempo stesso severo troppo per piacere al comune dei lettori. Io ve l'ho mandato per voi e per Gino, mente vasta, al quale il severo non dispiace, anche dove si tratti di cose legali. — Fa bene il F. a domandarsela costì, fa benissimo a darsi alle cose storiche: beato lui che a una certa età può con tanta agevolezza passare da una a un'altra disciplina, ed amar più la seconda che la prima: privilegio degli alti ingegni. Fa bene a non volervi male; perchè e voi ed io non siamo gente da far guerra a nessuno. Io non ho *regreti* di Pisa come università; ma come convento non di frati: ora che voi mi dite che vi regna l'anarchia non meno che ne' monasteri, è certo che me ne consolo più agevolmente. — Per la mia notizia sopra Leopardi vi ringrazio del vostro buon giudizio, e ne ringrazio vivamente anche Gino. Io lessi l'articolo di Sainte-Beuve dopo che il tutto era già stampato. Ma se anche l'avessi letto prima, nulla avrei avuto a mutarvi. Sainte-Beuve fa un arti-

colo da giornale, saltellando un poco qua e là. e parlando con franchezza come si può fare dov'egli scrisse : ma certo non vi è un esame filosofico e severo dell'elemento onde s'informò tutto l'essere del Leopardi. A ogni modo e malgrado molte inesattezze, il suo articolo è sempre eccellente ed onorevole per il defunto.

Vogliatemi un gran bene, accomodatemi l'affare per il quale principalmente vi scrivo, e rispondetemi presto. Vi abbraccio di cuore

L'aff. vostro,

A. Ranieri.

124

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 21 aprile 1845.

...L'errore della pag. XXX essendo gravissimo e compromettente per me e irrimediabile per le molte copie vendute, spero che V. S. avrà la lealtà di farne pubblicare la correzione in cotesta Gazzetta di Firenze. Questa sua lealtà verso di me servirebbe anche a mostrare l'esattezza della sua edizione, e sarebbe un vantaggio scambievolmente... In quanto ai Paralipomeni le fo una proposizione, che mi costa 25 o 30 piastre di perdita, e che le mostrerà ch'io ho un vero desiderio di uscire da questa faccenda. V. S. dia (giusta la sua offerta) 330 paoli al Vieusseux per 330 copie che ne avrà ; ma vi aggiunga una copia delle opere del Niccolini, una — *Petrarca* col com.^{to} di Leopardi, una — *Giordani* opere, una — *Gerusalemme liberata*, una — *Machiavelli storie*. Con questi libri, che a Lei non costano e che Ruggiero desidera *sine qua non*, io uscirei d'impaccio colla perdita manifestatale di sopra. S'Ella dice no a tal ultima proposizione, dee convenire che non sarebbe mostrare un troppo verace dolore della mia perdita...

125

Vieusseux à Le Monnier.

Florence, le 24 Avril 1845.

Mon cher Le Monnier,

... Venons aux *Paralipomeni*. Je reçois une lettre de l'ami Ranieri, dont voici la proposition :

1^o Il vous cédera au prix net d'un paolo les 300 et qq. exemplaires que j'ai encore à lui entre Florence et Livourne. Le prix d'un paolo est celui offert par Barbèra de votre part.

2^o Mais comme faible dédommagement du sacrifice qu'il fait, il vous demande :

- | | |
|---|--------------------|
| 1) <i>Niccolini</i> opere | } de votre édition |
| 1) <i>Petrarca</i> vol. com ^{to} di Leopardi | |
| 1) <i>Giordani</i> opere | |
| 1) <i>Tasso</i> Gerusalemme | |
| 1) <i>Machiavelli</i> Storie | |

Veuillez me dire si vous acceptez. Je l'espère, pour en finir avec ces *Paralipomeni* qui ne m'ont valu que des embarras.

Dans ce cas-là, vous me diriez, s. v. p., s'il vous est indifférent de recevoir à Livourne les exemplaires qui ne sont pas encore ici ; ou bien si je dois les faire venir.

Je vous salue de tout cœur,

Vieusseux.

126

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 27 aprile 1845.

...Il Signor Barbèra mi annunzia che V. S. non troverà più ostacolo all'ultima proposizione intorno ai *Paralipomeni*. Io dunque, benché con grave mia perdita, considero questo affare come finito. Poi ci metteremo di accordo per

una riveduta generale, giacchè non vi mancano alcuni errori....

127

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 7 maggio 1845.

Una lettera di Vieusseux del 25 aprile, colla quale mi annunziava che V. S. per la piccola faccenda dei Paralipomeni si rimetteva interamente a quel che si sarebbe concluso fra il Barbèra e me qui, mi giunse il dì seguente che il Barbèra era partito per Palermo. Come di questa faccenda s'era già minutamente ragionato fra il Barbèra e me, e com'egli mi aveva assicurato di non incontrare nessuna difficoltà per que' pochi volumi aggiunti al paolo per copia, io ho riguardato l'affare come concluso, ed ho colla qui inclusa autorizzato il Vieusseux a consegnare subito a V. S. le trecentotrenta copie de'Paralipomeni, senza riscuoterne nessun prezzo da V. S., dalla quale io sono contento di riceverlo direttamente a suo comodo insieme co' pochi volumi, avendo ormai concepita la più perfetta fiducia di V. S., e dovendoci ormai trattare scambievolmente ne' termini della più perfetta e sincera amicizia...

128

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 3 Maggio 1841.

Sign. G. P. Vieusseux,
Firenze,

Avendo ceduto al Sig. Avvoc. Antonio Ranieri tutto il mio interesse sull'art. Paralipomeni, sarete compiacente d'intendervela con lui per questo articolo.

Credetemi,

V. aff^{mo} Obblig^{mo},

Franc. Pl^o Ruggiero.

Sur la même feuille Ranieri écrit :

Napoli, 7 Maggio 1845.

Mio carissimo Vieusseux,

Rispondendo alla carissima vostra del 25 aprile nella quale includeste quella del 24 del Le Monnier a voi, dicovi ch'io aveva già ragionato della faccenda de' Paralipomeni col Barbèra qui, il quale mi aveva assicurato che la condizione dei pochi libri aggiunti nulla avrebbe guastato. Quindi riguardando il contrattino come concluso, vi mando qui sopra la autorizzazione del Ruggiero. Io dunque, in virtù dell'autorizzazione stessa, vi autorizzo a consegnare trecento copie de' Paralipomeni a Le Monnier, rimanendo a mia cura di esigermi direttamente da lui, sia i corrispondenti trecento paoli, sia que' pochi libri. Voi nella vostra de' 7 gennaio corrente anno al Ruggiero, la quale ho presente, gli annunziavate che vi rimanevano ancora 336 copie. Tolve le 330 che consegnerete a Le Monnier, vi resteranno 6, che avrete la bontà di tenere a mia disposizione, senza venderle, riunendole alle copie che vi restano della mia Storia. Ho scritto a Le Monnier che per quelle (fra le 330 copie) che si trovano in Livorno, pensasse a ritirarle egli stesso per evitare spese. Sicuro ch'egli avrà questa bontà per reciprocanza di qualche piccolo servizio, ch'io anche rendo a lui in questo genere, ne prevengo anche voi acciocchè vi regolate in conseguenza. Mi attendo ora vostro riscontro a tutto quanto vi ho scritto nelle altre mie. Ed abbraccian-
dovi con tutto il cuore sono

aff^{mo} vostro,

A. Ranieri.

Vieusseux à Le Monnier.

Firenze, 12 Maggio 1845.

L'amico Sig. Ruggiero di Napoli mi scrive di essersi messo d'accordo col Sig. Barbèra riguardo a quel resto dei Paralipomeni, che siete convenuti di ritirare sia qui, in Livorno,

dove si trova presentemente la maggior parte delle copie disponibile. Sono dunque a pregarvi di dirmi se sta bene, ed il nome della persona di Livorno alla quale devo far consegnare le dette copie per vostro conto.

Vi saluto cordialmente,

Vieusseux.

130

Vieusseux à Le Monnier.

Sig. F. Le Monnier a Firenze,

Firenze, 21 Maggi 1845.

D'ordine e per conto del Sig. A. Ranieri di Napoli vi rimetto colla presente, copie 50 del volumetto intitolato Paralipomeni di G. Leopardi.

E qui accluso troverete lettere pei miei corrispondenti in Livorno sig. Sem. e C^o ai quali do l'ordine, di consegnarvi tutte le copie di quel libro che si trovano ancora nelle loro mani. Questa mia lettera potete mandare al vostro agente in Livorno il quale si compiaccia rilasciare doppia ricevuta a' Sig. Sem. e C. delle copie ch'egli ritirerà.

Vi saluto distintamente,

Vieusseux.

131

Ranieri à Le Monnier.

Firenze, 19 Luglio 1845.

Gent. e Cariss. Sig. Le Monnier,

Mi duole incredibilmente di partire senza rivederLa. Ho parlato di molte cose col Sig. Barbèra, ma senza conclusione, e poichè era assente chi poteva concludere ? Nondimeno spero che non sieno tutto tempo e parole perdute ; e che per lettere concluderemo.

Il Giordani è troppo alto e nobile ingegno per pubblicare

nulla che non sia onorevole per l'impareggiabile Prof. De Sinner e nondimeno la Vostra delicatezza e la Vostra lealtà mi sono irrefragabili argomenti di partire tranquillo.

Si degni di scrivermi, e mi creda con vera ed efficace amicizia

Aff^{mo} Am. e Serv.,

A. Ranieri.

132

Giordani à Vieusseux.

Martedì 9 Settembre 1845.

Caro Vieusseux : Che cosa sarà cotesta Gazzetta italiana parigina ¹? Le sarà permesso di entrare in questi paesi? E la teologhessa Belgioioso? E quel Leopardi? Di Bixio non so nulla. Prima d'imbarcarmi, amo di conoscere la barca, i conduttori, e le acque che voglian correre. Vi ringrazio della comunicazione fattami; e vi desidero sempre ogni prosperità. Vostro affezionatissimo,

Giordani.

133

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 28 Ottobre 1845.

Gent. Sig. Le Monnier,

.

1. Il s'agit de la revue *Ausonio*, que la princesse Belgioioso allait fonder à Paris. C'est dans cette revue même que, en 1847, devait paraître une partie des manuscrits philologiques de Leopardi qui se trouvaient entre les mains de De Sinner. Voir p. 201.

Ho veduto il volume ch'Ella si compiacque mandarmi, di studi non più giovanili, ma *filologici*. Sento che ora Ella stamperà il *Saggio sugli errori popolari degli antichi*, e ne sono afflittissimo, perchè afflittissimo e inconsolabile ne sarebbe l'autore. Ma certo, non potendo impedire il fatto altrui e non avendo nessuna specie di autorità sopra di Lei, facilmente me ne consolo.

A proposito degli studi *giovanili* o *filologici*, è singolare per molti rispetti quell'*unicamente* della linea 34 della pagina 453, singolarissima la nota del Barsi alla pagina 482; arcisingularissima la lezione contenuta nell'ultimo periodo del volume. Io, infermo da più tempo, non ho potuto correr tutto il volume, e spero che le singolarità non oltrepasseranno quel limite. Nondimeno, se non fossi già abbastanza chiarito delle cose del mondo, quante lezioni non mi sarebbero al tutto infruttuose.

Non mancai di passare a il 20 settembre, le tre copie de' due miei vol. del Leopardi, che il Sig. Barbèra mi prestò costì (cioè 2 il Sig. Barbèra costie 1 Ella in Torino) e ne conservo sua particolare ricevuta.

Mi creda sinceramente e in fretta,
Suo aff^{mo},

A. Ranieri.

134

Vieusseux à Felice Le Monnier.

... L'ami commun, M. Ranieri, m'écrit qu'il tiendrait beaucoup à lire une fois les épreuves de son *Appendice-Leopardi*. Dans tous les cas il recommande que l'on se tienne rigoureusement à son Ms. Vous m'obligerez, Monsieur, en lui faisant passer les exemplaires et en m'en destinant deux ou trois pour mon usage.

Agréez les salutations bien cordiales de
Votre dévoué

Vieusseux.

14 Janvier 1846.

135

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 1 Marzo 1846.

Gent. Sig. Le Monnier,

Quel libraio di Palermo mi ha inviato il compimento di quella versione del Thums (?) che mando sotto fascia al Semiani con preghiera di tenerlo a sua disposizione. Ella potrà ritirarlo. Ho fatto così per non farLe spendere in posta.

Ebbi dal Detler l'*Italia*, con cui, se Le fa piacere, potrò conteggiare i carlini che ha pagati al Pedone.

Credetemi in gran fretta,

A. Ranieri.

136

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 21 Aprile 1846.

Gent. Sig. Le Monnier,

Un giovane studioso qui mi dice ch'Ella stampa Dino Compagni, e che vuole offrirLe una copia d'una Ediz. ch'egli ne ha fatta, se mai Ella volesse giovarsene. Io non La prego d'altro se non di rispondermene una riga *ostensibile* acciocchè io mostri di non avere trascurata la preghiera.

Mi creda sinceramente e in gran fretta

Devotiss.,

A. Ranieri.

137

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, Maggio 1846.

Mio caro Vieusseux,

... Giordani m'aveva scritto di Parma che il Gesuita Curci, nella sua stolta risposta al Gioberti, aveva detto che Leopardi

era morto convertito fra le braccia d'un Gesuita. Io feci comperare il libro. Ma non ho avuto (da un mese) il tempo di gittarvi su un solò sguardo. Stamani levatomi alle 4, l'ho svolto un poco, ed ho trovato che Giordani ha ragione; e anzi che, con gesuitica impudenza, c'è uno sgraffio anche per me, come occultatore del fatto. Bisogna dunque ch'io smentisca il frate che mal fece fondamento sopra la paura che crede, non ingiustamente, di dover ispirare a chi vive qui sotto di lui; poichè, che che ne pensi il nostro Gino e il Giusti, i Gesuiti, dove sono, governano. Io dunque ho pensato di scrivere qualche pagina col titolo di — *Ultimi momenti di G. Leopardi* — dove senza parlar di Gesuiti o d'altro racconterò particolarizzatamente la sua morte repentina, e come il padre Felice da S. Agostino, agostiniano scalzo, giunse quando Leopardi già non era più, e che non potette prestargli se non le ultime preci dei defunti.

Io posseggo il certificato del frate che vorrei depositare costì in Firenze fra gli atti di un notaio acciocchè tutti possano andarlo leggere.

Parlate, vi prego, con un avvocato toscano e domandategli consiglio sopra ciò. Qui, anche un notaio può essere sforzato da' Gesuiti, come sarà forse in Toscana fra qualche lustro, se è vero quel che ne conta Palermo, che il vostro governo è risoluto di burlarsi delle petizioni e di volere i Gesuiti. Intanto voi dovete pensare a fare stampare quelle mie poche parole e spargerle più che si può; e le avrete col vapore che giungerà in Livorno il 13 di maggio. Fatemi intanto il piacere di rispondermi un motto per la posta a questi due propositi: della *stampa* e del *deposito*; ma parlandomi in modo che il Gesuita che leggerà la vostra lettera non intenda. Della *stampa* parlerete come d'un articolo di Longo Sofista; e del deposito come d'una *fede di nascita* d'un napoletano a cui sia scaduto un *legato* esigibile in Firenze. Così io potrò ricevere una vostra risposta prima di riscrivervi col vapore che partirà il dì 11 di qua per giungere come ho detto il dì 13 in Livorno. Addio con tutto il cuore

Affezionatissimo,

A. Ranieri.

138

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 11 Maggio 1846.

Mio cariss. Vieuss.,

Non prima di ieri ho ricevuto la carissima vostra del 5 e vi ringrazio cordialmente dell'esattezza onde avete soddisfatti i miei desideri. Le ottime osservazioni che mi fate mi confortano a ritardare un altro 10 giorni l'invio di quelle poche parole giacchè mi persuado che senza una gran destrezza e prudenza (della quale io soglio mancare finchè l'indignazione non si plachi) s'andrebbe incontro a un rifiuto di cotesta censura. D'altra parte io ho prese e vo prendendo tuttavia alcune indagini intorno al padre agostiniano, al parroco che registrò la sua fede, alla possibilità di averne un duplicato (tanto più ch'è senza data), alla possibilità ancora di farla autenticare dall'abate etc., etc. ; che renderanno proficuo il ritardo.

E però vi scriverò definitivamente di questa faccenda col piroscapo nap. del 21.

Aff^{mo} amico,

A. Ranieri.

139

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 21 Maggio 1846.

Mio carissimo Vieusseux,

Sono stato tanto occupato in questi giorni, nei quali avevo sperato di riposarmi, che appena iermattina ho avuto il tempo di cominciare a scrivere quel motto sopra Leopardi. Non posso fare a tempo a mandarvelo stamani coll'Ercolano. Ma tenterò di mandarvelo doman l'altro col vapore sardo, copiato in una carta fina come questa. Io l'ho nominato — *Supplemento alla notizia* etc... — Pare dunque che lo potrebbe anche

stampare Le Monnier sotto condizione che dovrebbe considerarsi come pagina appartenente al *primo* e *secondo* vol., perchè io col *terzo*, col *quarto*, e con tutti gli altri *cento* che stamperà il Le Monnier, non voglio aver nulla a dividere. In somma, siate voi arbitro di questa inezia che non è inezia per me, divorato dall'indegnazione che mi cagiona l'impudenza d'un Gesuita, che m'insegna per le stampe la morte di Leopardi, morto fra le braccia mie e de' miei e di nessun altro, e, come voi sapete, già da un gran tempo non guardato in viso da nessun altro. Bisognerebbe far giungere quel motto a Gioberti; cagione, colla sua imprudenza, di tutte queste tribolazioni gesuitiche. Io non so a che proposito egli abbia preso per iscesa di testa di non iscriver nulla senza lodar balordamente Leopardi, per poi concludere che fu infelice perchè non ci credeva. Vi domando se queste sono parole d'uomo cordato; e se non sono fatte a posta per dare occasione a un Gesuita di fare uno stomachevole *pathos* sulla *miscredenza* e sulla *inevitabile conversione* nelle braccia d'un Gesuita.

Leopardi fu infelice perchè fu *malato* e perchè ebbe a padre un *Canosino*: ecco tutto. Altrimenti io credo che, con buona salute e migliori danari, o non sarebbe stato infelice o sarebbe stato come siamo tutti. Maledetta censura: altrimenti vorrei anch'io divertirmi un poco! Datemi le nuove di costì e di cotesta Università; e credetemi con tutto il cuore

aff^{mo} amico,

A. Ranieri.

CURCI. RIPOSTA al GIOBERTI. EDIZ. DI NAPOLI. 1845, pag. 119.

« Ci è caro godere e l'affezione e la stima delle persone ricche, nobili, autorevoli per dignità e per merito di dottrina; perchè il sovvenimento di molti poveri, la protezione di molti oppressi spesse volte dipende da quelli e ci è dolce farci anelli mediani fra persone per condizione di vita così lontane. Giova altresì questa stima perchè alcuno di essi trovandosi a termini

di morte possa con fiducia valersi dell'opera nostra per riconciliarsi con Dio, ed ecco che *lucrati sumus fraterni*. Al quale proposito vo'darvi una notizia, signor Gioberti, la quale vi sarà carissima certamente. Giacomo Leopardi, da voi sì altamente ammirato come l'ultima scintilla del genio italo-greco, e compianto non meno perchè orbo quasi al tutto di religione, infermossi in Napoli, come sapete, e venne a morte. A quel termine il Signore Dio gli ebbe pietà : domandò per confessarsi ed ebbe un padre Gesuita, e gli morì fra le braccia. Ho voluto toccar questo fatto sì per confortar voi di quella perdita, sì *per supplire alla dimenticanza di chi, scrivendone la vita, trascurò questa parte, che sicuramente non ignorava ; non della qualità del ministro, che certo non c'entrava, ma sibbene del ricevuto sacramento* : circostanza che in un uomo vissuto senza religione, com'era il Leopardi, era di qualche momento. Or non vorrei che il nostro illustrissimo A. avesse tra le altre colpe de' Gesuiti ad annoverare anche questa di aver seppellita l'ultima reliquia dell'antico uomo pelasgico, che stava al mondo ; ma grazie al cielo non se n'è interamente perduta la semenza. E per tornare là onde divergemmo, egli è chiaro per quegli esempi siccome la stima e'l decoro della Compagnia la perfeziona in ragione di strumento della Divina Gloria ; e però il mirare ad accrescerle quella stima, quel decoro, quella forza, dove non facciasi per mezzi inonesti, non può essere altro che virtuoso e santo, etc., etc. »

Mio caro Vieusseux,

Vi ho trascritto questo brano del gran P. Curci, non perchè si debba ristampare (perchè come vedrete dal mio piccolo scritto io intendo di smentire il Gesuita nel fatto, senza punto aver la ciera di far polemiche, dalle quali sapete quanto sinceramente abborro) : ma per farvi osservare (se mai vi manca la diatriba del Curci costì) qual sia stato lo scopo del frate nell'azzardare quella triviale ed impudentissima bugia. Egli dice, come vedrete, chiaramente, che dobbiamo tutti desiderare la grandezza e la buona fama della Compagnia appresso gli uomini potenti per *borsa* (ch'è quel che importa) e per menti : e per non far vedere che la *borsa* è quel che gli è più a cuore, reca un esem-

pio d'una gran *conversione di mente* operata in Napoli da un Gesuita : e sceglie l'esempio con quella felicità che leggendo il mio *Supplemento* intenderete. Se il Capponi, il Ridolfi e il Niccolini non conoscono il brano del Curci, di grazia mostratelo loro, che ve ne avrò un obbligo sincerissimo.

Credetemi aff. am.,

A. Ranieri.

Napoli, 24 Maggio 1846.

141

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 26 Maggio 1846.

Mio carissimo Vieusseux,

Eccovi quel mio motto sul Leopardi. Tocca ora a voi di stamparlo o di *farlo* stampare sia dal Le Monnier (sotto la condizione manifestatavi nell'ultima mia del 21) sia da chi e come vi pare. In qualunque dei casi vi raccomando *caldissimamente* tre cose : 1° che lo scritto sia stampato *tale quale* giace colla STESSISSIMA ortografia, ancorchè a chi lo corregge paresse erronea.

2° che sia stampato il più presto possibile.

3° che lo facciate prima leggere al Capponi, al Ridolfi e al Niccolini.

Per quest'ultimo se non volete vederlo voi direttamente, pregate in nome mio l'ottimo Gino di mostrarglielo, tale essendo la mia antica consuetudine per tutte le incizie che ho pubblicate. Io mi sono arrovellato per far in modo che la censura non possa trovare a ridire un ette. Infatti, vedete che non si nomina nessuno, non si offende nessuno ed i colpi sono all'aria, innanzi a qualunque tribunale della terra ancorchè fosse l'inquisizione. Al Ridolfi abbiate la bontà di conservare una visitina in mio nome, pregandolo di perdonare la noia che gli cagiono. A Gino direte lo stesso : egli ha un'antica bontà di consigliarmi e soffrirmi. Ora mi confido tutto, tutto nella vostra *operosa amicizia*. Credetemi con tutto il cuore

Aff. am.,

A. Ranieri.

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 1 Giugno 1846.

Mio carissimo Vieusseux,

Mercoledì, 27 del corrente, per mezzo del Piroscabo sardo, inviai una lettera per voi, a' Sig. Semiani e Borghesi, con preghiera di gettarla immediatamente alla posta.

Questa lettera conteneva un foglio, sul quale in carattere stretto ma chiaro, era scritto quel tale motto da fare stampare costì. Dopo mandata la lettera, mi pentii di non aver atteso il vapore Napoletano che partiva oggi, perchè vi sarebbe stata una troppo maggiore sicurezza. Ma non volli perder tempo; ed azzardai a mandarla. Fatemi dunque il piacere di scrivermi immediatamente un motto per mia tranquillità. E se al giungervi di questa, vi trovate di non avermi per anche scritto, mandatemi un motto per la posta, col quale mi dite che la versione di quel brano di Longo Sofista si è ricevuta.

In quanto al deposito della *fede* ho pensato di farlo qui mentre costì si stampa. E intanto non n'ho parlato nell'articolo, per sempre più evitare la forma polemica. Se l'ipocrita tace, tutto starà bene. Se parla (che non credo), e ardisce mover dubbio sulla veracità della mia *fede*, se gli risponderà un motto notificandogli il notaio dove può andarla a verificare.

Io non dubito punto che quelle poche parole saranno immediatamente approvate dalla censura: e però vi scongiuro a farle subito stampare nel modo più proprio a divulgarle da per tutto. Questi impostori fanno gran fondamento sull'impossibilità di far giungere da per tutto una smentita e pare loro che sempre, in un'impostura, si arricchiscono di quel numero d'ingannati che non si ha nè il tempo nè la possibilità di disingannare.

Sono noiatissimo fino a' capelli della vita che si è costretti a menar qui, e della morte morale che di necessità ne conseguita. Mi mordo ogni dì le labbra di non avermi saputo fare un piccolo stato fuori di qui ne'moltissimi che ho passati

altrove. Ma questo è il danno d'uscir dal guscio troppo giovane : e d'altra parte, come presupporre e che mia madre, giovanissima, sarebbe morta a 38 anni, e che mio padre, assai più vecchio, avrebbe sciupata una non mediocre fortuna, e che io non fossi potuto, per tant'anni, tornare a mettere un freno alle sue prodigalità ! Ora in me segue un fenomeno che credo sia seguito a pochissimi sulla terra, o forse a nessuno. A misura che crescono i miei affari e che l'avvocheria mi rende maggior frutto, la mia malinconia ne cresce *incredibilissima-mente*, perchè mi sento sempre più inchiodato in un paese che non mi conviene. L'orribile laguna romana rompe la continuità intellettuale fra questo paese e l'Europa e qui si vedrà quello che pare assurdo alla Scienza, cioè, che mentre tutto il mondo andrà avanti, questo paese solo tornerà indietro.

Addio. Dite tante e tante cose al buon Ridolfi ; e domandatagli se ricevette esattamente una mia pronta risposta a' due doni che così gentilmente mi fece e che, spero, voglia continuarmi.

Sono con tutto il cuore

Aff. e Am.,

A. Ranieri.

143

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 9 Giugno 1846.

Gentilissimo Sig. Le Monnier,

Ebbi poco fa la sua lettera del 20 Maggio. La ringrazio del volume : ma non l'ho anche avuto, perchè mi è mancato tempo di pensare a mandare dal Detler a vederlo, il che farò quanto prima. Mi duole di non poterle dir nulla di quel che mi domanda intorno all'edizione di quella versione del Guicciardini in Parigi con quel *compimento*, perchè nulla ne conosco.

Se non Le recasse un grande incomodo, avrei molto caro che, per il brano della versione di Longo Sofista, ch'Ella ha

avuto dal Vieusseux mi usasse l'antica cortesia di farmi rivedere l'ultima bozza, prima di stamparla col resto della versione. Trattandosi di cosa che rimane in un'opera classica, desidererei che la mano del correttore fosse la medesima. Se poi, o non può o non è in tempo, (Ella sa che basterebbero pochissimi giorni) me ne rimetto in lei e La prego di usare e fare usare la massima esattezza. Mi rimetto per tutto il resto al convenuto col Vieusseux. S'ella mi mandasse al più *presto* possibile, due o tre copie de' Prolegomeni, gliene avrei un obbligo infinito.

Mi creda con tutto il cuore,

Aff^{mo},

A. Ranieri.

144

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 11 Giugno 1846.

Mio carissimo Vieusseux,

Ho ricevute esattamente la vostra del 2 per via di mare e quella del 4 per via di terra.

Sta bene quanto avete operato e ve ne ringrazio senza fine. Ho scritto al Le Monnier, ed ora ne prego anche voi, che, dove ne sia il tempo, mi sia concesso di dar un'occhiata all'ultima bozza, trattandosi di cosa stampata in un'opera destinata a rimanere : e forse vi farei anche qualche lieve modificazione. Quando non sia possibile, mi raccomando per il massimo rigore nel serbare intatta la mia ortografia. Ma trattandosi di dover pubblicare tutto in un volume non credo che si possa correre con tanta velocità.

L'Ottaiano è innamorato di voi...

Aff. am.

A. Ranieri.

145

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 1 Luglio 1846.

Gent. Sig. Le Monnier,

Ho ricevuto le bozze ; ma deve perdonarmi se le manderò col vapo. dell' 11 luglio, perchè sono a letto, con febbre da 10 giorni. Mi scusi della involontarissima mancanza.

.

Scusi se non Le ho forza di continuare e mi creda sinceramente

Aff. am.,

A. Ranieri.

146

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 11 Luglio 1846.

Gentilissimo Sig. Le Monnier,

Non mi confido di poterLe fare intendere fino a che punto io sia stato infermo ed oppresso di cause, e quindi fino a che punto meriti scusa di non averLe ancora inviate le note bozze, nelle quali non ho trovato che alla pag. xxxv *Lopardi*, invece di Leopardi, inezia che il Sig. Barbèra avrà corretta.

Nondimeno io avevo molte cose da dirle, sia intorno al *Supplemento*, sia intorno alla *Vita*, sia intorno ad altro. Se Ella mi avesse fatto avvertito un poco della ristampa, credo che avrebbe *cresciuto* pregio alla 2^a edizione. Io spedirò le bozze doman l'altro, col Sardo. Mi perdoni se non posso esserLe

utile per quel *sole*. Ma ha voluto domandarmi la *sola cosa* (credo) nella quale non posso *materialmente* servirla.

Mi creda con tutto il cuore e in fretta

Aff^{mo},

A. Ranieri.

147

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 29 Luglio 1846.

Gentilissimo Sig. Le Monnier,

Ella deve essere meravigliato della mia strana lentezza in questa inezia del *Supplemento*. Sono stato tanto malato, tanto incredibilmente oppresso che non voglio assolutamente ch'Ella creda un simile caso possa mai più rinnovarsi. D'altra parte trattandosi di Gesuiti e con Gesuiti, *nessuna* considerazione è mai superflua : e mas..... ¹.

Ma la furia de' malanni e degli affari me ne ha impedito e frastornato in un modo veramente nuovo e come fatale. Laonde, se ha già stampato o stampa, faccia pure, che, salvo ciò che Le scrissi, errori tipografici non ne ho trovati. Se poi per un caso qualunque non avesse ancora stampato, e avesse altri giorni da potere attendere, me ne scriva un motto, di grazia.

Sarei dolente se Ella si fosse dispiaciuto del mio rifiuto intorno a quel brav'uomo. Ma basti di tornarle a ripetere ch'è questa la sola cosa in cui io ho trovato il coraggio di rifiutarmi. Per tutt'altra l'avrei cercato invano. Attendo una sua riga *immediata*,

Mi creda con tutto il cuore

Aff., A. Ranieri.

I. Ici le papier est déchiré.

148

Ranieri à Vieusseux.

11 Agosto (1846).

Caro Vieusseux,

Le Monnier si burla di voi e di me. È vero ch'io non ebbi tempo a rimandargli le bozze. Ma gli scrissi che *tutto andava bene*, che se poteva attendere, bene, se non, stampasse. Questo ho sempre scritto; questo signore o cedendo alle suggestioni di qualche Gesuita coverto, o per timor che il suo libro, con quell'Appendice, non entrasse in Napoli ha vilmente mancato di parola: e il più bello è che dirà che la paura è stata mia. Il segno sarà sei ora, che non ha più scuse, ricuserà di aggiungere quelle pagine che, in numero romano, possono aggiungersi sempre anche dopo venduta qualche copia. Caro Vieusseux, fate stare al dovere questo buon galantuomo; che per me è sempre *più urgente* di stampar quelle pagine, come vi dirò in ventura. Addio in tutta fretta,

Aff.,

A. Ranieri.

149

Ranieri à Vieusseux.

11 Agosto 1846.

Mio carissimo Vieusseux,

Vi ho scritto poche parole sull'ufficio stesso del vapore, dove ho ricevuto l'infame ¹ lettera del Le Monnier. Io non posso darmi pace dell'impudenza di questo svergognato, il quale avendo certamente considerato che forse quell'Appendice

1. Ces épithètes mériteraient, tant elles sont fortes, d'être remplacées par des points. Mais, comme elles viennent de Ranieri, elles ne peuvent blesser personne ni éveiller de protestations.

poteva chiudere alla sua seconda edizione qualche contrada d'Italia, dominata da' Gesuiti, aggiunge alla viltà la calunnia, e fa vista di credere, nella sua lettera che sono io colui che ho mutato pensiero. Io vi prego a farvi mostrare una sola lettera in cui io gli abbia sospeso il permesso della stampa. Gli domandai *a caso* se potevo veder le bozze, in un modo sempre *facoltativo* per lui e non mai sospensivo. Poi gli ho scritto più volte che non v'era nulla da correggere se non alla pag. xxxv *Leopardi* in vece di *Lopardi*; e che per conseguenza, essendo io occupatissimo, se poteva attendere ch'io forse vi pensassi qualche modificazione, bene; se no stampasse pure e pubblicasse. Questo gli ho sempre scritto, ed io vi prego ad invitare cotesto svergognato a mostrare una sola lettera mia nella quale io gli dico di *non istampare o di non istampare s'io non rimandavo le bozze*, ch'io anzi, nulla trovandosi da correggere, aveva in mente, com'è naturale di non rimandar mai. Del resto si può vedere in un momento s'egli è di buona o di mala fede. La numerazione della *Vita è romana*; quindi facilissimo di aggiungere quelle pagine.

Ora dunque che non vi sono più equivoci, dategli l'*ordine espresso* di stampare. Che fa che abbia venduta qualche copia senza?

Aggiungerà l'Appendice alle copie che avanzano, e la terrà a disposizione di coloro che avessero già comperato il volume senza. S'egli si rifiuterà a questo partito, allora sarà chiaro ch'egli è il porchissimo fra i porci. Intanto, mio caro Vieusseux, se cotesto birbante vi mancherà definitivamente, voi dovete scrivermi a posta corrente sul modo da tenere per pubblicare quell'Appendice. Le cose sono arrivate a tal punto, che credo non basti solo quella; e bisognerà anche aggiungerne dopo qualcun'altra. Vi mando un quaderno della *Scienza e la Fede*. Vedete l'infame e sciocco e ridicolissimo partito preso da quell'impostore del Curci. Vedete se mai furono dette cose più stolte! Vedete... che ogni parola è nulla al fatto!!! Vegga Capponi che cosa osa questa setta nel 1846 in faccia all'Europa, all'Italia, a una capitale di mezzo milione, a una famiglia numerosa, che non ha mai lasciato un solo secondo Leopardi solo; Leopardi, che non fu se non 3 anni prima di morire un momento con me e Paolina a Castellam-

mare, Leopardi che non vide pur mai l'ospedale degli Incurabili. Dio onnipotente!!! Dopo l'89 si sono riveduti questi giorni... e si trova ch'è cosa da nulla!... Scrivetemi immediatamente come della *versione* di LongoSofista. Addio, addio.

Aff. amico,

A. Ranieri.

150

Ranieri à Le Monnier.

11 Agosto 1846.

Gent. Sig. Le Monnier,

Il mio ritardo non è buona ragione perchè, ritardando io, Le ho sempre detto che tutto andava bene, e che se non poteva attendere, stampasse. Del resto Ella può aggiungere quelle pagine anche dopo aver messo in vendita il volume. Se non lo farà, sarà segno che, non il mio ritardo, ma un mutamento di opinione in Lei ha prodotto la conseguenza, e in tutti i casi, attendo Sua pronta risposta per governarmi a stampare altrove. Mi creda, pregandola di rispondermi immediatamente

Devotiss.,

A. Ranieri.

151

Vieusseux à Barbèra.

Vi ho già scritto una volta questa mattina per Tommaseo; ed ora mi occorre scrivervi per il Ranieri. Egli, in data del dì 11 mandava urlì terribili dicendo che Voi non volete pubblicare altrimenti quell'Appendice. Ciò non posso credere poichè Voi medesimo mi diceste che la pubblicavate anche senz'aspettare le sue corrézioni.

Vero è che mi ha fatto sorpresa il non ricevere da Voi una copia, il che attribuivo a dimenticanza — poi non ci ho più pensato. Fatemi il piacere di dirmi qualche cosa.

Vieusseux.

Venerdì 15 Agosto 1846.

152

Vieusseux à Barbèra.

Mio caro Barbèra,

Mi rincresce di non potermi contentare della vostra risposta intorno all'Appendice Ranieri, 1^o perchè il senso di quelle poche parole che mi diceste lung'Arno per me fu che Ranieri non avendovi rimandate le stampe corrette, non le aspettavate altrimenti per fare la pubblicazione — avrò inteso male. Ma certo se avessi inteso come voi ora dite, vi avrei detto il mio schietto parere; e questo parere è che dopo la promessa solenne fatta al Ranieri, e pure a me per Ranieri, non vi possono essere motivi (la censura avendo approvato) per non mantenere la promessa. Una casa come quella del Sign. Le Monnier dev'essere superiore a qualche stranezza proveniente da inquietudine di carattere per parte di un autore, e non deve badare alla spesa di L. 100, quando si tratta del decoro di un' edizione; e non sarebbe decoroso per l'edizione Le Monnier che un'Appendice di tale interesse ed importanza per le opere del Leopardi venisse pubblicato altrove che nella tipografia del Sign. Le Monnier.

Questo vi prego voi e lui, di prendere in considerazione. Come ben potete credere io sono imparziale nella questione, e non ho altro interesse che quello della verità.

Credetemi di tutto cuore.

15 Agosto 1846.

153

Vieusseux à Le Monnier.

Mon cher Monsieur Le Monnier,

J'ai écouté attentivement tout ce que m'a dit hier soir, Mr. Barbèra, pour justifier la non publication de l'Appendice

de Mr. Ranieri à la vie de Leopardi ; mais, je vous le dis tout franchement, il ne me semble pas que vous soyez fondé parce que M. Ranieri, depuis l'engagement que vous avez pris, peut avoir eu des torts envers vous, à ne pas remplir cet engagement. Engagement que vous n'avez pas contracté seulement vis à vis de Ranieri et vis à vis de moi ; mais aussi avec vous même par respect pour la mémoire du malheureux Leopardi, dont vous vous êtes fait l'éditeur. J'aime à croire que *pour* tous ces motifs vous vous déciderez à donner cours à l'*Appendice* en question. Cela fait, vous n'en serez que plus fondé si M. Ranieri a des torts envers vous comme le dit Mr. Barbèra, à le lui faire sentir, et à lui dire son fait sans détour. Je vous demande pardon si j'insiste pour que cette affaire, dont j'ai été l'intermédiaire, finisse d'une manière satisfaisante pour tous. Dans tous les cas je vous prie de vouloir bien me faire une réponse définitive, que je puisse communiquer à Mr. Ranieri ; car comme vous pouvez bien le croire ce n'est qu'à regret que je me suis chargé de vous importuner. Agréez, mon cher Monsieur, mes salutations bien cordiales.

16 Août 1846.

154

Vieusseux à Ranieri.

Firenze, 17 Agosto 1846.

Sig. A. Ranieri,
Napoli,

Vi confermo la mia di Sabato col corriere. — D'allora in poi ho avuto colloquio col Barbèra e carteggio con Le Monnier. Ho potuto capire che questo editore è di mal'umore al sommo grado, e per conseguente mal disposto a compiacervi, per la vostra impazienza e diffidenza che si sarebbe tradotta qualche volta in rimproveri, ed espressioni ch'egli Le Monnier trova ingiuste e inurbane. — Egli si lamenta poi che dopo tanti incomodi che gli avete recati, non abbiate voluto far nulla per lui costì. — Voi capite bene che in fondo a tutte queste quistioni non posso andare. In somma, e checchè ne sia però,

il Le Monnier mi ha scritto questa mattina la lettera di cui vi rimetto copia. E bisogna contentarsene, perchè ogni altra premura sarebbe inutile. Ma badate bene di non scrivere lettera *ab irato* a Le Monnier — egli sarebbe capace di non distribuire neppure ciò ch'egli prepara per la seconda edizione.

Quel che è certo per me è che Le Monnier non ha ceduto che al mal umore e non si è lasciato raggirare dai pretesi amici delle memorie di Leopardi.

155

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 21 Agosto 1846.

Mio carissimo Vieusseux,

Mi duole senza fine il nuovo flagello che mi annunziate ; e mi sa ogni ora mill'anni di ricevere più esatte e più tranquillanti nuove. Spero che in un'altra vostra sarete meno laconico e mi narrerete quanto più potrete i particolari di questa sventura, della quale spero che le conseguenze sieno meno funeste di quel che fu creduto a un tratto.

Dopo l'inondazione e il terremoto, non mancherebbe che un po' di colera per somministrare ai Gesuiti ed al Vescovo di Todi i più fragorosi argomenti contro il papa, la Toscana e la ragione umana. E così l'impostori si giovarono in tutti i tempi di fenomeni della natura per farsi schiavi gli uomini. Una mediocre eruzione del Vesuvio pare che abbia salvata l'Italia meridionale dai fieri terremoti che una nemicissima stagione pareva minacciare da gran tempo. Spero che insieme con quelle due mie lettere riceverete anche il sozzo libretto che vi spedii, nel cui fango avrete e veduto quel che già ordisce una setta infame, e traveduto quel che si promette di ordire. Io ho saputo da un amicissimo d'un avvocato della setta, ch'essa ha mandato a dire in proprii termini a Le Monnier che non istampasse quell'Appendice. Immaginate il disprezzo ch'io debbo accogliere nell'animo per la viltà di quel mercantaccio, che va scroccando i permessi al Niccolini

ed al Giordani, dandosi per editore dell'opposizione in Italia. Ma il Giordani che attendeva con tanto desiderio quella dignitosa mentita alla setta e me ne domandava ogni dì, quando saprà il procedere di Le Monnier e del suo degno capitano Generale Barbèra (ch'essendo un monello è il vero autore di queste schifosissime viltà vestite in forma di alterigia) credo che darà loro pan per focaccia, e saprà frustarli giusto il loro merito.

Io attendo il vostro motto e un vostro consiglio, giacchè vedete che ormai d'un modo e d'un altro e malgrado la pericolosa delicatezza e della mia posizione e della cosa in se stessa, pure bisogna ch'io dia una qualunque mentita, e poi non me ne prenda più un pensiero al mondo.

Credetemi con tutto il cuore

Aff. am.,

A. Ranieri.

156

Ranieri à Le Monnier.

Imbasciata.

L'Avvocato A. Ranieri, non potendo permettere che la sua *Appendice* alla Vita del Leopardi comparisca nella seconda edizione soltanto, e non in tutte le susseguenti, prega espressamente il Sig. Le Monnier di non farne più altro, e di riconsegnarne immediatamente il Ms. al Sig. Vieusseux, dal quale l'ebbe.

E La riverisce.

Napoli, 27 Agosto 1846.

157

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 28 Agosto 1846.

Mio carissimo Vieusseux,

Non prima di iersera ho ricevuto la cara vostra del 17, la

quale mi sarebbe stata anche più cara se non avesse portata in dorso la copia delle villanie del Le Monnier. Voi ricorderete felicemente che insino dal bel principio io m'indiressi a voi e non a lui, appunto perchè avevo fatta esperienza, che non era nè dignitoso nè comodo di aver che fare col Barbèra che lo mena per il naso. Voi poi mi scriveste ch'egli stampava *volentierissimo*, e il seguito lo conoscete. Non so mai d'essere stato inurbano con lui, perchè non è mio costume d'esser tale con alcuno: temo anzi che l'avergli renduti molti piccoli servigi, dei quali egli mi si professò obbligatissimo l'anno scorso in Livorno, gli abbia fatto sembrare nuovo e strano il mio rifiuto di piatire ora qui in suo nome con un certo figuro, per non piatir col quale io soffersi già, anni sono, di farmi prodigiosamente rubare, e intorno al quale, domandato, io non mancaì di dare i debiti avvertimenti al Barbèra.

Ma la mia consueta colpa è di trattare troppo fratellevolmente con ogni genere di persone. A ogni modo io non iscriverò lettere *ab irato* e perchè così volete e anche perchè è bene di troncare ogni discorso coi maleducati. Solamente, non potendo accettare uno stampatore per giudice, se quel ch'io scrivo concerne me o la memoria del Leopardi, non intendo di accettare le indegne condizioni ch'egli vi fa nella sua lettera, e mi reca stupore come voi non le abbiate già rifiutate in nome mio.

Io dunque non che carezzarlo vilmente acciocchè pubblici, mi protesto altamente che non posso più permettere pubblicazione alcuna, e, per brevità di tempo, gli ho diretta l'ambasciata che vi trascrivo, pregandovi caldissimamente di far voi il resto, appena ricevuta la presente. « L'Avvocato A. Rannieri non potendo permettere che la sua Appendice alla Vita « del Leopardi comparisca nella seconda edizione soltanto, e « non sia in tutte le susseguenti, prega espressamente il Sig. Le « Monnier di non farne più altro e di riconsegnarne immediatamente il Ms. al Sign. Vieusseux dal quale l'ebbe.

« Napoli, 27 Agosto 1846. »

Io mi sento ormai tanto indegnato di tutte queste vilissime trame, che mi s'è spento ogni desiderio di purgarmi di ridicole e stolte calunnie, qualunque sia l'abito onde si vesta il calun-

niatore : e parmi che risponda abbastanza per chi sa leggere, il sozzo libretto che vi mandai. Di chi non sa leggere non mi curo. Ho renduto a Leopardi, vivo e morto, tutti gli uffizi che comportava la mia possibilità. Ormai è tempo ch'io non attenda più ad altre cure che a quelle gravissime della mia professione ; ed a questo fine pregai, non ha guari, il De Sinner di voler provvedere egli solo alla pubblicazione di quelle poche cose filologiche ond'egli solo è depositario.

Mi duole d'avervi cagionato di molte noie in questo proposito : e s'io valgo a far cosa per voi, comandatemi alla libera ; chè sapete che mi spenderò caldamente. Solo abbiate l'ultima cortesia di riavere e *rimandarmi al più presto* per la consueta via il *Ms. dell' Appendice*. E di ciò non altro...

Aff. am.,

A. Ranieri.

158

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 11 Sett. 1846.

Mio cariss. Vieusseux,

Ho ricevuto ieri la caris. vostra del 3, con entro quel piccolo Mss. Le Monnier nella sua del 1^o agosto mi diceva che, non potendo più aspettare, aveva pubblicata la 2^a edizione senza l'Appendice. Vi dissi che questa era menzogna, perchè io gli avevo scritto sempre che, non potendo aspettare, stampasse.

Dopo le ultime vostre pratiche, voi mi copiate nella vostra del 17 agosto le seguenti parole scrittevi da Le Monnier... *il est bien que M. Ranieri sache que c'est seulement pour la 2^{me} édition que j'imprime l'Appendice. C'est déjà bien assez d'un sacrifice pour une chose qui ne me regarde en rien, le but unique de Mr. R. étant une satisfaction personnelle, et non une justification à la mémoire de L. qui n'a pas besoin de cela. Je ne suis pas seul de cet avis.*

Dopo queste espressioni, dopo non essersi mai parlato nè pensato di stampare l'Appendice anche per la 1^a edizione, di

che altro si poteva intendere se non delle edizioni future? Del resto io non potevo accettare l'infamia di quelle espressioni, nè potevo soffrire a giudice di me e della memoria del Leopardi un presente e un passato garzone di stamperia. Veggo che voi quasi quasi date ragione a Le Monnier : e non me ne maraviglio. Gli assenti, dalla creazione del mondo, ebbero sempre torto, ancorchè il giudice sia un Vieusseux, l'assente un Ranieri, il presente un Le Monnier o un Barbèra. Conclusione : ecco l'aiuto che ci prestiamo a vicenda contro una setta che ci minaccia tutti : poi pretendiamo d'esser qualche cosa sulla carta geografica. Nè in questa conclusione intendo punto di voi, ma di certi che sono feroci solo in parole e dai quali se quel porco non si sentisse protetto non ardirebbe nè di fare questi tratti nè di dire : *Je ne suis pas seul de cet avis*. E di ciò ormai basti...

Aff. Am.,

A. Ranieri.

159

Vieusseux à Le Monnier.

27 Novembre 1846.

M. Félix Le Monnier,
Florence.

Monsieur, j'ai reçu votre lettre du 17 du (mois) passé et, en mon particulier, je ne puis que vous remercier de la déférence que vous vouliez bien user à mon égard au sujet de l'*Appendice-Ranieri-Leopardi*.

Mais M. Ranieri ne veut pas entendre parler d'une publication que vous ne feriez maintenant que pour la seconde édition, et il ne réfléchit pas que, si vous en faisiez une troisième, il va sans dire que vous y comprendriez de même l'appendice et ainsi de suite. Bref, M. Ranieri, auquel je crois devoir communiquer votre réponse, m'écrit qu'il vous demande de lui retourner son Ms. sans autre ; et cette ennuyeuse affaire, à ce que j'espère, en restera là. Je vous prie donc de vouloir bien me retourner le Ms., que je lui enverrai. Agréez mes compliments empressés,

Vieusseux.

160

Gioberti à De Sinner.

De Paris, 27 Juillet [47]¹
19, Allée d'Antin, aux Champs Elysées.

Mon excellent et respectable Ami,

Je réponds par lettre à votre aimable billet dans la crainte de ne pas vous rencontrer chez vous. Il m'est impossible d'aller voir pour le moment M^{me} la Princesse de Belgioioso ; car ma santé est toujours souffrante et je suis accablé par le travail. J'ai déjà manqué une fois de parole à mon éditeur quant à l'ouvrage dont je m'occupe ; et je ne voudrais point réitérer ma faute, car j'ai promis de le lui donner à la fin d'août, et je crains de ne pas y réussir, en voyant que mes forces s'affaiblissent tous les jours davantage. Exprimez à M^{me} la Princesse le regret que j'éprouve à ne pas pouvoir me rendre immédiatement chez elle pour lui offrir mes faibles services, et la remercier de la confiance dont elle m'honore. Lorsque l'impression de mon ouvrage sera achevée (ce sera, je crois, à la fin d'octobre) je mettrai sur le papier mes pensées sur Leopardi, et même, si M^{me} la Princesse le jugera à propos, je pourrai lui offrir un court Essai sur le génie et les opinions philosophiques de notre illustre et malheureux ami, où sans trahir mes opinions et les intérêts de la vérité j'observerai tous les égards qui sont dus à une mémoire qui nous est chère.

Agréez, mon excellent Monsieur Sinner, les sentiments de haute et affectueuse estime d'un homme qui est heureux de pouvoir se dire votre très-dévoué et affectionné serviteur et ami,

V. Gioberti.

1. Cette lettre ne porte pas la date de l'année où elle a été envoyée, mais on peut facilement suppléer à cette lacune si l'on sait que les pourparlers de la princesse Belgioioso avec De Sinner pour la publication des œuvres de Leopardi ont eu lieu en 1847.

161

Thilo à De Sinner.

Halle, le 19 März 1849.

Hochverehrter Freund,

... Die Papiere des verst. Gr. Leopardi, die Sie mir vor Jahren zugesandt, freue ich mich bei dieser Gelegenheit Ihnen wieder zurücksenden zu können. Es sind neun Hefte *Fragmenta P. P.* p. I und II. Ein Heft betreffend den *Julius Africanus* und ein kleines Heft *Auctorum Historiae ecclesiasticae graecorum depricatorum Fragmenta* zusammen 11 Hefte. Das Fehlende von den *Fragmenta* des *Julius Africanus* habe ich auf Ihre Ordre dem Pr. Haase in Breslau übergeben und wird Ihnen dieses auf Verlangen zurückschicken. Dass für den Druck kein Gebrauch von dieser sonst fleissigen Arbeit zu machen ist, habe ich Ihnen früher schon geschrieben.

Dr Thilo.

162

Luigi Pozzi à Felice Le Monnier.

Una vostra lettera, accompagnata da un'altra del Sig. Pellegrini, fu diretta al Sig. Prof. Luigi De Sinner a Parigi in data 2 dicembre 1844, l'altra in data 26 novembre dello stesso anno.

Le molte faccende letterarie hanno, da quell'epoca in qua impedito il De Sinner di darsi attorno a soddisfare il desiderio vostro ; desiderio tendente a dare in luce tutte le opere del nostro Leopardi, perciocchè lodevole molto e degno di attenzione.

E, comechè di tanta propensione vi siete addimostrato sollecito pella gloria della Letteratura Italiana, così il De Sinner, reduce in Patria e scevro d'impegni, m'incarica di trattare ora con voi il da farsi in riguardo alle cose inedite

del Leopardi, delle quali egli trovasi possessore. Sicchè vi sapremmo grado entrambi, se vorrete dare ascolto gentilmente a ciò ch'io sarò per dirvi con questa mia.

Ligio come egli è della rinomanza onorevole del suo amico Leopardi, il De Sinner, mentre per mio mezzo ne propone a voi la stampa, non vuole però lasciare ad altri che a voi solamente la bisogna d'essere l'Editore delle scritture inedite di questo, trovantisi in mano sua. E, siccome in fatto di scritture inedite del Leopardi, *l'Indice disposto dal Pellegrini*, nel terzo volume da voi stampato in Firenze 45, è *molto inesatto*: così, avendole io tutte sott'occhio, mi fo a notarvi all'ingrosso le cose inedite effettivamente, e possedute dal De Sinner; riserbandosi questo, di parlarne più distesamente e con giudizio, quando-chessia voi abbiate voluto accettarne la pubblicazione.

Quello dunque di che voi avete a far capitale, per poterlo rassembrare in un volume, è ciò che segue:

- 1) Biografia del Leopardi, per L. De Sinner.
- 2) Catalogo di tutto quello appartenente al Leop. posseduto dal De Sin., per L. De Sinner.
- 3) Excerpta..., per L. De Sinn.
- 4) Lettere familiari del Leop.
- 5) Tutto quello che dal Leopardi era stato destinato all'*Ausonio*¹, cioè:
 1. Nisi venti dabas ludibrium. D'Orazio.
 2. In varios autores.
 3. Sopra l'Anabasi di Senofonte.
 4. Sopra la voce Ἀρπυῖαι.
 5. Sopra Orazio. Classe cita reparavit oras.
- 6) Platone, Dialoghi sette.
- 7) Fragmenta Patrum Græcorum, etc. Pars I^a, Cinque quaderni di 224 pagine. Pars II^a, Quattro quaderni di 180 pagine.
- 8) Auctorum Historiæ Eccl. græcorum fragm. — Abbozzo di pagine 159.
- 9) Giulio Africano, Frammenti dalla pagina 49^a alla 87^a. Il resto è nelle mani del Professore Haase a Breslau.
- 10) La traduzione del Frontone, divenuta quasi inutile

1. Leopardi n'avait rien destiné à l'*Ausonio*. La publication des documents leopardiens dans l'*Ausonio* devait se faire en 1847, c'est-à-dire dix années après la mort du poète.

dopo la seconda edizione completa pubblicata in Roma dal *Mai*.

11) La vita di quattro Retori.

Quelle di *Dion. Crisostomo*, pubblicata da Imperius,
 d' *Aristide*, pubblicata da Imperius,
 d' *Aristide*, pubblicata da Dindorf et Waltz,
 d' *Ermogene*, pubblicata da Waltz,
 di *Frontone*, pubblicata da Mai.

12) Porphyrius, vi ha travagliato il Creuzer.

13) Errori popolari, pubblicati dal Viani.

14) Reso e sortire, nello Spettatore.

Ecco quello di che vi do notizia io stesso, avendolo tra mani :
 e che, a parer mio, eccettuandone il *Frontone*, gli *Errori Popolari* e *Reso e Sortire*, del resto vale bene la pena di compilarne un volume, stante sempre a vostra libertà la riproduzione dei tre pezzi esclusi. Tanto più che il De Sinner parlerà nel catalogo fatto da lui stesso, degli altri numeri menzionati dal Pellegrini. Riassumo dunque la volontà dispostami dal De Sinner :

1° Egli sarà l'Editore di tutte le composizioni del Leopardi, delle quali trovasi proprietario.

2° Fattane una edizione a suo modo, ve ne farà pervenire il manoscritto autentico per pubblicarlo.

Quindi, comechè ogni sorta di lavoro merita ricompensa, così siam certi si potrà avere diritto di ripeterne una da voi, a cui torna il profitto della pubblicazione, per noi che ci adopreremo a compilarne l'edizione. Epperò ch'io vi esporrò quello di che noi avremo bisogno per pagare coloro che lavoreranno in ciò.

1) Per copisti di Greco, di Latino, e d'Italiano pagabili al momento della consegna in moneta effettiva di Francia, per ogni foglio di stampa Fran. 80.

2) Per cessione, che il Sig. De Sinner farà in vostro favore, della proprietà del manoscritto intero edito da lui Fran. 2.000.

3) Il manoscritto si rilascerà alla persona da voi incaricata all'uopo qui in Berna, contro una ricevuta di vostra mano debitamente autenticata, insieme alla somma convenuta.

4) Convenendo nelle condizioni, voi sarete obbligato di depositare la somma, o se vi piaccia meglio di far garantire la vostra accettazione da persona che possa rispondere delle spese qui in Berna, per cominciare e proseguire sicuramente il travaglio.

5) Che, pubblicato il volume, voi siate obbligato a far pervenire al Sig. De Sinner, franco a Berna e gratis, tre copie di tutte le opere del Leopardi pubblicate finora, con questo volume inclusivo.

Se tutto ciò vi accomodi, od abbiate a volermi dire la vostra volontà, non avrete che a darvi la pena di farmene capitare prontamente a conoscenza, affinch'io possa essere in grado o di dirigermi altrove, od autorizzarvi a stendere un picciolo contratto da stabilirsi definitivamente tra voi ed il Sign. De Sinner.

Aggradite i miei complimenti, ed abbiate la gentilezza di indirizzare la vostra risposta al Sign. Luigi Pozzi, Profes. de Littérature Italienne à Berne.

Da Berna, 6 Settembre 1850.

163

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 31 Ottobre 1855.

Mio carissimo Vieusseux,

Voi mi minacciate d'interrompermi una delle pochissime consolazioni che mi avanzano. La durezza di questa minaccia è tale, che, tristo o gaio, infermo o sano, in città o in villa, strozzato o lasciato in pace dai clienti, vi rispondo *immediate* a tutto quanto attendevo un qualche momento di pace per toccarvi più particolarizzatamente. Quanto a tutto ciò che concerne Leopardi, io mi confesso che, dopo la pubblicazione dell'Epistolario, evito a tutt'uomo di pensarne e di parlarne. Tre volte ho tentato di leggere quelle lettere; tre volte sono stato interrotto dalla febbre, finchè Paolina, conscia di ogni cosa, fece sparire il libro. Se quelle lettere, non sono apocrife (come pretendeva il Melchiorri, cugino del Leopardi, nel 52),

che potrebbe seguir altro, s'io mi scontrassi un dì col Leopardi su *i prati d'asfodillo*, se non un silenzio lungo quanto l'eternità ? Invece di coltivare e carezzare alcune reminiscenze, che m'imaginai dover formare la felicità della mia vecchiezza, mi studio ogni dì di cacciarle come importuni ed orribili spettri, e chiunque mi richiama a quei pensieri mi dà nel mezzo dell'anima d'un acciaio freddo e lacerante !... Dopo avervi domandato perdono di queste parole, dalle quali non ho avuta la forza di astenermi, vi dirò che nella Vita del Leopardi ch'io preposi all'edizione del Le Monnier v'è detto tutto quanto io sapevo delle cose date al De Sinner ; nè potrò dirvene mai altro, perchè ho la coscienza di aver detto tutto quel poco che ne sapevo. Io vi scrivo di Portici dove non ho le mie carte ; ed ecco un'altra ragione per la quale aspettava il Novembre a rispondervi sopra questo punto. Ma poichè mi sforzate, dicovi che i Ms. furono dati non mi ricordo se nel 30 (quando io ero in Parigi e non sapevo nè anche che il Colletta avesse trovato modo, *aere collato*, di salvare quell'ingegno dagli artigli del Canosino genitore e della morte che lo minacciava su quell'Appennino) o nel 32 (quando io lo lasciai qualche mese costì per venire a sopravvedere le mie cose, qui dopo molti anni di un esilio inflittomi a 18 anni !). Niun patto fu fermato, nulla consegna : questo lo so di certo. Leopardi (sono sue parole) certissimo che nulla poteva sperarsi in Italia da que' lavori filologici, consistenti, la più gran parte, in osservazioni ermeneutiche sopra i classici greci o sopra gli Alessandrini, o sopra i Padri, li consegnò al dotto tedesco acciocchè, primieramente li decifrasse, secondariamente ne facesse il meglio o in Parigi o in Germania sia quanto alla fama, sia quanto al — se mai potesse — cavarsene alcun frutto materiale, nel quale il Leopardi non ebbe mai alcuna speranza.

Il De Sinner pubblicò una *brochure*¹ nella quale dà l'elenco delle cose consegnategli, elenco che il Leopardi trovò coscienziosissimo ; nè il medesimo s'è mai doluto meco della buona fede del Tedesco ; anzi mi diceva spesso che gli pareva grave

1. *Excerpta ex schedis criticis Jacobi Leopardi, Comitissae, publiée dans le Rhenisches Museum*, vol. 3, c. I, p. 611, Bonn, 1834, a été tirée à part en brochure (14 pages).

peccato ad accogliere l'ombra sola del sospetto. Intanto il De Sinner diede varie edizioni scolastiche di cose classiche greche, come tragedie, orazioni etc., e nelle note fece sempre coscienziosamente uso di tutto ciò che apparteneva a Leopardi, nominandolo di continuo e sempre con immensa lode. Nè lo faceva solo egli, ma si studiava che lo facessero anche gli altri filologi tedeschi, ai quali comunicava a bella posta i lavori del Leopardi, come, per esempio, al professor Thilo etc. Morto Leopardi, io tentai di averne qualcosa che fosse stato possibile a farla stampare dal Le Monnier. Egli parve accondiscendere : ma poi si disperava che in Italia le cose greche non si sarebbero stampate correttamente. Io feci ogni opera di renderlo tranquillo nel proposito ; benchè nel fondo del mio cuore fui e sono del suo avviso, giacchè non è mai possibile di leggere un brano greco stampato in Italia dove non si trovino (massime negli accenti) gli spropositi a centinaia. E dove poi sono i caratteri ? dico i buoni ?... Nella stessa presuntuosa Torino, Pomba, nell'edizione de' classici latini, riporta i brani greci delle note *senza accenti* (cosa che fa sorridere in filologia) e pieni di tali errori, ch'è una vera pietà !

Io pregai la buona principessa Belgioioso di trattare questa faccenda col De Sinner : ma la medesima venne qui, nel 1848, senza aver nulla concluso, e mi disse esserle parso che il De Sinner nulla volesse concludere.

D'allora in poi, in mezzo alla sciocche furie della rivoluzione ed alle sciocchissime della reazione, e dopo la pubblicazione del l'Epistolario, non ho saputo nè voluto saperne più altro ; nè saprei dirvi nulla intorno all'esser vivo o morto il De Sinner, il che domando io a voi, e, dove vi riescas aperlo di Parigi, mi farete cosa grata a non tacermelo. Egli si riparava molto appresso Cousin, Guizot, Villemain, Fix, Boissonade, etc. E da qualcuno di que' Signori potrete veramente trarre alcun costrutto. Ma in tutte le domande, bisogna andar cauti e non parlare leggermente della buona fede del De Sinner, perchè non mi pare di dover ciecamente *ed alla Giordani*, mettere in suspicione chi, per tanti anni, si è studiato in tutti i modi di magnificare oltre monti il Leopardi come filologo ; al quale è dovuto che il Leopardi sia conosciuto ed onorato come tale fuori Italia ; e della cui lealtà non dubitò mai lo stesso Leopardi,

benchè vivesse o cinque, o (come mi par quasi certo) *sette* lunghi anni dopo la consegna de' Ms. Noi altri Italiani siamo famosi per simili leggerezze, le quali poi danno un soprappiù di risalto alla nostra vergognosa ignoranza in filologia; ignoranza che non ha scusa nè anche nei governi, perchè appresso a poco ai Governi non importa nulla della filologia; e sarebbe, anzi, uno dei pochi studii che potrebbero continuarsi alla barba dei revisori. So quel che si può dire in nostra difesa; so che una nazione la quale è malata della lebbra della schiavitù intrinseca ed estrinseca, non sente altro bisogno se non quello di guarirsi, guarigione che dee andar innanzi a ogni altra cosa. Ma le ragioni storiche e filosofiche di un fatto non iscusano questo fatto in quanto all'impressione estetica che il mondo ne prende.

164

*Vieusseux à De Sinner.*¹

Firenze le 7 janvier 1856.

Monsieur De Sinner,
Berne.

Monsieur,

Je n'ai pas oublié que j'eus l'avantage de faire votre connaissance personnelle lors de votre voyage en Italie et le plaisir de vous procurer la connaissance de feu mon ami Leopardi, ce dont je m'applaudirai toujours, car il en résulta entre vous et lui les conséquences les plus heureuses pour la philologie.

Fort de ce souvenir, je prends la liberté de m'adresser directement à vous pour vous prier de me mettre à même de répondre avec exactitude à la demande qui me vient faite assez fréquemment par des amis et admirateurs de Leopardi, sur la publication espérée de tous ou partie des fameux fragments, et autres manuscrits de l'illustre philologue, passés dans vos mains.

J'avoue que je ne sais que répondre à cette demande.

1. Nous reproduisons en Appendice (III) l'en-tête du papier de Vieusseux.

Auriez-vous la bonté de me fixer à cet égard, de me dire ce qui a paru, où et comment et si vous vous proposez de publier autre chose.

Mes amis et moi nous vous en serons bien reconnaissants : n'ayant pas de rapports avec la maison Didot à laquelle j'eusse cru pouvoir m'adresser, et ne pouvant pas compter sur la complaisance d'autres libraires j'ai trouvé plus sûr et plus simple de vous écrire.

J'espère, Monsieur, que la présente vous trouvera en bonne santé, et que vous n'avez pas renoncé à l'idée de revoir l'Italie. Vous y trouveriez bien des changements et un mouvement très prononcé en faveur des études historiques et philologiques, mouvement contrarié toutefois par les circonstances politiques et économiques. Ma publication de l'*Archivio Storico Italiano* a dû se transformer et sans changer de titre est devenue, dans une *nouvelle série*, une Revue trimestrielle, qui en est à sa 3^e livraison. Veuillez en agréer le prospectus que je vous envoie. La Bibliothèque de Berne ne possède pas, je crois, la première série de l'*Archivio storico*, et c'est une lacune regrettable dans la Bibliothèque de la capitale d'une contrée qui a eu tant de rapports avec l'Italie. Auriez-vous la bonté, Monsieur, d'en parler au Bibliothécaire ?

Dans l'espoir de l'honneur de votre réponse, je vous prie d'agréer l'offre empressée de mes services et l'assurance de ma considération distinguée.

Votre très humble serviteur,

Vieusseux.

165

De Sinner à Vieusseux ¹.

Berne, le 14 avril 1856.

Monsieur, très-honoré ami et patron, le souvenir du 23 octobre 1830 n'est jamais sorti de ma mémoire, et mon cœur n'oubliera jamais qu'à 2 h. de l'après-midi de ce jour

1. Cette lettre a été déjà publiée par le leopardisant bien connu, M. Giuseppe Piergili, dans son volume : *Nuovi Documenti intorno agli scritti e alla vita di Giacomo Leopardi*. Firenze, Le Monnier, 1892, p. 9.

vous m'avez conduit chez J. Leopardi qui était dès-lors mon meilleur ami.

Très-malade depuis plusieurs mois, et dans une maison de santé, ayant les yeux faibles et la main tremblante, je ne puis vous expliquer que ce que je fais pour vous et moi en ce moment, et vous annoncer ce que je veux faire.

Je vous adresse la copie très-exacte de 18 lettres que notre immortel ami m'a adressées de 1831 à 37. Elles contiennent mon apologie parfaite. Vous en ferez ce que vous voudrez. Si on les publiait, il faudrait les imprimer textuellement, et y joindre celles de Ranieri, auquel, s'il vit encore, on demanderait la permission.

Puis je vous prie en grâce de vouloir bien faire prendre chez moi tous les mss. philologiques que J. Leopardi m'avait remis. La personne que vous chargerez de cette commission me remettra en mains propres votre lettre, puis écrira sous mes yeux son accusé de réception, et emportera lui-même la petite caisse contenant tout ce que je vous annonce dans ma notice très exacte. Seulement vous me prévienrez par la poste, avant que remette le tout.

Acceptez mon cadeau avec bienveillance. Un Suisse qui n'a jamais été *tedesco*, doit rendre à un si excellent compatriote, comme vous, ce don d'un homme, duquel il a beaucoup reçu sans jamais lui pouvoir rendre que l'honneur de la savante réputation.

Veuillez répondre aussitôt^o que vous aurez examiné les papiers ci-joints. Adressez votre lettre à mon patron ecclésiastique, M. le pasteur Molz, sous enveloppe. Vous obligerez de tout cœur, Monsieur, très honoré patron, votre tout dévoué ami,

L. De Sinner, Dr ès-lettres.

166

Vieusseux à De Sinner.

Florence, le 27 Mai 1856.

Monsieur et très honoré ami,

Ce n'a été que le 11 du courant que votre dépêche datée du 14 avril m'est parvenue timbrée à Berne ; seulement le 21 et adressée par erreur à Rome, je ne dois de ne l'avoir pas perdue qu'à la publicité dont mon établissement jouit en Italie. J'étais absent à Livourne, lorsque la poste fit remettre cette précieuse dépêche, au contenu de laquelle je n'avais certe pas le droit de m'attendre ; car en m'adressant à vous pour demander les nouvelles des manuscrits de notre illustre ami Leopardi, je n'étais mû que par le désir de pouvoir répondre aux demandes de plusieurs de ses admirateurs. Non seulement vous répondez à ma demande avec l'empressement le plus cordial, ce dont au reste je ne doutais nullement ; mais vous me manifestez votre intention de me faire cadeau de ces mêmes manuscrits, dont vous me remettez la note et vous m'envoyez en attendant la copie très exacte de 18 lettres que Leopardi vous a adressées de 1831 à 1837, en me donnant la permission de les publier.

J'accepte votre beau cadeau, mon cher Monsieur, avec la plus profonde reconnaissance, et je vous remercie de tout mon cœur de l'honneur que vous me faites ; mais en vérité, je n'en suis digne que par ma vénération pour la mémoire de Leopardi, et l'amitié que je lui avais vouée, et pour avoir le bonheur de vous procurer sa connaissance et à lui la vôtre. Je n'oublierai jamais la vraie satisfaction que j'éprouvai à cette occasion pour l'honneur de l'Italie. C'est le souvenir bienveillant que vous en avez gardé vous même qui me vaut maintenant ce précieux témoignage de confiance dont vous m'honorez, mais je le répète, dont je ne suis pas digne sous tout autre rapport que celui de mes sentiments pour la mémoire de Leopardi. Le dépôt remarquable dont vous me

rendez le maître ne sortira de mes mains que pour passer dans une Bibliothèque publique où tout les admirat. du savant Helléniste pourront les consulter et où ils seront conservés religieusement. Il est tout naturel, que vous ne veuillez consigner la cassette qui les contiendra qu'à une personne, qui vous présentera une lettre de moi. Mais cette personne doit avoir toute ma confiance, et ne doit pas être un simple expéditeur. N'ayant aucune connaissance dans votre ville, j'ai écrit à mon cousin Mr J. Th. Rivier de Lausanne, pour le prier de me dire auquel de ses amis de Berne je puis m'adresser, sous ses auspices, pour le prier de me rendre le service de vous présenter une lettre de moi, de retirer la cassette et de vous laisser un reçu.

J'attends la réponse de M. Rivier et dès que je l'aurai reçue, je vous écrirai de nouveau.

Mr. Ranieri est toujours à Naples. Il désire depuis longtemps de se transporter sur les bords de l'Arno, d'une manière stable. Je doute qu'il puisse réaliser son projet ; mais je me flatte que d'une manière ou d'autre, il nous fera une visite dans le courant de l'année, si la *question italienne* revenue à l'ordre du jour d'une manière si solennelle, n'amènera pas des complications qui, pour les Napolitains surtout, peuvent être un grand empêchement. En temps et lieu, j'aborderai avec Ranieri le sujet de la correspondance avec Leopardi.

J'apprends avec chagrin que c'est l'état de votre santé qui m'a privé pendant longtemps du plaisir de votre réponse. J'aime à me flatter que les soins du médecin, surtout la bonne saison, vous rendront vos forces et vous remettront dans votre état normal, mais c'est sans doute l'excès du travail qui vous a rendu malade. Ménagez vous davantage, mon cher Monsieur, et agréez la nouvelle assurance de ma reconnaissance et de mon sincère attachement.

Votre très dévoué serviteur et ami,

Vieusseux.

Vieusseux à Fellenberg.

Florence, 30 Mai 1856.

A M. le Professeur L.-R. de Fellenberg,
à Rosenbühl, près Berne.
Monsieur,

C'est sous les auspices de mon excellent cousin, votre beau-frère, Mr. Théod. Rivier, que je prends la liberté de vous écrire et de vous demander un service. Voici ce dont il s'agit :

Mon ami, M. L. De Sinner, qui depuis plusieurs années réside à Berne, mais dont la santé délabrée l'a mis dans le cas de se retirer dans une maison de santé, doit m'envoyer une cassette contenant les précieux manuscrits laissés par le célèbre helléniste Leopardi, et il ne veut la laisser sortir de ses mains que pour la remettre à une personne bien connue, qui lui présentera une lettre de moi et lui délivrera un reçu à mon nom.

La demande de M. De Sinner est d'autant plus naturelle que l'état de sa santé ne lui permettrait pas de surveiller lui même l'expédition de cette cassette. Mais je n'avais pas de rapports à Berne avec d'autres qu'avec cet ami, et j'ai dû prier M. Rivier de me venir en aide : il m'a autorisé à m'adresser à vous sous mes auspices.

Voici donc ma lettre pour Mr. de Sinner. Veuillez avoir la bonté de la lui remettre et de vous entendre avec lui pour retirer la cassette contenant les manuscrits en question, lui délivrant un reçu en mon nom. Mr. le Pasteur Moltz, est la personne à laquelle j'adresse mes lettres pour M. De Sinner, et qui pourra vous indiquer la maison de santé dans laquelle il réside.

Dès que la cassette sera en votre pouvoir, il s'agira de me l'envoyer. Veuillez, Monsieur, la confier à la maison de Berne, la plus honorablement connue pour le commerce d'expédition, et lui donner l'ordre de m'en faire l'envoi par la voie

qu'elle jugera *la plus sûre* et la plus économique, sous enveloppe de toile cirée et emballage en toile paille. Car il s'agit, je vous le répète, de manuscrits très précieux pour le monde savant. Cette maison fera suivre tous ses frais, et ceux que vous même pourriez faire pour cette affaire dont vous vous ferez rembourser. Il ne me reste qu'à vous demander excuse pour l'embarras que je vous cause, et à vous remercier par anticipation, vous priant de m'écrire pour me faire connaître le résultat de vos démarches bien obligeantes.

Si de mon côté je pourrais vous être bon à q.q. chose dans ce pays, je m'estimerais heureux que vous me missiez dans le cas de le faire.

Après avoir été, anciennement, très fréquemment habitant du Désert, j'éprouve maintenant le regret de ne connaître que de nom les enfants de mon cher cousin, car depuis 36 ans je n'ai plus repassé les Alpes ¹. Mais Mad. de Fellenberg aura souvent entendu parler de son' vieux parent de Florence. Veuillez lui faire agréer mes compliments. Agréez, Monsieur, l'assurance de mon dévouement et de ma considération.

La lettre d'introduction pour Fellenberg auprès de Sinner est la suivante :

168

Vieusseux à de Sinner.

G. P. Vieusseux

Proprietario del Gabinetto Scientifico-Letterario
e Direttore-Editore
dell' Archivio Storico Italiano.

Firenze, li 30 Mai 1856.

A Mr le Docteur L. De Sinner
à Berne.

Monsieur et très honorable ami,

Mr le prof. de Fellenberg, qui vous présentera ma lettre, veut bien se charger de retirer la cassette contenant les

1. J.-P. Vieusseux était genevois d'origine.

manuscrits de Leopardi. Veuillez la lui remettre, contre un reçu en mon nom. Mr De Fellenberg a mon instruction pour la manière de me faire l'envoi de la cassette. Me référant du reste à ma lettre de l'autre jour je vous réitère, Monsieur, l'assurance de ma gratitude et de mon dévouement.

Vieusseux ¹.

169

Vieusseux à De Sinner.

Florence, le 27 Juin 1856.

G. P. Vieusseux
Propriet., etc.

M. le Dr Louis De Sinner,
Berne.

Monsieur et très honorable ami,

Je m'empresse de vous annoncer que je suis en possession depuis ce matin de la cassette renfermant le premier cadeau que vous avez bien voulu me faire des manuscrits de notre illustre ami Leopardi. La cassette m'est arrivée intacte et en parfaite conditions, moyennant les soins de M. De Fellenberg et par l'entremise des courriers.

Il me reste à vous renouveler tous mes remerciements, qui partent du fond du cœur et vous prier de me faire parvenir les nouvelles de votre santé, que la saison me fait espérer meilleure.

Il est superflu de vous dire combien je suis impatient de pouvoir examiner avec mes amis, amateurs intelligents, les susdits manuscrits.

1. Sur l'original de cette lettre, De Sinner a écrit : « Remis les mss. le 13 juin, ils ont été expédiés le 19 ».

2. De Sinner ajoute cette note : « Arrivée chez M. Moltz le 1^{er}, chez moi le 5 juillet. M. de Fellenberg a reçu la cassette le 13 juin et l'a expédiée le 15 ; ma lettre est partie le 28 ».

Recevez la nouvelle assurance de ma reconnaissance, dévouement et sincère attachement.

Votre très affectionné serv. et ami,

Vieusseux.

170

De Sinner à Vieusseux.

Berne, le 28 juin 1856.

Monsieur et très-honoré patron et ami, Le 13 de ce mois j'ai remis à votre excellent parent, M. le Professeur de Fellenberg-Rivier, le caisson contenant les mss. philologiques de feu notre immortel ami Giacomo Leopardi ; ce caisson est parti de la ville fédérale le 19 du courant, et vous sera arrivé déjà au jour et presque à l'heure où je vous écris ce griffonnage.

Ma santé allant beaucoup mieux, je puis vous écrire enfin une lettre, ennuyeuse peut-être, mais nécessaire et indispensable pour moi.

Si vous vouliez imprimer les 18 lettres, que vous reçûtes de moi le 11 mai, vous me rendriez un très grand service, car il me semble que ces lettres me justifieraient tout-à-fait. Mais si l'on voulait faire une publication scientifiquement et biographiquement importante, il faudrait y ajouter les miennes, qui seules expliqueraient beaucoup de faits littéraires, auxquels Leopardi fait allusion. Mais où sont mes lettres ? je n'en ai jamais fait la moindre copie. Puis, où sont les livres envoyés par moi ? Les jugements toujours favorables que Leopardi en porte, ne peuvent être compris par le lecteur, qui n'en connaît pas les titres ¹.

Pour compléter j'aurais voulu ajouter les 14 lettres de M. Antonio Ranieri, en y ajoutant celle de Pellegrini (?) ²,

1. Les livres que De Sinner dit avoir envoyé à Leopardi et qui expliqueraient peut-être les jugements favorables de celui-ci sont les différentes publications philologiques françaises et allemandes où Giacomo est cité avec beaucoup d'éloges. Voir à ce propos notre ouvrage *Leopardi et la France*. Paris, Champion, 1913.

2. Le point d'interrogation est de De Sinner.

deux de Gioberti, de plus une de Camille Ugoni. Heureusement que Ranieri vit encore. Si après le 7 août 1845¹ je n'ai plus reçu de lettre de lui, cela tient peut-être à mon voyage littéraire-historique, duquel, parti le 19 juillet, je ne fus de retour à Paris qu'au mois d'octobre ; peut-être aussi n'ai-je pas répondu d'une manière assez claire. Mes voyages historiques, faits par ordre de Salvandy, mais avec mon propre argent, firent toujours de grandes parenthèses dans mes *travailleries* épistolaires. Je suis sûr que M. Ranieri n'est pas fâché contre moi. Veuillez lui écrire, peut-être même lui envoyer mon présent griffonnage, et le prier de m'écrire quelques lignes.

C'est à Ranieri, ce digne Pylade de notre immortel Oreste Leopardi, que j'aurais dû remettre toutes les *Scempiaggini filologiche*, tous les *scartafacci*² inédits ; mais il fallait avoir eu le temps nécessaire pour leur donner la dernière rédaction définitive, temps que ne me laissaient pas mes occupations d'examineur des livres *classiques* (i. e. destinés aux classes des collèges), ni mes fonctions de sous-Bibliothécaire de l'Université à la Sorbonne.

A la fin de l'année 44 M. Pellegrini, par lettre du 26 novembre, me pria d'envoyer les imprimés et les mss. de Leopardi à M. Pietro Giordani à Parme. Je ne le voulus pas. Leopardi ne désirait pas une réimpression de ces essais de jeunesse ; Ranieri seul avait le droit de me demander les papiers inédits destinés à la publication par l'auteur et par moi ; Giordani ne devait pas, à mes yeux et à ceux de tous nos communs amis, redevenir le protecteur de Leopardi. « De mortuis nil nisi bene. » Mais déjà à Florence, Gênes, Turin et Milan, en 1830, on m'avait parlé de ce protecteur. A Paris on m'en parla encore plus clairement³. Ses *Studi filologici* arrivèrent à Paris ; la page ix du *Proemio* me parut insolente pour moi ; mais les pages XIX-

1. Dans cette lettre, Ranieri priait De Sinner de lui envoyer les *coserelle* promises, acciochè, dit-il, si risponda con una graziosa ed accurata edizione delle vere cose filologiche del Leopardi. V. *Nuovi documenti* de G. Piergili, *op. cit.*, p. 310.

2. Ces expressions sont empruntées aux lettres de Leopardi à De Sinner du

3. C'est surtout Ranieri qui, dans ses lettres, rappelait à De Sinner que « Giordani è un predicatore, anzi un domenicano dell'ateismo, in pro del quale volentieri fonderebbe un'inquisizione ed alzerebbe dei

XXIX produisirent sur tous mes amis une impression des plus fâcheuses, et l'on me remercia d'avoir dit « non ».

Vers le commencement de 1847 Madame la Princesse Belgiojoso m'offrit son journal l'*Ausonio* pour y insérer des morceaux, des lettres et même des variantes du *Saggio* que M. Viani venait de publier. Je commençai par lui faire faire la copie des lettres, et lui remis les morceaux qu'en 1831 Leopardi m'avait envoyés par M. Castelnovo. Mon excellent ami Gioberti, revenu en automne 45 de Bruxelles à Paris, m'offrit affectueusement son importante collaboration. Mais forcé de faire encore un voyage historique-littéraire, je partis pour la Suisse le 18 juillet. Le specimen de l'impression de l'*Ausonio* m'avait déjà souverainement déplu. Revenu à Paris vers la fin de l'année, j'y trouvai une admirable lettre de Gioberti, mais la Princesse m'avait renvoyé tous les mss. et même le fameux specimen, et elle, comme Gioberti, n'était plus à Paris. Tout cela me fit enrager. Gioberti eût été le plus admirable protecteur de Giacomo, et lui qui en avait déjà si admirablement parlé dans la *Teorica del Sovrannaturale* (1838), notes 32 et 33, pag. 390-393, et dans son *Primato... degli Italiani* (1843), t. 2, p. 514-519, et note 25, p. 564 ; lui Gioberti eût par son court Essai sur le génie et les opinions philosophiques de notre illustre et malheureux ami effacé dans tous les cœurs des lecteurs religieux-chrétiens les souvenirs que leur avait voulu imprégner l'athée parmesan. Que ne puis-je vous lire la lettre 11 de M. Ranieri !!!

Dans les derniers jours de 1847 je reçus de M. Viani, de Reggio (duché de Modène), 7 décembre, une lettre très-gracieuse, dans laquelle il me demandait la communication des lettres de notre immortel ami. Cette copie se fit ; mais le 24 février 1848 arriva, et il n'y eut plus moyen de les envoyer à Reggio d'une manière sûre. C'est cette copie qui vous est arrivée le 11 mai 1856, mais relue, revue et retouchée par moi.

La République française me déplut souverainement ; car quoique né républicain patricien bernois en 1801, mais natu-

roghi. Quindi è roso dalla voglia di mostrare che i morti ed i viventi, ed anche Leopardi, sieno stati tali... » Lettre du 31 janvier 1845, dans *Nuovi documenti*, op. cit., p. 295.

ralisé Français par le Roi constitutionnel Louis-Philippe, et n'ayant jamais eu le bonheur d'être *tedesco* ou *alemanno*, je fis un pari qui manqua. Ce 24 fameux février, en 1 h. 1/2 de temps, j'entendis crier : Vive la réforme ; puis : Vive la Régence ; puis : Vive la République. Comme pédant grammairien, dans ces trois mots l'aspirée *f*, la tenue *p*, me déplurent, et je fis crier beaucoup de mes amis : Vive la Régence ! la lettre *g* étant moyenne. Mais nous perdîmes le pari, et payâmes un beau dîner aux amis de la tenue *p* ; mais ces nouveaux républicains payèrent grandement le champagne.

Après avoir obtenu un congé je partis pour la Suisse le 20 juillet 1848 ; ce congé me fut prolongé le 25 juillet ; mais le 24 août je trouvai à Berne une lettre du 18, dans laquelle M. Le Bas, le conservateur en chef de la Bibliothèque de l'Université, m'ordonna de reprendre mon service le 20 août. Furieux, je profitai du 25 août, jour de ma fête, et j'envoyai ma démission qui fut acceptée, mais non sans colère.

L'Epistolario, publié par M. Viani, m'arriva à Lucerne, où je passai les années 49 et 50 pour y élaborer ma Bibliographie de l'histoire suisse, ouvrage qui parut ici à Berne en 1851. Après cette longue interruption de mes travaux philologiques je pensai de nouveau à leopardiser, mais depuis la mort de mon célèbre maître M. J. G. d'Orelli on n'imprime plus rien de philologique en Suisse. Déjà en 1849 mon ami Thilo m'avait renvoyé de Halle à Lucerne tout ce que je lui avais remis de Leopardi en 1832, m'écrivant qu'en Allemagne tout était à l'extrémité, que lui-même ne continuait ni son Synésius, ni son Codex apocryphus Novi Testamenti. Il mourut le 17 mai 1853.

En 1855 un savant Tessinois, M. Antonio Caccia, me parla ici d'un grand seigneur Italien, qui désirerait beaucoup posséder les mss inédits de Giacomo ; mais comme il ne voulut pas me dire le nom de cette Excellence, je l'envoyai paître.

Vous voyez donc, mon excellent ami et compatriote, que, de même comme en moi, chez qui le souvenir de la seconde heure après midi du 23 octobre de 1830 est restée dans la mémoire depuis plus de 25 ans, un souvenir pareil se réveillera chez vous.

Si vous pouviez me rendre le service d'imprimer les 18 let-

tres de notre immortel ami, je crois que la section IV de votre *Archivio Storico italiano* leur donnerait une place convenable pour les recevoir textuellement et sans aucune omission. Vous pourriez les faire précéder par cette lettre ; puis à la fin on ajouterait celles d'Ugoni et de Gioberti. Même les n^{os} 462 et 465 de l'*Epistolario* pourraient les précéder, et entre mon n^o 8 et 9 on citerait le n^o 509 de l'*Epistolario*. Seulement on devra imprimer correctement Niebuhr, et non scandaleusement Niebhur, ce qui chez les dotti tedeschi signifierait que jamais Niebuhr n'a été chez une p—tain, *nie bei Hur* (e ou en). Si dans la copie on trouve des passages illisibles, vous m'indiquerez s. v. p. le chiffre de la lettre, non la page. On pourrait aussi faire un tirage à part.

Quant aux mss. que vous aurez reçus dans la petite caisse marquée R.F. n^o 1, vous les trouverez tous tels que je les ai marqués dans le Catalogue exact que je vous ai envoyé avec les 18 lettres. J'ai retranché les n^{os} 4 et 5. Le n^o 4 contient les variantes des *Operette morali* de l'édition de Milan (1827) et du 1^{er} volume de celle de Naples 1835. C'était un travail très-utile pour mon excellent élève Boulé. Le n^o 5 est la traduction française, faite par mon élève Germer-Durand, du morceau sur Moschus, p. 1-21 des *Studi filologici* ⁶. Tous les deux n^{os} sont inutiles en Italie.

J'ai gardé aussi les trois morceaux insérés dans les *Effe-meridi letterarie di Roma*, t. 9, 10, 11, et 12 quoique je les possède en tirages à part. Mais le morceau sur le Philon d'Aucher est réimprimé dans les *Studi filologici*, p. 201-210 ; celui sur Cicéron De Rep. ed. Mai 1822 se trouve gracieusement cité trois fois par Mgr Mai dans le *tomus primus Classicorum Auctorum e Vaticanis codicibus editorum*, Roma 1828, p. xxxviii (39), p. 100 et p. 171. Le morceau sur la Chronique d'Eusèbe est parfaitement analysé par M. Pellegrini dans les *Studi filologici*, p. 292-320, et n^o xxvii, pag. 472 et 473. Utilisé aussi par Mgr. Mai, il ne faut pas plus le réimprimer qu'imprimer les morceaux ix et viii de mon Catalogue, pas plus que les n^{os} 2, 5, 12 et 14 de mon Petit Portefeuille.

6. Ces deux travaux se trouvent à la « Biblioteca Nazionale » de Florence parmi les papiers de De Sinner.

Quand vous aurez examiné la copie des *Excerpta ex schedis criticis Iacobi Leopardii*, corrigée par l'auteur lui-même, puis par moi, vous les trouverez importants. C'est mon ami M. Dübner, à qui on en doit la rédaction et la publication dans le Musée rhénan, t. 3, cahier 1, p. 6 sqq. ; mais il fallait alors mon nom et non celui d'un commençant. Cependant le mien doit y rester, si on le réimprime.

Quand, où et de quoi est mort Giordani ? Quels sont ses meilleurs ouvrages ? Pellegrini et Viani vivent-ils encore et où ? Monaldo Leopardi est-il mort ? et les frères Carlo et Pier Francesco que font-ils ? La sœur Paoline ne s'est-elle jamais mariée ? — Le pseudo Pierre Leopardi¹ passait à Paris et en Suisse pour être de cette famille. A Paris, Baudry le croyait.

Ne serait-il pas possible de m'obtenir de rencontre des opuscules du papa Monaldo ? J'aimerais bien aussi l'Eloge de Montanari. Leondarakys, un Grec, avait publié à Bologne une traduction des *Caractères* de Théophraste à la même époque où Giacomo y publia ses Versi ; de là l'erreur. Mais la lettre III adressée à Melchiorri, qui se trouve p. 336 et 67 des *Studi filologici*, manque dans l'Epistolario.

Pourquoi ce trop riche Epistolario ne donne-t-il aucune des lettres adressées à Vous, ni à Rosini ?

Mais Monsieur et excellent ami, nous allons entrer dans une correspondance Leopardisante très-suivie. Veuillez me pardonner ce trop long et ennuyeux griffonnage.

Si je n'étais pas si vieux, âgé de 55 ans, et si j'avais plus de fortune que ma petite rente viagère de 2.000 fr. par an, je viendrais volontiers à Florence pour y finir mes jours.

Veuillez dorénavant, s. v. p. m'adresser vos lettres chez votre parent, M. de Fellenberg, ex-professeur comme moi et Dr philos. de même, mais bien plus aimable et spirituel que votre tout dévoué compatriote non alemanno tedesco,

L. De Sinner.

1. Pier Leopardi, patriote napolitain, exilé de Naples par le Gouvernement des Bourbons, s'était réfugié à Paris. Mais il n'était point parent des Leopardi de Recanati.

P. S. Avez-vous lu le fameux article du *Quarterly Review*, vol. 86, n° 172, pag. 295-336, december 1849, march 1850, où p. 302 se trouve mon curieux pseudo-éloge ¹ ?

Ayant gardé l'original du Catalogue que je vous ai envoyé avec les lettres, je puis répondre à toutes vos questions. Ce Catalogue vaudrait l'impression, mais avec mes notes détaillées, plus encore. M. Pellegrini y verrait beaucoup pour lui. La note de Dübner, Petit Portefeuille, n°s 21, 24, sera le guide pour les petits scartafacci qu'on ne triera que n° après n°.

171

Ranieri à Vieusseux.

Napoli, 12 Luglio 1856.

Mio carissimo Vieusseux,

.

Mi gode l'animo di quanto mi dite del De Sinner. Anche vedete che io avevo ragione di giudicar bene di quest'ultimo alemanno, e che le declamazioni alla Giordani ed alla Viani sarebbero state indegne dell'Italia. Quanto alle lettere mie ², non ho alcun ostacolo a fare alla loro pubblicazione ; nè credo abbia potuto mai dire cose da non potersi sapere. Non di meno avrei caro rileggerle e rivederle prima che si pubblicassero se mai vi fossero cose da tacersi per la religione o de' vivi o de' morti. Voi dunque dovreste degnare di mandarmene una copia ; s'io non facessi a tempo a comparir prima costì, il

1. Ce « pseudo-éloge » est le suivant :

« ... we are distinctly informed that application was made to Mr. De Sinner for aid to their edition of the works from the materials in his possession, and that he neither gave the papers nor assigned any reason for withholding them. We trust that there is a good defence to be made to this indictment ; but the first aspect of the case seems to be token an urgent necessity for either the vindication of such conduct or its amendment. » (Cité par G. Piergili. *Nuovi Doc.*, op. cit., p. 19 en note).

2. Il est question des lettres de Ranieri à De Sinner qui ont été publiées par G. Piergili dans *Nuovi Documenti*, op. cit.

che veramente é più certo fra il settembre e il novembre.

.....
Aff.^{mo} vostro,

A. Ranieri.

172

Vieusseux à De Sinner.

Aux bains de Casciana, le 23 Juillet 1856 ¹.

Monsieur le Dr L. de Sinner,
Berne.

Mon très cher et honoré ami,

J'ai reçu dans son temps votre très aimable lettre du 28 du mois passé, elle me trouva trop accablé d'occupations de tout genre pour qu'il me fût possible de remettre les mains dans les manuscrits de Leopardi avec votre susdite lettre sous mes yeux. Votre lettre équivaut à un volume et pour que je puisse procéder régulièrement et ne rien négliger, il faut que je commence par en dicter le contenu à qui la transcrira dans un cahier à colonne où je puisse placer mes notes à fur et mesure de vérification ².

J'ai été d'autant plus absorbé par d'autres occupations pendant la première quinzaine de juillet, que je dois me préparer à faire une absence pour venir aux Bains de Casciana, que d'anciennes douleurs de rhumatisme me rendent indispensables.

Ce ne sera que dans le courant du mois prochain, que je pourrai rentrer à Florence.

En attendant, c'est une véritable satisfaction pour moi de pouvoir transcrire ce que m'écrit notre commun ami Ranieri, sous la date du 12 (*Juillet* 1856) ³.

1. De la main de De Sinner au crayon : *Reçu le 29 juillet, remises les lettres de Ranieri à M. de Fellenberg mardi le 16 sept. 56 à 2 h. 1/2.*

2. La copie existe à la Bibl. Nationale de Florence, mais ne porte aucune note de Vieusseux.

3. Ces paroles sont ajoutées par De Sinner.

« Mi gode l'animo di quanto mi dite del De Sinner. Anche « vedete ch'io avevo ragione di giudicar bene di quell'ottimo « alemanno ; e che le declamazioni alla Giordani ed alla Viani « sarebbero state indegne dell'Italia. »

Vous voyez, donc, par ce qui précède que Ranieri est consentant à la publication de ses lettres, pourvu qu'il puisse les relire auparavant. Il faudrait, donc, qu'au plus tard pour le mois d'octobre, vous eussiez la complaisance de m'en envoyer la copie. Cette copie veuillez la faire exécuter à mes frais par un copiste de profession, en grosse écriture et sur grand papier. J'insiste sur ces deux points parce que votre écriture microscopique fatigue beaucoup mes yeux déjà affaiblis ; et qu'il n'est pas juste d'ailleurs que vous preniez d'autre peine que celle de collationner la copie avec l'original, pour pouvoir la certifier conforme. Je vous ferai rembourser les frais de copie par M. de Fellenberg. Quant à l'envoi, vous pourrez me le faire par la diligence, comme vous avez fait pour les mans. Leopardi, avec la différence qu'au lieu d'une cassette, il ne s'agira que d'un gros plis cacheté.

L'idée de voir arriver Ranieri dans le mois de septembre, me réjouit ; nous pourrions faire ensemble le minutieux examen des manuscrits qui sont maintenant en mon pouvoir — examen qu'il m'est impossible de faire sans l'assistance d'un helleniste. Vous savez, très cher Monsieur, que, si j'ai eu le bonheur d'être utile qq. fois à la science, cela ne veut pas dire que je sois moi même un savant ou un homme de lettres. Ainsi que vous me le recommandez, j'adresse la présente aux soins de M. de Fellenberg auquel je vous prie de dire bien des choses de ma part.

Croyez, très cher Monsieur, à mes sentiments distingués et à la sincérité de mon dévouement,

Vieusseux.

173

Vieusseux à Ranieri.

7 Agosto 1856.

Mio caro Ranieri,

Da Casciana, 24 Luglio, risposi alla vostra del 12 e non potei rimettervi copia di ciò che mi scriveva De Sinner ; lo fo ora. Frattanto gli ho scritto per domandargli le copie delle 14 vostre lettere.

Come ben potete credere, non voglio ingolfarmi nella pubblicazione degli scritti inediti filologici del Leopardi, che richiederebbero l'assistenza continua di un filologo di polso, che non troverei in Firenze e che d'altronde non troverebbero tanti compratori da pagare le spese. Ma le 18 lettere di Leopardi al Sinner, le vostre 14 coll'aggiunta forse di quelle poche altre indicate dal Sinner potranno vedere la luce nel mio Archivio ed interessare. Vorrei però poterci premettere un vostro discorso : nel quale verrebbe naturalmente giustificato il Sinner, e nel quale avreste l'occasione di dire in proposito di Leopardi e di Giordani tutto ciò che vi resta a dire. Ah ! se poteste veramente nel prossimo mese di Ottobre dare un salto sulle sponde dell'Arno, bella cosa sarebbe. Pensate e rispondetemi...

Addio, mio caro amico, vi abbraccio di cuore.

174

Vieusseux à Meini Giuseppe.

...Quando il Ministro esaudisse i miei voti ¹, io mi troverei in dovere di manifestare la mia gratitudine col disporre (nel 1857) in favore della Laurenziana di un deposito ben prezioso

1. Vieusseux avait prié Meini d'intervenir auprès le ministre de l'instruction publique pour que l'Etat renouvelle, pour deux autres années, l'abonnement à cent exemplaires de l'*Archivio Storico*.

per le lettere e la filologia. Si tratta nientemeno dei *Manoscritti e frammenti autografi del celebre Giacomo Leopardi*.

A Lei Sig. Meini — non ho bisogno di dimostrare l'importanza del lasciato di quell'illustre italiano.

Mi limito ad unire alla presente l'Elenco di quei manoscritti.

Mi creda di tutto cuore

Devotissimo ed Aff^{mo} amico,

Vieusseux.

6 Settembre 1856.

*Elenco dei Mss. di G. Leopardi*¹.

3° Saggio sopra gli errori popolari degli antichi 1815, un volume legato, di pagine 308. *Tutto di proprio pugno dell'autore*.

1° Commentarii de vita et scriptis Rhetorum quorundam, qui secundo post Christum saeculo, vel primo declinante vixerunt. Auctore Jacobo Leopardi qui et selecta veterum opuscula ad calcem adjecit et observationibus illustravit. 1814, vol. d, pag. 273, *tutto di proprio pugno dell'autore*.

2 Porphyrii de vita Plotinis et ordine librorum ejus Commentarius Græce et Latine. Ex versione Marsilii Ficini emendata. Greca illustravit et Latina emendavit Jacobus Leopardi 1814, vol. leg. pag. 348, *proprio pugno*.

4 Opere di M. Cornelio Frontone tradotte dal Latino e dal Greco e nuovamente illustrate dal Conte Giacomo Leopardi 1816, vol. broch. de pag. XLIV e 277, *proprio pugno*.

5 Fragmenta Patrum Græcorum sæculi secundi et veterum auctorum de illis testimonia. Pars I Abercius — Irenæus, pag. 180. Pars II Justinus - Tatianus pag. 244, quaderni molti, *di proprio pugno*.

6 Un quaderno sopra Julius Africanus.

7 Un quaderno intitolato : Auctorum historiæ ecclesiasticæ græcorum deperditorum fragmenta.

8 Un copioso portaf. di studi e frammenti d'ogni genere.

1. Cette liste est écrite sur une feuille volante et se trouve dans la lettre de Vieusseux à De Sinner (27 mai 1856), mais elle y a été placée par erreur par le bibliothécaire ou par les successeurs de Vieusseux. On doit donc, de toute évidence, l'ajouter à cette lettre de Vieusseux à Meini.

175

Vieusseux à De Sinner.

Florence, le 3 Octobre 1856.

Monsieur et très honoré ami,

Je suis honteux d'avoir tant tardé à vous écrire de nouveau. Je n'ai d'excuse que dans mes occupations, qui sont excessives dans ma santé, qui depuis quelque temps n'est pas des meilleures, et dans la mort d'amis communs de Ranieri et de moi, qui nous ont causé beaucoup de chagrin ; enfin dans la situation politique de l'Italie, qui ne laisse pas que de nous préoccuper. Mais je dois prendre la plume aujourd'hui, ne fût-ce que pour accuser réception du pli que vous m'avez envoyé, contenant entr'autres les 14 lettres que Ranieri vous avait adressées. Je vous remercie de cette nouvelle preuve de la confiance dont vous m'honorez. J'ai écrit de suite à mon ami de Naples pour le prévenir que ses lettres sont dans mes mains, et pour le prier de s'expliquer au sujet de son projet de voyage en Toscane ; car s'il ne pouvait pas le réaliser je devrais pour ne pas m'exposer à la perte des originaux, faire faire une copie. J'attends sa réponse, mais tout cela prendra bien du temps, car dans un moment aussi critique pour Naples, Ranieri ne saura pas tout de suite quel parti prendre.

En attendant je répondrai en partie à votre longue épître du mois de 28 juin dernier (*grande lettre*) ; mais d'abord je dois vous faire observer que votre dernier envoi qui me portait les lettres de Ranieri, ne contenait rien de vous et que je n'ai reçu aucune lettre de vous avec avis de l'envoi. Voici la note de ce que j'ai trouvé dans le pli, en outre des lettres de Ranieri.

Ranieri.

entre 3 et 4	1 lettre de Camillo Ugoni, 1 avril 1838
après 4	2 lettres de Gioberti, 22 août 38, 27 sept. 47, Belgioioso.

après 10	{ 1 lettre de Lemonnier, 2 déc. 44.
	{ 1 lettre de Pellegrini, 26 nov. 44.
après 14	1 lettre de Prosp. Viani, 7 déc. 47.

plus les quatre premières pages d'une lettre en allemand datée de Breslau, 3 juillet 1856 que, sans doute, vous m'avez envoyé par erreur. Au reste je ne suis pas dans le cas de déchiffrer son contenu. Dois-je vous la renvoyer ?

Giordani est mort à Parme en 1848. Son ami et exécuteur testamentaire pour la partie littéraire, M. Gussalli a publié en 1853-54 un *Epistolario* précédé d'un essai biographique très médiocre et cet épistolario remplit 4 ou 5 volumes sans avoir contenté le public, parceque les lettres les plus curieuses manquent, mais surtout parce que M. Gussalli a admis une quantité de lettres très insignifiantes et une même ridicule. Giordani avait plus de 70 ans. Depuis qq. années ses brillantes facultés baissaient. Il est mort d'une espèce d'apoplexie. Les libraires Borroni e Scotti de Milan publient à la suite de l'*Epistolario* les *Scritti editi ed inediti* de Giordani, qu'ils promettent en 8 volumes. Jusqu'ici rien d'inédit a paru.

FAMILLE LEOPARDI. — Le vieux comte Monaldo est mort depuis longtemps¹. J'attends d'un de mes correspondants de Pesaro, des détails précis sur les autres membres de la famille, que nous avons perdu de vue depuis la mort de notre illustre ami.

Je vous communiquerai tous les détails que j'attends à leur sujet ainsi qu'une note aussi exacte que possible des écrits du Comte Monaldo², et je vous satisferai aussi relativement au sujet de Montanari et Leondarakys.

En attendant j'ai déjà mis à part pour vous l'envoyer un exemplaire de la nouvelle édition de l'*Epistolario* di Giacomo Leopardi, publié au commencement de 1856 par l'éditeur Lemonnier. Viani vit à Gênes.

Le Pierre Leopardi que vous avez connu à Paris, une des plus illustres victimes du Tyran de Naples, est Napolitain et n'a aucune parenté avec la famille de notre ami, il est maintenant à Turin avec tant d'autres émigrés.

1. En 1847.

2. *Siècle*, t. II, p. 13, 1833. (La note est de De Sinner).

Je n'avais été très lié avec Leopardi que depuis qu'il était établi à Florence ; et depuis son départ pour Naples, il écrivait fort peu et nous recevions ses nouvelles par Ranieri. Je n'ai donc eu de votre ami que très peu de lettres et aucune n'était faite pour figurer dans un épistolario. Au reste je n'ai jamais eu le tems depuis la suppression de l'Antologia, de faire l'examen des trois caisses remplies de notes et de correspondance ; et Dieu sait si je pourrai le faire avant de mourir ¹.

Voici, très cher Monsieur et ami, une lettre bien incomplète. Je tâcherai de faire mieux, aussitôt que je saurai quelque chose de précis au sujet de Ranieri et que j'aurai des réponses de Pesaro et de Recanati.

MON ARCHIVIO STORICO (nuova serie) est aussi pour moi un sujet de tribulations : je nage dans l'abondance des matériaux et le nombre des collaborateurs excellents va croissant. De tous côtés je reçois les compliments les plus flatteurs (voyez art. Ampère : *Revue des deux mondes* du 1^{er} septembre), mais je n'ai pas assez de souscripteurs pour couvrir mes frais et je crains de ne pouvoir continuer après la fin de la seconde année. Je vous envoie pour votre curiosité une notice sur la première série et le programme de la nouvelle. La Bibliothèque de Berne n'a jamais souscrit.

Dans l'attente de vos nouvelles, je suis tout à vous votre dévoué serviteur et ami,

Vieusseux.

Monsieur le Dr. L. De Sinner,
aux soins de Mr le professeur L. de Fellenberg,
à Rosenbühl,
près Berne, Suisse.

1. En effet Vieusseux n'a pas donné les lettres que Leopardi lui avait adressées, à Giordani, qui le lui avait demandé dans sa lettre du 24 déc. 1844.

176

*Vieusseux à de Sinner.**J. P. Vieusseux*

Prop. del Gab., etc.

Firenze, li 8 Novembre 1856 ¹.

Mon cher Monsieur de Sinner,

Il y a un mois tout juste, le 8 octobre, que j'ai eu le plaisir de vous écrire ; je suis dès lors privé de vos nouvelles. J'en ai eu de Ranieri, mais *inconcludente*, conséquence inévitable de l'état d'agitation dans lequel la campagne diplomatique contre Naples tient les esprits. Espérons qu'une solution quelconque de cette importante question Napolitaine, vienne bientôt permettre à notre ami de faire le voyage de Florence, ou de prendre un parti au sujet de la famille Leopardi ; et par la première occasion favorable je vous enverrai ceux des écrits du Comte Monaldo, que j'ai pu me procurer, avec l'intention de vous en offrir. Agréez, très honoré ami, mes salutations empressées.

Vieusseux.

Monsieur Gustave König

allié Küpfer

Docteur en droit, pour M. le Dr De Sinner, Berne (Suisse).

177

*Vieusseux à De Sinner.**G. P. Vieusseux*

Propriet., etc.

Firenze, li 8 Dec. 1856.

Mon cher Monsieur De Sinner,

Toujours privé de vos nouvelles, je vous confirme ma dernière du 8 novembre, qui vous portait de nouveaux détails

1. De la main de De Sinner au crayon : *Arr. 12 nov. Remise à moi lundi 17 novembre 1856.*

sur la famille Leopardi. Je suis aussi sans nouvelles de Ranieri, ce qui ne doit pas vous surprendre. Il faut absolument laisser passer la crise Napolitaine. En attendant, veuillez prendre note que vous recevrez, par l'entremise d'un libraire de Basle et franco de port, outre la nouvelle édition de l'*Epistolario*, les qqs volumes de Leopardi père que j'ai pu me procurer. Je vous prie de les agréer. Nous avons ici depuis qq. temps un philologue allemand, M. Théodore Heyse — le connaissez-vous ? Dans mes précédentes, je vous ai témoigné mes craintes que l'*Archivio storico* ne puisse pas continuer en 1837, faute d'un nombre suffisant de souscripteurs. J'ai l'espoir maintenant que notre ministre de l'instruction publique fera quelque chose pour mon entreprise et que d'ici le mois prochain je pourrai vous dire ce qui sera décidément.

Il ne me reste, aujourd'hui, qu'à vous prier d'agréer mes vœux bien sincères au sujet de la nouvelle année. Agréez l'assurance, aussi de mon dévouement.

Vieusseux.

Via Milano, Monsieur Gustave König, allié Küpfer,
pour Mr le Docteur de Sinner, Berne, Suisse.

178

De Sinner à Vieusseux.

Berne, le 19 Déc. 1856.

Monsieur, très-honoré patron et ami, Il est enfin temps de répondre à vos trois aimables lettres du 8 oct., nov. et décembre, de vous remercier de votre important cadeau bibliographique, et surtout de ne plus attendre de prompts nouvelles de Ranieri.

Lorsque je vous envoyai la copie des 18 lettres de notre immortel ami Giacomo, j'y joignis une note, c. à d., un catalogue ms. de 10 pages grand in-4 : pages 1 et 2 se trouve l'indication sommaire de tous les papiers ; page 3 se trouve la table chronologique de toutes les lettres ; pages 4-10 la note détaillée des Mss. les plus importants.

Parlons d'abord des lettres. Aux 14 lettres d'Antonio Ranieri se joignent 4 autres lettres.

a. Après la 3^e de Ranieri, 20 février 1838, se place celle de Camillo Ugoni, 1^{er} avril 1838 ; elle jette du jour sur le projet de publication par ou plutôt chez Baudry.

b. Après la 4^e de Ranieri, 25 avril 1838, se place celle de Vincenzo Gioberti, Bruxelles, 22 août 1838. A partir de la page marquée au crayon rouge il y a une explication importante de la note 32, pag. 390-392, de la *Teorica del sovrannaturale*, publiée par Gioberti en 1838. C'est à cette note que je dois ce que j'ai dit dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, t. 16, part. 2., p. 419-21, 1842, article dont je vous ai envoyé une copie.

c. d. Après la 10^e lettre de Ranieri, 1^{er} janvier 1845, se placent deux, celle de Le Monnier, Florence, 2 déc. 1844, et celle de Pellegrini, Parme, 26 novembre 1844. Dans ma grande lettre du 28 juin passé je vous ai expliqué pourquoi je n'ai ni pu, ni voulu, ni osé confier des mss. inédits de notre Giacomo à l'athée Parmesan. Les lettres 10 et 11 de Ranieri expliquent aussi mes motifs de refus.

Trois autres lettres, quoique ne s'intercalant pas entre celles de Ranieri, m'ont paru intéressantes :

a. Celle de Viani, du 7 déc. 1847, m'était arrivée trop tard pour que j'eusse pu ou osé y répondre. Voy. ma lettre du 28 juin 1856.

b. Celle de Gioberti, 27 juillet 184?, promettait un résultat important, si dans l'*Ausonio* de Mad^e la Princesse Belgioioso-Trivulzi on eût pu insérer tout ce que vous trouvez dans le petit paquet 19 du Petit-Portefeuille. Vous n'avez donc pas trouvé dans mon envoi des lettres de Ranieri le billet assez impertinent de la Princesse Belgioioso ? Relisez de plus s. v. p., ma lettre du 28 juin passé.

c. Les quatre premières pages d'une lettre allemande de Breslau, 3 juillet 1856, sont adressées à M. Walz de Tubingue, et écrites par M. Haase, auquel j'avais confié tout ce qui regarde Jules l'Africain, et ce que je vous ai indiqué très-amplement au n^o 3 de la page 2 de mon Catalogue. J'ai écrit à ce M. Haase le 30 nov. passé, et lui ai redemandé les Mss. autographes de Leopardi, tout en lui permettant de les garder

jusqu'après sa publication Breslavienne, et en lui indiquant votre nom et votre adresse. Ecrivez-lui aussi, étant propriétaire des Mss. M. Théodore Heyse voudra bien vous traduire cette lettre allemande de Haase.

J'arrive à votre aimable cadeau. Les *Dialoghetti* de Monaldo Leopardi m'amuse. Dans le temps, une traduction allemande publiée par Gerstet à Ratisbonne a fait sensation. Mais existe-t-il en Italie : « Comment le même parle au peuple philosophique-libéral des quatre dernières choses ? » brochure alors annoncée. Du reste, ne vous chargez pas de me trouver encore les quatre autres ouvrages de Monaldo. Je voudrais seulement savoir la date exacte de son âge et de sa mort. C'est là aussi la seule chose que je voudrais savoir de Giordani. L'index de la *Voce della Ragione* m'intéresse pour plus tard. Merci aussi du *Teofrasto* de Leondarakys. L'erreur Leopardisante vient de là, aussi bien que de deux lettres adressées à Melchiorri, nos 2 et 3, p. 366 des *Studi filologici*. Si la 3^e lettre du 18 février 1825 avait reparu dans l'*Epistolario*, l'erreur aurait disparu.

La 2^e éd. de l'*Epistolario* a gagné. Mille affectueux remerciements à Vous, mon ami et patron. Viani était donc rentré à Reggio le 12 juin 1855 ? et à présent il est à Gênes ?

Il y a deux publications relatives à Giacomo que je voudrais posséder. Ce serait : 1^o son *Elogio*, publié par Montanari. Voy. *Studi filologici*, pag. 365, note. *Florilegio di Eloquenza italiana*, vol. 2, pag. 265-306. Pistoja, 1839. 2^o le même, prononcé par Becchi, et inséré dans les *Prose* de Becchi, Florence, 1845. Voy. *Epistolario*, lettre 502, note.

Les *Studi filologici* n'ont jamais été réimprimés ! ? L'*Indice delle scritture* de Pellegrini devra être refait en entier et publié. M. Pellegrini le fera-t-il ? et vit-il encore à Parme ?

Je suis enchanté d'apprendre que votre *Archivio storico* continuera. Nommez-moi, s. v. p., le Ministre de l'Instruction publique. Si vous pouviez envoyer en Suisse quelques exemplaires du 1^{er} n^o seulement de 1857, un à Genève, un à Zurich, un à M. Francini, peut-être y trouveriez-vous quelques abonnés. Francini m'a rendu votre index, en regrettant beaucoup de n'avoir pas d'argent pour les livres non suisses, et d'en avoir si peu pour les bouquins indigènes.

Mais j'arrive à mes idées léopardiques pour votre *Archivio*, et j'arrive à mon bien propre et particulier.

La section IV de votre *Archivio* peut et doit annoncer la prochaine publication des 18 lettres que Giacomo m'a adressées de 1831 à 1837. Je désirerais même que vous donniez un fac-simile, non des lettres 3 et 4, dont je n'ai qu'une copie, ayant été forcé de donner les originaux à mes secrétaires-copistes de la Sorbonne, ni des lettres 12 et 13, qui sont écrites par Ranieri ; mais des lettres 7 et 8 le fac-simile serait curieux ; surtout cependant je choiserais la seule dernière lettre 18, du mars 1837. Relisez vous-même et faites lire par un ami compétent les 18 lettres ; choisissez celle que vous voulez faire *fac-similer*, écrivez-moi, et immédiatement je vous enverrai l'original. La 18 conviendrait le mieux ; elle n'a pas, comme les n^{os} 7 et 8, besoin de notes explicatives, mais elle prouve au lecteur l'importance des 17 qui la précèdent. Il vous faut, s. v. p., prier Ranieri de vouloir bien nous dire ce que sont devenus les nombreux livres, et surtout les lettres que j'ai envoyés à Giacomo. C'est là ce qu'il me faut savoir pour pouvoir ajouter à ses lettres mes notes explicatives, indispensables, si le lecteur doit pouvoir comprendre notre admirable Giacomo.

La chose la meilleure serait que je vienne moi-même à Florence ; ma santé va bien, mais la question d'argent est difficile à résoudre. Ma rente viagère de 2.000 fr. de France par an m'est payée trimestriellement par 500 fr. tous les 3 mois ; c'est là l'embarras. Puis il me faudrait pouvoir oser faire venir chez vous ma superbe et célèbre bibliothèque de plus de 4.000 volumes. Mais qui sait si ma bibliothèque après ma mort restait tout entière à la Magliabechiana, peut-être que S. A. R. votre Granduc me permettrait de venir.

Publier dans l'*Archivio* les 18 lettres de Giacomo, y joindre mes notes ; puis y ajouter la lettre d'Ugoni et les deux de Gioberti ; celles que Ranieri permettrait lui-même d'imprimer ; — voilà un digne supplément de l'*Epistolario*. Puis il faudrait y ajouter ma description des Mss. I-IV, p. 4-9 (et 10?) de mon Catalogue. Alors je redeviendrais chez Vous un bon helléniste-bibliographe.

N'adressez plus votre réponse à M. Koenig qui n'est qu'un

avocat ; adressez-moi tout directement, en me nommant ou ancien Professeur, ou Dr. en philosophie et ès-Lettres.

M. Heyse est sans doute parent des deux célèbres philologues germanistes ; saluez-le bien gracieusement. Vit-il encore quelqu'un des Lenzoni, des Rosini ? Attendant une réponse pour le jour de l'an 1857, je vous serre la main comme votre tout dévoué serviteur et ami.

L. De Sinner.

PS. — Le soleil est si majestueux aujourd'hui, qu'il me semble donner un beau présage léopardisant.

179

Vieusseux à De Sinner.

Florence, le 27 Déc 1856.

Mr. le Dr. De Sinner à Berne.

Monsieur et très honoré ami,

Votre lettre du 19, timbrée à Berne le 21, ne m'arrive que ce matin, retardée par conséquent de 3 jours et me trouve enfoncé jusqu'au col dans les liquidations de la fin de l'année. Je n'ai que le temps de vous dire deux mots ; mais je prends la plume pour vous accuser réception et pour que qq. lignes de moi vous arrivent au moins le 2 Janvier puisque il est impossible que la présente vous parvienne pour le premier de l'an.

Mon cher ami, vous êtes impatient tout naturellement puisque du matin au soir et du soir au matin vous ne pensez qu'à Leopardi, mais moi je suis accablé d'occupations de toute (*sorte*) et à mon grand regret je ne suis pas encore en mesure de vous seconder aussi promptement que vous le voudriez.

J'ai de bonnes espérances pour la continuation de l'Archivio Storico, mais rien encore n'est décidé. D'ailleurs les derniers événements de Naples ont empêché l'ami Ranieri de venir comme il s'en flattait, et je n'ai de lui que quelques lignes. J'ai encore un livre de l'Archivio à imprimer ; dans tous les cas pour compléter la seconde année, j'ai mon Giornale

Agrario. Enfin tous les soucis et les correspondances de mon établissement pour entamer cette année 1857 qui se présente pour tout le monde sous de bien tristes auspices. Aussitôt que je le pourrai, je relirai vos lettres et vos notes et je verrai ce qu'il me sera possible de faire pour votre satisfaction, mais pour le moment veuillez avoir un peu de patience.

A un seul point de votre dernière je puis répondre, et je m'empresse de le faire ; relativement à votre désir de pouvoir venir vous établir à Florence. Vous n'avez pas besoin pour le faire de la permission du Grand-Duc, et avec fr. 2.000 soit 2.400 de Toscane un homme seul trouve à vivre très décemment dans notre ville ; et un philologue comme vous ne tarderait pas à ajouter à son revenu en travaillant pour qq. éditeur ; qui sait même que des leçons particulières de langue et de littérature Grecque ne vous missent sur la voie d'avoir une chaire au milieu de vos 4.000 volumes en perspective pour la Magliabecchiana.

Vous pourriez débouter (*sic*) par offrir à Le Monnier de lui faire un volume d'appendix pour son édition Leopardi, et Le Monnier pourrait faire ce que mon Archivio n'est pas appelé à faire.

Je vous conseille de penser sérieusement à ce que je vous dis. Espérons que l'orage qui menace la Suisse, comme l'Italie et le reste de l'Europe, se dissipera et, dès le mois d'avril, vous pourriez passer les Alpes.

Il est superflu de vous dire combien cette idée me sourit sous tous les rapports et combien je serais charmé de vous voir fixé sur les bords de l'Arno. Adieu, agréez mes vœux bien sincères pour votre santé et tranquillité ¹.

1. A cette lettre est jointe une copie de la lettre de De Sinner du 19 décembre 1856.

180

Montanari à Vieuxseux.

Osimo, 30 del 1857 (Gennaio).

Mio caro Vieuxseux,

Ho indugiato fin qui a rispondere alla carissima vostra perchè ho dovuto aspettare la risposta della contessa Paolina Leopardi, alla quale mi sono diretto per darvi le notizie che domandate.

Il conte Monaldo Leopardi nacque in Recanati il 16 agosto 1776 e morì il 30 aprile 1847. Questa è cosa precisa.

Quanto all'elogietto ¹ che io scrissi venti anni fa in lode del Conte Giacomo non posso, come vorrei, servirvi d'un esemplare perchè io non ne ho che uno nelle mie Miscellanee ; e aggiungete mutilato, perchè stampato negli stati Romani passato (?) dalla censura. V'indicherò, per altro, come contentare il chiarissimo Dott. Sinner. L'elogio non mutilato e da me ricorretto, fu riprodotto in Pistoia dalla Tipografia Cuno nel 1839 nel Florilegio di Eloquenza italiana, nel volume secondo ; e da Pistoia vi sarà facile averlo.

Ho ricevuto i due librettini a stampa intorno l'Archivio Storico, e li farò leggere. Ma non ho speranza che alcuno se ne invogli, perchè in questi paesi tutti attendono al commercio non ai libri, e i Poeti che non trafficano hanno abbastanza del Signori e de' libri Enciclopedici. Oh ! vedesse che miseria di studi. Aveva ben ragione di dire quel che ha detto il povero Conte Giacomo parlando di Recanati ; ma Recanati non è che lo specchio delle Marche. Nelle quali o non si attende a studio che di far denaro, o chi ama gli studi umani non ha un quattrino da spendere. E di questi cotai son io medesimo — per dire con Dante. Non vi parlo delle Biblioteche pubbliche che sono miserie e in abbandono...

1. *Elogio biografico al Conte Giacomo Leopardi*. Roma, 1838, in-8°.

Voi pure mio caro Vieusseux state bene e aggradite i cordiali saluti e le proteste di amicizia

Del vostro Aff^{mo} Amico,

Giuseppe Ignazio Montanari.

181

Vieusseux à De Sinner.

2 Febbraio 1857.

Mon cher Monsieur De Sinner,

Je vous confirme dans tout son contenu ma lettre du 27 décembre. Dès lors la douleur est entrée dans ma famille et m'a accablé. J'ai perdu le meilleur des frères qui avait dix années de moins que moi, et qui a succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante. Je continue à être sans lettre de Ranieri et cela ne me surprend pas, car Naples est sur un volcan bien plus dangereux que le Vésuve.

Je n'ai pas encore pu avoir les nouveaux renseignements sur Monaldo Leopardi demandés par moi à Montanari lui-même. En attendant je vous remets l'extrait d'une lettre relative à Mr Pellegrini qui (je l'ignorais) n'est plus de ce monde.

Adieu, mon cher Monsieur, recevez la nouvelle assurance de mon attachement,

Vieusseux.

Monsieur,

M. L. De Sinner,

Ancien professeur dr. en philosophie,

Berne, Suisse.

A cette lettre est joint ce passage coupé d'une autre lettre écrite par un inconnu :

Il povero professore Pellegrini, mio amicissimo, ottimo cittadino di molte e squisitissime lettere, dovette emigrare in Piemonte, ove da circa cinque anni morì, e di lui, dopo il 48, non si ebbe alle stampe che la Prolusione letta da lui alla Cattedra d'Archeologia che aveva avuta nell'Università

di Torino! Riguardo al Leopardi e al Giordani, non fu fatto altro da lui. Prospero Viani, di Reggio, vi potrà dare, di questi grandi, le maggiori notizie, e se non avete diretta relazione con lui, io potrò servirvi per mezzo suo, perchè è uno de' miei più intimi.

182

Vieusseux à De Sinner.

Firenze, le 20 Febr. 1857.

Mon cher Monsieur De Sinner,

Je vous ai écrit au commencement de ce mois. Dès lors toujours le même silence de Ranieri, la même terreur à Naples et toujours la même sur l'avenir de l'Archivio storico. Il m'est impossible de pouvoir vous dire quelque chose de positif au sujet des lettres de Leopardi. Il faut laisser éclaircir l'horizon politique qui malgré les congrès et les conférences est encore bien chargé. En attendant j'ai le plaisir cependant de faire quelque chose qui vous sera agréable.

Et d'abord, je puis vous dire, très positivement, que le comte Monaldo Leopardi, né à Recanati le 16 août 1776, y mourût le 30 du mois d'avril 1847.

Ensuite, après m'être adressé en vain au prof. Montanari pour avoir un exemplaire de son Eloge de Giacomo Leopardi (car il n'en conserve plus qu'un pour son usage), je l'ai pu enfin obtenir de l'Editeur de Pistoja, qui l'a extrait de son *FLORILEGIO* (1839), pag. 269, imprimé dans le tems, sur les traces duquel M. Montanari m'a remis. Je vous l'envoie sous bande, vous le recevrez en même temps que la présente.

Agréez mon très cher Monsieur la nouvelle assurance de mon sincère dévouement,

Vieusseux ¹.

1. En marge de cette lettre, De Sinner a écrit ces deux notes :

1) *Vedi Studi Filologici*, p. 365, notes, 1839.

2) *Abb. Fruttuoso Becchi, Segr. dell'Acad. della Crusca. Elogio di G. Leop.*, Prose, Florence, 1845 = en 1839 *Epistolario*, vol. 2, lettre 502, p. 187, éd. 2^e.

183

De Sinner à Vieusseux.

Mon excellent ami et patron,

Enfin je vais remplir la promesse que je vous adressais à la fin de l'année passée et au bout de la semaine prochaine, Vendredi ou Samedi, j'espère arriver chez vous à Florence, accompagné de mon patron et ami, M. Gustave Koenig-Kupfer. Ainsi au prochain et heureux revoir, où nous lepar-diserons encore plus sérieusement qu'en 1830.

Tout à vous de cœur,

Votre tout dévoué et reconnaissant Serviteur et ami,

L. De Sinner.

Berne, le 17 Octobre 1857.

184

Vieusseux à De Sinner.

G. P. Vieusseux

proprietario
del Gabinetto Scientifico-Letterario
Direttore dell' Archivio Storico Italiano
e del Giornale Agrario Toscano,
Editore degli Atti dell' Accademia dei Georgofili.

Florence, li 2 Novembre 1857.

Mon cher Monsieur,

Le porteur de la présente vous conduira à sa maison où vous pourrez occuper une chambre, et vous y arranger plus tard si, comme je le pense, elle vous conviendra.

A la hâte, tout à vous.

Monsieur De Sinner,

Porta Rossa.

185

Vieusseux à De Sinner.

Firenze, li 4 Novembre 1857.

... Dans un mouvement de mélancolie, voulant contre toute éventualité mettre en sûreté les manuscrits de Leopardi, vous eûtes l'aimable idée de m'en faire cadeau, cadeau que ma vénération et mon amour pour la mémoire d'un homme dont l'Italie doit être fière, me fit accepter avec reconnaissance et empressement ; et je vous donnais l'assurance que ce précieux dépôt ne sortirait de mes mains que pour aller dans une bibliothèque publique de Florence. Mais maintenant que votre sort est fixé, que vous vous faites florentin, je croirais abuser de votre bienveillance pour moi, si je gardais ces manuscrits qui seront beaucoup mieux dans vos mains que dans les miennes et qui pourront vous aider pour le placement le plus avantageux de votre bibliothèque...

Vieusseux ¹.

186

Vieusseux à De Sinner.

Mon cher Monsieur,

J'ai pu parler enfin longuement de vous et de votre bibliothèque avec Mr Palermo, bib^r. du grand duc. — Il fera avec plaisir votre connaissance et secondera mes désirs ; mais il demande à voir le catalogue de vos livres ; et il est essentiel que vous ayez une copie présentable de ce catalogue, écrite en gros caractères bien lisibles et que l'affaire une fois recom-

1. De Sinner a mis, sur cette lettre, la note suivante : *Cassette contenant les Mss. Leopardi, reçue dimanche le 13 déc. 1857.* (Voir plus loin les lettres qui portent cette dernière date.)

mandée à Mr. Palermo ne soit pas entravée par les démarches d'autres personnes. Adieu,

Vieusseux.

27 Novembre.

187

De Sinner à Vieusseux.

Mon excellent ami et Patron,

Malgré le beau temps mes jambes si rhumatisées m'empêchent de marcher; donc je ne sors pas. Veuillez de grâce prier M. Palermo de passer chez moi ou je lui remettrai mon catalogue, lui parlant de ma bibliothèque comme le doit et peut l'ancien sous-bibliothécaire de l'Université à la Sorbonne. Comment va votre santé? Il paraît que nous sympathisons aussi dans notre malaise demi-paralytique. Que voulez-vous que j'écrive à ma sœur?

Il faudra envoyer mon argent à un autre qui, comme le dit M. Fenzi, n'osera pas dire qu'Esso (il Signor de S.) non doveva toccare danaro.

La femme de M. Cianchi est terriblement grossière, il faudra donc trouver un autre logement lorsque mes livres arriveront.

Salut et amitié de votre tout dévoué serviteur,

L. De Sinner.

1 Déc. 1857

188

Vieusseux à De Sinner.

Mon cher Monsieur,

Je croyais que vous aviez déjà écrit à votre sœur; et je ne comprends pas pourquoi vous me demandez quand vous devez écrire. Vous seul pouvez juger de la convenance de le faire.

Puisque vous ne vous trouvez pas bien là où vous êtes,

demandez à M. Ferrai ce qu'il a à vous proposer. Je m'informerai de mon côté. Mais ne vous exposez pas à vous brouillez avec Cianchi avant d'être sûr de trouver quelque chose de plus confortable. Réfléchissez que vous avez besoin d'une pension et non d'un simple logement ; et à Florence une pension est difficile à trouver.

M. Palermo est très occupé, et pour une première entrevue il n'y aurait pas de convenance à lui proposer de se rendre chez vous.

Nous pourrions un de ces jours aller lui faire visite chez lui ; et j'espère, quoique vous en disiez, que vos jambes ne s'y refuseront pas. Mais avant que de lui remettre votre catalogue, il sera bien que vous en ayez une copie, car votre écriture microscopique ne convient pas à tous les yeux.

Adieu, tout à vous,

Vieusseux.

1 Déc. 1857.

189

Vieusseux à Koenig.

Déc. 1857.

Monsieur,

M. de Sinner m'a communiqué votre lettre, il ne demande pas moins que de vous débarrasser de la Bibliothèque, dont il a grand besoin ; mais il n'a pas les moyens de payer les frais de transport et il me demande d'en faire l'anticipation. — Ce n'est pas tout ; il faut se procurer un local pour recevoir les caisses de livres, en vérifier le contenu, et c'asser pour faire un catalogue en règle. Sans ce catalogue il est impossible de traiter avec le grand duc, et jusqu'ici je n'ai pu que faire agréer par le Bibliothr de S. A. un projet de transaction. Vous voyez donc que, en me prêtant à servir les intérêts de M. de Sinner je m'engageais à de forts débours et à bien des embarras. Veuillez s. v. p. vous consulter avec vos expéditionnaires de confiance, leur faire voir de quoi il s'agit, et savoir à combien l'on peut évaluer tout les frais de transport, voie de Marseille et Livourne.

Les livres de M. de Sinner sont-ils déjà en caisses, ou faut-il faire de nouveaux frais de caisses et d'emballage ?

Il est de fait que ce pauvre De Sinner ne peut pas faire les frais nécessaires pour faire venir la Bibliothèque, tandis que son avenir en dépend.

La famille ne peut-elle pas faire l'avance des frais et d'emballage et le transport jusqu'à Florence, sauf à me charger du recouvrement de ces frais, et contre ma promesse de ne me dessaisir des caisses de livres qu'après que ces frais m'auront été remboursés ?

La famille pourrait faire ce sacrifice provisoire sans le moindre risque, car de manière ou d'autre une Bibliothèque aussi précieuse trouvera son placement à Florence et très probablement par l'entremise de Mr. Palermo, Bib. du grand duc, qui est très bien disposé.

Dans l'attente de votre réponse j'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer.

190

Vieusseux à De Sinner.

Sans date.

Mon cher Monsieur De Sinner,

Voici la clef de la cassette que je vous envoie et dans laquelle vous retrouverez tous les Mns. de Leopardi, tels que vous me les avez envoyés.

Je ne vous demande pas le remboursement des frais que j'ai dû faire pour ces Mns. Lorsque votre bibliothèque sera ici, vous pourrez me donner en compensation quelques livres d'aucune importance philologique et de quelques intérêt pour mon cabinet.

Tout à vous,

Vieusseux.

Je reçois dans ce moment une lettre pour vous et la voici ¹.

1. Ce post-scriptum nous permet de dater cette lettre du 12 décembre. Le reçu que De Sinner envoie à Vieusseux et que nous publions ci-après est du 13 décembre. D'autre part, la lettre non datée qui accompagnait

191

De Sinner à Vieusseux.

Moi soussigné, je reconnais avec reconnaissance que Monsieur G. P. Vieusseux, Propriétaire du Gabinetto scientifico letterario, a gracieusement voulu me rendre les œuvres philologiques manuscrites de feu notre ami G. Leopardi, de même que les copies de lettres du même Leopardi et les lettres originales de notre ami Ranieri, toutes adressées à moi. Ce dont remercie de tout son cœur son paternel ami Monsieur G. P. Vieusseux.

Son très reconnaissant serviteur et ami,

L. De Sinner.

Florence, le 13 Décembre 1857.

192

De Sinner à Vieusseux.

Lundi 14 Décembre 1857.

Mon cher Patron,

Voici la traduction de la lettre à Koenig que vous m'avez envoyée, hier. Après l'avoir lue ou vue, renvoyez-moi là.

Ne pourriez vous pas faire adresser ma bibliothèque à Vous ? Alors le Grand Duc acceptera les principaux livres, après *votre choix*. Je suis si malade avec mes jambes que je ne peux plus sortir¹. Faites donc, de grâce, soigner médicalement votre malheureux ami.

Que fera pour Leopardi Le Monnier ?

Sans mes livres je suis réduit à zéro ici.

Ce matin je suis allé jusqu'au palais Pitti,¹ mais notre ami

le reçu, et qui est, par conséquent, toujours du 13 décembre, contient ces paroles de De Sinner : « Voici la traduction de la lettre de Koenig que vous m'avez envoyée *hier* » (Voir ci-après la lettre du 14 décembre 1857).

1. Ces contradictions témoignent du rapide abaissement des facultés mentales de De Sinner.

Palermo n'y était pas ; et jusqu'à 12 h. 1/2 je l'y attendais. Veuillez, de grâce, faire toucher pour moi chez M. Fenzi les 100 frcs, que Koenig m'annonce. Je ne peux marcher. Demain j'écirai à ma sœur et vous enverrai ma lettre que je tâcherai d'écir assez lisiblement pour que vous puissiez la lire. Mais quel ennui pour vous !

Pardonnez à votre ingambe ami,

L. De Sinner.

193

Vieusseux à De Sinner.

Florence, le 10 Février 1858.

Monsieur le Dr De Sinner,
Florence,

Je vous confirme ce que j'ai eu le plaisir de vous dire de vive voix, que je vous autorise à me faire adresser votre Bibliothèque et que je ferai toutes les démarches nécessaires pour vous faire épargner les droits d'entrée et en ménager la cession à S. A. I. R. le Grand-Duc par l'entremise du Bib^{car}. Ch. G. Palermo.

Agréez mes compliments empressés,

Vieusseux.

194

Vieusseux à De Sinner.

Sans date.

Mon cher De Sinner,

Voici vos deux lettres que vous pouvez garder, dans mes mains elles resteraient sans but. Quant à une lettre de Ranieri du 12 juillet, je dois vous l'avoir retournée¹ ; je ne la trouve pas dans la liasse qui vous concerne.

La lettre de Fellenberg m'appartient.

1. De Sinner a écrit en marge de cette lettre : *Voyez lettre 5, de Casciana 23 Ott. 1856.*

Ci-joint une petite feuille volante où de Sinner a écrit :

Répondu par L. De Sinner à Monsieur Viesseux :

- 1) Le 14 avril partie le 21, arrivée le 11 mai 1856.
- 2) Le 18 juin 1856 (Lettre de Ranieri) 2 juillet 1856.
- 3) Le 19 décembre 1856, timbrée le 21 déc., arrivée à Florence le 27 déc.

et au-dessous Viesseux a ajouté :

Rimandai le sue due lettere a sua richiesta, al dì 12 Febbraio.

Viesseux à Fellenberg.

15 Février 1858.

Mon cher Monsieur De Fellenberg¹,

Je vous demande mille fois excuse, de venir vous importuner encore au sujet de M. De Sinner, mais je ne saurais m'en dispenser. Sa pension a été régularisée, et je ne mets pas en doute qu'elle lui sera payée très exactement, mais sans sa bibliothèque il ne peut avoir aucun avenir à Florence et M. C. Ad. Gustave Koenig, son tuteur qui se montrait très impatient de pouvoir se débarrasser de ce soin, ne daigne pas répondre à la lettre que je lui adressai dans le courant de décembre passé, pour demander quelques renseignements sur l'importance des frais que je devrais avancer en laissant expédier cette bibliothèque à mon adresse. Chose que je suis très disposé à faire, mais encore faut-il que je sache à quels débours je m'engagerais pour rendre service à M. De Sinner. Je viens vous prier, mon très cher Monsieur, de joindre vos efforts aux miens pour que Mr. Dr. Koenig s'occupe de cette affaire le plus promptement possible, et s'il ne s'agit que d'une dépense de quatre ou 500 francs pour encaisser et emballer

1. Cette lettre, comme beaucoup de celles de Viesseux que nous publions, est une copie. Les nombreuses fautes de français qu'on peut y relever sont dues en grande partie au copiste, qui ne possédait pas très bien la langue française. Nous en avons corrigé les plus grossières.

les livres, je vous autorise dès à présent à déclarer en mon nom à Mr. Trümpli ou tout autre maison d'expédition qu'elle peut faire ce débours et faire suivre à la condition, bien entendu, que l'envoi sera fait à moi pour Mr. De Sinner de manière à ce que j'aie le droit de ne me dessaisir de la bibliothèque que contre le remboursement de mes frais; au reste je suis l'intermédiaire d'un traité entre Mr. De Sinner et le Bibliothécaire du Granduc de Toscane, pour une transaction, qui serait très avantageuse à l'illustre Helléniste, qui jouit ici d'une grande réputation. Tous les hommes de lettres dans ce pays tiennent beaucoup à voir arriver cette bibliothèque classique. Mr. De Sinner a des antécédents affligeants et s'il a des torts à se reprocher, il les a cruellement expiés. C'est pécher contre la charité chrétienne que de lui tenir rigueur dans sa retraite sur les bords de l'Arno, je vous prie en grâce, vous et M. Koenig et la sœur de M. de Sinner, et toutes les personnes que cela intéresse, de faire en sorte que ce malheureux et illustre savant puisse finir tranquillement ses jours ici, au profit des sciences philologiques au milieu de ses livres. Car l'arrangement que je lui ménage avec S. A. I. R. lui en laisserait la jouissance sa vie durant...

201

Koenig à Vieusseux.

Berne, le 29 Mars 1858.

A Monsieur Vieusseux, à Florence.

Monsieur,

Je viens d'expédier toute la bibliothèque de M. de Sinner pour Florence; elle est emballée dans 15 colis divers qui portent la marque Y. Elle passera le St. Gothard, puis le lago Maggiore, Arona, Gênes, Livourne et arrivera dans trois semaines à peu près à Florence. Là elle vous sera livrée moyennant une somme de 500 frs qui doit être payée à Florence même. Le reste sera payé par moi à Berne.

Je vous prie de bien vouloir m'écrire si la bibliothèque est arrivée en bon état, et qu'est-ce qu'on fera avec elle.

Votre dévoué,

Ch. G. Koenig, avocat.

Berne, le 29 Mai 1858.

202

Vieusseux à De Sinner.

Voici, mon cher ami, une lettre de Koenig qui est venue dans celle qu'il m'écrit à moi-même pour m'annoncer l'envoi de votre bibliothèque, qui serait ici à la fin du mois, 15 caisses.

Dans quelques jours nous pourrions causer de cela : dans ce moment, je suis trop occupé à cause de la maladie de mon neveu.

Adieu,

Vieusseux.

4 Avril.

Vous avez eu hier votre argent ¹.

203

Koenig à Vieusseux.

A Monsieur Vieusseux à Florence.

Monsieur,

Monsieur Lenzinger, qui s'est chargé du transport de la bibliothèque de Mr. de Sinner, a donné des ordres précis à ses commissionnaires de vous livrer les 15 caisses franco contre 500 fcs. ; et cet ordre se trouve même inscrit sur la facture. Je vous prie, donc, de ne pas payer un sou de plus que les 500 fcs convenus et M. Lenzinger, à qui j'ai communiqué votre lettre, a tout de suite pris les mesures nécessaires pour que les caisses vous soient livrées sur-le-champ.

1. Ci-joint deux feuilles de transport d'où il ressort que l'expédition des 15 caisses (6.329 kgr.) a coûté 809 fr. 11.

Le total des frais se montera à fr. 670 ; et je payerai les fr. 170 environ ici à Berne à M. Lenzinger.

Dans l'espérance que vous serez bientôt dans la possession de la bibliothèque désirée, je reste votre dévoué,

Ch. G. Koenig.

Berne, le 1^{er} Mai 1858.

Mes salutations à M. De Sinner.

204

Vieusseux à De Sinner.

25 Juin 1858.

Mon cher De Sinner,

Veuillez m'écrire pour la bonne règle que la malle et le porte-manteau vous ont été consignés et qu'il ne reste plus en douane que les 13 caisses de livres. Malgré les nouvelles assurances de M. Koenig, les expéditionnaires de Livourne et de Florence n'ont encore aucun ordre¹. Avez-vous remis au Grand Duc l'ouvrage qui lui était destiné ? Avez-vous eu l'audience promise ? Je crains mon cher de Sinner que votre manière de vivre et certaines habitudes vous fassent du tort dans l'opinion des personnes dont vous pourrez avoir besoin. Faites-y attention.

Dans l'attente de votre réponse, je vous salue de tout cœur.

Vieusseux.

Ne négligez pas, dès le 1^{er} juillet, de passer chez moi pour vous mettre en règle avec Fenzi pour votre pension. J'aurai le reçu que vous devez signer.

1. En marge de la lettre, De Sinner a écrit : *Fratelli Batacchi*.

De Sinner à Vieusseux.

25 Giugno 1858.

Stimatissimo Vieusseux,

Fino dal 17 giugno cadente sdoganai come sapete i due bauli di libri di mia proprietà, restando le sole 13 casse ferme in Dogana. Relativamente al noto pagamento del trasporto dei miei libri, nulla posso dirvi, attendendo l'udienza col Granduca, ed allora delibereremo quello che sarà da farsi su tal proposito : tale udienza mi vien detto che avrò ai primi del venturo mese. Quei fascicoli non ho rimessi per la causa di sopra spiegata, mancandomi uno dei detti fascicoli, trovandosi in una delle casse alla Dogana. Ai primi di luglio verrò per mettermi in regola col Sig. Fenzi. Mi sorprende sopra ogni credere l'ultimo Paragrafo della vostra lettera e più specialmente, per non averlo saputo interpretare, quanto si riferisce alla mia privata condotta. Vi prego di spiegarvi meglio ; imperocchè come sembra che nella società abbia sempre tenuto il mio posto, i miei principi puri (?) affatto da qualunque macchia o bassezza. Qual modo ho io di vita ? Quali sono le abitudini ? Domando spiegazione e giustificazione.

In attenzione di vostra replica vi saluto di cuore.

L. D. Sinner.

*Questa lettera è scritta dal mio amico e protettore*¹.

Dev^{mo} Ser^{ore}

G. Franceschini.

1. Les mots soulignés sont de la main de De Sinner.

206

Palermo Francesco à Vieusseux.

Firenze, 27 Luglio 1858.

Mio caro amico, S. A. I. e R. il Gran Duca accetta la mia proposizione, sulla libreria e manoscritti De Sinner e alle condizioni della domanda. Son lieto di potervi dare questa notizia, secondo mi significate desiderare che io avessi fatto. Attendo ora le formali disposizioni della Maggiordomia, perchè sieno pagate le spese e ritirate le casse. Se voi tardate molto, allora fareste bene dare le Istruzioni, o facoltà necessarie per la Dogana. Vi auguro buona bagnatura e migliore salute.

Vostro affezionat.,

Palermo.

207

Palermo à Vieusseux.

Juillet (?,

C. A.,

Il vitalizio di De Sinner è stato attitrato come pensione, fragli pensionisti di Corte. Io non ci ho più che vedere, voi dovete mandare alla cassa a' Pitti, farvi dare il mandato, farlo firmare al De Sinner, e così, col restituirlo firmato, vi pagheranno mensualmente al solito la pensione...

Affmo,

Palermo.

208

Palermo à Vieusseux.

Sans date.

A. C.,

Ho ricevuto a Marignolle il vostro biglietto, e però non vi ho potuto risponder subito. Voi potete porre sotto un sol

titolo di libri somministrati, giusta la nota che vi rimisi, quel che abbiate speso, e per il nolo de' libri stessi, e per De Sinner.

Conservatevi sano e credetemi sempre, etc.,

Palermo.

209

Palermo à Vieusseux.

Juillet (?)

I. E. R.

Biblioteca Palatina.

A. C.,

Ricevei la cassetтина. Vi mando la nota de' libri, a' quali metterete il prezzo corrispondente al vostro avere, a conto della bibl...

Con tutto il rispetto

V. aff^{mo},

Palermo.

210

De Sinner à Vieusseux.

Firenze, 31 Luglio 1858.

Sig. Vieusseux,

In replica alla sua gentilissima lettera del dì 30 corrente mese, m'affretto a replicarle che potrà liberamente ritirare le 13 casse di libri della mia biblioteca giunte da Berna in questa reale Dogana, quale biblioteca deve consegnarsi al Sig. Cav. Francesco Palermo al Palazzo Pitti per essere questa stata benignamente accettata da S. A. I. e R. il Granduca.

Sono a ringraziarla di quanto ha fatto a mio vantaggio, desiderandole dal Cielo ogni felicità; come di cuore sono a porgere preghiere al Santissimo per il suo benessere.

E desideroso di presto rivederlo lo saluto distintamente. *Ainsi donc un heureux revoir de votre très reconnaissant protégé*¹.

L. De Sinner.

1. Ces mots sont de la plume de De Sinner. Les autres d'une main étrangère, probablement celle de Franceschini.

211

Palermo à De Sinner.

Chiarissimo Signore,

S. A. I. e R. il Granduca mio augusto cui Ella offre la sua intera raccolta di libri e manoscritti, e chiede in compenso l'assegno di toscane lire cento per ogni mese si è degnata accettare siffatta offerta alle dette condizioni.

Questa sovrana volontà è stata a me partecipata con dispaccio di S. E. il Maggiordomo in data de 126 luglio. Significandole che, come i suoi libri e manoscritti saranno stati consegnati tutti alla Biblioteca, Ella comincerà a ricevere la pensione delle lire cento per ogni mese ; e Le sarà pagata dal Bibliotecario Palatino (da me, o dal mio successore), durante la sua vita naturale, a' termini dello stesso dispaccio. Profitto di questa occasione per rinnovarle i sensi della mia stima e confermarmi

di V. S. Ch^{ma}.

Il Bibl. Palatino,

Palermo.

Li 4 Agosto 1858.

Ch^{mo}. Sign. Dr. L. De Sinner.

212

Ranieri à Vieusseux.

Sans date.

Les timbres de la poste portent :

Napoli, 6 Ottobre 1858. Firenze, 10 Ott. 1858.

Carissimo Vieusseux ¹,Io non leggo il *Monitore Toscano*, ma mi vien detto legger-

1. En tête de cette lettre, Vieusseux a écrit : *Narrato tutta la storia della transazione De Sinner in difesa di questo e del Palermo.*

visi l'annuncio che il Governo Toscano ha acquistati dal L. De Sinner i Mss. filologici del Leopardi e che il Commendatore Palermo vi metterà dentro le mani. Ben mi diceva la Principessa Belgioioso che De Sinner non avrebbe dato i Mss. se non a chi li acquistasse; e che la sua pretesa fede che in Italia nessun altro sapesse il Greco, era una nuova ipocrisia germanica.

Mi duole soltanto ch'io impedii quell'ottima (lasciamo stare le sue fragilità femminili che non dee importarci di ciò) di offerirne un prezzo al tedesco, parendomi che il De Sinner dovesse offendersene. I Mss. sarebbero venuti in mano mia; ed ora non mi si annunzierebbe che anche in cosa che mi sarebbe stato sì caro di curare e pubblicare, dee metter mano l'onnipotente Commendatore. D'altra parte mi pareva d'avervi un poco più diritto di lui, se al mondo il diritto fossi per qualche cosa. In fine, io so di saper di greco un poco più del Commendatore; ed essendomi sempre occupato in quella lingua fino fra le mie cure forensi, ed avendo qui da 32 anni sempre attorno e quasi in casa mia il Margaris, l'amico ed il discepolo di Coray e forse il più dotto greco che ora sia. Come Rousseau, quando uno studio di avvocati lo dichiarò inatto a tutto altro che à mener la lime disse di non poter esser della loro opinione, così dico ancor io, che non posso esser dell'opinione del Commendatore Bibliotecario in quanto alla sua profondità ellenica!... Sia fatta la divina volontà...

Aff., A Ranieri.

213

Ranieri à Le Monnier.

Napoli, 8 Maggio 1860.

Gentilissimo Sig. Le Monnier,

Ho preso una graziosa impressione della sua letterina del 6 Aprile, pervenutami assai tardi; e malgrado ch'io avessi dovuto essere un po' in collera con lei, per non aver Ella voluto aggiungere (non so perchè) quella mia breve Appendice alla vita del Leopardi, nelle sue seconde impressioni, Appendice

che salvava la memoria di quel grande uomo d'essersi piegato a' Gesuiti ; al quale flagello essa sarebbe infallibilmente soggiaciuta, se (dopo il rifiuto di lei) non avesse, *a mia preghiera*, supplito Vincenzo Gioberti. Lasciando, ora, ogni amaro pensiero, le rispondo ch'ella può liberamente ristampare il *Frate Rocco* ; tanto più che quell'operetta, fu in tutto conservata (anche quanto alla parte economica) a questi asili infantili, ora indegnamente distrutti da questi pretacci. Costi, come ella saprà, ne fu fatta, poco fa, un'edizione a spese di un mio amico ed all'*intenzione* d'un fanciullo morto nel più bel fiore ; ma le copie si sono quasi tutte regalate. Io le manderò uno degli esemplari di questa edizione onde le parlo, corretto esattamente da me (poichè non manca di errori) ed ella potrà apporsi un *Avvertimento della terza edizione*, nel quale potrà parlare della *purità della morale* onde que' racconti s'informano, e raccomandare il libro con più libertà che non è dato all'autore.

Sarà mia cura, fra una settimana, di farle pervenire l'esemplare predetto. E intanto me le professo sinceramente.

Dev.^{mo},

A. Ranieri ¹.

214

Ranieri à Vieusseux.

23 [Janvier] 1863 ².
Sans date.

Carissimo Nestore,

Non mi fate il mal augurio del non poterci presto riabbracciare. Non sempre si tratterà del viaggiatore di dicembre e gennaio. Io ho piena fede che nell'altro ritorno che farò di Torino qui, passerò senz'altro di Firenze.

Rendete le grazie più sincere al vostro degno amico che si fa a pubblicare i Mss. Sinneriani del Leopardi. Voi sapete quel

1. Cette lettre ne traite point des œuvres de Leopardi. Il nous a, cependant, semblé utile de la faire connaître, car elle nous montre que Ranieri n'avait pas interrompu toute relation avec Le Monnier.

2. De la main de Vieusseux. Le timbre, de la poste de Naples, porte la date du 20 janvier 1863.

che feci per averli dal De Sinner quando pubblicai i miei due volumi del nostro immortale amico. Ma De Sinner, Dio l'abbia in gloria (e la Principessa di Belgioioso è testimone di tutto) trovò quanto pretesti una mente umana può trovare ; ed alla fine non fece nulla. L'avvenire ha mostrato quali erano i suoi intendimenti !

Io scriverò direttamente al vostro amico appena ne avrò il tempo. Ora sono qui con dieci o dodici miei clienti, elettori che, mi flagellano di domande. Ma, dove il mio consiglio possa valere alcun che, sarei d'avviso che il volume nuovo rimanesse sempre *da sè*, e non seguisse quella *fusion* annunciata dal predetto amico.

L'ordine dei miei due volumi è dettato e ragionato a bocca, con me, da Leopardi stesso : e lascierei, insomma, le cose come si trovano...

Degnate rispondermi *qui* ; ma presto. Scusate se sono breve per oggi.

Paolina vi abbraccia.

Aff^{mo}. vostro,

A. Ranieri.

215

Ranieri à Vieusseux.

Torino, 10 Aprile 1863.

... Dell'Unco ? mi ha scritto direttamente. Vuole la risposta a ciò che voi mi scriveste in nome suo. Io non me ne ricordo bene d'avervi risposto di rispondergli che, quanto alla sua pubblicazione io n'era allegro, contento, compiaciuto. Ma l'innesto che egli voleva (parmi), farne, quando che fosse stato, co' miei due volumi, è cosa ch'io non posso mai permettere, in quanto possa dipendere da me.

L'ordine di quei due volumi è strettamente una volontà irremovibile di Leopardi. Egli ci teneva in un modo quasi esagerato. Ed allora credeva che De Sinner li avrebbe tosto venduti quei suoi manoscritti filologici, i quali egli il Leopardi non considerava punto come cose da stampare, ma solamente

da *excerpere* al bisogno, per condirne altri lavori. In somma, que' due miei volumi non si debbono toccare neanche di una virgola. Quelli sono Leopardi vero. Il resto è Leopardi bambino, Leopardi malato, Leopardi studente, Leopardi dispe-rato se si sapesse stampato con quell'abito, e cento altri Leo-pardi. Se Giordani mi avesse udito e non avesse autenticato della mia autorità quel *volume di studi giovanili* donde poi seguirono tutte le filastrocche di Viani, etc. e quell'*apocrifo*, (come mi diceva il buon Marchese Melchiorre, cugino di Gia-como) quell'*apocrifo epistolario*, sarebbe stato *assai meglio*.

Buon per Leopardi che questi suoi *postumi amatori* hanno sciolto i loro freni dopo i miei due volumi, che rendettero colossale la sua fama. Le celie di questi signori avrebbero dato un *tal colpo* alla riputazione del *grande ingegno*, che ancora che, di poi pubblicati *que' due volumi*, non l'avrebbero più salvato. Io farò di dire il meglio che potrò queste cose al dell'Unco. Quanto al mio consentimento, nei limiti della mia possibilità materiale legale o morale, mai non consentirò che si alteri d'un iota la sostanza e l'ordine di quei due volumi.

Paolina è tutta consolata delle cose affettuose che le avete mandato a dire pel Baldacchini e Le sa ogni dì mille secoli a saltarvi al collo.

Aff., A. Ranieri.

VU,

Le 19 avril 1913.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

APPENDICE I

I

LEOPARDIANA

[Dans l'*Inventario dei Manoscritti della Palatina*, série Sinner, n° 30, sous le titre : *Cose varie bibliografiche, filosofiche, ecc., ecc.*, est classée une feuille qui contient des notes leopardiennes prises par De Sinner et que nous publions, car on y trouve des indications précieuses].

Parmi les *auteurs étrangers*, De Sinner a noté à propos de Leopardi ce qui suit :

BLESSIG. *Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, 1840, n° 251, 7 sept. ; 252, 8 sept. ; 253, 9 sept. ; 254, 10 sept.

H. VON SCHULZ. *Italia*, herausg. von Alf. Reumont 2^r Jahrgang, 1840, n° 237-270.

Le Siècle, 1833, in-8. Traductions de :

1. Dialogue entre Ruysch et ses momies, t. I, p. 264.

2. La Gageure de Prométhée, t. II, p. 11.

3. Le dialogue entre la nature et un islandais, t. II, p. 106.

Hesperus, 1832.

N° 55. Ueber G. L. von Notten und Henschel, 9 April, p. 219-20.

N° 56. Fortsetzung von Henschel, 10 April, p. 222-224.

N° 57. Der Traum von Notten, 10 April, p. 227-228.

N° 58. Ruf des wilden Hahn von Henschel, 10 April, p. 230-232.

BOTHE : *Altes und neues*. Potsdam, 1832.

1. Nachtgesang eines nomadischen Sängers in Asien, 223-227.

2. Sapho's Schwanengesang, 227-229.

3. Gespräch Ruysch's mit seinen Mumien, 270-276. Chœur des morts: Le Bas. Christ. Poliglote, 434-437.

4. F. Ottonieri, 277-289.

K. E. KANNEGIESSER. *Gesänge*. Leipzig, 1837.

SAINTE-BEUVE. *Revue des Deux-Mondes*, t. VII, 15 sept. 1844.

II

[Au même endroit et dans le même paquet, on trouve une liste des livres possédés par De Sinner. Nous en avons extrait les œuvres de Leopardi qui avaient appartenu au philologue suisse et que Sainte-Beuve a eues probablement sous les yeux :

Operette Morali. Milano, 27.

Canti, 3^e ed. Napoli, 35.

Gesänge-Kannegiesser, 37.

Operette Morali. Bologna, 24.

Versi. Bologna, 26.

Operette Morali. Milano, 27.

Canti, Firenze, 31.

III

[Nous donnons ci-dessous la liste des auteurs sur lesquels De Sinner a fait des articles dans l'*Encyclopédie des gens du monde* [Paris, Treuttel et Würtz, 1892] et dont on garde les originaux à la Bibl. Nat. de Florence].

Alcman.

Barlaam.

Boissonade.

Burnouf Jean.

Burnouf Eugène.

Ctésias.

Denys d'Halicarnasse.

Denys l'Aréopagite.

Dinarque.

Hase.

Hermann.

Hermann.

Meyne.

Jacobs (Frédéric).

APPENDICE II

LES « AVVERTENZE »

MISES PAR LA CENSURE A LA FIN DE L'ÉDITION
DES ŒUVRES DE LÉOPARDI ¹ (Florence, 1845).

(A) Il prof. G. Ign. Montanari nell'elogio biografico di Giacomo Leopardi così parla di queste operette morali : « È questo un libro « formato nel più in dialoghi di svariato argomento, coi quali l'autore « si propone, fine nobilissimo, di rendere onesti e buoni gli uomini e « aprir loro gli occhi sulla vera condizione della vita umana e sulla « vanità di tutto che gli uomini con tanto amore ricercano. Ben è « vero che disgustato, com'egli mostrava, della vita (e n'avea onde, « sol che restringesse a sè l'occhio e pensasse mala condizione di salute « che il tenea combattuto) si lascia trasportar tropp'oltre dal suo umor « malinconico, che poi gli pone sul labbro amare sentenze, fors'anco « ingiuste e non lodevoli. » — Questo savissimo giudizio dell'esimio professor Montanari sia sempre nella mente di coloro che leggeranno le opere del Leopardi : e allora ne avranno giovamento grandissimo senza alcun danno. Tutto quello che egli dice con tanta eloquenza e passione della vanità de' piaceri, della gloria e d'ogni altro bene mondano, in quanto tende a ritrarre gli uomini dall'eccessivo e disordinato amore di quelli e a fargli più saggi, è di grandissimo pregio ; in quanto tende a metter nell'animo una disperazione desolante in mezzo alla presente miseria, può nuocere. La vita ha certo dolori, e forse più dolori che piaceri : ma si potrà egli concludere che legge dell'esistenza sia l'infelicità, e la natura sia carnefice delle sue fatture ? che non ci sia nell'universo altro vero bene che la morte ? Se il desiderio della felicità fosse per necessità di fato impossibile ad appagarsi ; il Leopardi potrebbe aver ragione. Ma se l'ordine mondiale avesse ragione di prova e di merito rispetto a un altro ordine oltramondiale di premio e di beatitudine ; non sarebbe sciolta questa difficoltà, non sarebbe giustificata la natura, o piuttosto l'autore di essa ? Certamente se noi restringiamo lo sguardo dentro i limiti di questa terra, l'uomo è una creatura, non solo infelice, ma mostruosa : nel

1. Les notes A-D sont à la fin du tome I, les autres à la fin du tome II (sans pagination). Elles sont précédées de quelques lignes que nous avons reproduites plus haut, p. 117.

solo sistema cattolico il mistero della vita si spiega, e la speranza acquista pregio di virtù. Secondo questo, l'istinto della felicità ha un oggetto non vago, non astratto, non confuso, non impossibile; ma infinito, concreto, distinto, possibile coll'aiuto sovranaturale ad ottenersi: la vita non è un nascere, un agitarsi senza scopo, un finire senza speranza, ma l'esplicazione successiva dell'attività umana, finchè ottenuta la sua perfezione sia acconcia a possedere l'eterno ed infinito bene: le miserie e i dolori (sempre minori di numero e d'intensità in chi non è stoltamente implicato nelle cupidità mondane, e cerca e desidera il solo vero e stabile bene) sono argomenti di purificazione e di perfezionamento: l'uomo è una creatura bella e nobilissima e degna della sapienza del Creatore.

(En tête des *Operette Morali*).

(B) Se gli uomini, come qui si favoleggia, per cagione delle miserie avessero dato principio alle loro malvagità, avrebbero preso un cattivo partito, perchè l'avrebbero cresciute a dismisura. L'uomo malvagio è una forza fuori dell'ordine, la quale in sè e nelle altre forze che nella loro attualità dipendono in qualche modo da essa, turba l'armonia delle naturali attinenze, ed è causa di pervertimento e di guai. Di qui (chè più non è concesso in una breve nota) l'altissima ragione s'argomenti del dettato cattolico: che il male è nell'universo per colpa del libero arbitrio delle intelligenze create.

(A propos de la *Storia del Genere Umano*).

(C) Osservi il lettore che questo ragionamento, onde comparisce poi una così trista conseguenza, non pare esser del tutto diritto. Perciocchè cosa s'intende, quando si dice felicità e infelicità? S'intendono i due estremi del bene e del male? del piacere e del dolore? Allora non è vero che la mancanza della felicità importi infelicità espressa: e il sillogismo non corre. Infatti, se io non sarò pieno di bene a sazietà, non vorrà dire che sia pieno sovrabbondantemente di mali. S'intende forse per felicità l'estremo del piacere e la soddisfazione dell'indefinito nostro desiderio, e per infelicità qualunque grado al di sotto di questo limite? E allora non è più nelle cose quella opposizione che appare nelle parole: e la conseguenza da quelle premesse non viene. Perchè, sia pure che la mancanza della felicità importi infelicità nel senso ora detto. Ma chi dirà che la privazione dell'infelicità sia meglio di questa infelicità sì, che il non vivere sia meglio del vivere? Se tu non sarai pienamente e interamente felice; non potrai trovarti in stato o discretamente lieto o almeno tollerabile? E allora il non essere sarà meglio dell'essere? Tutti gli uomini (salvo pochissime eccezioni) ti rispondon col fatto di no.

(A propos du *Dialogo di Malambruno e di Farfarello*).

(D) Forse in Prometeo volle l'egregio Leopardi simboleggiare quei fra i filosofi antichi e moderni, che per il sentimento restato in noi della grandezza primitiva si gonfian d'orgoglio, e con stolta iattanza presumon soverchiamente dell'uomo : e forse pensò ministrare acconcio farmaco alla lor vanità, raccogliendo in questo dialogo e riunendo come in un quadro tante tristizie e sciagure umane senza alcun temperamento di bene. E se questa fu, come giova credere, la mente dell'illustre autore, non potea farsi di meglio. Chè nulla è tanto opportuno a guarir l'orgoglio quanto la considerazione della miseria : conciossiachè la medicina morale sia sempre eteropatica. Ma chi non facesse ragione dell'intenzione di questo dialogo, e si trangugiasse, come alimento destinato ai sani, ciò che è solamente farmaco buono a certe spirituali malattie, potrebbe, contraendone l'opposto male, guastarsi la salute. Chè due sono le malattie morali da cui derivano tutte le altre : cioè l'orgoglio, e la vigliaccheria : e non è difficile per timore dell'una andare incontro alla sua contraria. Perciò mi piace quel che trovo detto da Pascal : essere pericoloso il mostrar troppo all'uomo la sua miseria senza mostrargli la sua grandezza, come il mostrargli troppo la sua grandezza senza la sua miseria. Peggio poi lasciarlo nell'ignoranza dell'una e dell'altra : utilissimo l'una e l'altra rappresentargli. (*Pens. P. I., art. IV, pens. 7, Paris, 1827.*)

(A propos de la dernière phrase de la *Scommessa di Prometeo*).

(E) Non mancano altre cagioni di sopportare pazientemente la vita. Vedi l'Avvertenza (A) nel primo Volume.

(A propos de l'*Elogio degli Uccelli*).

(F) Intendi non assolutamente, ma se noi gli consideriamo in certi modi, come è detto sopra.

(A propos de l'*Elogio degli Uccelli*).

(G) Vedi l'Avvertenza (A) nel primo Volume.

(A propos du *Cantico del Gallo Silvestre*).

(H) Dalla mutabilità e caducità delle forme della materia non si arguisce solamente che eterne non sono le forme, ma anche che non lo è la materia. Se infatti la materia eterna fosse, sarebbe necessario quindi immutabile. Giacchè nulla potendo essere che determinata non sia ; se la materia fosse necessaria, sarebbe anche determinata necessariamente, e perciò immutabile ed infinita. Di qui l'assurdità del panteismo, vecchio male della filosofia ; e pure, nonostante il lume del Cristianesimo, forse più nuovo che vecchio.

(A propos du *Frammento Apocrifo*, etc.).

(I) Io non credo che possano esservi errori necessarj al buono stato delle nazioni civili.

(A propos du *Dialogo di Timandro e di Eleandro*).

(L) Si ricordi il lettore che gl'interlocutori di questo dialogo son due filosofi pagani, e che perciò parlano secondo le opinioni del loro tempo : nè faccia de'loro sentimenti coscienza all'autore, che cattolico essendo, dovea sapere, che il premio e la pena avvenire son cose certe ; che l'oggetto della nostra speranza oltramondana è oggetta desiderabile, anzi il solo desiderabile per se stesso, come quello in cui saran finalmente soddisfatti i nostri due grandi bisogni di conoscere e d'amare ; e finalmente che nell'eterno giudice la severità della giustizia è temperata dalla dolcezza della misericordia.

(A propos du *Dialogo di Plotino e di Porfirio*).

(M) I filosofi pagani forse non avean tanto da toglier l'apparente contraddizione fra la natura e la ragione in questo proposito. Noi illuminati dal Cristianesimo, non troviamo gran difficoltà a sciogliere questo nodo. La vita presente non è certo felice, nè può esserlo ; giacchè è il mezzo con cui dobbiamo meritare la felicità. Ripugna quindi che noi abbiamo ora quello che travagliamo a procacciarci. Non per questo è ragionevole il darsi la morte. Vogliamo esser felici ? Viviamo dunque per meritarcelo, e in modo da meritarcelo. Chi si toglie la vita, si toglie il mezzo per ottenere quel che desidera. Al navigante che corre desiando al porto per le vie fortunate del mare, consiglia forse la ragione di rompere a mezzo il cammino la nave, ed affondare ? Se la vita è piena di mali ed oppressa da noia, ciò avviene perchè la felicità è premio ; e premio non si dà se non a chi generosamente sostiene le fatiche della dura prova. E questa noia non è forse un avvertimento provvidissimo della natura, che non v'è cosa quaggiù bastante ad appagare l'anima nostra avida dell'infinito ? Non è chiamata amorevole a levare più in alto le nostre brame, a quello che solo le può saziare ? Sopportiamo dunque per breve tempo la fatica della vita nella speranza del riposo eterno : speranza soavissima che ci conforta nella miseria, e che calma questa noia angosciata con un saggio delle dolcezze future. Intorno poi all'opinione dei due filosofi che lo stato naturale umano sia lo stato selvaggio, mi passerò : perchè quasi nessuno crede più a questo paradosso.

(A propos du *Dialogo di Plotino e di Porfirio*).

(N) E troverà pochi che gli diano il torto per non credere quest'ultima cosa.

(A propos du *Dialogo di Plotino e di Porfirio*).

(O) Certamente sonovi speranze, cui non credere è da savio, perchè fallaci ; da forte, perchè lusinghiere. Ma v'ha una speranza dolcissima, cui credere non è nè vigliaccheria nè inganno puerile, ma sapienza e virtù. Sapienza, perchè non delude ; virtù, perchè vuole animo robusto e potente a vincere gli allettamenti de' beni sensibili e presenti in vista di un bene grande ma intelligibile e lontano. Questa è quella speme che Dante disse essere

... uno attender certo
Della gloria futura, il qual produce
Grazia divina e precedente merto.

PARAD. 25.

(A propos du *Dialogo di Tristano e di un Amico*).

(P) È vero che Salomone gridava al popolo che avea considerato tutte le cose che son sotto il sole, e avea veduto che tutto è vanità di vanità e tormento di spirito : ma temendo che le sue parole non inducessero negli animi una terribile disperazione, conchiudeva : Temi Iddio ed osserva i suoi comandamenti : perchè questo è il tutto dell'uomo. Perciocchè Dio farà venire ogni opera buona e malvagia al giudizio che egli farà d'ogni cosa occulta. E « Io so che bene sarà a coloro che temono Iddio, perchè riveriscono la sua faccia. » (Ecclesiaste, c. 12, v. 13, 14, e c. 8, v. 12).

(A propos du *Dialogo di Tristano e di un Amico*).

(Q) Non si attribuisce egli qui forse al corpo più di quello non gli si debbe ? Si potrà egli dire che il corpo è l'uomo ? che tutto ciò che fa nobile e viva la vita dipende dal vigore del corpo, e senza quello non ha luogo ? Senza dubbio il corpo è una parte dell'uomo destinata al servizio della intelligenza di esso ; senza dubbio la perfezione dell'istrumento giova a chi deve adoperare con quello : e però bene si raccomanda un'acconcia educazione del corpo. Ma il corpo non è il tutto : anzi la parte meno principale dell'uomo. E l'anima può, malgrado i difetti e l'infermità del suo corpo, essere in se grande e forte, e vivere una vita nobile e degna. Tante volte in corpi debolissimi albergano anime fortissime, e in corpi fortissimi anime debolissime.

(A propos du *Dialogo di Tristano e di un Amico*).

(R) La natura di questi pensieri è simile a quella degli epigrammi, nei quali non si considera la cosa sotto tutti gli aspetti, ma sotto quell'uno che offre occasione ad una simiglianza o ad una contrarietà spiritosa. Chi ponga mente a ciò, colto lo spirito della presente opera, di questo e di altri simili detti non si offenderà.

(A propos du *Pensiero XXIX*).

(S) V. la precedente Avvertenza. Si osservi di più che l'autore non dà qui un precetto di morale, ma piuttosto dice quello che suole nelle cose umane accadere. Chè certo non è laudabil cosa ma riprovevole, il perseverare in qualche tuo mal proposito, per quanto gli uomini possano stancarsi di dartene biasimo.

(A propos du *Pensiero XLV*).

(T) Qui pure si dice ciò che suole di frequente accadere, non s'insegna quello che l'uomo diritto deve fare.

(A propos du *Pensiero LXXV*).

(U) Sapientemente disse l'illustre volgarizzatore, non esservi mezzo tanto efficace a scemare la somma de'nostri mali quanto il desiderar poco ; ma non con pari saviezza che questo fosse argomento d'anima debole, e difetto d'ardore e di tenerezza nell'amar sè medesimo. Certo se alcuno desidera poco per torpidità di mente o di cuore, il Leopardi ha ragione. Ma v'ha un desiderar poco che non è fiacchezza o viltà, ma forza e coraggio ; non è suicidio dell'animo, ma sanità e dirittura. Il desiderio instintivo della felicità non è un male, ma un bene grandissimo : il male è dall'uomo che traviato la cerca dove non trovasi. I beni sensibili non son l'oggetto di nostra beatitudine : perciò chi pone in quelli tutto il suo cuore, forza è che sia tormentato per esperienza della lor vanità. Chè egli cerca la luce nelle tenebre, la vita nella morte. Costui non ama se stesso ; anzi quanto più si dà in braccio a questi bassi desiderj, tanto meno si ama. Colui si ama veramente e tenerissimamente, che conosciuta la vanità delle cose periture e fatta più degna stima dell'animo suo immortale e quasi divino, a quel bene eterno ed infinito si volge, in cui solo godere avrà la sua pace. Purchè quello non perda (e ciò dipende da lui) di povertà, di disonore, di ingratitudine umana, di qualunque privazione più dura non duolsi : purchè quello ottenga, getta ogni altro bene, facendo di tutti in ordine a quello ragione saggio e provvidissima. Ecco il desiderar poco dell'uomo giusto, con che i mali della vita o si scemano o si fan più leggeri. Nè è debolezza. Per far questo bisogna resistere agli allettamenti che ci seducono, domare le cupidità che ci fanno guerra aspra e continua ; bisogna vincer se stessi : opera, a sentenza ancor degli antichi, non piccola, non agevole, ma grande e fortissima.

(A propos du *Manuale di Epitteto* : Preambolo).

APPENDICE III

LISTE DES ÉDITIONS VIEUSSEUX

EN 1856

Nous reproduisons ci-dessous cette liste de livres dont Vieusseux orna parfois son papier à lettres pour qu'on puisse se rendre compte de l'activité du grand libraire florentin. Voir pp. 191-192.

G. P. VIEUSSEUX.

Proprietario del Gabinetto Scientifico Letterario
e Direttore-Editore
dell'Archivio Storico Italiano.

LIBRI DI FONDO

Archivio Storico Italiano, ossia Raccolta di Opere e Documenti finora inediti o divenuti rarissimi, riguardanti la Storia d'Italia; 8°, Firenze, 1842 a 1853.

Volumi 29 in 8°, compresa l'Appendice; prezzo *Paoli* 550 a chi richiederà la distinta volume per volume di questa importante raccolta verrà mandata senza indugio.

GIORNALE AGRARIO TOSCANO. *Prima Serie*, 1827-1853, al quale fino dal 1830 sono uniti gli *Atti dell'Accademia economico-agraria dei Georgofili*.

Prezzo della collezione completa (quando sia disponibile) 1827-1854. Annate 28. *Paoli* 420

CONSTANTIN. *Idées italiennes sur quelques tableaux célèbres* » 12

MAYER (Enrico). *Corso di disegno lineare*. » 4

REUMONT (Alfredo). *Tavole cronologiche e sincrone della Storia Fiorentina*. » 20

ROSSI (Vitale). *Manuale di scuola preparatoria*. Terza edizione. 2 volumi. » 15

ROSSI (Vitale). *Piccolo manuale di Scuola preparatoria ad uso degli allievi; quarta edizione*. » 5

SIRI (Emilio). *Le disgrazie di Giacomino; 1 vol.* » 1 1/2

THOUAR (Pietro). *Lecture graduati. 3 vol.* » 9

THOUAR (Pietro). *Racconti pei fanciulli, nuova edizione, 1 vol.* » 5

THOUAR (Pietro). *Racconti pei giovanetti. 1 vol.* » 6

THOUAR (Pietro). *Il libro del Fanciulletto; 1 vol.* » 3

Tutte queste edizioni del Thouar stampate dalla tipografia Galleiana, si trovano pure vendibili presso i Sigg. Cellini e C. — Direttore della medesima.

IN CORSO DI ASSOCIAZIONE

Archivio Storico Italiano. Nuova Serie, proposto col programma di G. P. Vieusseux del Novembre 1854.

Quattro dispense trimestrali, di 15 o 16 fogli di stampa in 8° al prezzo di franchi 5 da pagarsi alla consegna di ciascuna dispensa. L'associazione non è obbligatoria che d'anno in anno, cioè franchi 20 per le quattro dispense, più le spese di porto, dazi, etc.

Ogni dispensa si compone di quattro parti.

I. Documenti storici inediti, o divenuti rarissimi, risguardanti la Storia specialmente d'Italia.

II. Memorie originali, dissertazioni, etc., sopra argomenti illustrativi, o, come che sia, relativi ad essa Storia.

III. Rassegna di opere italiane, e di quelle d'oltremonte, relative all'Italia per le Scienze Storiche e Geografiche.

IV. Necrologie, corrispondenze, annunzi bibliografici, etc.

Sono pubblicate le dispense: 1^a.

Giornale Agrario Toscano. Nuova Serie, cominciato col 1854, fascicoli 4 trimestrali all'anno, lire 10 in Firenze.

Atti dell'Accademia dei Georgofili. Nuova Serie, fascicoli 4 trimestrali all'anno al prezzo di Lire 8 in Firenze.

Opere edite ed inedite di Francesco Forti. Volumi 4 in 8°.

Vol. I-II. Delle istituzioni di Diritto civile accomodato all'uso del Foro.

Vol. III. Trattati inediti di Giuriprudenza.

Vol. IV. Articoli scelti estratti dall'Antologia.

Avuto riguardo a quelle persone che già posseggono la prima edizione delle *Istituzioni di Diritto Civile* (la quale componesi dei due primi volumi soltanto), si ricevono le associazioni pei soli Vol. III e IV della nuova edizione; e da essi è incominciata la stampa.

Il tomo III. *Trattati inediti di Giurispudenza*, già pubblicato, si vende separatamente a. Paoli 15

Opere Complete del Prof. Maurizio Bufalini in 8°.

Sono pubblicate le Dispense da 1 a 10. » 64

Colla dispensa 10 è cominciato il IV volume delle opere; la 11^a è sotto il torchio.

Statuti inediti della città di Pisa. Dal XII al XIV secolo, raccolti ed illustrati per cura del Prof. Cav. Francesco Bonaini. Firenze, 1856, presso G. P. Vieusseux.

L'opera verrà divisa in quattro volumi in 4° grande : ogni volume si comporrà di circa 60 Fogli ; e ne saranno impressi soli 250 esemplari.

Il prezzo di ciascun foglio resta fissato a centesimi 40 di franco.

Le spese di porto e dazio a carico dei Signori Associati.

È pubblicato il primo volume di pagine xxxiii e 712, con due tavole di facsimile dei documenti più antichi, legato alla

Bodoniana Paoli 70

Un altro volume è sotto il torchio.

LIBRI IN COMMISSIONE

Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus.

Des notices bibliographiques :

1° De tous les ouvrages publiés par les membres de la Compagnie depuis la fondation de l'Ordre jusqu'à nos jours.

2° Des apologies, des controverses religieuses littéraires et scientifiques suscitées à leur sujet, par AUGUSTIN et ALOÏS DE BATTER de la même Compagnie. Liège, 1853-54. Editore Wolfgang Gerhard di Lipsia. 8° grande a due colonne. Saranno 6 serie in altrettanti volumi, ciascuno di 800 pagine.

Sono in vendita i primi due volumi. Paoli 50

FARINI (Luigi-Carlo). Storia d'Italia dall'anno 1813 sino ai nostri giorni, 8°. Torino, 1854, vol. primo. . . » 12

MATTEUCCI (Prof. Carlo). Sezioni di fisica con atlante. 4ª edizione. Pisa, 1850. » 24

LAMBRUSCHINI. Dell'Educazione. 1 volume. . . » 9

LAMBRUSCHINI. Intorno al modo di custodire i bachi da seta. Breve istruzione. 1 vol., seconda ediz. . . » 4

Regesta Pontificum Romanorum ab condita ecclesia ad annum post Christum natum MCXCIII. Edidit Joseph Jaffé. Berolini, 1851. Volume in 4° gr. di pag. xxiv e 950. » 90

SEMMOLA (Prof. Giovanni). Trattato di Farmacologia e Terapeutica generale. Napoli, 1853, 8° di pag. 590. » 15

VERMIGLIOLI (Gio. Batta). Dei monumenti di Perugia etrusca e romana, della letteratura e bibliografia perugina. Nuova pubblicazione per cura del Conte Gio. Carlo Conestabile prof. d'archeologia nell'Università di Perugia. In 4° con tavole in rame. Perugia, 1855. Saranno tre parti. È pubblicata la seconda parte che comprende il *Sepolcro dei Volunni* con atlante di XVI tavole » 31 1/2

Elementi di Fisica e sue principali applicazioni di *Leonardo Doveri*, dottore in Scienze Fisiche e Naturali, Professore di Fisica e Chimica nel R^o Liceo Militare Arciduca Ferdinando ; destinati particolarmente agli alunni dei Licei, delle scuole Tecniche e dei Collegi. Vol. I in 8^o con molte tavole. *Firenze, Tipografia Galileiana, 1854.* » 25

Di altre molte opere in deposito l'elenco si trova nel Catalogo Generale.

Il Gabinetto riceve le Associazioni ai giornali politici ai periodici d'Italia e d'Oltremonte.

TABLE DES LETTRES

PAR NOMS D'AUTEURS

AUTEUR	DESTINATAIRE	DATE	pages
BOTHE (F. F.).	<i>De Sinner.</i>	17 sept. 1831.	9
—	—	21 avril 1832.	17
—	—	31 mai 1833.	31
—	—	17 août 1834.	33
—	—	27 nov. 1836.	37
CAPPONI (Gino).	<i>Vieusseux.</i>	28 juill. 1843.	45
COLLETTA (Pier).	—	14 déc. 1829.	1
—	—	21 —	2
—	—	16 mars 1830.	3
—	—	7 avril 1830.	4
—	—	29 nov. 1 30.	5
—	—	30 —	5
—	—	10 déc. 1830.	6
CREUZER.	<i>De Sinner.</i>	28 déc. 1831.	12
—	—	17 mars 1832.	16
—	—	17 mai 1832.	21
—	—	7 janv. 1835.	34
—	—	13 nov. 1835.	36
—	—	14 avril 1838.	39
GIOBERTI.	—	27 août 1835.	35
—	—	22 août 1838.	40
—	—	27 juill. 1847.	184
GIORDANI.	<i>Vieusseux.</i>	20 août 1831.	9
—	—	25 nov. 1831.	12
—	—	9 mars 1832.	16
—	—	21 sept. 1832.	25
—	—	29 déc. 1832.	25
—	—	3 févr. 1833.	26
—	<i>Ricciardi (C^{te} Giuseppe).</i>	29 juin 1840.	42
—	<i>Vieusseux.</i>	31 mai 1842.	44
—	—	12 déc. 1844.	119
—	—	24 —	124
—	—	9 sept. 1845.	161
KOENIG.	—	29 mars 1858.	231
—	—	1 ^{er} mai 1858.	232
LE MONNIER.	<i>De Sinner.</i>	2 déc. 1844.	1 3
LEOPARDI (C ^{te} Monaldo).	<i>Vieusseux.</i>	14 mai 1833.	30
LEOPARDI (Paolina).	—	17 avril 1833.	28

AUTEUR	DESTINATAIRE	DATE	pages
LIBERATORE (Raffaele).	<i>Vieusseux</i>	18 juill. 1835.	35
MONTANARI (G. I.).	—	6 mai 1832.	18
—	—	16 juill. 1832.	22
—	—	2 août 1832.	23
—	—	4 févr. 1833.	26
—	—	30 janv. 1857.	220
MURAWIEFF (Ap.).	<i>De Sinner.</i>	(?) fév. 1831.	7
—	—	3 mars 1831.	8
—	—	3 mai 1831.	8
—	—	1 ^{er} nov. 1831.	10
—	—	12 —	10
PALERMO (Fr.).	<i>Vieusseux.</i>	27 juill. 1858.	235
—	—	(?) —	235
—	—	(?) —	235
—	—	(?) —	236
—	<i>De Sinner.</i>	4 août 1858.	237
PELLEGRINI.	—	26 nov. 1844.	109
POERIO (Al.).	<i>Vieusseux.</i>	21 sept. 1837.	37
POZZI (Luigi).	<i>Le Monnier.</i>	6 sept. 1855.	185
RANIERI.	<i>Vieusseux.</i>	21 nov. 1831.	11
—	—	24 juin 1842.	44
—	<i>Le Monnier.</i>	11 oct. 1843.	46
—	—	22 —	50
—	—	17 nov. 1843.	52
—	<i>Vieusseux.</i>	23 —	53
—	—	1 ^{er} déc. 1843.	54
—	<i>Le Monnier.</i>	11 —	56
—	<i>Vieusseux.</i>	21 —	57
—	<i>Le Monnier.</i>	14 janv. 1844.	59
—	—	31 —	62
—	—	11 mars 1844.	64
—	—	1 ^{er} avril 1844.	65
—	—	21 —	66
—	—	13 mai 1844.	67
—	—	23 —	67
—	—	1 ^{er} juin 1844.	69
—	—	20 —	70
—	—	24 —	72
—	—	8 juill. 1844.	76
—	—	21 —	78
—	—	13 août 1844.	79
—	—	21 —	81
—	—	26 —	85
—	—	10 sept. 1844.	87
—	—	13 —	89
—	—	16 —	89
—	—	19 —	90
—	—	24 —	91
—	—	—	93
—	—	26 —	94

AUTEUR	DESTINATAIRE	DATE	pages
RANIERI.	<i>Le Monnier.</i>	28 sept. 1844	98
—	—	9 oct. 1844.	100
—	—	13 —	100
—	—	24 —	103
—	—	4 nov. 1844.	104
—	—	8 —	105
—	—	10 —	108
—	—	30 —	111
—	—	4 déc. 1844.	115
—	—	7 —	116
—	—	12 —	116
—	—	17 —	121
—	—	20 —	122
—	<i>Vieusseux.</i>	23 —	123
—	<i>Le Monnier.</i>	31 —	124
—	—	3 janv. 1845.	126
—	—	4 —	128
—	—	12 —	130
—	—	14 —	131
—	—	21 —	132
—	—	26 —	134
—	—	27 —	136
—	—	3 fév. 1845.	137
—	—	6 —	138
—	—	11 —	140
—	—	12 —	142
—	<i>Vieusseux.</i>	21 —	143
—	<i>Le Monnier.</i>	22 —	144
—	—	27 —	146
—	—	27 —	146
—	—	11 mars 1845.	147
—	—	12 —	148
—	—	15 —	149
—	<i>Vieusseux.</i>	15 —	150
—	<i>Le Monnier.</i>	22 —	151
—	<i>Vieusseux.</i>	26 —	152
—	<i>Le Monnier.</i>	21 avril 1845.	156
—	—	27 —	157
—	—	7 mai 1845.	158
—	• <i>Vieusseux.</i>	7 —	159
—	<i>Le Monnier.</i>	19 juill. 1845.	160
—	—	28 oct. 1845.	161
—	—	1 mars 1846.	163
—	—	21 avril 1846.	163
—	<i>Vieusseux.</i>	(?) mai 1846.	163
—	—	11 —	165
—	—	21 —	165
—	—	24 —	166
—	—	26 —	168
—	—	1 ^{er} juin 1846	169

AUTEUR	DESTINATAIRE	DATE	pages
RANIERI.	<i>Le Monnier.</i>	9 juin 1856.	170
—	<i>Vieusseux.</i>	11 —	171
—	<i>Le Monnier.</i>	1 juill. 1846.	172
—	—	11 —	172
—	—	29 —	173
—	<i>Vieusseux.</i>	11 août 1846.	174
—	—	11 —	174
—	<i>Le Monnier.</i>	11 —	176
—	<i>Vieusseux.</i>	21 —	179
—	<i>Le Monnier.</i>	27 —	180
—	<i>Vieusseux.</i>	28 —	180
—	—	11 sept. 1846	182
—	—	31 oct. 1855.	188
—	—	12 juill. 1856.	205
—	—	6 oct. 1858.	237
—	<i>Le Monnier.</i>	8 mai 1860.	238
—	<i>Vieusseux.</i>	23 janv. 1863.	239
—	—	10 avril 1863.	240
DE SINNER (Louis).	—	11 avril 1833.	27
—	—	14 avril 1856.	192
—	—	28 juin 1856.	199
—	—	19 déc. 1856.	214
—	—	17 oct. 1857.	223
—	—	1 déc. 1857.	225
—	—	13 —	228
—	—	14 —	228
—	—	25 juin 1858.	234
—	—	31 juill. 1858.	236
THILO (Carl).	<i>De Sinner.</i>	3 mars 1832.	14
—	—	15 mai 1832.	19
—	—	(?) juill. 1833.	32
—	—	18 mars 1834.	32
—	—	2 déc. 1835.	36
—	—	27 déc. 1837.	38
—	—	27 mai 1838.	40
—	—	19 mars 1849.	185
VIEUSSEUX.	<i>Montanari.</i>	27 juin 1832.	22
—	<i>Leopardi (Paolina).</i>	4 mai 1833.	29
—	<i>Le Monnier.</i>	27 janv. 1845.	135
—	—	24 avril 1845.	157
—	—	12 mai 1845.	159
—	—	21 —	160
—	—	14 janv. 1846.	162
—	<i>Barbèra.</i>	15 août 1846.	176
—	—	15 —	177
—	<i>Le Monnier.</i>	16 —	177
—	<i>Ranieri.</i>	17 —	178
—	<i>Le Monnier.</i>	27 nov. 1846.	183
—	<i>De Sinner.</i>	7 janv. 1856.	191
—	—	27 mai 1856.	194

AUTEUR	DESTINATAIRE	DATE	pages
VIEUSSEUX.	<i>Fellenberg.</i>	30 mai 1856.	196
—	<i>De Sinner.</i>	30 —	197
—	—	27 juin 1856.	198
—	—	23 juill. 1856.	206
—	<i>Ranieri.</i>	7 août 1856.	208
—	<i>Meini (Giuseppe).</i>	6 sept. 1856.	208
—	<i>De Sinner.</i>	3 oct. 1856.	210
—	—	8 nov. 1856.	213
—	—	8 déc. 1856.	213
—	—	27 —	218
—	—	2 fév. 1857.	221
—	—	20 —	222
—	—	2 nov. 1857.	223
—	—	4 —	224
—	—	27 —	224
—	—	1 ^{er} déc. 1857.	225
—	<i>Koenig.</i>	(?) —	226
—	<i>De Sinner.</i>	12 —	227
—	—	10 fév. 1858.	229
—	—	12 —	229
—	<i>Fellenberg.</i>	15 —	230
—	<i>De Sinner.</i>	4 avril 1858.	232
—	—	25 juin 1858.	233

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.	IX
LETTRES INÉDITES.	1
APPENDICE I. — Leopardiana.	243
APPENDICE II. — Les « Avvertenze » mises par la cen- sure à la fin de l'édition des œuvres de Leopardi (Flo- rence 1845).	245
APPENDICE III. — Liste des éditions Vieuksseux en 1856.	251
TABLE DES LETTRES PAR NOMS D'AUTEURS.	255

